

III. 2905

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

---

XI

LE DIALECTE ALAMAN DE COLMAR (HAUTE-ALSACE)

EN 1870

GRAMMAIRE ET LEXIQUE

M

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

- I. — De l'authenticité des Épigrammes de Simonide, par AMÉDÉE HAUVERTE, professeur adjoint de langue et de littérature grecques à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 5 fr.
- II. — Antinomies linguistiques, par VICTOR HENRY, professeur de sanscrit et grammaire comparée des langues indo-européennes à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 2 fr.
- III. — Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le Professeur LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50
- IV. — Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. Phonétique historique du patois de Vinzelles, par A. DAUZAT, licencié ès lettres. Préface de A. THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.
- V. — La Flexion dans Lucrèce, par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 4 fr.
- VI. — Le Treize Vendémiaire an IV, par HENRY ZIVY, étudiant à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 4 fr.
- VII. — Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris (*Pater, Noster*<sup>1</sup>, *Noster*<sup>2</sup>, *Qui es in caelis, Croix, A*<sup>1</sup>), par MM. JOSEPH PETIT, archiviste aux Archives nationales, GAVRILOVITCH, MAURY et TEODORU, avec une préface de Ch.-V. LANGLOIS, chargé de cours à la Faculté. 1 vol. in-8°, avec une planche hors texte. . . . . 9 fr.
- VIII. — Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris, par ACHILLE LUCHAIRE, professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 6 fr.
- IX. — Étude sur les Satires d'Horace, par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 11 fr.
- X. — L'Imagination et les Mathématiques selon Descartes, par Pierre BOUTROUX, licencié ès lettres. 1 vol. in-8°. . . . . 2 fr.
- XI. — Le dialecte alaman de Colmar (Haute-Alsace), en 1870. — *Grammaire et Lexique*, par VICTOR HENRY, professeur de sanscrit et grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Paris. 1 vol. in-8°. . . . . 8 fr.
- XII. — La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce, par P. GUIRAUD, professeur adjoint à la Faculté. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr.
- XIII. — Mélanges d'histoire du moyen âge, publiés sous la direction de M. le Professeur LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, HALPHEN et MICHEL. 1 volume inédit. (*Sous presse.*)

Inv. 2905.

270994

Inv. 2073

destors  
cédex

UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

XI

LE DIALECTE ALAMAN DE COLMAR

(HAUTE-ALSACE)

en 1870

GRAMMAIRE ET LEXIQUE

PAR

VICTOR HENRY

PROFESSEUR DE SANSKRIT ET GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES  
INDO-EUROPÉENNES A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

4673.

430.111.1870(02)



PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C<sup>IE</sup>

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1900

Tous droits réservés.

1961

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII  
BUCUREȘTI

2905

K256/03

CONTROL 19

B. C. U. Bucuresti



C4673

TABLE

A

# MA VILLE

## NATALE

V. H.

# TABLE

Nos	Pages	Nos	Pages
	PRÉFACE.....	87	SECTION I <sup>re</sup> . — L'Article.....
	VII	90	SECTION II. — Le Substantif.....
	<b>GRAMMAIRE</b>	91	§ 1 <sup>er</sup> . — Le genre.....
1	PREMIÈRE PARTIE. — PHONÉTIQUE.....	92	§ 2. — Le nombre.....
	1	96	§ 3. — Les cas.....
2	CHAPITRE I <sup>er</sup> . — VOYELLES et DIPHTONGUES.....	97	SECTION III. — L'Adjectif.....
	2	100	SECTION IV. — Les Pronoms....
5	SECTION I <sup>re</sup> . — Les Voyelles.....	101	§ 1 <sup>er</sup> . — Pronoms personnels... 81
6	§ 1 <sup>er</sup> . — Brèves primitives.....	103	§ 2. — Démonstratifs.....
23	§ 2. — Brèves métaphoniques..	104	§ 3. — Possessifs.....
31	§ 3. — Longues primitives.....	105	§ 4. — Relatifs.....
37	§ 4. — Longues métaphoniques.	106	§ 5. — Interrogatifs.....
40	SECTION II. — Les Diphtongues...	107	§ 6. — Numéraux et indéfinis..
41	§ 1 <sup>er</sup> . — Diphtongues primitives.	108	CHAPITRE II. — CONJUGAISON..
46	§ 2. — Diphtongues métaphoniques	109	SECTION I <sup>re</sup> . — Classification des Verbes.....
	32	110	§ 1 <sup>er</sup> . — Verbes forts.....
48	CHAPITRE II. — CONSONNES.....	111	§ 2. — Verbes faibles.....
51	SECTION I <sup>re</sup> . — Semi-voyelles.....	112	§ 3. — Autres types verbaux... 93
52	§ 1 <sup>er</sup> . — Mhd. <i>j</i> .....	113	SECTION II. — Modes, Temps et Désinences.....
53	§ 2. — Mhd. <i>w</i> .....	114	§ 1 <sup>er</sup> . — Indicatif.....
54	SECTION II. — Nasales.....	115	§ 2. — Impératif.....
55	§ 1 <sup>er</sup> . — Nasale gutturale.....	116	§ 3. — Subjonctif.....
56	§ 2. — Nasale dentale.....	119	SECTION III. — Périphrases verbales
60	§ 3. — Nasale labiale.....	120	§ 1 <sup>er</sup> . — Temps périphrastiques..
61	SECTION III. — Liquides.....	122	§ 2. — Modes périphrastiques..
63	SECTION IV. — Explosives anciennes	124	§ 3. — Aspects périphrastiques.
64	§ 1 <sup>er</sup> . — Gutturales.....	125	APPENDICE I. — Les formes hybrides.....
68	§ 2. — Dentales.....	126	APPENDICE II. — Spécimen.....
71	§ 3. — Labiales.....	127	APPENDICE III. — Un mot de syntaxe.....
74	SECTION V. — Affriquées et spirantes procédant d'affriquées anciennes.....	128	APPENDICE IV. — Le Vocabulaire Alsacien.....
	59		Additions finales.....
75	§ 1 <sup>er</sup> . — Gutturales.....		Notes de la Grammaire.....
78	§ 2. — Dentales.....		Observation générale.....
81	§ 3. — Labiales.....		
84	SECTION VI. — La sifflante.....		
85	DEUXIÈME PARTIE. — MORPHOLOGIE.....		
	66		
86	CHAPITRE I <sup>er</sup> . — DÉCLINAISON ..		
	67		

**LEXIQUE..... 132**

# PRÉFACE

---

I. L'on ne doit essayer d'enseigner que ce que l'on sait à fond. J'ai eu, dans ma jeunesse, l'occasion d'entendre parler bien des dialectes alsaciens, et depuis j'ai feuilleté les spécimens littéraires les plus variés de la langue des bords du Rhin ; mais je n'ai jamais parlé couramment que le patois de Colmar : c'est donc celui-là seul que je m'efforce ici de fixer, sans le comparer à aucun des autres, ou proches ou lointains<sup>1</sup>. D'autre part, j'ai quitté l'Alsace en 1871 et n'y suis plus retourné que pour peu de jours à de rares intervalles : c'est donc une étude rétrospective de trente ans que j'offre à mes compatriotes d'autrefois et aux germanistes de tous pays.

Ainsi circonscrite de temps et de lieu, cette étude n'en présente pas moins un caractère plus étendu et plus général qu'on ne serait tenté de le croire au premier aspect.

Géographiquement, d'abord : le dialecte de Colmar peut être pris pour type de celui de toute la plaine moyenne de l'Alsace, sur une longueur de dix lieues et une largeur de trois ; de Rouffach à Colmar, à Schlestadt, à Benfeld, la transition de langage est insensible, et les différences minimes. Pour la première fois, cet ensemble linguistique aura été, sous sa forme spécifiquement colmarienne, analysé dans sa phonétique et sa morphologie et historiquement ramené au prototype moyen-haut-allemand.

Linguistiquement aussi ; car ce qui intéresse dans toute langue, c'est elle-même, et non ce qu'elle a pu emprunter à autrui. Depuis 1870, le colmarien n'a guère pu s'enrichir que de mots, de tournures et de prononciations venus de l'allemand classique et officiel :

---

1. En conséquence, si je relève telle ou telle particularité du colmarien, je n'entends point par là enseigner qu'elle lui soit exclusivement propre : il en est qu'il partage avec tout l'alsacien ou même tout l'alaman ; en dresser le relevé, c'est affaire à un lexique comparatif, mais non à une simple monographie.

en les supprimant, en les ignorant, je le rétablis aussi pur que possible de cet alliage qui de plus en plus l'altérera, et je conserve aux germanistes futurs une image exacte d'un patois germanique du XIX<sup>e</sup> siècle, en voie de disparition comme tous les patois <sup>1</sup>.

Et enfin, par suite de la situation exceptionnelle de la langue alsacienne, cette œuvre modeste acquiert une portée nouvelle. La plupart des dialectes du monde entier vivent en contact continuuel avec la langue officielle sortie de la même souche qu'eux : les emprunts inconscients de ceux-ci à celle-là sont de tous les jours, et surtout aujourd'hui, à la faveur de l'école, du régiment et des chemins de fer, on désespère de rencontrer encore un dialecte à peu près pur. Mais l'alsacien a vécu, pendant deux siècles, en contact avec une langue étrangère, et isolé de sa souche primitive <sup>2</sup>. Il nous apprendra ce que devient une langue qui évolue de son propre mouvement, sans aucune cause extérieure qui en entrave ou en modifie le développement. Si, comme nous l'enseignons aujourd'hui en grande majorité, « les lois phonétiques sont constantes », c'est dans une semblable langue que cette constance doit éclater au grand jour <sup>3</sup>. J'ose croire que, pour quiconque me lira sans prévention, la démonstration en sera faite.

II. Le tableau fidèle que je me propose, étais-je en mesure de le retracer ? J'ai quelque scrupule à parler de moi ; mais il me faut bien exposer mes titres à la confiance de mes lecteurs, et surtout acquitter ma dette de reconnaissance envers les nombreux collaborateurs qui m'ont aidé de tout leur dévouement.

Je suis né à Colmar en 1850. Mon père était Lorrain et ne savait point d'allemand ; mais ma mère était Colmarienne. Si elle ne m'a jamais parlé qu'un excellent français, du moins l'ai-je souvent entendue parler colmarien aux gens de service, aux vigneron, à telle ou telle de ses amies et à sa propre mère. Celle-ci, née à Colmar un

1. Il demeurera donc entendu une fois pour toutes que, si je parle au présent, c'est pour plus de commodité, et qu'il faut le traduire par l'imparfait, en tant que telle particularité par moi constatée aurait disparu depuis 1870.

2. Ceci est une façon de parler : l'isolement est indéniable, mais il n'a jamais été absolu ; on verra au n<sup>o</sup> 125 de la Grammaire ce que je dis des diverses causes d'infiltration possible de l'allemand classique.

3. Cf. V. Henry, *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand*, Paris 1893, p. 18.



peu avant la Révolution, représentait la tradition de notre langage dans toute sa pureté : elle parlait fort bien le français, mais comme une langue apprise, et, sachant d'ailleurs que son accent n'était point des plus corrects, elle évita dans mon bas âge de causer en français avec moi, de peur de gâter le mien. C'est donc à elle que je dus de savoir l'alsacien, de comprendre plus tard les domestiques et mes camarades d'école, de pouvoir me mêler aux conversations familières de nos amis ; car nous en avions plusieurs, des deux sexes, qui, bien que se servant habituellement de la langue française, ne se refusaient pas le plaisir d'un proverbe, d'une facétie ou même d'une conversation tout entière dans la langue pittoresque et savoureuse du terroir. Entre autres, le juge de paix et la directrice des écoles maternelles de Colmar, qui fréquentaient assidûment notre maison, y rapportaient souvent, comme regain de leurs pénibles fonctions, quelque anecdote naïve ou piquante, qu'ils contaient et mimaient avec une verve communicative. C'est dans ce milieu que j'ai grandi : de tous les propos que j'ai recueillis en mon *Lexique*, il n'en est presque pas un que je n'aie entendu au moins une fois, soit à l'école ou à la maison.

Tels furent mes premiers témoins, morts depuis longtemps à l'heure où j'ai formé le projet d'utiliser mes souvenirs. Quant à mes témoins vivants, ils ne sont pas tous d'égale valeur ; mais j'ai à peine besoin de dire que je me suis scrupuleusement appliqué à contrôler l'un par l'autre les documents qu'ils m'ont fournis. Une parente bien proche et bien chère est née à Haguenau ; mais son mari était de Colmar, elle-même l'a habité longtemps, et, précisément parce qu'elle parlait un autre dialecte, elle a été frappée de certaines particularités linguistiques du milieu où elle s'est trouvée transportée. Sa fidèle servante est née à Benfeld, mais est venue fort jeune à Colmar : elle m'a été d'un secours quotidien, surtout pour les mots du vocabulaire rural, dont mon éducation citadine n'avait pu me laisser que d'assez fugitives notions. Au contraire, c'est une contribution importante au vocabulaire urbain que j'ai obtenue de mon excellent ami Jules Kahn, alors directeur du Refuge du Plessis-Piquet (1894-1899) : toute son enfance s'est écoulée dans un logis de la place Saint-Martin, au cœur du vieux Colmar, où se tenaient les grands marchés. Également versé dans le colmarien, le judéo-alsacien et le bon allemand, il n'avait qu'une crainte : celle de les confondre ;

nous y avons paré, en revisant ensemble tous les articles de mon Lexique, mot par mot. Enfin je dois une mention hors pair à mon ancien condisciple Xavier Hatz, sculpteur, demeuré au pays natal : sur les points délicats qui m'échappaient nécessairement à distance, je lui ai envoyé de longs questionnaires, auxquels il a répondu avec une minutie et une sagacité merveilleuses, prenant soin de ne questionner à son tour, pour se renseigner, que des Colmariens nés et des hommes de notre génération. A tous ceux-là, et à tous ceux que je ne nomme pas faute de place, mais qui se sont intéressés à mon travail et y ont apporté quelques matériaux, j'adresse ici mes remerciements, au nom de la science et au nom de la petite patrie.

III. Ces données rapides suffisent à faire apprécier la valeur de ma documentation, essentiellement orale, ainsi qu'il convient à une monographie dialectale. Il va de soi que je n'ai point pour cela négligé la documentation écrite, en tant qu'elle était utilisable ; mais je l'ai reléguée au second plan, et, là même où j'y ai puisé, je me suis la plupart du temps abstenu de références, qui auraient sans profit encombré mes pages. Au surplus, en fait de grammaire et de lexicographie, il n'a jamais rien paru, à ma connaissance, sur le colmarien proprement dit, que l'*Essai* posthume de Holtzwarth publié par X. Mossmann<sup>1</sup> : très précieux, en tant qu'œuvre d'un Colmarien de naissance et d'habitat (1796-1875), il est néanmoins fort insuffisant pour la grammaire, sans valeur quant à la linguistique historique, et sans aucune précision dans sa transcription. La littérature, au contraire, est fort convenablement représentée chez nous par Mangold, dont l'orthographe même est en général d'une très suffisante clarté : bien entendu, ce n'est point à ses vers, toujours plus ou moins suspects d'arrangement factice, mais exclusivement à sa prose robuste et sincère, qu'il faut demander l'exacte et volontiers grossière reproduction du langage familier<sup>2</sup>.

Le *Wörterbuch der Elsässischen Mundarten* de MM. Martin et Lienhart, dont le tome I<sup>er</sup> a seul paru jusqu'à présent et que j'aurai

1. J.-B. Holtzwarth, *Essai sur l'Idiome de Colmar*, in *Bull. du Musée Historique de Mulhouse*, V (1880), pp. 43-64.

2. On la citera par l'abréviation Mg., suivie d'un chiffre renvoyant à la pagination de *Colmererdtitschi Komedi*, Colmar 1878.

souvent l'occasion de citer<sup>1</sup>, contient naturellement beaucoup de formes colmariennes; naturellement aussi, elles ne sont pas toutes exactes ou correctement transcrites, ainsi qu'on doit s'y attendre dans une œuvre aussi considérable, compilée de tant de mains; mais je me suis expliqué ailleurs sur ce point, ainsi que sur l'admiration et la gratitude que nous devons à ces auteurs. D'autres œuvres dialectales importantes, mais étrangères au colmarien, je ne vois guère à signaler que le *Pfingstmontag* d'Arnold et les délicieuses poésies de Hebel<sup>2</sup>.

J'ai été plus sobre encore de références à la littérature germanique en général : les germanistes n'ont pas besoin que je les y oriente, et les Alsaciens qui y chercheraient les secrets de l'histoire de leur langage auront intérêt à se contenter, pour leurs débuts, d'un petit nombre d'auteurs choisis. Voici ceux qu'ils trouveront mentionnés çà et là dans mes pages : Paul, *Mittelhochdeutsche Grammatik*, Halle 1889; Michels, *Mittelhochdeutsches Elementarbuch*, Heidelberg 1900; Dieter, *Laut- und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte*, Leipzig 1898-1900; Wilmanns, *Deutsche Grammatik*, I-II, Strasbourg 1896-97; Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Strasbourg<sup>3</sup>, etc.

IV. J'ai dû nécessairement créer une graphie phonétique appropriée à la transcription du dialecte de Colmar : j'espère qu'on la trouvera aisément lisible et qu'elle donnera une idée aussi exacte que possible du phonétisme colmarien du milieu de ce siècle. Pour le reste, mes transcriptions et ma nomenclature ne s'écartent en aucune façon des usages reçus. Je rappelle seulement que j'emploie le terme « métaphonie » pour désigner le phénomène bien connu sous le nom allemand de « Umlaut »<sup>4</sup>. Mes abréviations non plus n'ont rien d'insolite : les signes < et > signifient toujours, respectivement,

1. Voir les nos 128-130 de ma Grammaire. — Cet ouvrage sera cité par l'abréviation ML., suivie de l'indication du mot à chercher (s. v.) ou du chiffre de la page et de la colonne.

2. On les citera d'après la pagination de l'édition des *Alemannische Gedichte* datée « Arau 1831 ».

3. On renverra à cet ouvrage par la simple mention « Kluge s. v. ».

4. On observera que les formes d'allemand moderne sont en général distinguées des autres par le caractère d'impression : on ne les a pas mises en italiques, et les initiales des substantifs sont en majuscules; l'orthographe est celle de M. Kluge.

« venu de » et « devenu » (ou « d'où »), la pointe de la flèche constamment tournée vers la forme postérieure et issue; le mot « empr. » désigne un « emprunt », et l'abréviation qui suit indique la langue d'où l'emprunt est provenu, soit donc « empr. fr. = emprunté au français ». Pour la désignation des langues, j'ai préféré les abréviations allemandes, comme plus courtes et plus claires. On lira donc :

ahd. = althochdeutsch (vieux-haut-allemand);  
 mhd. = mittelhochdeutsch (moyen-haut-allemand);  
 nhd. = neuhochdeutsch (haut-allemand moderne).

Les autres signes abrégatifs n'offriront, je pense, aucune difficulté<sup>1</sup>.

V. J'ai fait, enfin, de mon mieux, pour justifier la faveur de mes collègues qui ont bien voulu accueillir cette œuvre dans leur *Bibliothèque*. La publication n'en eût sans doute jamais été possible, sans le libéral concours de la Faculté des Lettres de Paris. Si ma ville natale et l'Alsace s'y intéressent, elles lui en rapporteront à bon droit tout l'honneur.

V. HENRY.

Sceaux (Seine), 10 septembre 1900.

1. Pour plus de sûreté, toutefois, j'ajoute encore les indications suivantes : les genres sont distingués par m. (ou msc.), f. (ou fm.) et nt.; les nombres, par sg. et pl.; et sg. 1 (2, 3) signifie « 1<sup>ère</sup> (2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>) personne du singulier », etc.; les cas, par nom. (ou nomin.), dat. et acc. (ou accus.); les temps et modes se reconnaîtront sans peine.

adj.	adjectif	dér.	dérivé	ppe	participe
adv.	adverbe	dim.	diminutif	prép.	préposition
cf.	comparer	id.	même forme	subst.	substantif
cp.	composé		ou même sens	vb.	verbe
cpar.	comparatif	loc.	locution	v. g.	par exemple

Le chiffre précédé du mot « n° » renvoie aux alinéas de la Grammaire, numérotés en caractères gras en vue de faciliter la recherche. Mais, dans le lexique, le mot « n° » est supprimé dans cette indication, et remplacé par l'abréviation « Gr. ». L'astérisque, devant une forme quelconque, indique qu'elle n'est pas directement attestée, ou, s'il s'agit d'un dialecte encore vivant, que la forme a cessé d'y subsister.

## ERRATA

- P. 2, l. 2 du bas, lire « mhd. *ie* ».
- P. 7 (n° 10, 3°), lire *lētik*.
- P. 8 (n° 12, 2°, à la fin), lire *psene*.
- P. 28, l. 12 : à modifier d'après l'article PFAHL au Lexique ; mais je me trompe fort, ou *pfal* se dit également.
- P. 43, l. 3, ajouter « sauf devant nasale dans un proclitique, v. g. *ε-mim hūs* (dans ma maison) ».
- P. 61, l. 7 du bas, lire *āksl*.
- P. 64, l. 13, lire *fāte*.
- P. 74 : le n° 93 (1°) est à compléter, notamment, par l'article HAHN au Lexique.
- P. 74 (n° 94 A c) : la forme usuelle est *anšte*, qui cumule l'e plural et la métaphonie, comme plus bas *krefte*.
- P. 89, l. 5 du bas, lire respectivement *kšlqst* et *kšlqse*.
- P. 107, l. 8, à gauche, lire *ksqnthayt*.
- P. 139, l. 17, lire *plqs*.
- P. 141, sous BRINGEN, ajouter le cp. *qmprene* « tuer ».
- P. 142, sous BROMBEERE, le pluriel rural est souvent *prqmere* tout court « mûres de ronces ».
- P. 150, sous FARN, ajouter « oxyton, empr. fr. ».
- P. 159, l. 1, lire *krāt*.
- P. 163 : l'article HAKEN devrait, à raison de la métaphonie irrégulière du pluriel, renvoyer à l'article PFAHL, et tous deux à la note du n° 37 de la Grammaire.
- P. 163, sous HALDE, après « ML. », ajouter « s. v. ».
- P. 174 : l'article KLEID pourrait renvoyer à ZIEHEN.
- P. 184, sous MACHT, au lieu de *maγle*, lire *maγte*.
- P. 194, l. 2, lire *frkboyst*.

P. 198, l. 8, lire *siðspolfr*.

P. 209 : l'article SCHMAROTZEN pourrait renvoyer à MISTEL.

P. 210, l. 11, lire en deux mots *nemt e*.

P. 221, l. 7 du bas, lire *tiðpstál*.

P. 227, l. 3, lire *petsált*.

P. 228, l. 8, effacer le point après *ðklüoyt*.

P. 235, dernière ligne du texte, lire *sáye*.

P. 236, l. 7, lire *várm*.

P. 236, l. 11, lire *kvárt*<sup>1</sup>.

P. 241, sous WUNDER, ajouter : Loc. *mý tat mayne vontr vás*, exactement « on croirait [je ne sais] quelle merveille », c'est-à-dire (en entendant parler qqun) « en voilà, un vantard ! » ou bien « en voilà, un naïf qui s'étonne de rien du tout ! »

P. 242, l. 3, lire *frtsayt*.

1. La fréquence de la faute *á* pour *ð* (dans les dernières pages seulement) provient d'un accident de tirage tenant à la fragilité du trait superposé à la lettre.

LE  
DIALECTE ALAMAN  
DE COLMAR

---

PREMIÈRE PARTIE

---

PHONÉTIQUE

---

1. L'écueil de toute étude de phonétique dialectale, c'est la transcription exacte des consonnes et surtout celle des voyelles : s'efforce-t-on de la simplifier, elle devient trop vague ; de la préciser, elle se complique à l'infini. Il faut opter pour un moyen terme, qui jamais n'est à l'abri de ce double reproche. Heureusement le dialecte colmarien offre peu de nuances phonétiques très délicates, et, à la différence de celui de Strasbourg ou de Haguenau, un nombre assez restreint de signes diacritiques suffiront à en rendre les intonations avec une approximation satisfaisante<sup>1</sup>.

Il a paru superflu de marquer l'accent tonique, qui ne comporte qu'un renforcement d'intensité et porte presque toujours sur la même syllabe qu'en allemand moderne. C'eût été, dès lors, une complication typographique imaginée à plaisir, nuisible même, en ce que l'accent marqué partout aurait moins attiré l'attention du lecteur dans les rares cas où sa place diffère de celle que lui assigne la langue classique. On trouvera ces cas relevés au Lexique.

CHAPITRE I<sup>er</sup>

## VOYELLES ET DIPHTONGUES

2. Le colmarien a neuf voyelles pures ou orales, savoir : l'*a* ordinaire, très franc ; puis, à partir de l'*a* :

Série grave : *â*, *ø* (ouvert), *o* (fermé) ;

— aiguë : *ê* (ouvert), *é* (fermé), *i* ;

— intermédiaire : *e*, *ü*.

L'*e* est l'*e* incolore ou voyelle indifférente du fr. *le* ou du nhd. *Gabe*, *Gebirge*. L'*ü* est plutôt l'*u* français que l'*ü* allemand. L'*â* est un *a* nuancé d'*ø*, un peu plus sombre et moins ouvert que l'*a* anglais de *fall*, *law*. Les autres voyelles sont sans difficulté.

Il n'y a pas, à proprement parler, de voyelles nasales. Cependant, devant un *n* subséquent, l'*â* et l'*ø* surtout sont susceptibles de prendre et prennent, si je me trompe, chez la majorité des sujets, un timbre nasalisé qui affecte tout au moins le dernier tiers de la phonation : ainsi, dans les locutions injurieuses si communes *frânty khayp* « sacrée charogne » et *soybont* « chien-pourceau »<sup>1</sup>. Mais il faudrait l'appareil de M. l'abbé Rousselot pour constater le moment précis de l'abaissement du voile du palais.

Toutes les voyelles, sauf naturellement l'*e*, peuvent se prononcer longues, sans qu'il y ait une différence de timbre très appréciable entre la brève et la longue. Toutefois, comme en nhd., les voyelles tendent à se fermer en s'allongeant : il en résulte que l'*ê* et surtout l'*ø* longs sont relativement rares ; ce dernier même ne prend naissance qu'en vertu de la loi énoncée au n° 4.<sup>2</sup>

3. Le colmarien possède cinq diphtongues, toutes descendantes : trois d'entre elles ont pour second composant la semi-voyelle d'*i*, et nous les transcrivons par *ay*, *ey*, *oy*, où l'*y* a la même valeur qu'en français ; le second composant des deux autres est un *e* ou un *ê* semi-voyelle, qui sera transcrit par l'interversion de sa voyelle, soit respectivement *ə* et *ê*, ou une liaison *üə* (< mhd. *uo*) et *iê* (< mhd. *io* ou *iê*). On prendra garde de ne pas les confondre : il n'existe pas de diphtongue \**üê* ni \**iə*.



Ces deux phonèmes, devenus simples voyelles en nhd., constituent la particularité la plus caractéristique de notre alsacien<sup>1</sup>, et le shiboleth de ceux qui l'ont parlé dès leur enfance. La prononciation n'en est pas bien difficile. Mais qu'on dise à un Français ou même à un Allemand de s'y essayer, par exemple, dans un mot tel que *e pièvele* « un petit garçon » (= ein Bubelein) : presque toujours il changera le rapport des termes, fera de la diphtongue descendante une diphtongue ascendante, et dira \**pyèvele* à la grande joie de ses interlocuteurs.

4. Avant de passer à l'examen détaillé du vocalisme, il est nécessaire de formuler deux grandes lois qui le dominent et l'éclairent tout entier. Sans elles il ne semblerait que chaos ; mais, une fois qu'on les a observées, il se déroule avec une netteté et une rigueur qui sont tout à l'honneur du caractère absolu des lois phonétiques.

I. Le dialecte, n'ayant point d'*u* (= fr. *ou*), ne saurait non plus avoir la semi-voyelle d'*u*. Logiquement, remplaçant *ū* par *ü*, il devrait remplacer la semi-voyelle d'*u* par celle d'*ü*. Mais, poussant à bout l'amincissement, il n'a plus qu'une seule semi-voyelle, *y*, qui représente aussi bien la semi-voyelle d'*u* que celle d'*i*.

II. La semi-voyelle *y* ne souffre devant elle aucune voyelle fermée, c'est-à-dire qu'elle empêche une voyelle ouverte de se fermer et fait ouvrir une voyelle fermée. Soit un mot tel que mhd. *rigel* « verrou » : le *g* devenant *y*, il a dû donner \**ryel* en colmarien ; mais on a *ryel*. Soit le ppe *gevlogen* « volé » : avec l'allongement comme en nhd., il a dû aboutir à \**kflöye*, qui se prononce *kflöye*. Ou, si on le préfère, *gevlogen* s'est d'abord allongé en *kflöye*, après quoi l'*ö* allongé n'a pas pu se fermer, comme il l'aurait dû en principe, parce qu'il était suivi d'un *y*. Ce serait un point de chronologie à fixer, mais en tout cas le résultat est le même.

C'est l'application combinée de ces deux lois qui fixe la représentation colm. de la diphtongue mhd. *ou*. Que l'*ö* *y* fût ouvert ou fermé, peu importe : il ne peut être qu'ouvert en colm., puisque le second composant est représenté par *y*, soit donc le résultat *öy*.

### Section I<sup>re</sup>. — LES VOYELLES.

5. Notre dialecte, non plus que l'alaman en général, n'ayant diphtongué aucune voyelle ni contracté aucune diphtongue, super-

pose très exactement son vocalisme à celui du moyen-haut allemand, auquel on le comparera directement. Les concordances avec l'allemand moderne en ressortiront d'elles-mêmes; mais il n'appartient qu'au Lexique de les démontrer par la multiplication des exemples.

On distinguera les voyelles historiques de l'allemand : d'abord, suivant qu'elles sont brèves ou longues; ensuite, selon qu'elles sont primitives, c'est-à-dire héritées telles quelles de l'état le plus ancien du vieux-haut-allemand, ou qu'elles ont été altérées par la métaphonie (Umlaut) dans la période comprise entre le IX<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. De là donc une division de la section en quatre paragraphes.

### § 1<sup>er</sup>. — BRÈVES PRIMITIVES.

#### D) Mhd. *a*.

6. L'équivalent normal de mhd. *a* est colm. *â* : *âky* « champ », *âf* « singe », *vâsy* « eau », *pâp* « bouillie », *mât* « pré », *hânt* « main », *kâns* « oie » et « entier », etc.

Cet *â* s'est allongé à peu près dans les mêmes conditions que l'*a* nhd., soit en syllabe ouverte, et devant certains groupes de *r* + consonne : *fâte* « fil », *fâre* « aller en voiture », *sâye* « dire », *klâye* « se plaindre », *hâ* « avoir »; *ârm* « bras » et « pauvre », *ârt* « manière », *kârte* « jardin »; subsidiairement, *tâl* « vallée », *tsân* « dent », *tây* « jour », etc.; notamment enfin dans la prép. mhd. *an* > colm. *â*, mais seulement en tant que préfixe, v. g. *hâlt â!* « arrête! », *âklayt* (= angelegt) « habillé ». Toutefois, cet allongement, n'étant, d'une et d'autre part, que l'aboutissant d'une tendance que d'autres actions contrarient, il est naturel qu'il accuse des résultats, parallèles sans doute, mais non pas rigoureusement concordants :

a) Brève conservée en colm. et allongée en nhd. (ce cas est fort rare), *nâme* « nom », *vâte* « patauger »;

b) Brève conservée en nhd. et allongée en colm. (cas un peu plus fréquent), soit à raison de la chute d'un *n* final qui découvre la voyelle (infra n° 56, v. g. *i khâ* « je puis »), soit en prononciation emphatique devant un groupe de *χ* + consonne (v. g. : *er štêt vâχt* « il est de garde », mais *vâχe* « veiller »; *âχt sū* « huit sous », mais *âχti* « 8 h. », *om te-n-âχte* « vers 8 h. », etc.; *âχton* « atten-

tion », mais *te sots trof âyte* « tu devrais y prendre garde », enfin dans *vâlfeš* « baleine » sans doute par l'effet d'une étymologie populaire qui a compris le mot comme « poisson de choix, extraordinaire ».

7. Les rares exceptions, la plupart apparentes, à l'équivalence normale mhd. *a* > colm. *â*, peuvent se ranger sous sept chefs.

1° La fermeture est allée jusqu'à *ø*, par une cause inconnue, mais à laquelle l'*l* subséquent n'est sûrement pas étranger, dans l'unique mot mhd. *balde* > colm. *pol* « bientôt ».

2° La fermeture semble être allée jusqu'à l'*ø*, dans l'unique mot *šmots* « baiser » (qui se prononce exactement comme *šmots* « ordure »), en regard de mhd. *smatzen* > nhd. *schmatzen*. Mais le fait n'est pas spécial à l'alsacien, et il s'agit là en réalité d'une relation assez obscure d'apophonie : cf. Kluge s. v.

3° On a *ø* dans *vølfårt* « pèlerinage », évidemment sous l'influence d'une étymologie populaire qui a rapporté la première syllabe à *vøl* « bien » et traduit « voyage salutaire ».

4° On a *ü* dans *tüvåk* (paroxyton) = nhd. *Tabak*; mais ce mot exotique a partout un vocalisme initial très flottant.

5° Dans *khønye* « lapin », l'*ø* est parfaitement justifié : il ne représente point l'*a* de nhd. *Kaninchen*, mais l'*ü* de mhd. *küniclin*, historiquement plus correct.

6° L'*a* pur, conservé en apparence, est régulier dans *mårik* « marché » et *mårike* « marchander », où il continue l'*ë* de l'ahd. *mërçhāt* (< lat. *mercātus*), et dans *khami* « cheminée », qui ne remonte pas à mhd. *kamīn* (infra n° 23, 3°). Il en faut dire autant des formes de conjugaison *er trayt* « il porte », *er sayt* « il dit », ppe *ksayt* « dit », etc., qu'on ne doit pas apparier à nhd. *er trägt*, *er sagt*, *gesagt*, mais aux diphtongues de syncope du mhd. *er treit*, *er seit*, *geseit*. Le type *aš* « cendre » au lieu de \**āš* est dû à une métaphonie dialectale (infra n° 23, 1°), et le pl. *tī tāy* « les jours » (= die \**Täge*) et similaires ne relèvent que de la grammaire (infra n° 93, 1°).

7° Quelquefois une métaphonie très ancienne, effacée par analogie en nhd., s'est conservée en colm. sous la forme régulière *ø* (infra n° 24) : *hørt* « dur » = mhd. *herte*, en regard de nhd. *hart*. Par abus, d'autre part, la même métaphonie, nécessaire au pluriel, a pu

s'étendre au singulier, et alors on a le contraste de mhd. nhd. *a* et colm. *e*, dans *epfl* « pomme » et *plet* « feuille » (des pl. *epfl* et *pletz*).

8. L'*a* en syllabe de moindre accentuation donne également *â*, lorsqu'il précède la syllabe accentuée : *pâlâst* « palais » et *mâtâm* « madame », tous deux oxytons<sup>1</sup>. Posttonique, il est devenu *i* dans les jours de la semaine : *sonik* « dimanche », *mântik* « lundi », et similaires<sup>2</sup>. Si l'atonie est complète, il se réduit à *e* dans l'une et l'autre position : *elayn* « seul », *nième* « personne ». Il en est de même, à plus forte raison, de l'article mhd. *daȝ*, qui usuellement perd tout à fait sa voyelle et se réduit alors à une simple sifflante : *s-payn*, « la jambe, l'os » ; *s-vâsȝ* « l'eau », etc. ; mais, en tant que démonstratif, il la conserve, avec un timbre indécis entre *e* et *ɛ*, v. g. *tes tēns* et *tes tēns* « cette affaire-là »<sup>3</sup>. Il n'y a pas chute d'*a* dans colm. *prōsmete* « mie de pain », mais insertion inorganique dans nhd. Brosame < mhd. *brōsme*.

## II) Mhd. *ë*.

9. Le corrélatif presque constant de l'*ë* germanique primitif est un *a* pur : *pârik* « montagne », *pale* « aboyer », *khaly* « cave », *falt* « champ », *forâl* « truite », *lavântik* « vivant », *flake* « tache », *ase* « manger », *mase* « mesurer », *ksase* « assis », etc. L'allongement éventuel comporte les mêmes observations qui ont déjà été consignées au n° 6.

1° Voyelle allongée à la fois en colm. et nhd. (c'est le cas de beaucoup le plus fréquent) : *ksâ* « vu », *ksâ* « arrivé » (= *geschehen*) ; syncopé *kâ* « donner » et « donné » (*geben, gegeben*) ; intérieurement, *hâr* = *her*, *pekâre* « demander », *lâve* « vie », *nâve* « près de », *lâvȝ* « foie », *mâl* « farine », *fâtȝ* « plume », *lâse* « lire », *pâse* « balai », *fâye* « balayer », etc. Il y a fluctuation remarquable dans : *vây* « chemin » et *mintvâye* (= *meinetwegen*), mais *vaye mēr* (même sens), « à cause de moi, peu m'importe » ; devant *r*, *ârt* et *art* (mot rare) « terre », mais *hartepfl* « pomme de terre » ; *hârts* « cœur », mais *šmarts* « douleur », pl. *šmartse*, etc.

2° Brève maintenue en colm., allongée en nhd. : *trate* « marcher », *pate* « prier », *name* « prendre ».

3° Brève maintenue en nhd., allongée en colm. : devant *r* + consonne, *hârts* « cœur », *vârt* « valant », *kârn* « volontiers », *lâtârn* « lanterne » ; devant *χ* + consonne, *râχt*, « droit, bien », *šlâχt*

« mauvais », *knāht* « valet », *fāhte* « s'escrimer », *sāhtsē* (et *sahtsē*) « seize », cf. infra 10 ; dans *kāl* « jaune » comme dans *māl*, à cause de la chute du *w* > nhd. *b* qui ferme la syllabe ; dans *klātre* « grimper », à cause de la réduction du groupe *tt* ; sans raison apparente, dans *krāps* « écrevisse », mais cf. mhd. *krēbeze*.

**10.** Les irrégularités se réduisent à bien peu de chose.

1° La plus importante consiste dans une confusion de l'*ē* primitif et de l'*ε* de métaphonie, ce dernier représenté par colm. *ε* (infra n° 24). Parfois la confusion n'est qu'apparente, c'est-à-dire qu'on a réellement affaire à l'*ε* de métaphonie : ainsi, dans *fyterve* « gâter » et « se gâter », c'est le vocalisme du verbe faible qui a triomphé, car le verbe fort n'existe même plus ; dans *vermet* « absinthe », on peut soupçonner une métaphonie fondée tout au moins sur une étymologie populaire qui a rapporté le mot à mhd. *warm* « chaud »<sup>1</sup>. Ailleurs, le phénomène est phonétique ; mais il convient d'en reporter l'étude à l'exposé de l'*ε* de métaphonie (infra n° 23, 2°).

2° On a *ε* dans *krempf* « chose de rebut », où l'on aurait \**krampf*, soit que l'*e* fût primitif ou de métaphonie (infra n° 24, 2°), s'il fallait le rapporter à mhd. *grempen* « brocanter » ; mais il équivalait à nhd. *Gerümpel*.

3° Dans *lētik* « célibataire », l'*e* peut être de métaphonie (cf. Kluge s. v.) : dès lors, il n'y a rien à remarquer que l'allongement et la fermeture qui s'ensuit (infra n° 25, 2°).

4° L'*â* dans *pārek* (oxyton) « perruque » paraît remonter à une forme française dialectale prononcée « parruque » ; car on sait que fr. *ε* devant *r* est sujet à cette affection, et le mot n'a dû guère se répandre qu'après 1648.

5° On ne s'explique pas le vocalisme *o* au sg. du présent du vb. *vāre* < mhd. *werden*<sup>2</sup>. Il semblerait que *er vort* « il devient » reproduisit le parfait, nhd. *er wurde*. Mais cette ressource est illusoire : précisément, au contraire, le vocalisme *wurd-* n'existe en mhd. qu'au pluriel ; d'autre part, on sait que l'alaman a totalement perdu le parfait ; et, en supposant que le fait de confusion remontât à l'époque lointaine où il le possédait encore, quelle raison aurait-on eue d'employer dans ce verbe le parfait en guise de présent ?

**11.** Lorsqu'exceptionnellement cet *ē* primitif se trouve en syllabe moins intense ou atone, il subit une série de dégradations dont

voici l'échelle : *vār?* « qui donc ? », mais *var* « qui » ; *tār* « celui-ci », *tar mân* « cet homme », mais *ter mân* ou *tʀ mân* « l'homme » ; *ār* « c'est lui qui », mais *ar* ou *er* « il », etc., etc.

### III) Mhd. *e* (voyelle atone).

12. L'*e* indifférent<sup>1</sup> est, en colm. comme déjà en mhd., sujet à de larges syncope, et il en résulte alors des accumulations de consonnes, dont parfois le dialecte se débarrasse en syncopant de surcroît l'une des consonnes du groupe. Ce n'est pas ici le lieu de multiplier des exemples qu'on retrouvera à chaque page du Lexique. On se bornera à quelques constatations d'un intérêt très général.

1° Dans le préfixe mhd. *ge-* la syncope est de règle : devant les liquides, les nasales et les spirantes, *klâte* « chargé » < mhd. *geladen*, *krēse* « arraché » < mhd. *geriʒzen*, *kmānt* « averti », *knāyt* « rongé », *kflōye* « volé », *kvorfe* « jeté », *ksase* « assis », *kšose* « dardé », etc. ; même devant un groupe consonnantique, *kšvōre* « juré », *kštelt* « placé » ; généralement aussi devant explosive gutturale, *khōme* « venu », *kā* « donné », et alors, ainsi qu'on le voit, les deux gutturales n'en font plus qu'une ; mais *kekōse* « fondu », *kekreue* « pleuré », etc. L'*e* subsiste devant explosive dentale ou labiale : *ketolt* « patience », *ketroyt* « osé », *ketrate* « marché » ; *kepoyt* « bâti », *keplōyt* « tourmenté », etc.

2° La syncope est moins fréquente dans le préfixe *be-*. L'*e* subsiste devant toute explosive : *pepoye* « construire » [un terrain], *petūre* « regretter » (= *bedauern*), *petronke* « ivre », *pekāre* « demander », *pekhemyt* « soucieux » (= *bekümmert*) ; facultativement devant *f*, *pefōle* et *pfōle* « ordonné ». Il disparaît toujours devant sifflante : *psose* « ivre », *siʒ psene* « s'aviser », *pštelt* « commandé » [à un fournisseur].

3° Quand l'*e* fait syllabe avec une liquide ou un *m* subséquent, — pour l'*n* cf. infra n° 13, 1° — il se réduit, comme souvent en nhd., en une liquide ou nasale voyelle, que l'on notera par *r*, *l*, *m*, sans prétendre d'ailleurs trancher — il y faudrait un appareil enregistreur — la question de savoir si la liquide ou nasale est pure ou si elle contient un minimum de voyelle *e*. On écrira donc : *masr* « couteau », *ēs!* « âne », *ōtm* « haleine », etc., etc.

4° Final, l'*e* disparaît en principe toujours (mais cf. n° 13, 2°-4°) : nomin. sg. des substantifs<sup>2</sup>, *pōt* « messager », *frānsōs* « Français »,

*swōp* « Souabe », *tēl* « planche » (= Diele), *khâts* « chat », etc. ; dat. sg., *em sōn* « au fils », *âm fîas* « au pied » ; nomin. pl., *t-sēn* « les fils », *t-fîas* « les pieds » ; impér. *reṭ* « parle » ; sg. 1 du présent *i reṭ* « je parle », etc.

5° A l'exemple de cette dernière, l'*e* se syncope toujours aux deux autres ; et alors, si la consonne finale du verbe est similaire de celle de la désinence, elles n'en font plus qu'une : *te vaš* « tu laves » = nhd. du wäschest ; *er reṭ* « il parle » = nhd. er redet, etc., etc.

### 13. Il y a des cas remarquables de maintien de l'*e*.

1° Il subsiste toujours comme représentant le groupe *en*, soit que l'*n* disparaisse, soit qu'il se maintienne (en liaison devant voyelle, infra n° 57, 2°) : *tōtetâns* « danse macabre », *tēntefâs* « encrier » ; *tr pōte* « le sol » ; *tr pōte-n-eš fr̥xt* « le sol est humide ». Il s'ensuit que le dialecte n'a pas de syncope équivalente à celle du mhd. *varn* > *fahren*, *gērn* > *begehren* : il dit *fāre*, *pekāre*, etc.

2° La finale des féminins abstraits, qui était encore *-i* en moyen-alaman alors qu'elle était devenue *-e* en mhd. classique, est demeurée sous la forme *-e* dans notre dialecte : *kiâte* « bonté » < *alaman* *gūeti* = mhd. *gūete* ; et de même, *maie* « quantité », *leṇe* « longueur », *praye* « largeur », *verme* « chaleur » ; mais *hets* « chaleur » < mhd. *hizze* < ahd. *hizza*. A l'imitation de cet *-e* féminin, ou plutôt peut-être par analogie des mots en *-in* (infra n° 16, 2°), la finale a été maintenue ou rétablie dans certains mots à fonction nettement féminine : *mare* « jument », *tānte* « tante ». Dans *tēnte* « encre », elle vient de la contamination de *tēntefâs*.

3° Les masculins d'ancienne déclinaison faible qui maintenant en nhd. se terminent en majorité en *-e* simple, ou même ont apocopé l'*e* final, se terminent toujours en *-e* colm., qui représente une finale mhd. *-en* généralisée des cas obliques : *nāme* « nom », *prone* « puits », *ōme* « 1/2 hectolitre », etc. — La préposition *ōne* a toujours l'*e* final, sans doute parce qu'elle s'appuie par là sur le mot suivant : *ōne-tam* « sans cela » ; et même elle y ajoute l'*n* euphonique, *ōne-n-ēne* « sans lui », infra n° 57, 3°-4°. (Noter que Hebel en son alaman écrit parfois *ohni*.)

4° Le maintien ou le rétablissement de l'*-e* final, soit dans certaines formes de nomin. pl. (*ti tiāve* « les voleurs », mais *t-trey khēnik* « les Trois Rois »), soit dans la construction de l'adjectif

faible, sont des faits d'analogie qu'on retrouvera en leur lieu (infra n° 93, 2°).

#### IV) Mhd. *i*.

**14.** L'*i* accentué, maintenu bref ou allongé en nhd., devient colm. *e*, qui, plus rarement, peut s'allonger en *ē*. Exemples : *en* « dans », *em* « dans le », et *tren* « dedans » (= darin); *fente* « trouver », *reñs* « en rond », *pelt* « image », *mēlix* « lait », *vert* « hôte », *teḡ* « gros », *met* « avec », *šef* « bateau », *keft* « poison », *pes* « jusqu'à », *teš* « table », *kšveštṛ* = Geschwister, etc. Dans *semļ* « semoule » (comme *hēmļ* « ciel »), il faut naturellement reconnaître l'*i* de mhd. *simel* < lat. *simila*, et non la voyelle plus moderne du nhd. *Semmel*.

Voyelle allongée en colm. et en nhd. : *frēte* « paix » et *tsfrēte* « satisfait », *nētr* « bas », *štēfl* « botte », *špēl* « jeu », *fē* « bétail », etc. ; en conjugaison, *s-kšēt* « cela arrive », *te sēs* ou *ksēs* « tu vois », et de même *i ksē* « je vois » = mhd. *ich gesihe*, *er štēlt* « il vole », etc. — Voyelle allongée en nhd. et restée brève en colm. : *vetṛ* « de nouveau », *sep* « tamis » < mhd. *sip* > nhd. *Sieb*, *seve* « sept », etc. ; surtout dans les ppes de verbes forts de 1<sup>re</sup> classe, *ketreṛve* < mhd. *getriben* > nhd. *getrieben*, *kepleṛve* « resté », *kšreṛve* « écrit », où l'*e* est exactement le même que dans *kepeṛse* « mordu », etc. Je ne connais pas un seul exemple du cas inverse.

**15.** Les exceptions apparentes ou réelles sont en petit nombre.

1° Devant mhd. *g* > colm. *y*, l'*e* régulier se change constamment en *e* (supra n° 4, II) : *leye* « être couché » < mhd. *ligen*, *eyl* « hérisson », *šveyerfātṛ* « beau père », etc.

2° Dans certains cas on constate *i*. Le plus remarquable est *fil* « beaucoup » (et *filixt* « peut-être »), comme si l'on avait \**vīl* en mhd. : il est à supposer qu'une prononciation emphatique de ce mot l'a allongé dialectalement<sup>1</sup>. Le singulier contraste de *net* < mhd. *nīht*, et *nīks* « rien » < mhd. *nīhtes*, semble lié à la chute et à la conservation respectives de la gutturale subséquente; et c'est ce qu'indiqueraient aussi les formes pronominales *iḡ*, *miḡ*, *tīḡ*, *sīḡ*, s'il ne fallait en outre tenir compte de ce que tous ces mots sont habituellement atones (infra n° 16, 1°). Je suis sûr d'avoir entendu la prononciation régulière *menūt* (oxyton); mais elle a cédé à



l'influence de la forme française *minüt*. Enfin, dans *tsvipaxle*, diminutif par rapport au nhd. *Zwieback*, l'*i* peut fort bien avoir été indifférent entre la brève et la longue; et au surplus le mot semble emprunté, soit au nhd., soit à un dialecte qui conserve l'*i* pur (cf. infra n° 21, 4°).

3° Parfois l'*i*, non seulement se conserve, mais même s'allonge. On a *sik* « victoire » et *sike* « vaincre »; mais ces mots, peu usités, sont visiblement savants. Il en est sans doute de même de *neykirik* « curieux »; car mhd. *girik* tout court n'est pas représenté. Le vb. *štike* « monter » fait au ppe \**kšteye* régulier, mais colm. *kštike* par contamination d'un autre dialecte ou de l'infinitif lui-même. L'*i* de *kšvī* « bru » représente, non pas l'*i* de mhd. *geswibe*, mais l'*i* de contraction de mhd. *geswīe*. Le préfixe *hin*, quand il est accentué (cf. infra n° 16, 4°) devient colm. *hī*, v. g. *vō kēs hī?* « où vas-tu? »; mais le fait paraît lié, comme dans *an* > *ā*, à la chute de l'*n*. En somme, il n'y a guère d'embarrassant que *ontřšit* « différence » et *fršite* « différent »; car le second au moins est populaire, au pluriel *fršiteni* « divers... »; mais on sait que les mots de cette souche ont subi plusieurs contaminations par voie d'emprunt.

## 16. L'*i* atone est traité différemment.

1° Il demeure *i* en syllabe suffixale : *khenik* « roi », *venik* « peu », *lōstik* « gai », *esik* « vinaigre »; *khentnis* « connaissance », etc.; aussi dans mhd. *ih* enclitique, que je suppose à la finale des conditionnels *i veštikt* ou *veštit* « je saurais », etc. (infra n° 123, 1).

2° Il descend à la voyelle indifférente : dans *khōmplemant* « compliment », et dans *ānets* « anis », où je soupçonne une contamination de nhd. *Anis* et *Anet*; dans la pénultième des diminutifs, où souvent il disparaît tout à fait, v. g. *piðvele* et *piðvle* « petit garçon », *khentle* « petit enfant », etc.; à la finale des féminins en *-in*, v. g. *vašere* « lavandière », *pāršere* « Parisienne », etc. — Dans ce dernier cas, la finale ne tombe jamais : *prensás* « princesse » est naturellement le mhd. *prinzeſse*, sans addition de l'*-in* pléonastique. En revanche, elle est sujette à réparaître sous l'influence de la langue savante : *khayserin* « impératrice ».

3° Dans les pronoms enclitiques ou proclitiques, on observe, selon le degré d'emphase, les dégradations suivantes : *sē* « ce sont

eux qui », *se* et *si* (atone) « ils » ; *em*, *em* et *ni*, « à lui » ; *mēr*, *mēr*, *mer* et *mī*, « à moi », etc.

4° La chute totale, y compris celle de l'aspirée initiale, est de règle dans *hin* proclitique : *nī* « dedans » = *hinein*, *nūs* = *hinaus*, *nof* = *hinauf*, *nā* = *hinab*.

### V) Mhd. *o*.

**17.** Ici plus que partout ailleurs, il importe de ne pas perdre de vue le vocalisme mhd. ; car le nhd. a deux *o* confondus en un seul, l'un qui continue mhd. *o*, et l'autre qui s'est substitué sporadiquement à mhd. *u*. Au premier, le colm. répond par *o*, resté bref, ou bien allongé et fermé. On retrouvera l'autre au n° 20.

1° Mhd. *o* > colm. *o* : *koṭ* « Dieu », *klōk* « cloche », *ops* « fruit », *klōpfe* « frapper » ; *hōls* « bois », *fōlye* « obéir », *tōrf* « village », *mōrye* « matin » ; *lēχ* « trou », *knōye* « os », *rōst* « rouille », etc. ; pps *kōse* = *geschossen*, *kōse* « bu », *kōlte* « grondé » ou « insulté », *kōtōrve* « mort », etc.

2° Allongé, en colm. comme en nhd., en *ō* : *pōte* « sol », *pōre* « percer », *khōl* « charbon », *sōl* « semelle », *tōr* « porte charretière », *lōp* « louange », *pōyle* « ordonné », *vōl* « bien » (resté bref dans *vōlfē* « bon marché » = *wohlfeil*) ; allongé parfois, mais non fermé, en colm., devant *y* (supra n° 4 II), *kflōye* « volé », *klōye* « menti », *petrōye* « trompé ».

3° Resté bref en colm., allongé en nhd., cas assez fréquent : *krōp* « grossier », *hōvū* « rabot », *pōt* « messenger », *fōyl* « oiseau », *ōtr* « ou » (exactement comme *ōtr* « loutre ») ; pps *fropōte* « prohibé », et aussi devant *g* > *y* (cf. supra 2°), *ketsōye* « tiré », *kepōye* « plié », etc., etc.

4° Allongé en colm. dans *spōr* « éperon », l'*n* qui ferme la syllabe en nhd. (*Sporn*) étant hystérogène.

**18.** Les irrégularités ne sont guère qu'apparentes.

1° Mhd. *o* > colm. *o*, concordance fort rare, presque toujours attribuable à une alternance d'*o* et *u* dans le vocalisme mhd. ou plus ancien : *tōtr* « jaune d'œuf », mhd. *toter*, mais cf. ahd. *tutar-* ; *tōntr* « tonnerre » et *tōnštik* « jeudi », mhd. *doner*, ahd. *donar*, mais cf. mhd. *dunre-* ; *hōnik* « miel », mhd. *hōnec*, mais aussi *hūnic*, dont la métaphonie dénonce l'*u* conservé ; *fōrtkē* « s'en aller », mhd.

vort, mais cf. le comparatif mhd. *vürder* ; *khōme*, « venir, venu », mhd. *komen*, mais *ich kume*, etc. L'*u* n'est historiquement exclu que dans *tōχtr* « fille », dont l'*o* est pangermanique, et dans *vōχ* « semaine » < ahd. *wobha* (cf. Kluge s. v.) ; mais, dans ce dernier, l'*o* n'est pas plus primitif que l'*u* ; et, dans *tōχtr*, prononciation également courante, le *χ* a produit, en syllabe accentuée de mot disyllabique (cf. au contraire *nōχ* « encore », *tōχ* « pourtant ») un allongement qui a fermé l'*o*.

2° Mhd. *o* > colm. *e*, par métaphonie de l'*o* régulier (infra n° 29, 1°) : *frēs* « grenouille », *tērt* « là ». Dans *frēs*, la métaphonie vient du pl. (cf. supra n° 7, 7°). Elle a dû naître tardivement dans la locution *tērtbī* = dorthin ; on sait que Hebel en son alaman écrit *dōrt*. Bien entendu, l'*e* est historique dans *vēle*, « vouloir, voulu », mhd. *wollen*, mais aussi *wellen*.

19. En syllabe de moindre accentuation, on a : *o*, dans *hertsok* « duc » ; plus fermé, flottant entre *o* et *o*, dans *pešof* « évêque » et *pomât* « pommade » ; plus ouvert, au contraire, dans *nâ* < *nōχ* proclitique, v. g. *nâ net* « pas encore » et *nâ mē* « davantage », et dans *prâviere* « essayer » ; *e* (métaphonique), dans *ēp* < mhd. *obe* « si » dubitatif (cf. Kluge s. v.) ; simple *e*, dans *âpetēk* « pharmacie ».

## VI) Mhd. *u*.

20. L'*u* bref est constamment représenté en colm. par *o*. Les exemples surabondent pour l'*u* conservé en nhd. : *šlōk* « gorgée », *tōriχtsōk* « courant d'air », *poτr* « beurre », *poτse* « nettoyer » ; *špłt* « dette », *khōrts* « court » ; *prōne* « fontaine », *hōnt* « chien », *tōm* « sot » ; *nōs* « noix », *frōχt* « récolte », *fōks* « renard », etc. ; ppes *ketrōnke* « bu », *ksōne* « chanté », etc. ; allongé en nhd., mais resté bref en colm., dans *t-štōp* « la pièce principale de la maison » = die Stube.

L'*o* colm. est allongé dans *šōn* « fils » < mhd. *sun*, et se trouve dès lors avoir par hasard le même timbre qu'en nhd. où l'*u* est devenu *o*. Comparer colm. *šōn* « soleil » < mhd. *sunne*, tandis qu'on a *o* dans nhd. Sonne.

Le colm., en effet, conserve scrupuleusement *o* < *u*, alors même que le nhd. le change en *o* : *tōke* « sec » < mhd. *trucken* ; *tōτse* < mhd. *trutzen* > nhd. *trotzen* ; *spōt* et *spōšt* < mhd. *sust* et *sunst* >

nhd. *sonst*; *trom* « tambour », *trompēt* « trompette », *sonr* « été », etc. ; ppes *knome* « pris », *kvone* « gagné », *psone* « avisé », etc. Dans *kone* « donner volontiers » < mhd. *gunnen*, le nhd. a de plus opéré une métaphonie (gönnen). Sur *plot* « nu », voir Wilmanns, I<sup>2</sup>, n° 47, n. 3 ; et cf. supra n° 18, 1°.

**21.** On distinguera en outre quatre équivalences.

1° Mhd. *u* > colm. *o*, régulièrement devant *y* (supra n° 4 II) : *khoyl* « boule ». Dans *šopf* « hangar » et *totset* « douzaine » (nhd. Schuppen, Dutzend), il n'y a point d'*u*, mais bien l'*o* inaltéré de mhd. *schopf* et *totzen*.

2° Dans *perstle* « culbuter », l'alaman a une métaphonie qui manque au nhd. *purzeln* : cf. Kluge s. v. Le cas inverse est de beaucoup le plus fréquent : infra n° 30, 5°.

3° Le vocalisme des prétérito-présents est, au moyen âge encore, beaucoup trop flottant et capricieux, pour qu'on s'étonne de colm. *terfe* « avoir la permission de », en regard de mhd. *durfen* et *dürfen*. L'*e* est ici métaphonie d'*o*.

4° La seule affection importante de mhd. *u* en colm. est parallèle à l'affection signalée pour *i* (supra n° 15, 2°), mais de plus large portée : elle consiste en ce que le colm. *y* répond parfois par *ü* ou *ū*, comme si l'on avait mhd. *ū* (infra n° 36, 1°). Le phénomène doit être attribué : soit à un allongement sporadique d'*u* en syllabe ouverte fortement accentuée, dans les premiers temps et dans certains domaines du nhd. ; soit à un emprunt postérieur au nhd. ou à un dialecte alaman ou souabe qui n'assourdisait pas l'*u* mhd. ; et probablement à l'une et l'autre cause ensemble. — La première paraît prépondérante dans : *šüplât* « tiroir » = Schublade, qui est un mot populaire, mais il faut observer que la langue n'a conservé aucun équivalent du nhd. *Schub*; *ūrân* « bisaïeul » < mhd. *urane*, et similaires. — La seconde est tout au moins probable dans : *küke* « épier », *kütš* « voiture » et *nütle* « nouilles », puisque ces mots n'apparaissent qu'en nhd. ; *špür* « trace », qui a gardé, malgré l'énorme usage du vb. *kšpire*, une forte nuance de terme savant ; *špük* « fantôme », qui n'est pas populaire (on dit *kšpanšt* = Gespenst) ; *yūt* « juif », qui a un doublet régulier, mais méprisant, *yotr*. Elle me paraît sûre dans : *phür* « pur », lui-même emprunté au fr. ; *ūr* « horloge », lui-même venu du bas-allemand ; *yūket*

« jeunesse », mot abstrait et par conséquent demi-savant par rapport à *yon* « jeune » ; et, à plus forte raison, *tīket* « vertu ».

**22.** En syllabe de moindre accentuation, l'équivalence est la même, notamment dans les féminins en *-ung* > colm. *-on*. La copule *und* > colm. *on* se réduit à un simple *e* dans les numéraux (*seks-etsvānsik* « 26 ») et dans certaines locutions d'emploi courant : *tānetvān* « de temps en temps » = *dann und wann* ; *koṭlovetānk* « Dieu merci » = *Gotte Lob und Dank*. Le pronom de sg. 2 est *tū* accentué, mais *te* atone.

## § 2. — BRÈVES MÉTAPHONIQUES.

**23.** Abstraction faite, bien entendu, des contaminations analogiques auxquelles la métaphonie n'est pas moins exposée dans les dialectes qu'en allemand classique, — d'où résulte souvent, des uns à l'autre, l'opposition d'une voyelle métaphonique à une voyelle pure, ou réciproquement, — les conditions mécaniques du phénomène sont à peu près exactement les mêmes dans les deux domaines. Tout au plus faut-il relever, dès le début, et pour n'avoir plus à y revenir, quelques légères discordances qui ne sont pas spéciales au colmarien (cf. supra n<sup>os</sup> 7, 6<sup>o</sup>, et 10, 1<sup>o</sup>).

1<sup>o</sup> Mhd. *a* devant *š* est sujet en alaman à une métaphonie récente (*ā*) qui se traduit en colm. par *a* pur (infra n<sup>o</sup> 27) : on n'a donc pas \**āš* « cendre », mais *aš* (Hebel en son alaman écrit *Aeschen* pl., p. 240), et de même *aš* = nhd. *Esche*, *vaše* « laver » ; cf. Wilmanns, I<sup>2</sup>, p. 258.

2<sup>o</sup> L'*ē* primitif mhd. se confond entièrement, dans certains cas, avec l'*ε* de métaphonie, — cf. Michels, *Mhd. Elem.*, § 48, — c'est-à-dire qu'il est traité en colm. comme s'il était une métaphonie ancienne d'un *a* primitif, et dès lors représenté par *ε* (infra n<sup>o</sup> 24). Le fait se produit de préférence devant mhd. *sch* > colm. *š*, ou devant tout autre groupe qui développe *š* en colm. : *leše* « s'éteindre », *treše* « battre en grange » ; *tešte* = nhd. *desto* *keštzt* « hier », *šveštzt* « soeur » ; et toutefois *našt* « nid ». Colm. *seštzt* « boisseau » (= *Sechter*) forme la transition naturelle au cas de *seks* « six » (mais *sāxtsē* « seize » et *sāxtsik* « 60 ») et de *tsē* = mhd. *zēhen* avec contraction et allongement postérieurs. Un *b* mhd. > colm. *v* produit le même effet dans *εve* < *ēben* et *veve* « tisser »

< *wēben* ; mais on a régulièrement *nave* « près de », *nāvŷ* « brouillard », etc., supra n° 9. Enfin, — cf. Wilmanns, I<sup>2</sup>, p. 256, — la particule *et-* a aussi le timbre métaphonique : *etliki* « quelques-uns », *eps* = *etwas*, etc. ; ainsi que les mots *yē* particule, *yētŷ* « chacun » (ceux-ci avec un allongement qui a fermé l'*e*), *yētŷetŷ* « chacun » (dans les deux syllabes) et *yets* « maintenant ». — Dans colm. *khēvelekrūt* « cerfeuil » il y a lieu de soupçonner l'influence latente de *khēvele* « petite corbeille » [à herbes potagères].

3° L'*a* pur de *traxŷŷ* « entonnoir » et de *khamī* « cheminée » ne saurait surprendre, en présence du vocalisme, variable historiquement, de ces deux emprunts au latin.

D) Mhd. *ē* (> nhd. *e* ou *ä*), métaphonie ancienne d'*a*.

24. A la différence de l'*ē* primitif, qui en nhd. s'est confondu avec l'*e* de métaphonie, mais que le colm. traduit par *a* (supra n° 9), l'*e* de métaphonie se maintient dans notre dialecte avec le timbre *e*<sup>1</sup>, mais à la condition, — ce point est de la plus haute importance, — qu'il appartienne à la phase chronologique ancienne de la métaphonie et qu'il remonte aux bas temps de l'ahd. ou tout au moins aux premiers temps du mhd. ; plus tard, la métaphonie d'*a* se confond avec l'*ē* (infra n° 27). Soit les deux verbes « fourrer » et « être caché », que le nhd. confond à l'infinitif sous une seule forme (*stecken*) et dont la conjugaison seule accuse la différence : le colm. a pour l'un *stēke* et pour l'autre *stake*, et ainsi toujours avec une remarquable constance.

1° Avant de poursuivre cette constance à travers toutes les applications possibles de la métaphonie ancienne (infra n° 26) commençons par la constater là où elle s'accuse avec le plus de netteté, c'est-à-dire dans les substantifs qui présentaient de prime abord la métaphonie au nomin. sg. et, par suite, dans toute leur flexion, de telle sorte qu'aucune influence analogique n'a pu intervenir pour la troubler : *ēk* « coin », *pek* « boulanger », *peŷ* « lit », *teŷik* « tapis » ; *heŷt* « brochet », *meŷsyer* « boucher », *esik* « vinaigre », *fesŷt* « solide », *leŷŷ* « cuiller », *neŷs* « filet » ; *keye* « vers, contre, vis-à-vis » ; *bert* « dur » (supra n° 7, 7°), *erŷ* « héritier », *herŷpŷt* « vendange », *meŷts* « Mars » ; *eŷ* « aune », *keŷel* « compagnon », *fels* « rocher », *ŷelŷm* « coquin », *ŷtelse* « échasses » ; subsidiairement, *eŷf* « II », *tsveŷf* « I2 », etc., etc.

2° Cette loi générale ne comporte qu'une seule exception, générale elle aussi, et d'une parfaite clarté : quand l'ê était suivi d'un groupe commençant par une nasale, il a dû prendre de bonne heure un timbre analogue à celui de l'è, et en conséquence il s'est confondu avec lui en *a* colm. : nasale gutturale, *añ* « étroit », *añl* « ange », *kšpanšt* « spectre » ; nasale dentale, *manš* « homme », *fanštr* « fenêtre »<sup>2</sup>, *ant* « fin », *ant* « canard », et le second *ê* de *ēlant* « chétif » ; nasale labiale, *hamp* « chemise », *framt* « étranger ».

**25.** D'accidents, il n'y en a guère à signaler, et presque tous se justifient par quelque particularité indéniable.

1° On constate allongement, sans changement de timbre, dans *lēp* « lion » = mhd. *lewe*, et *prērike* « prêcher »<sup>1</sup>.

2° Mais en général l'allongement s'accompagne de fermeture, comme en nhd. : *ētl* « noble » (au sens moral), *ēsł* « âne », *khēfik* « cage », *lētik* « célibataire » (supra n° 10, 3°), *šēle* « pelier » < ahd. *scellen*, et le premier *ê* de *ēlant* « chétif ».

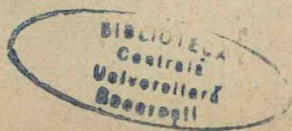
3° Sur l'ê de *krēmpl* « brocante », cf. supra n° 10, 2°.

4° L'ā, d'ailleurs long, de *rātik* « radis » et *sāmł* « escabeau », en regard de mhd. *rērich* et *schēmel*, s'explique tout naturellement par des formes métaphoniques d'ā primitif (infra n° 37) ; car ahd. *rātih* est attesté, et ahd. *scāmal* est au moins très probable.

5° Moins clair est le timbre *a*, comme si la voyelle était de métaphonie récente, dans quelques mots où la métaphonie remonte certainement très haut. Je remarque, toutefois, que l'ê y est suivi d'un groupe commençant par une liquide, lequel a pu sporadiquement produire le même effet qu'un groupe nasal : *arps* « pois », *šparvy* « épervier » ; *talŷ* « assiette », *kharl* = nhd. *Kerl*, *valš* = nhd. *Welsch*. Hors de là, je ne vois que *tšval* « essuie-mains » = mhd. *twehele*, et *haks* « sorcière », qui peuvent être réempruntés à quelque dialecte du nhd.

6° Dans *vātł* « queue » (= nhd. *Wedel*), on a la voyelle pure de mhd. *wadel*, et non la métaphonie de mhd. *wedel*.

**26.** Désormais en possession des concordances générales, nous n'avons plus qu'à les constater, — sauf exceptions analogiques qui appartiennent au domaine de la grammaire et du lexique beaucoup plus qu'à celui de la phonétique, — dans chacune des catégories grammaticales qui requièrent la métaphonie.



4673.

1° Abstraits féminins dérivés. — Le timbre  $\epsilon$  est constant : *kbēlte* « froidure », *verme* « chaleur », etc. ; même *lēne* « longueur », par analogie des précédents (cf. supra n° 24, 2°, et infra 7°) ; mais, régulièrement, *mañe* « multitude », *añe* « étroitesse ».

2° Pluriels masculins. — On a l' $\epsilon$  dans les anciens thèmes en *-i* et ceux qui s'y sont de bonne heure assimilés : *kēst* « hôtes », *nešt* « branches », *epfl* « pommes » ; allongé, *slēy* « coups », *nēyl* « ongles ». Dans *kran*s « guirlandes », *qmstant* « façons cérémonieuses », la métaphonie, même à la supposer ancienne, n'a pu donner que *a*, et il en faut sans doute dire autant de *tsān* « dents », puisque le mhd. a encore avec *zan* le doublet *zant*, qui montre le groupe nasal primitif. Les métaphonies plus récentes se traduisent par *a* pur : *plats* « places », *paχ* « rivières », *fatχ* « pères » ; allongé, *kārte* « jardins », *tārm* « boyaux », *fāte* « des fils ». A plus forte raison en est-il de même pour les métaphonies spéciales au dialecte : *tāy* « jours », *ārm* « bras ». Sans préjudice des cas où la métaphonie manque au colm., tandis qu'elle s'est produite en nhd. (infra n° 92 B, 2° a), même parfois au singulier (*sāvūl* « sabre »), etc.

3° Pluriels féminins. — La métaphonie est ancienne : *štēt* « villes », *krēfte* « forces » ; *a* devant groupe nasal, *bant* « mains », *kans* « oies », *pank* « bancs ». Mais elle est plus récente, quand l'*a* ahd. se trouvait devant une gutturale qui l'empêchait de se métaphoniser : donc *nāχt* « nuits », *maχt* « puissances », *makt* « servantes ». Elle manque tout à fait, même au pl. dans *āre* « épis », en regard de nhd. sg. Aehre.

4° Pluriels neutres. — La métaphonie est ancienne : *tēχr* « toits », *plētr* « feuilles » (d'où le sg. *plēt*, supra n° 7, 7°) ; allongement, *klēsγ* « verres », *krēsγ* « herbes », *rētγ* « roues », *krēvγ* « tombes » ; *a* devant groupe nasal, *lantγ* « pays », *pantr* « rubans » et (msc.) *manγ* « hommes ». Bien curieuse est l'absence totale de métaphonie dans le pluriel tantum *trāvere* « marcs de raisins », en regard de ahd. *trēbir*.

5° Diminutifs. — On a le type ancien dans un diminutif si isolé qu'il n'est plus compris comme tel, *ermū* « manche ». Mais les diminutifs en mhd. *-līn*, très nombreux et usuels, ont la métaphonie récente : que l'on compare *fēsγ* (= Fässer) et *fasle* (= Fässlein), *klāsle*, *krāsle*, etc., et les pl. nt. cités au 4°, même *s-voχeplaitle* « le journal hebdomadaire » en regard de *plēt*, etc. ; le contraste est



frappant. Citons encore : *nāyle* « petit clou », *pārtele* « petite barbe », *šaftle* « petite gaulle », *štalle* « petite ville », *maytele* « petite fille » ; et deux raisons pour une imposent le timbre *a* dans *šfanle* « petite casserole », et dans le terme bien colmarien *khanštrle*, « petit bahut, petite réunion d'intimes ».

6° Adjectifs en nhd. *-ig*. — La métaphonie est ancienne : *krestik* « vigoureux », *fertik*, « prêt, achevé », exactement « équipé pour le voyage », de mhd. *vart* > nhd. *Fahrt* ; sauf devant un *z*, infra n° 27, 2° ; et cf. aussi n° 27, 3°.

7° Comparatifs. — La métaphonie est ancienne, et même les mots qui devraient avoir le timbre *a* ont pris en colm. le timbre *e*, par analogie des autres : *pešr* « meilleur », *eltr* « plus âgé » et *ti eltre* « les parents », *eryer* « plus violent », *ermr* « plus pauvre » (sans allongement, cf. supra n° 6), *šveřr* « plus faible », etc. ; de même, *leņr* « plus long » (cf. supra 1°), *kreņkr* « plus malade », etc.

8° Verbes faibles. — La métaphonie est représentée par *e* dans tous les cas où l'on peut l'attester ancienne : *tęke* « couvrir », *veķe* « éveiller », *štręke* « étendre », *feręke* (= *verrecken*), *veķe* « parier », *neķse* « mouiller », *seķse* « placer », *reķe* « sauver », *šeķfe* « puiser », *beķe* « soulever », *špęre* « entraver », *verme* « chauffer », *šteķe* « placer », *šmeķse* « faire fondre », etc., etc. ; allongé en *ę*, dans *tsęķe* « compter » et *reķe* « parler » ; en *ę* dans *švęre* « jurer » (cf. nhd. *schwören*) ; *a* devant le groupe nasal, *taņķe* « penser », *šaņķe* « verser », *anķre* « changer », *prane* « brûler », *rane* « courir », *kħane* (aussi *kħęne* <sup>1</sup>) « connaître », etc. On a aussi l'*a* dans *laye*, « coucher, placer » ; mais il y vient du présent *er layt* (= mhd. *er leit* < *leget*, cf. supra n° 7, 6°), et a dû être favorisé par la nécessité d'éviter la confusion avec le vb. fort *leķe* dont le vocalisme est régulier (supra n° 15, 1°). Les autres cas de vocalisme *a* rentrent dans les faits de métaphonie récente ou se sont confondus avec eux (infra n° 27) <sup>2</sup>.

II) Mhd. *a* > *e* (> nhd. *ä*), métaphonie récente d'*a*.

27. Il n'appartient qu'à une grammaire générale de la langue allemande <sup>1</sup> de tracer les limites chronologiques, d'ailleurs assez fuyantes, de l'une et de l'autre métaphonie de l'*a*. La phonétique d'un dialecte particulier peut et doit se borner à distinguer et à classer les cas où chacune se constate : pareil classement a déjà été

opéré au n° 26, au point de vue des principales catégories grammaticales qui exigent la métaphonie ; il reste à l'effectuer eu égard aux conditions phonétiques ou analogiques qui l'ont déterminée ou modifiée.

Lorsque ahd. *a* n'a pas subi la métaphonie, et que celle-ci est intervenue plus tard, le phonème résultant s'est confondu avec mhd. *ē*, et a donné colm. *a*. Énumérons, en suivant l'ordre des temps, les causes qui ont pu amener cette confusion.

1° La métaphonie était ancienne, mais une cause spéciale au dialecte l'a confondue avec l'*ē* primitif : c'est le cas du groupe nasal subséquent, loi formulée au n° 24, 2°, et dont on a vu dans toutes les divisions du n° 26 les multiples applications.

2° La métaphonie ancienne eût dû se produire ; mais elle a été retardée par un groupe entravant, notamment par *h*, *l* ou *r* suivi d'une consonne. Alors on a les types : *arps* « pois », etc. (supra n° 25, 5°), et cependant *kbēlvγ* « veaux » ; *nāχt* « nuits » (supra n° 26, 3°) ; adjectifs, *maχtik* « puissant », *praχtik* « magnifique » (supra n° 26, 6°), etc., etc.

3° La voyelle du suffixe n'a causé métaphonie qu'à l'époque tardive où la métaphonie ancienne avait épuisé tous ses effets : c'est le cas, notamment, des adjectifs en *-lich*, soit donc colm. *baslik* « hideux », etc. ; c'est aussi celui des noms d'agent en *-er* (*yāyer* « chasseur »), à moins que l'analogie ne les ait même tirés tout bonnement du verbe, sans métaphonie d'aucune sorte (*klāyer* « plaignant ») ; c'est enfin celui de la masse des diminutifs (supra n° 26, 5°, et cf. Paul, *Mhd. Gr.*, § 40, anm. 6).

4° La dérivation n'a donné naissance au mot marqué de métaphonie, que postérieurement à la période de métaphonie ancienne ; ou bien ce mot, né auparavant, a néanmoins adopté, par analogie d'autres types de même formation, la voyelle de métaphonie récente. Ce cas est tout particulièrement celui des verbes dérivés (supra n° 26, 8°), dont la langue, à toutes les époques, a largement enrichi la catégorie : *six same* « avoir honte », alors que got. *sik skaman* exclut la métaphonie ancienne ; *tsane*, « grincer des dents, rager », où au surplus il y a peut-être groupe nasal ; *kvāle* « tourmenter », refait sur le substantif (comme nhd. *Qual* : *quālen*), puisqu'il a une longue en regard de mhd. *quellen* avec *ē* bref en syllabe fermée ; *švatse* « bavarder » et *frkvatše* « mettre en bouillie »,

malgré mhd. *swetzen* et *kwetzen*, parce que ces mots ont bien pu naître à part les uns des autres, dans divers dialectes et à diverses époques de la langue allemande ; etc. — Quant à l'absence totale de métaphonie dans la conjugaison des verbes forts (*er fällt* « il tombe », *er fährt* « il va en voiture », etc.), elle procède naturellement de l'analogie des autres flexions.

5° Le mot est venu de l'étranger, et si tard que la distinction des deux *e* avait complètement disparu : *nat* « joli ». Et, comme le timbre est toujours plus incertain dans un mot importé que dans le fonds indigène, il se peut même que des emprunts assez anciens présentent pareille confusion. Il est bien entendu, enfin, que plusieurs des causes ci-énumérées ont pu parfois se cumuler, et que, dans tel cas donné, il est loisible d'hésiter entre deux de ces causes. Mais, malgré toutes ces raisons d'altération, le nombre des cas qui échappent aux concordances générales et bien définies demeure, ainsi qu'on s'en assurera au Lexique, infiniment restreint.

28. Les deux voyelles de métaphonie colm. *e* et *a* s'allongent, ainsi qu'on l'a vu, à peu près dans les mêmes conditions qu'en nhd. et que la voyelle pure d'où elles sont issues. La longue de l'*a* est *ā* sans difficulté. Mais la longue de l'*e* est *ē* (timbre ancien conservé à la faveur de cet allongement), excepté devant *y* (supra n° 4 II), ou dans les catégories grammaticales où la permanence de l'*e* bref tendait à introduire le timbre *e* jusque dans la longue, soit *rēty* « roues » à cause de *tēty* « toits ». C'est ce dont les n°s 25-26 ont fourni de nombreux exemples.

III) Mhd. *o* > *ō* (> nhd. *ö*), métaphonie d'*o*.

29. La métaphonie toute récente d'*o* est d'une grande simplicité et tient en quelques propositions.

1° De même que la voyelle pure est représentée par colm. *o*, la voyelle métaphonique se traduit en *e* et se confond dès lors entièrement avec la métaphonie ancienne de l'*a* (supra n° 24, 1°) : pluriels, *rēk* « robes », *vēlf* « loups », *feyl* « oiseaux », *khepf* « têtes », *hēlsy* « morceaux de bois », *lēty* « trous », *hēnty* « cornes » ; comparatifs, *ēsty* « plus souvent », *krēty* « plus grossier » (cf. supra n° 17, 3°) ; diminutifs, *ešēple* « une petite chope », etc. ; féminins, *kheye* « cuisinière », etc. ; isolés, *kherpy* « corps » (*kwēlp* « voûte »), etc., etc.

2° De même que  $\rho$  allongé devient  $\bar{\rho}$  (supra n° 17, 2°), cet  $\epsilon$  se ferme en s'allongeant : *ēfē* « poêles », *e-n ēfele* « un petit fourneau », *ēl* « de l'huile », etc. Dans *tēχtē* « filles », l' $\epsilon$  est le corrélatif de l' $\rho$  de *tōχtō*, supra n° 18, 1°.

3° A plus forte raison a-t-on le timbre  $\epsilon$ , lorsque la métaphonie n'est celle d' $o$  qu'en apparence, mais en réalité celle de mhd.  $u$  : *t-sēn* « les fils », *e sēnle* « un petit garçon », etc. ; supra nos 17 et 20, et infra n° 30, 1°.

4° Il se peut que la métaphonie se soit produite en nhd. et manque en colm. : pl. *štōrike* « des cigognes » ; sg. *krōt* « crapaud ». On a vu le cas inverse supra n° 18, 2°.

IV) Mhd.  $u > \bar{u}$  ( $>$  nhd.  $\bar{u}$ ), métaphonie d' $u$ .

**30.** La métaphonie de l' $u$  n'est pas moins simple que celle de l' $o$ . Elle se ramène à la formule  $\rho : \epsilon = \bar{\rho} : \bar{\epsilon}$ , c'est-à-dire que mhd.  $o$  et  $u$  et leurs métaphonies sont représentés en colm., respectivement, par la voyelle ouverte et la voyelle fermée. Il s'ensuit, comme conséquence immédiate, que le colm. a complètement confondu mhd.  $i$  et  $\bar{u}$ .

1° Mhd.  $\bar{u} >$  colm.  $\epsilon$ . — Mots isolés : *evr* (= über) ; *fēm̄f* « cinq » (cf. infra 3°), *sēt* « péché », *tēn* « mince », *mēn̄st̄r* « cathédrale » ; *fer* « pour », *tēr* « desséché » ; *klek* « bonheur », *peks* « boîte » ; pour *kboχ* « cuisine » cf. l' $\epsilon$  de *kbeχe*, supra n° 29, 1° ; *kbenik*  $<$  mhd. *künec*  $>$  nhd. König, supra n° 18, 1°, etc. — Pluriels : *hent* « chiens », *fēks* « renards », *štremf* « bas », *vermy* « vers ». — Cpar. *yeñy* « plus jeune ». — Dimin. : *pent!* « baluchon », *hentle* « petit chien ». — Verbes dérivés : *šete* « verser », *šetle* « secouer », *rešte* « apprêter », *khemre* « affliger », *venše* « souhaiter », *fele*, « remplich, farcir », etc., etc.

2° Mhd.  $\bar{u} >$  colm.  $\epsilon$  devant colm.  $y$  (supra n° 4 II) : *preyl* (= Prügel), « gourdin, râclée », très usuel ; *peyle* (= bügeln) « repasser [du linge] au fer », etc.

3° Dans *fēr̄ixte* et *fēr̄ixe* « avoir peur », la voyelle n'est pas la métaphonie d' $u$  (fürchten), mais celle de l' $o$  du mhd. *vorht* et de l'ahd. *forihtan*.

4° De même que *špūr* « trace » (supra n° 21, 4°) a l' $\bar{u}$  qui répond régulièrement à mhd.  $\bar{u}$ , ainsi *kšp̄ire* (= \*gespüren) a l' $\bar{i}$  qui est la métaphonie régulière de mhd.  $\bar{u}$ .

5° Il est assez fréquent que la métaphonie du nhd. manque au colm. : mots isolés, *hoft* « hanche » (plus correct que nhd. Hüfte), *mok* « mouche », *prøk* « pont », *khox* « cuisine », *foftsē* « 15 » et *foftsik* « 50 » (cf. infra n° 58, 2°); pl. *nose* « des noix »; verbes dérivés, *notse* « être utile », *trøke* « presser », *frvorye* « étrangler », *røke* « reculer », et aussi *tsrøk* « zurück ». On a vu qu'au contraire le cas inverse est fort rare : supra n° 21, 2°.

### § 3. — LONGUES PRIMITIVES.

#### I) Mhd. *ā*.

**31.** Aux rares linguistes qui révoquent encore en doute le principe de la constance phonétique, on peut hardiment opposer, entre autres bonnes raisons, la lumineuse concordance : mhd. *ā* > colm. *ō*. Tandis, en effet, que le nhd. confond souvent l'ancien *a* et l'ancien *ā*, le colm. les tient toujours séparés par une très forte différence de timbre : l'un y est *â*, et tout au plus *ǎ* s'il vient à s'allonger postérieurement ; l'autre est *ō* ou modification ultérieure d'*ō*. Il vaut la peine de multiplier les exemples : *tō* « ici », *vō* « où », et cf. infra n° 32, 2° ; *mōl* « fois », *emōl* « une fois », et cf. infra n° 32, 7° ; *mōle* « peindre », en contraste avec *māle* « moudre » ; *slōf* « sommeil », en contraste avec *slāf* « lâche » ; *ōl* « anguille », *ōve* « soir », *ōmays* « fourmi » ; *plōse* « souffler », *prōte* « rôtir » ; *keprōxt* « apporté », illustrant la longue de mhd. *gebrāht* (> *gebracht*) ; *hōr* « poil », *hīrōt* « mariage », *yōr* « an », *klōftx* « mesure de bois à brûler », *mōs* « mesure de bière », *nōxp* « voisin », *nōt!* « aiguille », *pfōl* « poteau », *sōme* « semence », *šnōk* « moustique », *strōf* « bâtiment », *strōs* « route » ; *rōte* « conseiller, deviner » ; *krōme* « trafiquer » ; *lō* « laisser » (< mhd. *lān* < *lāzen*), et cf. infra n° 32, 3°.

A plus forte raison a-t-on *ō* lorsqu'en nhd. même l'*ā* ancien a suivi la même évolution : *ōne* « sans », *sēks ōme* « 3 hectolitres » [de vin], *ōtn* « haleine », *ōmāxt* « syncope », *mōn* « lune » ; *tōxe* « mèche » garde la forme et la quantité primitives.

**32.** Les altérations sont peu importantes et, sauf celle qui sera relevée au 5°, toutes parfaitement normales.

1° Mhd. *ā* > colm. *ō* devant colm. *y* (supra n° 4 II) : *frōye* « interroger », ppe *kfrōyt*, et *plōye* « tourmenter » (= *plagen*) ; *vōy*

« balance »<sup>1</sup>; sans métaphonie en colm., *švōyer* « beau-frère », et *lōyel, lōyele*, « petit tonnelet servant de gourde », etc.

2° Abrègement, sans changement de timbre, en prononciation de moindre énergie : *tō pen i* « me voici »; *vō* « où (non interrogatif), lorsque », et *vōrom?* « pourquoi? », qui fait contraste avec *tōrom* « par cette raison même »; *yō* « oui », mais *yō* pour la particule (ja) dans le corps de la phrase; *prōmpēr* « mûre de ronce »; *tsiākōp* (= nhd. Zugabe) « la réjouissance en argot de boucherie », cf. mhd. *gābe* « don », etc.<sup>2</sup>.

3° Abrègement, avec changement de timbre, dans la conjugaison du vb. *lō*, v. g. *lōs mi kē* (= lasse mich gehen) « f...-moi la paix », et dans *firōve* (= Feierabend) > *firōve*<sup>3</sup>.

4° Métaphonie récente, justifiée par l'*i* de la syllabe suivante, dans *māntik* « lundi », cf. infra n° 45, 5°.

5° Les cas les plus embarrassants sont ceux où l'on rencontre *â*, mais ils sont presque tous plus ou moins suspects d'emprunt au nhd. Cela est assuré pour : *stât* « État », mot moderne; *knât* « grâce », qui vient de la langue officielle ou ecclésiastique; *tât* « action », de même origine, qui d'ailleurs, prononcé \**tôt*, se confondait fâcheusement avec *tôt* « mort ». Probable au moins pour : *krâf* « comte », dont la vraie forme populaire est *krōf*, et *strâl* « rayon », auquel répond le nom de famille alsacien « Strohl » (Hebel en son alaman écrit aussi *Strabl* et *'s strabl*). Restent seulement : *âl* « alène », qui se serait confondu avec *ōl* « anguille », et *prâle* « faire le fanfaron », qui après tout peut être emprunté.

6° Il faut attribuer à la même cause l'*â* très rare de syllabe fermée : *âplâs* « indulgence » (au sens catholique) vient très sûrement de la langue des sermons; on en dira autant de *ântâxt* « piété », où l'emprunt est d'ailleurs dénoncé par le maintien de l'*n* en première syllabe (infra n° 56, 1°); quant à *vâfe*, « armes, armoiries », c'est un terme technique et officiel.

7° La liaison mhd. *ein māl* a en colm. quatre prononciations, distinctes de sens : *ayn mōl* « une seule fois »; *emōl* « une fois »; *amōl* « évidemment »; et enfin, la seule qui nous intéresse ici, avec atonie complète de la finale, l'exclamation *âm!*, « bien sûr, cela va sans dire, tu as trouvé ça tout seul? », etc., tout à fait caractéristique des parlars de la Haute-Alsace.

II) Mhd. *ē*.

**33.** L'*ē* mhd., voyelle assez rare et fermée, ne change pas en colm., non plus qu'en nhd., de timbre ni de quantité. On a donc : *lēne* « prêter », en contraste avec *lāne* « appuyer » ; *lēre* « enseigner », *khēre* « s'en retourner » ; *sēl* « âme », *sēr* « douloureux » (sens étymologique) ; *ēr* « honneur », *ēvik* « éternel » ; *sē* « mer », *tsē* « orteil », *klē* « trèfle », *vē* « mal », *šnē* « neige » ; *kē* « aller », *štē* « se tenir », etc. Comme en nhd. aussi, il y a, en syllabe fermée, abrègement avec changement de timbre, dans *hēr* « monsieur » et *ērst* « premier ».

III) Mhd. *ī*.

**34.** La non-diphtongaison alamane d'*ī* et *ū* (supra n° 5) est un fait si banal, qu'on peut se borner à résumer brièvement les concordances très claires qui en résultent.

1° Colm. *ī* : — a) devant nasale, *ī-* préfixe (= ein-), *vī* « vin », *šīne* « luire », *šlim* « glaire » ; — b) devant liquide, *tsil* « ligne », *fīre* « fêter » ; — c) devant *s*, *prīs* « prix », *īse* « fer » ; — d) devant explosive gutturale ou labiale (mais mhd. *b* > colm. *v*), *fīk* « figue », *kīk* « violon », *šīp* « vitre » et pl. *šīve*, *šrīve* « écrire » ; — e) devant mhd. *d* > colm. *t*, *nīt* « envie », *krit* « craie », *šnīte* « couper », *līte* « souffrir » ; — f) dans *tsvīfl* « doute », malgré 2° c.

2° Abrègement en *i* : — a) devant un groupe de consonnes, *tīksl* « timon », *kīts* « avarice », *līχt* « léger », *piχte* « se confesser », *lintūχ* « linge »<sup>1</sup> ; — b) notamment aussi, devant mhd. *z* > colm. *s*, *pīse* « mordre », *rīse* « arracher », *vīs* « blanc », *šlīs* « charpie », et dans *rīs* « riz » qui se distingue ainsi de *rīs* « sarment » ; — c) devant spirante gutturale ou labiale, *viχe* « céder », *kliχ* « égal », *pfif* « pipe », *kriše* « saisir », *šlife* « aiguiser » ; — d) devant colm. *t* < mhd. *t* (cf. 1° e), *sit* « côté », *tsit* « temps », *vīt* « loin », *štrīte* « lutter », *rite* « chevaucher » ; — e) dans les proclitiques, *pi* « chez » (mais *-pey* sous l'accent, 3°), *mī*, *tī*, *si* (possessifs), fm. *mini*, etc.

3° Diphtongaison. — Quand l'*ī* se trouvait à la finale absolue, ou médial devant voyelle, il a dû tout d'abord se diphtonguer en *iy*, dont les deux éléments ont été traités rigoureusement selon les lois qui leur sont propres : *y* est demeuré intact (infra n° 52) ; quant à *i*

bref, il est devenu colm. *e* (supra n° 14) > colm. *e* devant *y* (supra n° 4 II). — Final : *sey* « sois », *treÿ* « trois », *frÿey* (= *vorbei*); *frÿe* « libre » (et adverbe « même ») a entraîné par analogie *frÿemürer* « franc-maçon », mais on a l'*i* normal dans *frilik* « certainement » et *frÿorÿer* « habitant de Fribourg »; quant à *frayhayt* « liberté », c'est sûrement un mot savant. — Médial devant voyelle : *sey* « filtre » et *seye* « filtrer », *frÿseye* « pardonner » (< mhd. *ziben*), *šreye* « crier », *kleye* « du son », *soÿereÿe* « des cochonneries », etc. — Un excellent exemple de l'alternance *eÿ* : *i*, respectivement devant voyelle et consonne, est fourni par le vb. *veÿe* « bénir », dont le ppe est demeuré intact dans la locution *kviÿt vâÿr* « eau bénite ». Noter aussi le cp. *sÿpeke* « passoire ».

4° Colm. *kšÿyt* « avisé », au lieu duquel certains dialectes de la Basse-Alsace ont *kšÿt*, n'est qu'une exception apparente : il représente, non pas mhd. *geschide*, mais mhd. *gescheit* qui existe également; cf. supra n° 15, 3° 2.

5° Dans trois mots, on a *i* > *e*, comme si l'*i* s'était abrégé d'assez bonne heure pour être traité en colm. comme *i* bref (supra n° 14) : *fent* « ennemi »<sup>3</sup>, qui fait pendant à *frÿent* « ami »; *veÿl* « parce que » < mhd. *wile*, mais *e vil* « un espace de temps »; infinitif *sÿ* « être » (et ppe *kšÿ* « été »), avec allongement postérieur, supra n° 14.

6° L'*i* faiblement accentué des diminutifs en *-lîn* s'est assourdi en simple *e*, *reÿle* « petit cheval », supra n° 16, 2°.

#### IV) Mhd. *ō*.

35. De même que mhd. *ē*, mhd. *ō* est resté semblable à lui-même en colm., ce qui revient à dire qu'il s'y est confondu totalement avec mhd. *ā* > colm. *ō*<sup>1</sup> : *flō* « puce », *klōštr* « couvent », *ōštre* « Pâques », *trōšt* « consolation », *rōt* « rouge », *prōt* « pain » (comme *prōte* « rôtir »), *lōn* « salaire », *krōn* « couronne », *hōÿ* « haut », *krōs* « grand », *štōse* « pousser », *pōshâft* « malin », *âmpōs* « enclume », etc.

On a naturellement *ō* devant *y* : *trōÿe* « menacer » (< mhd. *drouwen*, supra n° 4 I-II); de plus, il y a abrègement dans *štroÿ* « paille » (mhd. gén. *strōwes*).

Dans *šōn* et *šō* « déjà », il y a abrègement sans changement de timbre, ainsi que dans *sō* proclitique : *mâÿ-s esō* « fais-le ainsi », mais *net sō šōn* « pas si beau ». Simple corrélatif, ce dernier se



réduit à *se* : *van t-vet*, *se khom* (= wenn du willst, so komme), « viens si tu veux ».

### V) Mhd. *ū*.

**36.** A cela près que le colm. n'a plus d'*u* et qu'il remplace *ū* par *ū*, il y a corrélation remarquable entre le traitement de mhd. *ī* (supra n° 34) et celui de mhd. *ū*.

1° Colm. *ū*, en général devant les sonores, y compris celles qui sont devenues sourdes en colm. : *fūl*, « pourri, paresseux » ; *petūre* « regretter », *trūrik* « triste » ; *khūm* « à peine », *tūme* « pouce » ; *prīn* « brun » ; *sūke* « sucer », *strūp* « vis », *tūp* « pigeon », *štūt* « tige », *rūt* « gale » ; aussi *šnūfe* « respirer avec effort » (nhd. schnauben), *sūfr* « propre » (nhd. sauber) et *šūfl* « pelle » (nhd. Schaufel, mais cf. le vb. schieben).

2° Abrègement en *ū*, en général devant les sourdes : *ūs* (= aus), *hūs* « maison », et toutefois *mūs* « souris », *lūs* « pou », *hūse* « économiser », cf. le pl. *hīsγ* « maisons » ; *prūγe* « se servir de », *pūγ* « ventre » ; *hūfe* « tas », *sūfe* « boire » ; *būt* « peau », *lūt* « à haute voix », *krūt* « herbe », *rūp* « chenille » ; à plus forte raison devant un groupe, *fūst* « poing », *khūts* « chouette » ; enfin, malgré *sūke*, dans *plūtsūkr*<sup>1</sup> « sangsue », sans doute par réduction en syllabe semi-atone.

3° Diphtongaison. — Devant voyelle et à la finale absolue, *ū* a dû se diphtonguer en *uw*, dont chaque élément a suivi sa loi propre : *w* > colm. *y* ; *u* > colm. *o* > *o* devant *y*. On a donc : *poγe* « bâtir », *krōysām* « cruel » (< mhd. *grūwesam*) ; *soγ* « pourceau ». Cf. supra nos 4 et 34, 3°.

4° On ne rencontre jamais la diphtongue devant consonne. Les seuls exemples que j'en connaisse sont : *koyl* « bidet », qui peut fort bien être emprunté au souabe ; *ploytre* « bavarder », dont le vocalisme est flottant même en allemand historique ; et, le plus surprenant, *toysik* « mille », qui, selon toute apparence, est refait sur une forme d'allemand classique et officiel. Il est à remarquer que Hebel, en son alaman, écrit *tusig* « 1000 », mais pour le juron *potz tuusig* ou *potz tausig* (pp. 189, 96 et 205).

5° Colm. *trivl* « raisin », en regard de mhd. *trūbe*, est simplement un diminutif (nhd. \* Träubel), qui montre en conséquence la métaphonie régulière d'*ū*, infra n° 39.

6° Le vocalisme de *of* « sur » accuse dans ce proclitique un abrègement précoce de mhd. *ūf* en *uf*, cf. supra nos 20 et 34, 5°.

§ 4. — LONGUES MÉTAPHONIQUES.

I) Mhd. *ā* > *ae* (métaphonie d'*ā*).

**37.** Toutes les métaphonies de longues étant récentes, celle d'*ā* ne comporte en aucune façon les délicates distinctions qui encombrant celle d'*a*. En conséquence, on a toujours mhd. *ae* > colm. *ā*, et je ne sais pas de plus satisfaisante corrélation que la constance avec laquelle l'*ō* pur appelle, dans les dérivations et les flexions, l'*ā* métaphonique : — noms d'agent, *krām̄r* « marchand », *šāfr* « berger » ; — adjectifs, *kfārlīk* « périlleux » ; — diminutifs, *hārle* « petit poil », *šāfele* « petit mouton » ; — pluriels, *pfāl* « poteaux » ; — impf. du subj., *i vār* « je serais » ; — mots isolés, *khās* « fromage », *švār* « lourd », *āknām* « agréable », *šār* « ciseaux », *fāle* « manquer » (< mhd. *vaelen*), etc.

Cet *ā* ne s'abrège que rarement : soit en syllabe de moindre accentuation, *āknām* « agréable », *āntārlīk* « dévot », cf. supra n° 32, 6° ; soit à l'impf. du subj., *i tat* « je ferais », sans doute d'après *i hat* « j'aurais ».

Il peut se faire que la métaphonie, opérée en nhd., ne le soit pas en colm. : *špōt*, « tard, tardif », régulier en tant qu'adverbe et irrégulier en tant qu'adjectif<sup>1</sup> ; dans les dérivés, *šlōfrik* « qui a sommeil » ; elle manque toujours au présent des verbes forts, *te plōš* « tu souffles », *er prōt* « il rôtit ».

II) Mhd. *ō* > *oe*.

**38.** La métaphonie d'*ō* donne en colm. *ē* (cf. supra nos 35 et 30), qui ne se distingue nullement de l'*ē* < mhd. *ē*, et ne subit, non plus que lui, aucune altération : *pēs* « méchant », *šēn* « beau » ; *krēs̄r* « plus grand » ; *hē* « hauteur » ; *hēre* « entendre » et ppe *khērt*, *štēre* « déranger », *tēte* « tuer », *trēšte* « consoler » ; pl. *flē* « des puces » ; dimin. *e klēštyle* « un petit couvent », etc., etc. Je ne sache point d'accident qui traverse cette concordance.

III) Mhd. *iu* (= *ū*), métaphonie d'*ū*.

39. La métaphonie de mhd. *ū* se confond entièrement en colm. avec mhd. *ī*, et donne lieu aux mêmes observations.

1° Colm. *ī* : *fīr* « feu », *pīl* « bosse » ; pl. *līs* « des poux », *mīs* « des souris », *hīsŕ* (malgré *hūs* bref, supra n° 36, 2°) ; dimin. *hīsle* « maisonnette », *mīlele* « petite bouche », etc.

2° Abrègement devant une sourde ou un groupe : *lit* « gens », *lite* « sonner » (= *läuten*) ; *krits* « croix », *fīŕt* « humide » , *siftse* « soupirer » ; *fīšt* « poings » ; *pīŕle* « petit ventre » , etc.

3° Diphtongaison en *iy* > *ey* > *ey* devant voyelle et à la finale : pl. *ŕey* « pourceaux », corrélatif au sg. *ŕoy* ; cf. supra n°s 34, 3°, 36, 3°, et infra n° 43, 3°.

4° Métaphonie nhd. omise en colm. : *sīl* « colonne », *rūme* (nhd. *räumen*) « faire la chambre », *rūtik* « galeux ».

## Section II. — LES DIPHTONGUES.

40. On sait que le mhd. possédait cinq diphtongues primitives : *ei*, *ie*, *iu* (> *ū*), *ou*, *uo*. Ces trois dernières étaient susceptibles de métaphonie. Mais il va de soi qu'en colm. la métaphonie d'*iu* ne peut plus se distinguer d'*iu* même.

§ I<sup>er</sup>. — DIPHTONGUES PRIMITIVES.I) Mhd. *ei*.

41. La prononciation colm. est *ay*, comme en nhd., par conséquent toujours parfaitement distincte de l'ancien *ī*, qui, lorsqu'il se diphtongue, se traduit en *ey*<sup>1</sup>, comme le montre le remarquable contraste de *trēy* « 3 » et *tsvay* « 2 ». Les exemples surabondent : *ay* « œuf », *ayn* « un », *payn* « jambe », *kmayn* « commun », *tayl* « partie », *ŕayl* « à vendre », *kays* « chèvre », *hayŕe* « demander », *mayŕŕ* « maître », *ŕayf* « savon », *playŕ* « pâle », *tayk* « pâte », *layp* « miche », *paytŕ* « fouet », *payti* « tous deux », *klayt* « vêtement », *laytŕ* « échelle », et les deux suffixes d'abstraites *-hayt* et *-khayt*. L'énergie habituelle de la dénégation a allongé le premier composant dans l'unique mot colm. *nāy* « non ».

Au contraire, en syllabe de moindre accentuation, on a :

1° Colm. *e*, dans *keḡ* < mhd. *kein*, infra n° 89;

2° Colm. *a*, dans *amōl* « évidemment », supra n° 32, 7°;

3° Colm. *e* atone : — a) dans l'article indéfini, *emōl* « une fois », *e mān* « un homme », *e frōy* « une femme » ; — b) dans *ārvet* « travail », et dans la finale de quelques abstraits tout à fait usuels, *vōret* « vérité », *kvōnet* « habitude », *krānket* (aussi *krānkḡayt*) « maladie », mais toujours *tombayt* « sottise », *klaynikḡayt* « minutie » ; — c) à la finale des noms de lieux, v. g. *er eš t-hayn* « il est chez lui », mais *vensene* « Wintzenheim », *ekse* « Éguisheim », etc. ;

4° Réduction à une liquide voyelle dans : *fiārtl* « quart », etc., comme en nhd. ; *volf!* (= nhd. wohlfeil).

## II) Mhd. *ie*.

42. La diphtongue *ie* est restée diphtongue en colm., où elle est représentée par un *i* très bref, suivi d'un *e* semi-voyelle, que je renverse pour le distinguer de l'*e* voyelle : supra n° 3<sup>1</sup>.

1° Ahd. *ia* > mhd. *ie* > colm. *iā* : *hiā* « ici », *tiā* « ceux-ci », *priāf* « lettre missive », *fiāvr* « fièvre », *kriāy* « guerre », *tsiāyl* « tuile », *špiāyl* « miroir » etc.

2° Ahd. *io* > mhd. *ie* > colm. *iō* : *tiōf* « profond », *tiōp* « voleur », *liōp* « cher », *liōt* « chanson », *piōr* « bière », *šiōr* « presque », *fiōr* « quatre », *niōre* « rognons », *riōme* « courroie » ; *tsiōye* « tirer »<sup>2</sup>, *fliōye* « voler », *siōte* « bouillir », *šliōse* « fermer à clef », *šiōsz* (= *schiessen*) ; *viō?* « comment ? » (interrogatif, cf. infra 3°). Il importe peu, naturellement, que l'orthographe nhd. représente par un simple *i* la diphtongue historique : *liōyt* « lumière » (= Licht).

3° En syllabe atone, on a : quelquefois *tē* « ceux-ci » ; souvent *vē*<sup>3</sup> « comme », v. g. *krop vē soypōnestroy* « grossier comme fanes de fèves », et même *vē kēt-s?* « comment ça va-t-il ? » ; *ti* et syncope totale (*t-*) dans les formes de l'article défini, infra nos 43, 87 et 88.

4° Colm. *knī* « genou », qui semble monophthongué, ne représente point mhd. *knie*, mais évidemment son doublet *kniu*, ainsi qu'il résulte du vocalisme du vb. *kneye*, infra n° 43, 3°.

## III) Mhd. *iu* (> *ī*).

43. La diphtongue et la voyelle *iu* (supra n° 39), s'étant de très bonne heure confondues en mhd., ne se distinguent pas non plus en

colm. La diphtongue ne donne lieu, d'ailleurs, qu'à très peu d'observations.

1° Colm. *i* : *kni* < mhd. *kniu*, supra n° 42, 4°.

2° Abrègement : à la finale féminine et pl. nt. des possessifs et des adjectifs, *mini*, *tini*, *sini*, *küati* < mhd. *guotiu*, etc. ; au cas oblique pl. du pronom de 2<sup>e</sup> personne, *i* < mhd. *iu*, et dans l'article défini ; mais, en général, ce dernier syncope totalement sa voyelle sans distinction de genre, *t-frøy* « la femme », *t-fröye* « les femmes », *t-lit* « les gens », *t-vïvï* « les femmes », etc.

3° Diphtongaison en *ey* devant voyelle et à la finale : *kneÿe* « s'agenouiller », *eyer* « votre » ; *neÿ* « nouveau ». Le vocalisme de *ey* « vous », au lieu duquel d'autres dialectes ont *iç*, est donc irrégulier ; mais il est aisé de voir qu'il a été maintenu ou refait sur celui de *eyer*. Quant à colm. *teÿfl* « diable », au lieu de \**tïfl*, on ne peut l'attribuer qu'à la langue ecclésiastique.

4° Colm. *het* « aujourd'hui » et *frënt* « ami » supposent que mhd. *hiute* et *vriunt* ont subi de bonne heure un abrègement de syllabe fermée en *hüt* et *frünt*. Cf. supra nos 30, 1°, 34, 5°, et 36, 6°.

5° Il n'y a plus en colm., non plus d'ailleurs qu'en nhd. usuel, aucune trace de l'alternance des deux diphtongues *ie* et *iu* dans la conjugaison : *i tsiÿ* « je tire », *te fliÿs* « tu voles », *er kriÿt* « il rampe », etc.

#### IV) Mhd. *ou* (> nhd. *au*).

44. Le premier composant de cette diphtongue n'était proprement ni un *o* ni un *a*, et il tenait de l'un et de l'autre. S'il en fallait une preuve de plus, la voici : le colm. traite ce phonème comme si c'était un *o*, tandis qu'il traite sa métaphonie comme la métaphonie récente d'*a*, infra n° 46. L'*u* semi-voyelle devenant *y*, la voyelle qui le précède ne peut donner que colm. *o*, supra n° 4.

La corrélation est constante : *oÿ* « aussi », *frøy* « femme », *pføy* « paon » ; *poÿm* « arbre », *soÿm* « ourlet », *tsoÿm* « bride » ; *oÿk* « œil », *toÿp* « sourd » (cf. *tūp* « pigeon »), *stoÿp* « poussière » ; *loÿç* « poireau », *roÿç* « fumée » ; *khoÿfe* « acheter », *kløÿve* « croire » ; pl. *kløÿe* « griffes », etc.

Il y a allongement dans \**løy* « tiède », qui usuellement prend la forme métaphonique *lāy*. Colm. *løyfe* « courir », régulier, fait au ppe *kløfe*, infra n° 110 VII.

V) Mhd. *uo* (> nhd. *ū*).

45. Les deux composants subissent chacun son évolution phonétique normale : *u* voyelle demi-longue devient *ū* très bref ; quant à *o*, semi-voyelle et semi-atone, il s'assourdit en un *e* semi-voyelle que l'on représentera par *ə* ; cf. supra nos 3 et 42.

1° La concordance est très ferme : *tsūə*, « chez, trop » (cf. infra 3°), *sūə* « soulier », *khūə* et *khūəy* (infra n° 47) « vache », *tūə* « faire » ; *lūəy* « regarder », *štūəl* « chaise », *rūəm* « réputation » ; *fūəs* « pied », *hūəšte* « tousser », *pūəχ* « livre » ; *kūət* « bon », *rūət* « verge à fouetter », *mūət* « disposition d'esprit », *vūət* « rage », *prūət* « couvée », *prūətr* « frère », *fūətr* « fourrage », etc. — Je ne connais d'exception que *hūr* (= Hure), qui doit être emprunté au nhd.

2° La métaphonie, qui manque en nhd., a été opérée dans le colm. *riəfe* « appeler » (infra n° 47), ppe *krūəfe* (mhd. *ruofen* et *rüefen*, mais toujours *geruofen*).

3° En syllabe atone, l'*uo* s'est monophongué en *o* bref : *riχtəm* « richesse », *pəštəm* « évêché ». Il en est de même pour *tsūə* proclitique, v. g. *tsəm* (= zum), etc. Ce dernier, même, en atonie complète, se réduit à *tse* ou perd sa voyelle, v. g. *tse khəlmχ* « à Colmar », *s-əš tse fil* ou *ts-fil* « c'est trop ».

4° Cet *o* est devenu *ə*, — peut-être sous l'influence lointaine de *kət* « Dieu », — dans les locutions courantes : *kəte morye* et *kəte tdy* « bonjour », *kəte-n-əve* « bonsoir », *kət nāχt* « bonne nuit » ; mais *kūəte-n-əpetit* « bon appétit », etc.

5° Un effet curieux, mais unique, de l'atonie est celui qu'on remarque dans *hansik* « gant », où l'*i* métaphonique, — venu peut-être d'une forme de pluriel, — est assez ancien pour avoir produit métaphonie de la première syllabe (cf. *māntik*, n° 32, 4°) et pour imposer à la gutturale finale le traitement qui ne résulte que d'un *i* précédent, infra n° 77 C a.

## § 2. — DIPHTONGUES MÉTAPHONIQUES.

I) Mhd. *ou* > *öu* (*eu*).

46. La métaphonie de colm. *oy* est *ay* (supra n° 44), tout à fait pareille à la diphtongue qui procède de mhd. *ei* : pl. *paym* « arbres », etc. ; dimin. *paymle*, etc. ; vb. dérivés, *tayfe* « baptiser », *štayve* « épousseter », *trayme* « rêver », etc. ; mot isolé *hay* « foin ». Ce

dernier fournit la transition naturelle au traitement identique du groupe mhd. *ew*, dans *frayt* « joie », *er het si-kfrayt* « il s'est réjoui ».

Dans *frylaynte* « calomnier », *ay* n'est pas régulier : le mot doit avoir été emprunté à la langue officielle et juridique.

Le colm. omet quelquefois la métaphonie conservée en nhd. : *khoyf* « acheteur », *te loyfs* « tu cours ».

## II) Mhd. *uo* > *üe* (> nhd. *ü*).

47. Ici encore triomphe la constance phonétique : on sait que mhd. *ü* > colm. *i* et que la métaphonie de mhd. *o* est colm. *e*, en sorte que la métaphonie de mhd. *uo* ne peut donner que colm. *iä*, identique à la diphtongue qui représente mhd. *ie*. Exemples : pluriels, *khiäy* « vaches », *fiäs* « pieds », *piärl* « livres », *priätr* « frères »; verbes dérivés, *priäte* « couvrir », *riäre* « remuer »; adj. dér. *viätik* « enragé »; mots isolés, *kriän* « vert », *miät* « fatigué », *niärl* « à jeun », *miäy* « peine », etc. Ce dernier mot et *khiäy* montrent en outre que la diphtongue développe, devant voyelle, un *y* de transition, qu'on a déjà noté dans *tsiäye*<sup>1</sup> (supra n° 42, 2°), et qui au surplus existait déjà partiellement en mhd., v. g. *müen* et *müejen* > colm. *siä pemäye* « se donner de la peine » (= sich bemühen).

Dans *liäy* « mensonge », la diphtongue n'est point régulière (mhd. *lüge*), mais visiblement analogique du vb. *liäye* « mentir » < mhd. *liegen*.

La métaphonie est omise dans *rüäste* « orme », auquel correspond à peu près nhd. *Rüster*; mais colm. *riästr* existe en tant que nom de famille.

## CHAPITRE II

## CONSONNES

**48.** Les consonnes colmariennes sont toutes sujettes à un certain nombre d'accidents mécaniques, d'ailleurs fort simples, qu'il y a avantage à traiter en bloc pour débayer le terrain toute affaire cessante. Quand le hasard amène en contact deux ou plusieurs d'entre elles, il se peut que le groupe consonnantique qui en résulte subisse un allègement parfois considérable. Le cas le plus général et le plus fréquent est celui de deux consonnes identiques ou similaires qui viennent à se rencontrer dans un seul mot ou à la commissure de deux mots : la première alternative ne se produit guère en nhd., parce que la langue classique sépare les deux consonnes par un *e* atone que le colm. syncope (supra n° 12); d'autre part, à la jonction des deux termes d'un composé, et à plus forte raison de deux mots distincts, l'orthographe allemande, tout au moins, maintient les deux consonnes, que le colm. fond en une seule; et la fusion est presque toujours si intime, qu'il faut étymologiser pour se douter que la consonne est double. On donnera les principales applications de cette loi.

1° La plus fréquente se produit à la rencontre de deux *t*, ou, ce qui revient au même (infra n° 68), de *d* + *t*.

a) Dans l'intérieur d'un mot : *krešt* « prêt » (= gerüstet), exactement comme *krešt* « chrétien » (= Christ); *šâte* « nuire », d'où ppe *kšât* (= geschadet) et *s-šât niks* « il n'y a pas de mal »; *er šet* « il verse » (= er schüttet), *er pat* « il prie », *er pižt* « il se confesse », etc., etc.

b) A la commissure des deux termes d'un composé : *nâžtęš* « table de nuit » (= Nacht-tisch); *patsit* « l'angélus » (= Bete-zeit); et toutefois plutôt *pât-tšovv* « baignoire »; tout dépend, naturellement, de la fréquence d'emploi du mot.

c) En juxtaposition syntactique : *ne-tir* « pas cher » (= nicht teuer), etc., cf. infra n° 49, 1° b; *honytsvay* « 102 », *koqlqvetańk*,



supra n° 22; surtout devant et après l'article défini, *ve fil heryr het-r pok?* (pour *het tr* = hat der) « combien le bouc a-t-il de cornes ? » jeu d'enfant, *māχ tēr tsüa* (pour *t-tēr* (= die Tür) « ferme la porte », *si het-sön kšlęfe* (pour *het t-tšön* = hat die Zunge) « elle a la langue aiguisée = méchante langue », etc.; et devant le pronom de sg. 2, *tręš-ti* (= tröste dich) « aie bon courage », *reš-ti* « apprête-toi », *vār hę-ti khayse?* « qui t'a dit de faire cela ? », *i rō-tr* (= ich rate dir) « je te conseille », *s-khēr-tr net* (= es gehört dir nicht), subsidiairement, avec syncope du *p* (infra n° 49, 2° b, er giebt dir es =) *er kę-tr-s* « il te le donne » (cf. Hebel, p. 259, *halti*=halte dich, etc.). — Ce dernier phénomène a entraîné une conséquence grammaticale des plus importantes : les locutions mhd. *bist du* « es-tu », *gesibest du* « vois-tu », etc., étant devenues respectivement colm. *\*pešt te* > *peš-te*, *\*ksęšt te* > *ksęš-te*, etc., ont donné l'illusion d'une finale verbale de sg. 2 en *š* tout court au lieu de *št*, et cette dernière a entièrement disparu, infra n° 114, I, 2.

2° Groupe *k + k*, *g + k*, etc. — a) Dans un mot : après syncope de l'*e* du *ge-* participial, *kāne* (= gegangen); *khōšt* (= gekostet), comme *khōšt* (= Kost) « pension de nourriture », avec double syncope; cf. supra 12, 1°. — b) En composition : *rekrōt* « épine dorsale » (= Rückgrat), et le très usuel *tręnkalt* « pourboire » (= Trinkgeld), etc.

3° Groupe *p + p*, *b + b*, etc. — c) En juxtaposition syntactique, *e lay-prōt* « une miche de pain » (= ein Laib Brot).

4° Groupes *s + s* (> *s*), *š + š* (> *š*) et *s + š* (> *š*). — a) *te leš* (pour *\*leš-š* < mhd. *leschest*, supra 1° c) « tu éteins »; *te lās*, pour *\*lās-š* < *\*les-est*, « tu lis »; *te piš mi* « tu me mords », pour *\*piš-š* < *bīžest*, etc.; *frānsęš* (= französisch). — b) *\*hōls-šüe* > *hōlsüa* « sabot », *qñüštęlik* (= unausstehlich) « insupportable », etc. — c) *te-sęn tqmhayte!* « en voilà des bêtises! », pour *teš sęn* (= dies sind); mais toujours *s-šrīve* « le fait d'écrire », etc.

5° Semi-voyelle : *s-neyōr* « le nouvel an », pour *\*ney yōr* (= das neue Jahr); *s-friđyōr* « le printemps »<sup>1</sup>.

6° Liquide : b) *feręke* (= verrecken); *ferękt* (= verrückt), « écervelé, timbré »; *kvālīs* (= Quäl-Lise), sobriquet d'une femme hargneuse et toujours mécontente.

7° Nasale (*n + n* > *n*, *m + m* > *m*, *n + m* > *m*). — b) *qñętik* « inutile » (= un-nötig). — c) *i pę-net miđt* (*pęn net*) « je ne suis

point las » ; *khə-mət-mʁ* (*khəm*) « viens avec moi » ; *of ayməl* « d'un seul coup » ; *mʁ sən* « nous sommes », *mʁ van* « nous voulons », mais en inversion *sə-mʁ*, *va-mʁ*, *yets mið-mʁ fort* « il est temps que nous partions », etc.

49. La disparition d'une consonne devant une autre consonne non similaire est naturellement un phénomène beaucoup plus rare, moins aisé aussi, dans certains cas, à ramener à une loi fixe, en ce qu'il dépend à l'origine de la rapidité variable des prononciations individuelles. On se bornera donc à enregistrer ici les allègements consonnantiques les plus constants.

1° L'explosive dentale est la moins tenace des consonnes.

a) Devant un *s*, un *t* disparaît toujours après *n* ou *l* (cf. infra 2° a), ce qui fait qu'en cette position mhd. *χ* devient *s* simple : *hols* « du bois », *tânse* « danser »<sup>1</sup> ; *rensflays* « du bœuf » (= Rindsfleisch); aussi devant *š*, *hansik* (= Handschuh, supra n° 45, 5°). Exceptionnellement, on a *ts* > *s* après *χ* > *k*, dans le mot très usuel *niks* « rien » < mhd. *nihtes*.

b) Le *t* final de *net* tombe, non seulement devant *t* (supra n° 48, 1° c), mais en prononciation rapide devant toute explosive : *ne-krōs* « pas grand » ; *ne-kšeyt*, très usuel, « fou, sot » ; *səy ne pēs* (= sei nicht böse) « ne te fâche pas », etc.<sup>2</sup>. Mais il se maintient rigoureusement devant voyelle, semi-voyelle, nasale, liquide et sifflante : *net ält*, *net yon*, *net nat*, *net rōt*, *net sūfr*, *net šən*. Le *t* final du proclitique *on* « et » tombe toujours, même devant voyelle : *on iχ* « et moi », comme *on tū* « et toi », etc. ; dans la forme tout à fait assourdie, il s'est maintenu dans *tân-et-vân*, mais non pas ailleurs : supra n° 22 (*fièrefoʃtsik* « 54 »).

c) A la commissure d'un composé, on observe parfois un allègement de groupe par chute de *t* : devant *p*, dans *ārpēr* « fraise » (= Erdbeere) et *velprat* « gibier » ; devant *k*, dans *šelkrōt* « tortue » (= Schildkröte) et *kreškbentl* « Noël »<sup>3</sup>. Aussi devant *k* en liaison syntactique dans la locution fort usitée *s-ēs-ŋ rāχ-kšā* (= es ist ihm recht geschehen), « c'est bien fait, c'est tant pis pour lui, il n'a que ce qu'il mérite ».

d) Pour les autres cas où *t* tombe même devant voyelle, on se reportera à l'étude de cette consonne, infra 68, 2°.

2° Le *p* (*b* > éventuellement *v*, infra n° 73) est aussi assez instable, mais sensiblement plus stable que le *t*.

a) Devant un *f*, un *p* disparaît toujours après *m*<sup>4</sup> : *tāmf* « vapeur » ; *štrōmf* « bas », pl. *štrēm̄f*, etc. ; de même *mōmf̄l̄* « bouchée » (= mund-voll), *hām̄f̄l̄* « poignée » (= hand-voll), où l'assimilation a d'abord changé *nt* en *mp*.

b) Le *p* ou *b* > *v* ayant disparu, dès l'époque du mhd., dans la conjugaison usuelle et bien connue du vb. *haben* > *hān*, une action semi-phonétique semi-analogique l'a effacé également dans celles d'autres verbes d'emploi très courant. Ainsi on a dû commencer par dire *er ket* pour \**kept* (= er gibt) ; puis, de même, *te keš*, *i kep* ou *ke*, surtout avec les pronoms, *i ke-tr-s* « je te le donne », *i ke-s-ŋ* « je le lui donne », etc., mais en inversion *kev-i* « donné-je » ; infinitif *kā* « donner », ppe *kā*. On dit aussi : *er plipt* ou *plit* « il reste », *te plips̄* ou *plis̄*, *i plī*, mais *pliv-i* « resté-je » ; infinitif *plive* et bien plus souvent *plī*, mais ppe *kepleve*. Au contraire, toujours *er šrīpt* « il écrit », *er tript* (= er treibet), etc.

c) Ce dernier phénomène a eu pour conséquence la création d'un *v* épenthétique, qui a comblé certains des hiatus laissés par la chute d'*n* final ou toute autre cause. Un rapport tel que *i hā* : *hāv-i* a naturellement entraîné, en partant de *i khā* « je puis », la quatrième proportionnelle *khā-v-i* « puis-je ». Le rapport *i plī* : *pliv-i*, étant donnée surtout la synonymie des vb. *plī* et *štē*, s'est reproduit dans la locution courante : *tō pen-i*, *tō štē-v-i*, « j'y suis, j'y reste » ; et l'on a de même *γets ksē-v-i* (gesihe ich) *kār niks mē* « je n'y vois plus rien », etc. L'emploi de cette épenthèse verbale est exclusivement affaire d'usage ; mais elle a fait une large concurrence à l'épenthèse nasale, infra n° 57, 3° : là où Hebel écrit *thueni* « fais-je », *siehni* « vois-je », le colm. prononce *tūv-i*, *sē-v-i*, etc.

d) En composition, on a : *rā-vale* « sarments » (= Rebewellen), où la chute du *p* s'explique en réalité par un groupe *v + v* (infra n° 73) ; et, par analogie sans doute, *rā-masy* « serpette ».

3° Le *k* subsiste en toute position, sauf dans celle qui est à peu près homologue à 1° a et 2° a : devant *s* ou *t*, un *k* disparaît après *n̄* et se fond avec lui, tout de même que mhd. *ng* est devenu *n̄* simple. On a donc : non seulement *šlān* « serpent », *ānšt* « peur », *reñs* « tout autour » ; mais aussi *leñs* « à gauche », *ketsānt* « querellé »

(= gezankt), *ketant* « pensé » (= \*gedenkt), *ketont* « trempé » (= getunkt), etc.

4° Le  $\chi$  (mhd. *ch h*) ne disparaît guère, sauf dans *hofârt* = Hochfahrt « luxe », qu'à la finale de quelques enclitiques ou proclitiques ; mais là sa chute accidentelle s'est étendue, la plupart du temps, à toutes les positions syntactiques que le mot était susceptible d'occuper.

a) Dans les pronoms, *iχ*, *miχ*, *tiχ*, *siχ*, elle a dû se produire de préférence devant gutturale initiale : *i kē* « je vais », *lōs mi kē* « laisse-moi tranquille ». Mais elle s'est propagée partout ailleurs : devant toute consonne, *i tūo*, *i māχ* « je fais » ; à la pause, *hep ti* « tiens-toi bien » ; même devant voyelle, *i ēr* « j'honore », *lōs mi omkheyt* (grossier) « laisse-moi tranquille », *lak mi am ārs* (injure grossière et courante), *i tērf ti oy smōtse* (ich darf dich auch küssen), etc. La gutturale ne sonne plus que : lorsqu'on insiste sur le pronom, *miχ oy* « moi aussi », *vās ket-s tiχ ā?* « en quoi cela te regarde-t-il ? » > de quoi te mêles-tu ? », *vās vays iχ tēfō?* « qu'en sais-je moi ? » ; et facultativement dans le pronom réfléchi, qui autrement se confondrait avec *si* (= sie), v. g. *si ere siχ* « vous vous trompez ».

b) Dans *nōχ* (= nach) on doit supposer une origine analogue : soit *nō-kē* (= nachgehen) « suivre » ; puis, *nō-māχe* « imiter », (abrégé) *nōmetāy* « après-midi » ; enfin, à la pause, *i kē tē nō* « je te suis », *on tēnō* (darnach) « ensuite ». Mais la finale est maintenue dans l'adjectif *nōχ* « proche » et la locution *nōχ-η-nōχ* « peu à peu ».

c) Dans mhd. *ouch*, il y a fusion de  $\chi$  avec la palatale précédente : colm. *oy*, souvent réduit à *o* dans le corps de la phrase ; *oyχ* fait l'effet d'une prononciation savante.

d) On a vu les liaisons *nā net* et *nā mē* (supra n° 19). Partout ailleurs, *nōχ* « encore » garde sa finale intacte.

e) Le groupe *χt* s'est réduit à simple *t* dans *net* (< mhd. *nibt*), dont le vocalisme suppose la chute de la gutturale<sup>5</sup>.

5° La liquide dentale *l* disparaît devant dentale (*n*, *s* ou *t*) dans un enclitique et quelques verbes auxiliaires : *mē van* (= mhd. *weln*), infra n° 112, 6 ; *ēltr ās iχ* « plus âgé que moi » (cf. anglais *as*) ; *ēsō* « ainsi », mais *ālsō* « ainsi donc » au début d'une phrase ; *vās vēt?* « que veux-tu ? », *i vōt* « je voudrais » (= ich wollte), *te sōts* « tu devrais » (= du solltest). Il y a un effet de dissimilation dans *liātrik*, « mesquin, gueux, sans valeur », opposé à mhd. *liederlich*.

50. Conformément à la classification reçue, on distribuera le consonnantisme colm., toujours rapporté à celui du mhd., entre six sections : — 1° semi-voyelles primitives; — 2° nasales; — 3° liquides; — 4° explosives; — 5° affriquées et spirantes venues d'affriquées; — 6° spirante primitive (*s*).

### Section 1<sup>re</sup>. — SEMI-VOYELLES.

51. La semi-voyelle d'*i*, que nous transcrivons partout *y*, soit en diphtongue, soit entre voyelles, à la fin ou au commencement d'un mot, — quoique, bien entendu, il y ait entre ces diverses positions des nuances d'articulation, au surplus bien connues de tous les phonétistes, — est le *j* allemand ou l'*y* fr. du mot « yeux ».

La semi-voyelle d'*u* est un peu plus compliquée. Lorsqu'en mhd. elle en est venue à faire diphtongue avec une voyelle précédente, elle est restée semi-voyelle et a été traitée comme telle en colm., où elle est devenue *y* (supra n° 4 I) : on négligera désormais ce cas, dont les applications ont été vues dans la section des diphtongues. Partout ailleurs, mhd. *w* est devenu la spirante bilabiale que le fr. représente par *v*, et nous adoptons ce dernier symbole, en dépit des usages de l'orthographe nhd., parce que le *w*, à notre sens, devrait être exclusivement réservé pour la semi-voyelle.

#### § 1<sup>er</sup>. — Mhd. *j*.

52. Ce phonème est en colm. aussi fréquent qu'en mhd., et par conséquent beaucoup plus fréquent que dans le nhd., qui a fait disparaître en principe tout *j* intervocalique.

1° Initial, colm. *y* : *yoz* « joug », *yon* « jeune », *yōr* « année », *yō* « oui », *yē* distributif. Quand le nhd. hésite entre *g* et *j*, le colm. a *y* : *yāre* « fermenter », *yāte* « sarcler ».

2° Médial, colm. *y* : *nāye* « coudre », *māye* « moissonner », *sāye* « semer », *trāye* « tourner » (nhd. *drehen*), *pliāye* « fleurir », *siχ pemiāye* « s'évertuer » (= mhd. *naejen*, *blüejēn*, etc.); pps *knāyt*, *kepliāyt*, etc.; même *spāyer* « espion », cf. mhd. *spæche* < ahd. *spāhi*, et infra 4°.

3° Mhd. *j* n'est jamais final, mais colm. *y* le devient souvent par chute de voyelle finale : *miāy* « peine », *friāy* « de bonne heure »

(sans distinction entre l'adjectif et l'adverbe), *priäy* « du bouillon » (= mhd. *müeje*, *vrüeje*, *brüeje*).

4° On se bornera à rappeler ici que le colm. *a*, pour son propre compte, développé *y* médial : soit comme second composant des diphtongues en *u* et *w*, *pöye* « construire », *tröye* « menacer », supra n° 51 ; soit comme substitut du *g*, *erkeye* « à la rencontre de », *fäye* « balayer », infra n° 66, 2° ; soit enfin comme insertion euphonique, *tsiäye* « tirer », *rüäye* « se reposer », ppe *krüäyt* comme *kfäyt*, supra nos 42, 45 et 47. Il va de soi que ce *y* à son tour devient final, soit par chute d'une voyelle, soit même par suraddition analogique ; *pöy* « construis », *fäy* « balaie » ; *khiäy* « des vaches », d'où *e khüäy* pour *e khüä* « une vache » ; *rüä* et *rüäy* « repos », etc.

## § 2. — Mhd. *w*.

**53.** Le colm. *a* également beaucoup plus de *v* (sonore!) que le nhd., soit parce que le *b* mhd. *y* est devenu *v* (infra n° 73), soit à cause de son épenthèse labiale (supra n° 49, 2° c). Mais ces circonstances accessoires ne compliquent pas la phonétique propre à la semi-voyelle ancienne devenue spirante.

1° Initial, colm. *v* : *vält* « forêt », *värm* « chaud », *verme* « chauffer », *vē* « mal », *vis* « blanc », *vīp* « femme », *voršt* « saucisse » et pl. *veršt*, *vaše* « laver », etc. Le pronom *wir* est devenu colm. *mer*, par une altération qui dépasse de beaucoup les limites du dialecte <sup>1</sup>.

2° Médial après voyelle, colm. *v* : *ēvik* « éternel ».

3° Médial après consonne. — a) Après *k* (puisque *kw* et *qu* sont au fond phonétiquement identiques), colm. *v* : *kväle* « tourmenter » (= *quälen*) ; *kvatš* « prune » (= Quetsche : Zwetsche)<sup>2</sup>.

b) Après *t* (rare) : *äntvort* « réponse » ; mais le groupe *tw* s'assimile en *p* dans les juxtaposés *epe* « par hasard », *epx* « quelqu'un », *epis* > *epes* > *eps* « quelque chose » (etwa, etwer, etwas). Sur *tw* mhd. initial, voir infra e.

c) Après liquide, *w* a dû devenir *b* comme en nhd., si l'on en juge par *färp* « couleur » < mhd. *farwe* ; mais *b* médial est redevenu colm. *v* (infra n° 73), en sorte qu'on a le contraste *färp* = Farbe : *farve* = färben. Le *w* est devenu *m*, sans raison apparente, dans le diminutif *švalmele* « hirondelle ».

d) Après *s* > *š*, colm. *v* : *švarts* « noir », *švär* « lourd », *švēštr* « soeur », *švēre* « jurer », *švōp* « Souabe ».

e) Après *ts*, y compris le groupe mhd. *tw* > colm. *tsv*, comme en nhd. *zwei* : *tsvay* « deux », *tsvifl* « doute » ; *eyrtsvariç* « tout de travers » (= nhd. \*über-zwerch).

4° Final, *w* avait disparu dès le mhd. : *sê* « mer », *frô* « content ». Il est devenu final en colm. dans *lêp* « lion », où le changement en *p* n'est pas phonétique, mais analogique de rapports tels que pl. *knâve* « garçons » : sg. *knâp*, etc., d'après le pl. régulier *lêve* « lions ».

## Section II. — NASALES.

54. Cette matière est dominée, ici comme dans toutes les langues indo-européennes, mais beaucoup plus encore en colm. qu'en nhd., par le principe général de l'assimilation de la nasale à la consonne (gutturale, dentale, labiale) qui la suit, — principe dont au surplus les applications ne peuvent jamais être absolues, parce qu'elles sont souvent entravées par le sens étymologique.

1° La nasale gutturale ne s'assimile pas, puisqu'elle est toujours suivie d'une consonne gutturale, qui, même latente, survit dans l'articulation de la nasale. Toutefois, *yomfr* (= Jungfer) est ordinairement *yomfr*, mot très usuel, d'où le sens de « jeunesse » est si complètement banni, qu'on l'applique sans la moindre difficulté à des personnes très âgées, pourvu qu'elles n'aient jamais été mariées.

2° La nasale dentale, au contraire, s'assimile avec une extrême facilité, et presque constamment. — a) En *n*, devant gutturale : *onkrüt* « mauvaise herbe » ; *s-pranklekle* « le tocsin » (Brenn-glöcklein). — b) En *m*, devant labiale : *hâmfl*, *momfl*, supra n° 49, 2° a ; *ompsone* « malavisé » (= unbesonnen) ; *krompere* « des pommes de terre » (= Grund-) ; *femfi* « cinq », *sâmft* « doux », *samft* « moutarde ». Toutefois, on a *tsonft* « fondation pieuse », maintenu sans doute par la langue ecclésiastique ; et l'étymologie évidente a empêché le changement dans *khempake* « mâchoire » et autres.

3° La nasale labiale reste habituellement intacte : *framt* « étranger » ; *tô khomt-r* « le voici qui vient » (on sait que Hebel écrit *chumt*). Cependant l'injure *frtântç khayp* est au moins aussi commune que *frtâmtr*, parce qu'on a à demi oublié le rapport avec le vb. *frtâme*, qui n'appartient qu'à la langue religieuse comme fr. « damner ». Un mot curieux est colm. *hamp* « chemise » (< mhd.

*hemede*), où s'est développé, entre l'*m* et le *d*, quand ils ont été en contact <sup>1</sup>, une labiale épenthétique qui a maintenu la labialité. Sur le rapport de *omkheyt* et *onkheyt*, — ce dernier, je crois, est à peine colmarien, — voir ma conjecture, infra n° 129 a.

4° A ces nuances près, et sauf la disparition de l'*n* final, presque aussi constante en colm. qu'en vieil-islandais (infra nos 56-57), les trois nasales se reproduisent très fidèlement.

§ 1<sup>er</sup>. — NASALE GUTTURALE.

55. Historiquement, l'*n* ne peut jamais être que médial, sauf à devenir final en colm. par l'absorption du *g* subséquent et la chute éventuelle de la voyelle finale. Il ne comporte aucune autre observation : *señe* « chanter », *tsveñe* « contraindre », ppes *ksone*, *ketsvone*, etc.; *treñke* « boire », *tonke* « tremper », ppes *ketronke*, *ketont*, supra n° 49, 3°; *lân* « long », *ksân* « chant », *an* « étroit », *hūsältōn* « ménage », *tsōn* « langue », etc. Cette consonne est adventice, par assimilation du *g* à l'*n* subséquent, dans : *āneuēs*<sup>1</sup> (= Agnes), sobriquet d'une femme geignarde et agaçante; *mānnet* « aimant » (= Magnet).

§ 2. — NASALE DENTALE.

I) Mhd. *n* final.

56. Après voyelle ou diphtongue accentuée, l'*n* final se maintient en principe, sauf les distinctions assez délicates qui vont suivre. Elles porteront, non seulement sur les lois de maintien ou de chute de l'*n* final après toute autre voyelle que *e* atone, mais encore sur les cas d'analogie où l'*n* est tombé dans une forme où il devait phonétiquement demeurer, et sur l'épenthèse nasale que ces alternances ont développée dans le dialecte.

1° Après *a* et *ā* colm., brefs ou longs, l'*n* est fixe : *tan*, « alors, car »; *mān* « homme »; *īsepān* « chemin de fer »; *tsān* « dent », pl. *tsān*, etc. Aussi dans mhd. *an* > colm. *ān*, quand il est préposition : devant voyelle, *ān-n* « à lui »; ou consonne, *ān tṛ vānt* « contre le mur »; sauf assimilation et chute devant nasale, *ā-mim klayt* « à mon vêtement ». Mais, quand ce mot est préfixe ou final d'adverbe, *n* disparaît et *ā* s'allonge : *āfāne* « commencer », sg. 3<sup>er</sup> *fānt ā*, etc., et adverbialement *āfāne* « pour commencer » sans allongement;



*âknām* « agréable »; *trâ* (= daran); cf. supra n° 6 b. Le vb. *i khâ* « je puis » me paraît être analogique de *i hâ* « j'ai ».

2° Après *ę* colm., *n* se maintient : *ęn* « dans », *tręn* (= darin), *khęn* « menton », *tęn* « mince »; *ęn* final ne se présente pas. Sur *khę* « aucun », voir infra 6°; sur *sę* « être », *stę* « se tenir debout », *tsę* « dix », etc., voir infra 7°.

3° Après mhd. *ī* > colm. *ī* ou *i*, et même après mhd. *i* > exceptionnellement colm. *ī*, *n* est tombé sans merci : *ī-* préfixe (= ein), *vī* « vin », *tr rī* « le Rhin »; *khamī* « cheminée », *hī* (= hin); possessifs, *mi*, *ti*, *si*, malgré les formes déclinaées *mini*, etc., devant consonne, *mi šāts* « mon trésor », et devant voyelle, *mi aňl* « mon ange ». Colm. *māšīn* « machine » n'est naturellement pas une exception, ni colm. *nīn* « neuf », infra 5°; colm. *fin* « fin » en est une, mais ce mot est un emprunt plutôt récent et cf. le féminin *fīni*.

4° Après *ǝ* et *ǝ* colm., il y a deux exemples de chute de l'*n*, tous deux monosyllabes : c'est *šǝn* « déjà », ordinairement *šǝ*, même à la pause ou devant voyelle, et *fǝ* ou *fǝ* — le timbre est indécis — (mhd. *von*), même devant voyelle, excepté devant l'article indéfini et les pronoms enclitiques : *tǝ khǝmt-r šǝ* « le voici déjà qui vient », *er ęš šǝn* ou *šǝ âkhǝme* « il est déjà arrivé »; *fǝ mēr* « de moi », *fǝ âlkhęriχ* « d'Altkirch », *fǝ ęm* « de lui » (pronom accentué); mais *fǝn-ni* « de lui », *fǝn ere* « d'elle » (pronoms atones), *fǝn-ere frǝy* ou *fǝne frǝy* « d'une femme », etc.

5° Après mhd. *u* et sa métaphonie, *n* est fixe : *prūn* « brun », *nīn* « neuf », ce dernier en contraste très net avec la chute régulière après colm. *ī* < mhd. *ī*.

6° Il en est de même après toute diphtongue : *payn* « os », *klayn* « petit » (jamais rien d'analogue aux formes que Hebel écrit *chlei* « petit » et *Steī* « pierre »); *hūān* « poule » (sur *tūā*, cf. 7°); *kriān* « vert », etc., etc. Mais trois monosyllabes en *-ein* subissent des réductions variées : « non » ne se dit jamais que *nāy*, supra n° 41; mhd. *kein* devient colm. *khę* en toute position (*khę mans* « personne », *khę aňst* « pas peur »), et perd même l'*n* devant la désinence du pronom nt., *khęs*, malgré la forme de flexion isolée *khęni* pl.; enfin, l'article indéfini est *e* devant consonne, infra n° 89.

7° A ces cas sporadiques de chute d'*n* final après voyelle autre que *e* atone, il convient d'en ajouter immédiatement d'autres, plus généraux et beaucoup plus importants, mais qui, à les bien consi-

dérer, rentrent dans la catégorie étudiée au n° 57, soit qu'en effet l'*n* final y ait été précédé historiquement d'un *e* atone disparu par suite de contraction, soit que, dans les infinitifs et participes monosyllabiques, l'*n* final soit tombé par analogie de sa chute constante dans les infinitifs et participes disyllabiques où l'*e* atone le précédait. — Dans la première classe, on rangera, par exemple : *tsē* « dix » (< mhd. *zēhen*), et par analogie *ty tsēnte* > *tsēte* « le 10<sup>e</sup> » ; *sā* « voir » (< mhd. *sēhen*) et ppe *ksā*, etc., etc. — Dans la seconde, les infinitifs anciennement monosyllabiques, et les infinitifs historiquement syncopés, soit en mhd., soit en colm. : *kē* « aller », *stē* « se tenir », *tū* « faire » et ppe *ketō* ; *hā* « avoir », *lōn* (< mhd. *lān*) et *lō* « laisser », *sēn* « être » et *ksen* « été », mais ordinairement *sē* et *ksē* ; subsidiairement, *miā* « être obligé », *kā* « donner » et « donné », *šlā* « frapper », *trā* « porter », *plī* « rester », etc., ppes *klōn* et *klō* « laissé », mais toujours sans syncope *kšlāye*, *kepleve*, etc. — Ce qui montre bien que c'est ici surtout l'analogie qui est en jeu, c'est que, au contraire, l'*n* final ne tombe jamais, bien qu'il se trouve phonétiquement dans la même position, à la forme du pl. du présent : on dit *mṛ šāfe* « nous travaillons », tout comme *šāfe* « travailler » ; mais, partout ailleurs qu'après *e* atone, *mṛ ksān* « nous voyons », *mṛ kēn* « nous allons », *mṛ štēn* « nous restons », *mṛ tūn* « nous faisons » (et *s-ēs ayntūn* « c'est indifférent »), *mṛ han* « nous avons », *mṛ liān* « nous laissons », *mṛ sēn* « nous sommes », *mṛ miān* « il faut que nous », *mṛ kan* « nous donnons », etc. — Dans *niāme* « personne » (< mhd. *nieman*), l'*n* suit un *e* atone colm., et il en est de même dans les diminutifs en mhd. *-līn* > colm. *-le*, supra n° 34, 6°.

8° Après consonne, l'*n* final ne tombe jamais : *tōrn* « épine », *tsōrn* « colère » ; et l'effet conservateur de la consonne est bien illustré par le mhd. *morgen*, qui donne colm. *mōrye* « matin », mais qui, lorsque l'*e* se syncope et que l'*n* vient ainsi en contact de la consonne précédente, se prononce colm. *mōrn* « demain ». Il va de soi que, dans *špōr* « éperon » et *pēr* « poire », ce n'est pas le colm. qui a perdu un *n*, mais le mhd. qui l'a ajouté.

9° Les exemples 1°-8° suffisent à montrer que, quand le colm. conserve l'*n*, il le reproduit sans modification. Une seule irrégularité, d'ailleurs bien connue : le pronom « on » se dit *mṛ*, non par changement d'*n* en *r*, mais parce que, étant devenu \**me* comme forme

atone, il a pris ensuite la forme du pronom *mŕ* (supra n° 53, 1°), sans doute à cause de la synonymie aperçue entre « nous » et « on ».

**57.** A la suite de l'*e* atone, la loi de l'*n* final se résume en quatre observations d'une grande simplicité.

1° Devant consonne initiale et à la pause, il disparaît toujours. — a) Noms terminés en mhd. *-en* au sg. : *tŕ pōte* « le sol », *tŕ nāme* « le nom » (supra n° 13, 3°); *s-lāve* « la vie ». — b) Pluriels faibles : *t-manše* « les hommes », *t-froye* « les femmes », *t-oyke* « les yeux ». — c) Sur les cas du sg. de décl. faible, et sur le datif pl. de décl. forte, voir infra n° 96, 1°-2°. — d) Infinitifs : *rēte* « parler », *šeke* « envoyer », *trate* « marcher », etc., cf. supra n° 56, 7°. — e) Participes forts : *kāne* « allé », *kase* « mangé », *ketrate* « marché », *ksofe* « bu »; etc.; aussi *ksā* « vu », supra n° 56, 7°. — f) Pluriel des verbes, bien que la 2° et la 3° personnes ne soient pas primitivement en *-en*, mais en *-ent*, car on sait que l'analogie a effacé cette différence : *mŕ* (*er*, *si*) *trate*, *ase*, *sūfe*, *šeke*, etc., etc.; mais *mŕ kēn*, etc., supra n° 56, 7°. — Joindre *niēme* « personne », où le *d* final nhd. est adventice, et *ōve* « soir » (< mhd. *ābent*), où le *t* final a été supprimé de bonne heure, dans certains dialectes, par analogie de mhd. *morgen*.

2° Devant voyelle initiale, l'*n* sonne en liaison et fait réellement partie de la syllabe suivante, ce qui justifie la transcription ci-dessous : *s-lāve-n-ēs tŕ* « la vie est chère »; *t-manše-n-ēre t-tūket net* « les hommes n'honorent pas la vertu »; *ām pešte-n-ort* « au meilleur endroit »; *mŕ vēle-n-ase-n-ōn trenke* « nous voulons manger et boire »; *mŕ han kase-n-ōn ketronke* « nous avons mangé et bu »; *s-tsōve-n-ase* « le goûter », etc.

3° Considérons maintenant un doublet syntactique, fondé sur 1°-2°, tel que : *mē-tam teke manš* « avec ce gros homme », et *ōf tam teke-n-ēsŕ* « sur ce gros âne ». Comme, d'autre part, on dit aussi, au nominatif, *tār teke māns*, *tŕ teke manš*, et même, analogiquement, *e teke manš*, il paraîtra tout naturel qu'on en soit venu à dire, en quatrième proportionnelle, *tār*, *tŕ*, *e teke-n-ēsŕ*, etc.; cela d'autant plus aisément, que, si l'*n* final n'est pas régulier au nominatif, il l'est à l'accusatif, et que, comme on le verra, ces deux cas se sont entièrement confondus. De même : *e rōte-n-ēpfŕ* « une pomme rouge », *e fayste-n-ōks* « un bœuf gras », *e riŕe-n-ākŕ* « un champ fertile »;

et, en bref, une loi d'épenthèse qui veut que, chaque fois qu'un *e* atone final se rencontre avec une voyelle ou diphtongue initiale, il s'insère entre eux, — non pas obligatoirement, mais usuellement<sup>1</sup>, — un *n* euphonique. Cf. le *v* étudié supra n° 49, 2° c.

4° Toutefois le domaine de l'*n* épenthétique, déjà beaucoup plus étendu que celui du *v*, l'est encore beaucoup plus qu'on n'en jugerait d'après cette seule loi; car il intervient en outre à la suite de nombre de petits mots, particules, prépositions et conjonctions, qui se terminent par voyelle ou diphtongue, mais non par *e* atone. Là, son origine est diverse. Ainsi on dit *fə mēr*, mais *fən-n*, *fən-ere*, supra n° 56, 4° : par imitation, après *tsiä*, on a dit *tsiä-n-n* « chez lui », *tsiä-n-ere* « chez elle »; mais *tsə em* (pronom accentué). De même, on dit *e män*, *e froy*, *e fē* « une bête »; mais, après *və*, par exemple, l'*n* de mhd. *ein* reparait, et l'on dit *və-ne män* « comme un homme », *və-ne froy*, *və-ne fē*, etc. : de là, alors, l'insertion d'un *n* euphonique après *və*, v. g. *və-n-e-n-ēsł* « comme un âne » (où l'*n* de l'article sonne deux fois), *liä və-n-ŕ lüäyt* « regarde comme il regarde » (formulette pour se moquer d'un ahuri), mais (devant consonne) *liä və-s-šprent* « regarde comme cela saute » et (devant pronom accentué) *və ār* « comme lui ». Il n'y a que l'usage qui puisse enseigner ces multiples et capricieuses épenthèses. Mais on en trouvera bon nombre en feuilletant au hasard le Lexique<sup>2</sup>.

## II) Mhd. *n* médial.

58. 1° L'*n* médial ne tombe jamais qu'après *e* atone, et encore n'est-ce que dans trois positions nettement définies.

a) A la commissure d'un composé dont le second terme commence par une consonne : *pāretāns* « danse d'ours », *pāketsān* « molaire », *tōtekhoḥf* « crâne »; aussi *färekrüt* (= Farnkraut) « fougère », parce qu'il s'y est développé un *e* épenthétique; mais *kārtensops* « fruit de verger », *vensene* « Wintzenheim », etc.

b) Devant *s*, sans ou après syncope, liaison rare : *frētesrextŕ* « juge de paix », *keprōtes* (= gebratenes) « du rôti ».

c) Devant *t*, constamment : *keyet* « contrée », *tōtset* « douzaine », *terpetin* « térébenthine »; *tŕ sevete* « le 7° »; *tŕ henkete pōt* « le Messager boiteux » (titre d'un almanach rural); *fŕkāvets* « en vain » a inséré le *t*, et *nāvets* « à côté » a pris la même finale en tant qu'adverbiale. Sur *tānetvān* et *aynetsvānsik* « 21 », voir supra n° 49,

1° b. Sur la chute totale (apparente) de *ni* (*si name* < mhd. *si nēment*, et *ōve* « soir »), cf. supra n° 57, 1°.

2° Les rares cas où *n* médial semble tomber après une autre voyelle sont de pure apparence : *sōst* correspond à mhd. *sust*, doublet de *sunst* « sans cela » ; *foftsē* « 15 » et *foftsik* « 50 » sont les types réguliers et bien connus *fūr̄tsēn* et *fūr̄tsiχ*, où le second *f* est rentré sous l'influence de *fēm̄f* « 5 », etc. ; les datifs de possessifs, *mim* « à mon », *mire* « à ma », etc., sont refaits sur le nominatif *mi*, supra n° 56, 3° ; enfin, dans *ōmāχt* « pâmoison » (< mhd. *āmabt*), c'est le nhd. qui a ajouté un faux *n* (*Ohnmacht*).

3° A cela près, concordance absolue : entre voyelles, *šine* « luire », *šōne* « épargner », *kekrēne* ppe de *krine* « pleurer » ; après consonne, *tsornik* « irrité » ; devant consonne, *ant* « fin », *ant* « canard », *pente* « lier », *keponte* « lié », *tsens* « intérêt d'un capital », *krāns* « guirlande ». Dans *kšpañšt* « fantôme », il y a mutation, peu explicable, mais légère, en *ñ* guttural.

### III) Mhd. *n* initial.

59. Colm. *nās* « mouillé », *nās* « nez », *nāvļ* « brume », *nēty* « bas », *niks* « rien », *nōtl* « aiguille », *nūt̄le* « des nouilles », etc., etc. Dans *pranešļ* « ortie » (= Brenn-nessel), la rencontre et la fusion des deux *n* a donné l'illusion d'un mot *\*ešļ*, qui d'ailleurs n'est pas employé seul. Par contre, *\*e-n-āšt* « une branche » (supra n° 56, 6°) a engendré le mot *nāšt*, et de même *nōt̄ny* « haleine » ; mais je suis sûr que ce dernier n'est pas colmarien.

### § 3. — NASALE LABIALE.

60. A la différence de *n*, *m* est très fixe et se maintient parfaitement presque en toute position.

1° Final : *kroysām* « cruel », *frōm* « pieux », *ōt̄ny* « haleine », *t-baym* « à la maison » (mais cf. supra n° 41, 3°) ; en finale de proclitique, *pi sim fāt̄r* « chez son père » ; après *e* atone, *en ērem hūs* « dans votre maison ». Exceptionnellement, le fr. *cataplasme* (prononciation de *cataplasme* au xvii<sup>e</sup> siècle) a été entendu et reproduit avec *ñ* guttural, *khâteplāñ*<sup>1</sup>.

2° Médial : *ōmays* « fourmi », *tīlme* « pouce », *krēmpļ* « brocante », *prōsmete* « mie de pain », *kmayn* « vulgaire » ; mais tombé à la commissure de l'unique composé *poγvovļ* « coton ».

3° Initial : *môn* « lune », *marik* « marché », *mēliχ* « lait », *mēns* « monnaie », *mętsyer* « boucher », etc., etc.

### Section III. — LIQUIDES.

#### I) Mhd. *l*.

**61.** Les concordances de liquides sont sans difficulté. Colm. *l* répond et ressemble à mhd. nhd. *l*, dont la prononciation est, si je ne me trompe, exactement la même que celle de l'*l* français. La suppression en est tout exceptionnelle (supra n° 49, 5°), et l'on a vu les cas où il prend une valeur vocalique (supra n° 12, 3°).

1° Initial : *laytχ* « échelle », *lōyfe* « courir », *lūs* « pou » et pl. *līs*, *lōn* « salaire », etc. Colm. *āmpl* « lampe » ne procède point par métathèse de mhd. *lampe*, mais reproduit fort exactement mhd. *ampel* < ahd. *ampulle* < lat. *ampulla*.

2° Médial entre voyelles, autrefois simple ou double, mais toujours prononcé simple aujourd'hui : *sālāt* « salade », *fāle* « manquer », *petsāle* « payer », *tsēle* « compter » ; *fāle* « tomber » et ppe *kfāle*, *fēle* « remplir », *talχ* « assiette ». De même, si la voyelle subséquente est une épenthèse dialectale : *mēliχ* « lait », *fōlik* « canaille » ; infra n°s 64, 3°, 66, 2° B b, 77 C b. Le mot qui devrait être \**solik* « tel » est devenu *sōnik*, par analogie de *sō* auquel s'est surajouté l'*n* final épenthétique : supra n° 57, 4°.

3° Médial après consonne : *playχ* « pâle », *klēye* « du son », *fliðye* « voler », *šlōs* « serrure ». Dans *knōvle* « ail », la substitution de *n* à *l* appartient déjà au mhd. *klobelouch* > *knobelouch*. Colm. *kreštīār* « clystère » est refait par étymologie populaire sur le ppe *krešt* « apprêté », supra n° 48, 1° a.

4° Médial devant consonne : *vālt* « forêt », *valt* « monde », *hālfē* « aider » et ppe *khōlfe*, *khōlve* « massue », *šēlm* « coquin », *hōls* « bois », cf. supra n° 49, 1° a.

5° Final : en consonne, *tāl* « vallée », *hal* « clair », *fil* « beaucoup », *fōl* « plein » ; en voyelle, *mānļ* « défaut », *trīvļ* « raisin », *sātļ* « selle » (*ksātļt* « sellé »), *pōkļ* « bosse », *pāpļpoym* « peuplier », *vaksļ* « change », etc.

II) Mhd. *r*.

62. Sous l'unique réserve de sa prononciation vocalique éventuelle (supra n° 12, 3°), mhd. *r* se maintient toujours. Autant que j'en puis juger par mon propre organe, par mes souvenirs, et surtout par la stupeur que me causa l'*r* lingual, la première fois que je l'entendis nettement articulé par un Français du Midi, colm. *r* est franchement uvulaire, très peu roulé, mais un peu plus à l'initiale que partout ailleurs <sup>1</sup>.

1° Initial : *røy*m « crème », *rü*χ « rude », *rā*χt « droit », *rē*χtik « exact », *rē*yl « verrou », etc. Naturellement, colm. *vā*se « gazon » ne représente pas mhd. *r*ase, mais mhd. *w*ase (cf. Kluge s. v.).

2° Médial entre voyelles, simple ou double, mais toujours simple en colm. : *fā*re « aller en voiture », *pō*re « percer », *fī*dre « mener », *tū*re « durer », *hē*re « entendre » ; *khā*re « charrette », *mō*re « grogner », *tō*re « sécher », *hē*re « des messieurs » ; aussi devant *i* épenthétique, cf. supra n° 61, 2°, *khē*riχ « église », *mā*rik « moelle », *mar*ik « marché », etc.

3° Médial après consonne : *krō*s « grand », *trā*ye « porter », *pri*in « brun », *fri*āre « geler », *er*šrōke « effrayé », etc.

4° Médial devant consonne, allongeant souvent *ā* ou *a* précédent : *ā*rm « bras » et « pauvre », mais *er*mŕ « plus pauvre » ; *ti* ārm « les bras » ; *ā*rt « manière » ; *vā*rm « chaud », mais *ver*me « chauffer » ; *vā*rt « valant » (werth), *ā*rñst « sérieux » ; *hē*rt « dur », *hert* « berger », *fō*rt « parti », *tsō*rn « colère ». Tombé accidentellement dans le nom de femme *pā*vele (= \*Bärbelein), diminutif de « Barbara » ou fr. « Barbe ».

5° Final. — a) En consonne : *mē*r « mer », *hō*r « poil », *tē*r « porte », *tē*r « maigre », *tī*r « cher », *nār* « fou », etc. Les monosyllabes longs qui ont supprimé l'*r* en nhd., l'ont aussi perdu en colm. : *vō*, *vō*, « où, qui » ; *tō*, *tō* « ici » ; et « plus » ne se dit jamais que *mē*, même devant voyelle, *mē* ās *tū* « plus que toi ». — b) En voyelle : *fāt*r « père », *sū*fŕ « ivrogne », *šrī*nŕ « menuisier », *sī*fŕ « propre », *klēs*r « des verres ». La disparition de l'*r* au nomin. sg. de l'adjectif fort, *e* riχe *pūr* « ein reicher Bauer », ne relève pas de la phonétique, mais de la grammaire : infra n° 98, 2°.

## Section IV. — EXPLOSIVES ANCIENNES.

**63.** La concordance, assez complexe dans le détail, des explosives sourdes et sonores du mhd. (*k, g, t, d, p, b*), se ramène, vue d'ensemble, à deux formules générales.

1° Le colm., non plus que l'alaman en principe, ne possède d'explosives sonores. Cependant les sourdes et les sonores anciennes ne se sont pas entièrement confondues, parce que : — a) la gutturale sourde s'est par ailleurs différenciée partiellement de la gutturale sonore (infra n° 64, 1° a); — b) deux des sonores se sont partiellement converties en spirantes (infra 2°).

2° Initiales et finales, les sonores s'assourdissent. Mais, médiales, la gutturale et la labiale restent habituellement sonores et se changent en spirantes du même ordre : infra nos 66, 2°, et 73.

§ 1<sup>er</sup>. — GUTTURALES.I) Mhd. *k*.

**64.** Mhd. *k*, sauf ce qu'on a vu au n° 49, 3°, se maintient partout. Initial devant voyelle, il devient, comme en nhd., un *kh* prononcé avec énergie, mais jamais une spirante.

1° Initial. — a) Devant voyelle : *khâts* « chat », *khās* « fromage », *khêre* « retourner », *khōste* « coûter », *khōpfkhese* « oreiller », *khūm* « à peine »; après préfixe, *frkhoyfe* « vendre »; en composition, *s-švârtskhamyle* « le cabinet noir », *ikhêre* (= *einkehren*); même dans des mots d'introduction plus ou moins récente, *khōriäre* « soigner » [un malade], *khōmplemânt* « compliment », *khōmōt* « commode ». Dans cette dernière classe je ne connais d'exception que : *kōkōm* « concombre »; *kütš* « voiture », et ses dérivés; *küvert* « couverture » [de lit, de voyage]; *kükärt* « cocarde », qui n'aspirent pas non plus en nhd.; joindre *kōnk* « quenouille », où le second *k* a assimilé le premier. — b) Devant consonne : *klōpfe* « frapper », *klāye* « se plaindre »; *krāye* « col », *kriāy* « guerre »; *knōpf* « bouton », *knī* « genou ».

2° Médial. — a) Entre voyelles, simple ou double, toujours prononcé simple : *hōke* « crochet »; *bāke* « hacher », *hōke* « se tenir immobile », *štēke* « enfoncer », *šlake* « lécher », *mōke* « des mouches »;



*pāze* « cuire au four » représente mhd. *bachen*, doublet de mhd. *backen*. — b) Devant consonne, après syncope : *pakle* « petite joue », *klekle* « petite cloche », *kākre* « glousser ». — c) Après consonne : *tsānke* « se quereller », mais ppe *ketsānt*, supra n° 49, 3°; avec épenthèse après *l* et *r*, *malike* « traire », *merike* « remarquer », infra 3° b.

3° Final. — a) Après voyelle : *sāk* « sac », *hək* « buisson », *trak* « ordure », *prək* « pont », *štək* « bâton », *štək* « morceau ». — b) Après consonne : le groupe *nik* sans difficulté, *tānk* « merci », *veñk* « clin d'œil ». Mais les groupes *lk* et *rk*, comme en général tout groupe final de liquide et gutturale (infra nos 66, 2° B b, 77 C b), développent un *i* intermédiaire assez net pour que les mots suivants ne puissent compter que pour vrais disyllabes : *folik* « vile canaille » (*folk* « peuple » monosyllabe doit être un terme savant propagé par la littérature et le prêche), *volik* « nuage »; *štārik* « fort », *mārik* « moelle », etc. De la finale, il n'est pas rare que cette prononciation se soit transportée par analogie à la médiale : *e štārike-n-oks* « un bœuf robuste », etc., toujours; *marike* « marchander »; *volike* « des nuages », mais *volkeploy* « azuré »; cf. aussi supra 2° c. Le processus est à l'état de flottement 1.

## II) Mhd. *g*.

**65.** Initiale, la gutturale sonore du mhd. devient gutturale sourde, et se confond entièrement avec mhd. *k* devant consonne (supra n° 64, 1° b); bien entendu, ce *k* n'est jamais suivi d'aucune aspiration. — a) Devant voyelle : *kāns* « oie », *kāns* « entier », *kays* « chèvre », *kē* « va », *kik* « violon », *kot* « Dieu », *küat* « bon »; *ke-*, *k-*, préfixe de ppe, supra n° 12, 1°, etc. — b) Devant consonne, avec ou sans syncope : *klök* « cloche », *klek* « bonheur »; *krøy* « gris », *kront* « sol »; *knât* « grâce », *knək* « nuque ».

**66.** Si l'étude du *g* initial tient en quelques lignes, celle du *g* médial, au contraire, est assez compliquée pour exiger un très grand nombre de distinctions et sous-distinctions fort délicates; d'autant que, d'une part, le traitement colm. de la gutturale sonore est assez spécifique pour offrir une caractéristique essentielle de ce dialecte, et que, d'autre part, les relations phonétiques paraissent y avoir été troublées par d'intenses influences analogiques.

1° Il faut, tout d'abord, mettre à part les cas fort rares où le *g* était suivi d'une vraie consonne, c'est-à-dire les anciens disyllabes où, par suite de l'accentuation énergique de l'initiale, la voyelle qui suivait le *g* a disparu dès le mhd., permettant ainsi le contact du *g* et d'une explosive finale. Alors le *g* devient simplement *k* comme à l'initiale : ahd. *fogat* > mhd. *voget* > *vogt* > colm. *fōkt* « tuteur », pl. *fēkt*; ahd. *magat* > mhd. *maget* (mais pl. *mēgde*) > colm. *mākt* « servante », pl. *makt*.

2° Partout ailleurs, le *g* était suivi, soit d'une voyelle, soit, ce qui revient tout à fait au même, d'une nasale ou d'une liquide vocalique ou consonnantique, qui n'en modifie en rien le traitement. La seule distinction à observer, dès lors, est celle du phonème qui précède le *g* : si c'est un *n*, le *g* se fond avec lui, supra nos 49, 3°, et 55 ; reste donc le cas où il est précédé, ou de voyelle ou diphtongue, ou de consonne, généralement liquide.

A. a) En principe le *g* intervocalique devient *y*. Le passage s'est effectué de bonne heure, sensiblement plus tôt que la mutation analogue du *b*, infra n° 73, mais sans aucun doute par un processus tout pareil et chronologiquement antérieur à l'assourdissement général des sonores : le *g* explosif est devenu *g* spirant, comme il l'est dans une notable partie de l'Allemagne actuelle ; ce dernier s'est accompagné d'une fricative parasite de transition, *y*, et enfin les deux phonèmes se sont fondus en un seul. Exemples : *vāye* « chariot » ; *sāye* « dire », ppe *ksayt* = mhd. *geseit* ; *frōye*, « demander », ppe *kfrōyt* = mhd. *gevrāget* ; *fāye* « balayer », ppe *kfāyt*, etc. ; *rāye*, « pluie, pleuvoir », ppe *krāyt* (= *geragnet*)<sup>1</sup> ; *fōyl* « oiseau », pl. *fēyl*, dim. *fēyele*, etc. ; *peyle* (= *bügeln*) et *peylise* « fer à repasser » ; *preyl*, « gourdin, râclée » (= *Prügel*), etc., etc. — Subsidiairement, chute de cette spirante, quand elle devient finale en colm. : *sā* « dis » (< mhd. *sage*), infra n° 67.

b) Mhd. *g* final<sup>2</sup> est traité exactement comme médial : *tāy* « jour », *vāy* « chemin », etc. Le cas est assez rare ; car il y a en allemand très peu de *g* à la finale absolue, sauf précisément ceux qui échappent à la mutation en vertu des lois formulées en c et B infra. Rare ou non, ce traitement ne relève sûrement pas de la phonétique ; car, d'une part, colm. *b* final ne devient point spirant (infra n° 72, 3°-4°) ; et, de l'autre, mhd. *g* final se prononçait *k*, prononciation

parfaitement conservée et attestée par le colm. lorsqu'elle apparaissait dans un mot isolé dont la forme avec gutturale finale ne pouvait pas être influencée par des formes de déclinaison à gutturale médiale : colm. *kē evak* > *kēvak* « va-t-en de là » (< mhd. *gē en wēc*). Nous concluons donc sans hésiter que *tāy* et *vāy* sont dus à l'analogie des pl. *tāy* (\* Täge) et *vāy* (Wege), où le *g* était médial ; mais, comme cette action a été générale, elle a abouti au même résultat, somme toute, que si elle se fût produite mécaniquement.

c) Mais, si mhd. *g* était précédé d'une voyelle ou diphtongue qui a donné colm. *i*, *y* ou *ü*, une sorte de dissimilation a totalement entravé la mutation de *g* en *y*, et alors le *g*, resté explosif, est devenu, suivant la loi connue, explosive sourde, *k*. Il résulte de l'énoncé de cette nouvelle loi qu'elle s'applique aux cas suivants : — α) après mhd. *ī* > colm. *ī* ou *i*, *fīk* « figue » et pl. *fīke*, *ōrfīk* « soufflet », *kīk* « violon » et *kīkŕ* « ménétrier », etc. ; — β) après mhd. *i* et *e* > colm. *i*, *khenik* « roi » (mhd. *künec*) et *khenikin* « reine », *tsitik* « mûr » (= *zeitig*) et *tsitiki kberse* « des cerises mûres », *kisik* « avare » et son doublet *kitik* (bas-allemand), employé dans la locution « [boire, manger] avidement », et tous les adjectifs de cette catégorie ; — γ) après mhd. *iu* > colm. *ī* ou *i*, *tsik* « étoffe », pl. *tsik* ; — δ) après mhd. *ei* > colm. *ay*, *tsayke* « montrer », ppe *ketsaykt* <sup>3</sup>, *tayk* « pâte », etc. ; — ε) après mhd. *ou* > colm. *oy*, *oyk* « œil », pl. *oyke* ; — ζ) après mhd. *ū* > colm. *ū* et *ü*, *sūke* « sucer », ppe *ksūkt*, et *plūotsūkr* « sangsue ». — Il résulte du même énoncé que cette loi est sans application après mhd. *i* et *ü*, qui deviennent colm. *e* > *ɛ* devant colm. *y* < mhd. *g* (supra nos 15, 1<sup>o</sup>, et 30, 2<sup>o</sup>) : *leye* « être couché », *reyl* « verrou », *peyle* « repasser », etc., cf. supra a. Quant au type *piäye* « courber », *tsiäyl* « tuile » (mhd. *biegen*, *ziegel*), il n'a jamais eu d'*i* devant le *g*, et par conséquent la mutation *g* > *y* le régit à plus forte raison et exclusivement <sup>4</sup>.

B. Quand le *g* suit une consonne, les mêmes faits se reproduisent avec un remarquable parallélisme, sauf intrusion analogique.

a) Si le *g* est suivi d'une voyelle qui puisse appuyer la consonne liquide, le *g* se change en *y* et ne fait plus guère que palataliser la liquide précédente : *psorye* « soigner » (= *besorgen*) ; *frvorye* « étrangler » (*verwürgen*) ; *of te parye* « sur les monts » (*auf den Bergen*) ; *folye* « obéir » ; *helye* « des images » (= *Heiligen* « images

de sainteté »), et même analogiquement *e hēlye* sg.; *eryer* « plus violemment », cf. infra b; *poryer* « bourgeois » et *strōsporyer* « Strasbourgeois », cf. infra b, etc. Mais, exceptionnellement, dans *špāriyle* « asperges », le *g* spirant s'est développé, après épenthèse, en spirante sourde.

b) Si le *g* est final ou suivi en colm. d'une consonne, il se développe, pour appuyer la liquide, un *i* épenthétique, à la suite duquel, conformément à la loi A c, le *g* reste explosif et devient *k* : *sprik* « soin » et ppe *psprikt* « soigné »; *pārik* « montagne », et *tsom kriōne pārik* « à la montagne verte » (enseigne de cabaret); *vorom hēs-my ne-kfōlikt?* « pourquoi ne m'as-tu pas obéi? » (à un enfant indocile qui s'est blessé ou fait punir); *ārik*, « violent, violemment »; *strōsprik* « Strasbourg », etc.<sup>5</sup>. On a déjà vu le curieux contraste accusé par la locution colm. *mornāmorye* « demain matin » (= morgen am Morgen) : supra n° 56, 8°.

c) Comme il est inévitable qu'un seul et même mot, suivant les hasards de la déclinaison ou de la conjugaison, revête tour à tour les deux formes avec et sans épenthèse d'*i*, il s'est produit entre elles une infinité de contaminations, qui font de ce terrain, d'ailleurs fort étroit, le plus vacillant de toute la phonétique colmarienne. On entendra le même sujet parlant, parfois dans la même phrase, dire successivement : *psorye* (régulier), et *psorike* analogique, « soigner »; ou encore, *er fōlikt my net* (régulier) « il ne m'obéit pas », et *er folyt my net*, où la graphie *ly* représente une consonne simple que je crois être un *l* mouillé. Tout dépend de l'usage individuel ou même de la rapidité d'élocution momentanée<sup>6</sup>.

67. L'étude de mhd. *g* final ne peut se séparer de celle de *g* médial, dont elle dépend par voie d'analogie : on se reportera au n° 66, 2° A b, c, et B b. Quand mhd. *g*, au contraire, était médial et est devenu final en colm., on en constate ordinairement la disparition pure et simple : *sā* « dis donc », formule très commune d'interpellation, cf. *sāye* « dites »; *i sā-tī-s* « je te le dis » (= ich sage dir es); *i trā-s-ŋi* « je le lui porte » (= ich trage es ihm), mais aussi *i trāy*, d'après *my trāye* « nous portons »; *slā trī!* « tape dedans! », cri d'encouragement; *slā-n-ŋi ayns* « donne-lui un coup » (= schlage ihm eins, avec *n* épenthétique), etc., etc.<sup>1</sup> Comme, d'autre part, le traitement de mhd. *g* final n'est point phonétique, et que mhd. *b*

médial devenu final en colm. disparaît également (infra n° 73), la loi relative à colm. *g* final peut tenir en deux formules.

1° Théoriquement, mhd. *g* médial devient *y* ou *k*, suivant la position : *k* demeure, médial ou final ; mais, si *y* devient final en colm., il disparaît sans compensation après *â* ou *ä*, sauf renaissance analogique (*tây*, supra n° 66, 2° A b).

2° Théoriquement, mhd. *g* final devient *k*, mais en pratique le plus souvent colm. *y* par transport de sa valeur médiale.

## § 2. — DENTALES.

**68.** Comme l'explosive dentale sonore ne devient jamais spirante en colm., les deux dentales mhd. s'y confondent en une seule, uniformément sourde, *t*, et cette partie de la phonétique colmarienne est aussi claire que les concordances des gutturales et des labiales paraissent embrouillées. Il ne faut que garder mémoire des cas généraux de chute de la dentale, déjà exposés (supra nos 48, 1°, et 49, 1°), et y joindre ici quelques cas sporadiques d'apocope ou d'épenthèse dentale assez intéressants.

1° Avant tout, on mettra à part les divergences purement apparentes, qui résultent de ce que le nhd. a ajouté de sa grâce une dentale encore inconnue au mhd. : colm. *niðme* « personne » < mhd. *nieman* ; colm. *yets* « maintenant » < mhd. *ietze* ; colm. *môn* « lune » < mhd. *māne* ; colm. *åks* « hache », *ops* « fruit », etc. Colm. *tōʒe* « mèche » n'est pas exactement le même mot que mhd. *tāht* > nhd. *Docht* ; et inversement, colm. *lūstre* « écouter en cachette » n'est pas le corrélatif exact, mais le fréquentatif de mhd. *lūschen* > nhd. *lauschen*. Colm. *fāsēndʒt* « carnaval » est le mhd. *vasenabt*, où le nhd. a inséré un *t*.

2° Le colm. a perdu la dentale finale : — a) Dans *ove* « soir » ; — b) Dans sg. 2 de la conjugaison, cf. supra n° 48, 1° c ; — c) Dans *si sen* « ils sont », par analogie de *si han* « ils ont », et cf. supra nos 56, 7°, et 58, 2° c ; — d) Dans *hamp* « chemise » (< mhd. *hemde*), à la suite du développement d'une épenthèse labiale, supra n° 54, 3° ; — e) Dans *kal?* « n'est-ce pas ? » sans doute parce que ce mot, servant d'interrogatif, était très souvent suivi d'un vb. à sg. 2, dont le pronom fusionnait son initiale avec la finale de \**kalt* (cf. supra n° 48, 1° c), soit donc *kal-te-peš...*? « n'est-ce pas ? tu es... ? », etc. ;

le *t* reparait au pl., c'est-à-dire lorsqu'on s'adresse à plusieurs personnes, *kalte-n-r-sen* ou *kalte si sen...*? « n'est-ce pas? vous êtes...? » (Hebel écrit tantôt *gell* et tantôt *gelt*). — f) Dans *pōl* « bientôt », la chute n'est pas aussi clairement motivée : doit-on l'attribuer à des locutions, sûrement très fréquentes, telles que *er vort pōl-tō-sē* « il sera bientôt ici », et surtout *s-ēs pōl tsit* « il s'en fait temps », usuelle au sens ironique?

3° Le colm. a ajouté çà et là quelques *t* illégitimes. — a) La « cour » d'un prince se dit bien *hōf*; mais « la cour » d'une ferme ou habitation s'appelle *hōft*, évidemment par contamination de nhd. Hof et Gehōft. — b) Un « enterrement » (Leiche) se dit *liçt*, peut-être bien contaminé de *liçt* « lumière » et similaires, à cause des cierges qui entourent le cercueil. — c) Colm. *samft* « moutarde » a dû subir l'influence immédiate ou antithétique de *sāmft* « doux ». — d) Colm. *pōrst* « Bursche » est peut-être contaminé, par voie de calembour facétieux, de Borste « soie de porc »<sup>1</sup>. — e) De même qu'on a mhd. *eines* > nhd. *einst*, le colm. a ajouté un *t* à la finale de mhd. *anderes* > *āntçst* « autrement » (aussi mhd. *anderst*); et cette finale adverbiale s'est propagée tout entière dans *vityst* « plus loin » (nhd. *weiter*). — f) De même nature adverbiale doit être le *t* qui s'est surajouté dans *keçtyt* « hier »; car on dit *keçtrik* « hester-nus ». Ajouter *nāvets* « à côté », *niçnets* « nulle part », etc.

#### D) Mhd. *t*.

69. Mhd. *t* > colm. *t*, en toute position.

1° Initial : *tēs* « table », *tōr* « grande porte », *tēr* « porte », *tāl* « vallée », *tūa* « faire », etc.; *trate* « marcher », *treñke* « boire », *trōm* « tambour », etc. Ce *t* ne s'accompagne jamais, comme le *k* ou éventuellement le *p*, d'aucune aspiration accessoire, excepté parfois dans le mot demi-savant *ihē* « thé », où la prononciation a dû être influencée par l'orthographe; mais on dit aussi *khamēletē* « de l'infusion de camomille », *lenteplūçstē* « ... de tilleul », etc. — Sur mhd. *tw* initial > colm. *tsv*, cf. supra n° 53, 3° e.

2° Médial. — a) Entre voyelles, historiquement simple ou double, mais toujours prononcé simple : *ketō* « fait », *pate* « prier », *lātār* « lanterne »; *māte* « des prés », *vatç* « température », *kvētyç* « orage ». — b) Après consonne : *āltyle* « mon petit vieux », *ante* « des canards », *keçtik* « vénéneux », *pāstēt* « pâté ». — c) Devant



consonne : *ketrate* « marché », *petronke* « ivre ». — Ad) Entre consonnes : *połtre* « tapager », *âptret* « lieu d'aisance » ; il y a syncope, par allègement de groupe, dans *salpškepâže* « [pain] cuit au four domestique » (selbstgebacken).

3° Final : *sât* « rassasié », *nat* « joli », *tsit* « temps » ; *ârt* « manière », *fort* (= fort), *našt* « nid », *âňšt* « peur ».

II) Mhd. *d*.

70. Mhd. *d* > colm. *t*, en toute position.

1° Initial : *tâž* « toit », *teke* « couvrir », *teğ* « gros », *toř* « village », *tořšt* « soif » ; *trak* « ordure », *troke* « presser », *traye* « tourner ».

2° Médial. — a) Entre voyelles : *fâte* « fil », *lâtř* « cuir », *maytele* « petite fille » ; les infinitifs, *lîte* « souffrir », *šnite* « couper », *siète* « bouillir », exactement avec la même consonne que les pps corrélatifs, *klête*, *kšnete*, *ksote*. — b) Après consonne : *ŕente* « trouver », *kołtik* « d'or » ; devenu final, dans *ârt* « terre », *ant* « fin », etc. — c) Devant consonne : *ketřokt* « imprimé » ; *ŕtrâyt* « rusé », exactement « tortueux, contourné » (= verdrehet). — d) Entre consonnes : *fortre* « exiger », *faltřoym* « arbre [planté à une lisière] de champ », *šeltvâž* « sentinelle » ; parfois syncopé, supra n° 49, 1° c.

3° Final : *pât* « bain », *layt* « chagrin », *frënt* « ami », *liêt* « chanson », *hânt* « main », *mort* « meurtre », *kalt* « de l'argent », etc. La dernière syllabe du mot demi-savant *tořsik* « mille » a été altérée à l'imitation des finales de dizaines.

§ 3. — LABIALES.

71. I) Mhd. *p*, extrêmement rare, comme on sait, en dehors du groupe *sp*, — sauf encore ce qui concerne le groupe *pf*, qu'on retrouvera en son lieu, infra n°s 81-82, — ne subit en colm. aucun changement que parfois à l'initiale.

1° Initial : *pâpîr* « papier », *pels* « fourrure », *połse* « nettoyer » ; *plâts* « place », *prîs* « prix ». Très rarement, devant voyelle, on constate une aspiration parasite due à l'attaque énergique de l'initiale : toujours dans *phots...* ! (juron) ; aussi dans *phûr* « sans mélange » (emphatique), emprunté au fr. ; dans *phâk* « paquet » et ses dérivés,

surtout dans l'exclamation *phâk ti!* « veux-tu te sauver »; et dans *phâr* (= nhd. Paar), en litote semi-ironique, v. g. *e phâr mōl* au sens de « bon nombre de fois ».

2° Médial. — a) Après voyelle, historiquement simple ou double, mais toujours prononcé simple : devant voyelle, *âpetêk* « pharmacie », *toplî* « double »; devenu final, *khâp* « bonnet », *rûp* « chenille »; devant consonne, *klepre* « claquer », *khôplî* « courtier »; colm. *tsâvle* « frétiller », représente mhd. *zabelen*, et non son doublet *zappelen*; et colm. *šopf* « chantier » est régulier en regard de nhd. Schuppen qui est venu du bas-allemand. — b) Après consonne : *âmplî* « lampe », *telplî* « lourdaut », *štôpre* « trébucher »; *hâšple* « dévider »; *špoye* « cracher », *špreñe* « sauter » et ppe *kšproñe*, *kšprâç* « dialogue ».

3° Final : *sîrop* « mélasse »; mais naturellement joindre tous les mots terminés en *b* étymologique, infra n° 72, 4°.

II) Mhd. *b* > colm. *p*, ou colm. *v*.

**72.** Pour la mutation en spirante, mhd. *b* tient en colm. le milieu entre *d* et *g* : à la différence de *d*, il peut devenir spirant; à la différence de *g*, il ne le devient que s'il est intervocalique dans le dialecte lui-même.

1° Initial, colm. *p* : *pât* « bain », *pate* « prier », *poym* « arbre », *pūç* « livre », *pūr* « paysan »; *prôt* « pain », *prüçe* « utiliser », *playç* « pâle », *pley* « plomb ».

2° Médial, colm. *p*, même intervocalique, quand la voyelle suivante, suivie elle-même d'une consonne sourde ou assourdie postérieurement en colm., s'est effacée d'assez bonne heure pour que le *b* entrât en semi-contact avec la consonne subséquente et s'assourdit à son tour sous son influence : *âpt* « abbé », cf. mhd. *abbet* > *apt*; *ops* « fruit » < mhd. *obeç*; *kraps* et *krâps* « écrevisse », etc. Ici se placent presque toutes les formes de sg. 2 et 3 des verbes dont le radical se termine en *b*, ainsi que leurs participes : *te lapš* « tu vis », *er lâpt*, *klâpt*, etc.; *te hepš* « tu tiens », *er hept*, *khēpt*, etc.; mais cf. infra n° 73.

3° Médial, colm. *p*, même intervocalique, quand la voyelle suivante est un *e* final, dont la disparition a rendu la consonne finale en colm.; mais alors le *v* < *b* (infra n° 73) se dénonce dans les flexions. Ainsi l'on a, comme plus haut, *hep* « tiens », *i hep*



« je tiens » ; mais *mȳ hēve* « nous tenons », etc., *hēve-ne!* « arrêtez-le ». De même, *stōp* (= *Stube*), pl. *stove*, et aussi *stope* par analogie<sup>1</sup>, mais dimin. *štēvle*, etc.

4° Final, colm. *p*, à plus forte raison du précédent : *vīp* « femme », *lōp* « louange », *stōyp* « poussière », *tiāp* « voleur »<sup>2</sup>.

**73.** Après voyelle ou consonne liquide, et placé devant une voyelle, ou devant une consonne liquide, qui éventuellement devient vocalique, mhd. *b* devient colm. *v*, qui ne diffère en rien de colm. *v* < mhd. *w*. Exemples : *s-lāve* « la vie » et *lavāntik* « vivant », *mē-te tiāve* « avec les voleurs », *štōyvik* « poussiéreux », *mȳ plīve* « nous restons », cf. supra n° 49, 2° ; *khevl* « cuveau », *tsōvr* « baquet », *t-vīvr* « les femmes » ; *khervele* « corbeille », *khōlve* « massue » ; *salvr* « même » (= *selber*). Le mot *sūfr* « propre » (*sauber*) relève de mhd. *sūver*<sup>1</sup>.

Les alternances qui résultent des lois ci-dessus sont aisées à comprendre, et l'analogie ne les a que peu nivelées. On vient de voir, pourtant, que la phonétique de la labiale finale n'a pas été sans influence sur la médiale, et le cas inverse se rencontre aussi : il semble que, parfois, la labiale médiale des flexions se soit introduite à la finale colm., pour disparaître ensuite purement et simplement comme la gutturale en pareille position, supra n° 67. Ainsi, le sg. de « garçon » n'est pas \**pūap*, ni non plus \**pūav*, mais simplement *pūa*, cf. le pl. *pūave* et le dimin. *piāvele*. Ainsi encore, mhd. *sēlp* a abouti au démonstratif colm. *sal*, infra n° 103, 2°. D'autres altérations, plus générales et plus profondes, ont été étudiées en leur lieu, supra n° 49, 2° b : l'on n'y reviendra point<sup>2</sup>.

Il va de soi que, dans les cas où colm. *p* = nhd. *b* procède en réalité de mhd. *w*, à plus forte raison a-t-on constamment colm. *v* à la médiale : *fārþ* « couleur », pl. *fārve*, supra n° 53, 3° c. Mais, en cas de doublet nhd. (*falb* : *fahl*, *gelb* : \**gehl*), le colm. n'a généralement que la forme apocopée : *fāl* « fauve » ; *kāl* « jaune », pl. *kāli*.

## Section V. — AFFRIQUÉES ET SPIRANTES PROCÉDANT D'AFFRIQUÉES ANCIENNES.

**74.** Cette catégorie de phonèmes teutoniques est à peu près exactement en colm. ce qu'elle est en nhd., par conséquent ce qu'elle

fut en mhd. Elle comprend, comme on sait : deux gutturales, *h* et *χ*; deux dentales, *ts* et *s* (< mhd. *ʒʒ* et *ʒ*); et deux labiales, *pf* et *f*.

§ 1<sup>er</sup>. — GUTTURALES.

75. On connaît la répartition régulière des deux spirantes allemandes : *h*, à l'initiale; *χ*, à la finale, ou à la médiale devant consonne, ou même entre voyelles, en cas de doublement mhd. *hb*; enfin, à la médiale intervocalique, *h*, qui cesse de s'articuler en nhd. Le colm. a les mêmes alternances. Seulement, l'analogie les a parfois développées en sens inverse du nhd. : ainsi, l'on a régulièrement *rūχ* (au lieu de nhd. *rauh*, mais cf. *Rauchwerk*), et irrégulièrement, en flexion, *rūχχ*, *rūχi*, *rūχs*, pl. *rūχi*, « rudes au toucher, grenus », etc.; on dit même, à l'inverse de ce qu'exigerait la phonétique, *tr tsē* « l'orteil », mais *ti tsēχe* « les orteils »; malgré *hē* « hauteur », régulier, on a, d'après *hōχ* « haut », un comparatif *hēχχ* et un superlatif *hēχst*; de même, d'après *nōχ*, *ām nāχste* « au plus proche ». La gutturale finale de mhd. *schuoch* a été, comme en nhd., traitée en médiale, colm. *šūā* « soulier », sg. comme pl.; mais elle réparaît (sous la forme *k* après *i*, infra n° 77 C a), dans *hansik* « gant », pl. comme sg.<sup>1</sup>.

D) Mhd. *h*.

76. 1° Concordances normales. — A. Initiale, aspiration énergique : *hāmχ* « marteau », *halfe* « aider », *hern* « cervelle », *hile* « pleurer » (= *heulen*), *hōls* « du bois », *hōle* « quérir », *hays* « brûlant », *hūfe* « amas », *hēt-s-ti?* « hat es dich [getroffen]? » ironiquement à quelqu'un qui a reçu un coup ou une réponse piquante, etc. — B. Intervocalique, disparition totale : *iksē* (< mhd. *ich gesihē*), *te ksēs*, *er sēt*, *mχ sān*, etc., *sā* « voir »; *s-ksēt* « cela arrive », ppe *ksā*, cf. le *χ* régulier de *ksēχt* « histoire ». Dans *kviχt vāsr* « eau bénite » (*geweihtes Wasser*), l'*h* a dû entrer de bonne heure en contact avec le *t*, qui l'a conservé par mutation en *χ*; mais on a régulièrement *vēye* « consacrer » et *vīndāχte* « Noël » (< mhd. *zen wihen nabten*).

2° Anomalies apparentes. — A. Chute de l'*h* historique. — a) A l'initiale des particules adverbiales devenues proclitiques : ainsi, l'on dit, en aspirant fortement, *hið* « ici », *vχ kēs hi?* « où vas-tu? »,

*vō khōm̄s hār?* « d'où viens-tu? », *tū hārklōfen!* (hergelaufener) « espèce de vagabond! », etc.; mais, sans aspiration, *erī, erūs, erā* (= herein, heraus, herab), *sītr* « depuis » (= seither), et même, avec chute totale de la syllabe, *nī, nūs, nā* (= hinein, hinaus, hinab), etc. — b) A l'initiale de *empēr* « framboise », peut-être parce que l'étymologie populaire a compris « baie [sur laquelle butinent] des abeilles ». — c) A la commissure de quelques composés très usuels : *khoylopf* « baba » (= Kugelhopf); *hūsālton* « ménage » (= Haushaltung); *hartsāft* (dissimilation?) « hardi » et exclamation d'encouragement, mais *špāshāft* « badin », etc.

B. Aspiration adventice. — a) Dans *halfepayn* « ivoire », par influence quelconque de *halfe* = *helfen?* — b) Dans *hartēpf!* « pomme de terre », cf. M L. s. v. *Hērd*. — c) Dans les locutions adverbiales, *tō hove, tert hove*, « là haut », *tō honte, tert honte*, « là-bas », par agglutination et syncope de mhd. *hier*, cf. Kluge s. v. *hauszen*.

## II) Mhd. *h* et *ch* (= *χ*).

77. Le colm. *χ* représente en toute position, comme en mhd., la même spirante, c'est-à-dire qu'il n'a point changé sa place d'articulation après voyelle palatale, comme en nhd.

1° Concordances normales. — A. Final, colm. *χ* : *tāχ* « toit », *plāχ* « fer-blanc », *royχ* « fumée », *loχ* « trou », *pūāχ* « livre », *pūχ* « ventre ».

B. Médial. — a) Entre voyelles : *tēχχ* « toits », *lēχχ* « trous », *piāχχ* « livres », *lāχe* « rire », *knōχe* « os », *štriχe* « caresser », *pūχe* « faire la lessive », *royχe* « fumer » et ppe *kroyχt*, etc.

b) Devant consonne autre que *s* : *hēχt* « brochet », *liχt* « léger », *piχte* « se confesser », *šiχtr* « timide » (= schüchtern), *liāχt* « lumière » et pl. *liāχtr*, *nāχt* « nuit », etc.

c) Devant *s*, colm. *k*, comme en nhd. : *vākse* « croître » et ppe *kvākse*, *āk l* « épaule » et pl. *āksle*, *fōks* « renard » et pl. *fēks*, etc.; mais non pas quand l'*h* était séparé de l'*s* par une voyelle en mhd., supra n° 75.

C. Médial ou final. — a) En syllabe de moindre accentuation, après colm. *i*, le *χ* devient également et constamment colm. *k* : *klēklik* « heureux » et pl. *klēkliki*; *liātrik* « misérable » et *e liātrike tropp* « un mauvais gueux »; mais, en syllabe accentuée, *mēχl*

« Michel », *seʒl* « faucille », *âm tiʒele* (= am \*Deichelein oder \*Teichelein) lieu dit près Colmar <sup>1</sup>.

b) Après nasale ou liquide, médial ou final, le *ʒ* développe devant lui, comme le *k* et le *g* (supra nos 64, 3° b, et 66, 2° B b) un *i* épenthétique mobile, à la suite duquel, toutefois, il ne change pas comme dans le cas précédent : *meliʒ* « lait », *tʒriʒ* « à travers » et *tʒriʒtsok* « courant d'air », *šnâriʒe* « ronfler », *faniʒl* et *fanzl* « fenouil », *mâniʒi* « maints », etc. Les exceptions ne sont qu'apparentes : *mâniki*, qui existe aussi, correspond, non à nhd. *manch*, mais à son doublet *mannig*, et *stʒrik* « cigogne » relève, non de mhd. *storch*, mais de son doublet *storc* ; le mot « aile », *fatik*, a régulièrement le *k* au sg., et c'est irrégulièrement, par analogie des cas signalés au n° 66, 2° B c, qu'il le perd au pl., *fatye*, et *fatyelâm* « battu de l'oiseau », cf. *petik* (= Bûtte) et pl. *petye*, etc.

2° Sauf cette anomalie et les cas généraux signalés au n° 49, 4°, le *ʒ* est très stable. Il n'a disparu, mais ici totalement, médial et final, que dans l'interrogatif *vel* (< mhd. *wêlch*), où le phénomène appartient déjà au mhd. <sup>2</sup>.

## § 2. — DENTALES.

**78.** La loi d'alternance entre le *ʒ* et le *ʒ̣* ou *ʒ̥*, telle qu'elle s'observe à toutes les périodes de l'allemand, règne en colm. sans fluctuation appréciable : que l'on compare *nâs* « mouillé » et *netse* « mouiller », *rise* « arracher » et *retse* « égratigner », etc. Dans les rares cas où le colm. répond à *ts* par simple *s*, c'est : ou bien qu'il a réduit un groupe de consonnes accumulées, *yükse* (= jauchzen), ppe *kyükst*, supra n° 48 init. ; ou après *l* ou *n*, supra n° 49, 1° a ; et c'est dans cette dernière catégorie qu'il convient de faire rentrer le mot *tsit* « temps », devenu *sit* seulement dans la locution courante *vel sit eš-s?* « quelle heure est-il ? » parce qu'il y était précédé d'un *l*. Tant sont inéluctables les lois phonétiques !

I) Mhd. *ʒ* (= *ts*).

**79.** Mhd. *ʒ* > colm. *ts*, en toute position, sauf ce qu'on vient de constater. — Initial : *tsân* « dent » et pl. *tsân*, *tsens* « loyer », *tsorn* « colère », *tsokʒ* « sucre », *tsvay* « deux », *tsvetʒ* (= zuwider), etc. — Médial : *tʒtset* « douzaine », *kitsik* « avare », *krâtse* « gratter »

et ppe *kekrâtst*, etc. — Final : *sâts* « trésor », *nets* « filet », *sets* « siège », et même *herts* « cerf », corrompu en nhd. (Hirsch).

II) Mhd. *z̄* ou *z* (> *s*).

**80.** Comme en nhd., la spirante historique *z* s'est entièrement confondue avec *s*, toujours prononcé simple. Sur un point seulement, de difficile constatation à cause de la rareté de la rencontre, le colm. accuse encore la distinction des deux spirantes telle que l'observait le mhd. : on verra que le groupe *st* y devient toujours *št* (infra n° 84, 2°); or, au contraire, lorsqu'un *z* vient en contact avec un *t*, le groupe reste *st*, mhd. *veizet* > *veizt* > colm. *fayst* « gras ». Il est à peine utile de faire observer que cette loi curieuse n'est point violée par les superlatifs, *pešt* « meilleur », *krēšt* « plus grand », *letšt* « dernier », etc.; car ils possédaient, à la suite l'une de l'autre, les deux spirantes, et, en dépit de la fausse orthographe nhd. (der gröszte < mhd. *groezeste*), c'est naturellement la seconde, l'*s*, en contact avec le *t*, qui a subsisté sous la forme *š*, tandis que la première se fondait dans le groupe après la chute de l'*e*, supra n° 48, 4°.

Mhd. *z̄* ou *z* > colm. *s* (jamais sonore, bien entendu). — Final : *vās* « ce que » et *vās?* « quoi? », *fās* « tonneau », *vis* « blanc », *neš* « lente », *noš* « noix », *mōš* « mesure [de bière] », impératif *loš* « laisse », *hays* « très chaud », etc. — Médial : *vāsr* « eau », *masr* « couteau », *pise* « mordre », *šidse* « tirer d'une arme de jet » et ppe *kōse*, etc.; dans *lō* « laisser » et autres formes de ce vb., la syncope est déjà mhd.

§ 3. — LABIALES.

**81.** L'échange de l'affriquée *pf* et de la spirante *ff* ou *f*, toujours prononcée simple en colm., s'effectue dans les mêmes conditions qu'en nhd. : *sāfe* « travailler », mais *šepfe* « puiser », etc. — Bien rarement, on a colm. *pf* pour nhd. *f* : dans *pflūm* « duvet » (mhd. *pblūme* > *pflūme*), où le colm. conserve l'initiale ancienne; dans *pflēyl* (= Flegel) « fléau [à battre le blé] et « mauvais drôle »; un certain farinage, très estimé dans la cuisine du vendredi, se nomme *pflōte*, et non \**flōte*. — Quant à colm. *f* pour mhd. *pf*, je ne le connais qu'après nasale.

I) Mhd. *pf* > colm. *pf*.

**82.** Initial : *pfârer* « curé », *pfif* « pipe », *pfey* « paon », *pfēnšte* « Pentecôte », *pfliäy* « charrue ». — Médial : *ēpsl* « pomme », *tröpf* « goutte », *hōpfe* (hüpfen) « sautiller », *kbēpfe* « décapiter », ppe *kekēpft*, etc. ; mais *sūrāmfr* « oseille ». — Final : *khōpf* « tête » et pl. *kbēpf*, *krōpf* « jabot », *šōpf* « hangar » (= anglais *shop*), etc. ; mais *tām* « vapeur », *khām* « combat », *krām* « crampe », *štrōmf* « bas », supra n° 49, 2° a.

II) Mhd. *v*, *ff*, *f* > colm. *f*.

**83.** Nous n'avons pas à nous occuper ici des origines historiques de l'*f* (*v*) initial, très différentes, comme on sait, de celles de l'*ff* (*f*) médial et final. Tous ces phonèmes sont confondus dès le mhd. — Initial : *fâte* « du fil », *fūs* « pied », *fayl* « à vendre », *flīäye* « voler », *friäre* « geler », etc. — Médial : *trafe* « atteindre », *süfe* « boire », *varfe* « jeter », *halfe* « aider » ; *kōfe* « des épingles » (= Guffen, cf. ML. s. v.). Colm. *hâvere* « avoine » (Hafer) et *švav* « soufre » (Schwefel) ne font pas exception, puisque la forme historique du premier est mhd. *habere*, et que pour le second on a mhd. *swēbel* et *swēvel*. Dans colm. *sūfr* « propre », c'est le doublet inverse qui a prévalu. — Final : *šef* « navire », *šōf* « mouton », *pfāf* « prêtre », *tiāf* « profond », *rife* « gelée blanche », *trōf* « par dessus » (darauf), etc.

## Section VI. — LA SIFFLANTE.

**84.** Les lois qui régissent l'unique sifflante allemande, dans le passage du mhd. au colm., sont, à bien peu de chose près, les mêmes que celles du nhd. ; mais il va de soi que l'*s* colm. est toujours et sans exception demeuré sourd.

1° Le groupe historique *sch* n'est jamais qu'un simple *š* : initial, *šēn* « beau », *šār* « ciseaux », *šēsl* « écuelle », *šānt* « honte », *šōne* « épargner » ; médial, *hayše* « demander » et ppe *khayše*, *lēše* « éteindre », *e krōše* « dix centimes » ; final, *tēš* « table », *rāš* « violent », *kōš* « museau », etc.

2° Les groupes *sp* et *st* deviennent *šp* et *št*, non seulement à l'initiale, mais en toute position : *špēle* « jouer », et *štē* « être

debout », ppes *kšpēlt*, *kštānte*, etc. ; mais aussi *hāšple* « dévider », *khāšte* « armoire », *kāst* « hôte » et pl. *kešt*, *pāštēt* « pâté », *rešte* « apprêter », *mešt* « fumier », *prošt* « poitrine », *fanštŕ* « fenêtre », *tošt* « soif », *eršt* « premier », *ānšt* « peur », *oykšt* « août », *herpšt* « vendange », etc., et à sg. 2 des verbes, *te peš* (= du bist), *te vaysš* (= \*weisz-est, cf. supra n<sup>os</sup> 49, 1<sup>o</sup> c, et 80). Dans *tešl* « chardon » (mhd. *distel*), on a réduction du groupe.

3<sup>o</sup> Le groupe *sk*, disparu en allemand historique, mais ramené par quelques emprunts récents, est de même devenu *šk* : *mošketaṅš* « noix muscade » ; *mošketaŕ* ou *mošketaŕŕ*, « raisin muscat, vin muscat » (ital. *moscatello*).

4<sup>o</sup> Le même changement s'opère, comme en nhd., dans les groupes mhd. *sm*, *sn*, *sl* : *šmotsik* « sale », *šnošk* « moustique », *šlim* « glaire » ; dans *štrūp* « vis », il y a eu insertion de *t* entre *š* et *r*, ou substitution de *t* au *k* plus ancien, à l'inverse du cas précédent.

5<sup>o</sup> L'affection sporadique qui a atteint parfois l'*s* > nhd. *š* après *r*, se reproduit en colm., mais non pas nécessairement dans les mêmes mots : *ārš* « cūlus » (= *Arsch* < mhd. *ars*) ; mais aussi *herš* « millet » (= *Hirse*) ; et, inversement, toujours *kebers* « cerise » (= *Kirsche*), pl. *keberse*, et composé *kebersevāšŕ* « du kirsch », etc.

6<sup>o</sup> En toute autre position, mhd. *s* > colm. *s*. — Initial : *sāft* « suc », *sāye* « dire », *sā* « voir », *sē* « mer », *seks* « six », *sīte* « soie », *sonŕ* « été », *sūr* « aigre », *sišs* « doux », *sayf* « savon », etc. — Médial, devenu ou non final : *hās* « lièvre » et pl. *hāse*, *pēs* « méchant » et pl. *pēsi*, *ālmūase* « aumône », *pāse* « balai », *lāse* « lire », *hōse* « culotte », *plōse* « souffler », *keberse* « coussin » (*ss* > *s*), etc. — Final : *ops* « fruit », *kāns* « oie », *mōs* « mousse », *lōs* « détaché », *mūs* « confiture », *lūs* « pou », *mūs* « souris », *hūs* « maison », *klās* « verre » ; cf. les pluriels respectifs *kans* « oies », *lis*, *mīs*, *hīsŕ*, *klēsŕ*, etc., etc.

## DEUXIÈME PARTIE

---

# MORPHOLOGIE

---

85. La grammaire proprement dite du colm. s'est considérablement réduite par rapport à celle du mhd., et apparaît même fort indigente en comparaison de la grammaire classique. Mais, jusque dans son indigence, elle montre, pour l'emploi des formes qu'elle a conservées, une précision et une correction presque irréprochables. Ce n'est guère que dans la morphologie de l'adjectif que l'on constatera des relations un peu lâches. Or, justement, on sait que la distinction de l'emploi de l'adjectif fort et de l'adjectif faible n'est rien moins que rigoureuse, encore en mhd., et que la langue littéraire moderne l'a seule fixée à la norme immuable en usage aujourd'hui.

La morphologie comporte, ici comme partout, la dérivation, la composition, la déclinaison et la conjugaison. Mais les deux premiers procédés n'ont rien de spécial au dialecte, et, quant à des exemples, on en a trouvé en abondance, de l'un et de l'autre, disséminés dans la phonétique. Le reste est affaire au Lexique.

---



CHAPITRE I<sup>er</sup>

## DÉCLINAISON

86. Les mots déclinaibles distinguent en colm. la triple catégorie du genre, du nombre et du cas : il y a, comme en nhd., trois genres et deux nombres ; mais il n'y a plus que trois cas, — deux même seulement, si l'on tient compte de la confusion de forme constante du nominatif et de l'accusatif.

Le génitif n'existe plus en colm., et la conscience en est, je pense, tout à fait abolie<sup>1</sup>. Il ne subsiste plus qu'à l'état de survivance : — 1° Au premier terme d'un grand nombre de composés : *sōns-froy* « bru », *t-vīpslit* « les femmes » (= Weibs-leute), *rensflays*, *kbālps-flays*, « du bœuf, du veau », etc. ; plus dissimulé, mais non moins certain dans *hiðnr-oyk* « œil-de-perdrix », *tente-fās* « encrier », *tjtekhopf* « tête de mort », où même le sujet parlant allemand ne peut plus le percevoir ; — 2° Dans les noms propres bibliques et autres, où la langue sacerdotale l'a fait maintenir : *ty sōn āprahāms* « le fils d'Abraham », *t-miātj kōtes* « la Sainte Vierge » ; surtout dans les locutions *om kōtes vele* (= um Gottes Willen) et *e kōts nāme* (= in Gottes Namen), très usuelles et de sens fort différent<sup>2</sup> ; — 3° Dans quelques locutions adverbiales : *e nāmets šān* « un nommé Jean » (Namens, cf. supra n° 58, 1° c), *betiks tāys* « au jour d'aujourd'hui », pl. *ts-āly-eršt* « avant tout » ; — 4° Enfin dans quelques liaisons syntactiques consacrées par l'usage : *tes teñs* ou *tās teñs*, le démonstratif au nominatif régissant le substantif au génitif, v. g. *ān tam teñs frštē-v-i niks* « je ne comprends rien à des choses de ce genre », cf. mhd. *iht dinges* « irgend ein Ding » ; *i hā ne-ty tsit* « je n'ai pas le temps », exactement « je n'ai pas n'importe quoi du temps » ; *sini khens-khentj* « ses petits-enfants » ; *onsj aynj* ou *onsj ayns* (quand c'est une femme qui parle de femmes), exactement « l'un, l'une de nous », c'est-à-dire « nous autres, nous », et même « je », avec le verbe à sg. 3, etc. ; joindre *mintvāye* (= meinetwe-

gen), synonyme de *vaye mēr* (infra) au sens de « peu m'en chaut, cela m'est indifférent ».

L'absence du génitif est suppléée, suivant l'occurrence : 1<sup>o</sup> par une composition, *t-štāt-tōr* « la porte de la ville » ; 2<sup>o</sup> par la préposition *fə* (= von), *s-pelt fəm yənṛāl rāp* « la statue du général Rapp », ou toute autre appropriée à la circonstance, *tṛ šlēsł tsqṛ kriàne tēr* « la clef de la porte verte » ; 3<sup>o</sup> spécialement quand le génitif a le sens possessif, par une tournure particulière, qui consiste à mettre le nom du possesseur au datif, en le faisant suivre du nom de l'objet possédé précédé de l'adjectif possessif de 3<sup>e</sup> personne, soit donc *tam riḡe pūr si hūs*, exactement « à ce riche paysan sa maison > la maison de ce riche paysan ». On donnera pour chaque catégorie déclinaison des exemples de ce procédé.

Une autre conséquence de la disparition du génitif, c'est que les prépositions qui en nhd. gouvernent le génitif régissent le datif en colm. La substitution a dû se faire tout naturellement, par suite de la similitude générale des deux cas au féminin : ainsi, *vāre-tṛ tsit* « pendant le temps » (*während Zeit* > *während der Zeit*), *vaye tṛ kbelte* « à cause du froid », etc., peuvent aussi bien passer pour des datifs que pour des génitifs : de là donc, avec le datif, *vāret-ṃ kriḡy* « pendant la guerre », *vaye-n-ṃ šnē* « à cause de la neige », *vaye mēr* « à cause de moi », etc.

### Section I<sup>re</sup>. — L'ARTICLE.

87. L'article défini, toujours proclitique, se décline comme en nhd., à une exception près : l'accusatif, étant semblable au nominatif partout ailleurs qu'au masculin singulier, s'y est assimilé aussi au masculin singulier, en sorte que la flexion ne paraît plus comporter que deux cas. On observera en outre que presque tous les cas ont au moins deux formes : l'une, encore syllabique ; l'autre, réduite à une simple consonne, et beaucoup plus fréquente dans le parler usuel.

	Masc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nom.-acc.	<i>tṛ</i>	<i>ti, t-</i>	<i>tes, s<sup>-1</sup></i>	<i>ti, te, t-</i>
Datif	<i>em, ṃ, -m<sup>1</sup></i>	<i>tṛ</i>	<i>em, ṃ, -m<sup>1</sup></i>	<i>ten, te.</i>

Exemples : — *tʃ ɔks* « le bœuf », *ksəʃ tʃ mən?* « vois-tu la lune ? » ; *əm fātʃ si štüäl* « le siège du père », *i hä-s əm štüälmayštʃ ksayt* « je l'ai dit au maître d'école » ; voir infra n° 88 pour les formes réduites ; — *t-son* « le soleil », *se kə-mʃ ən t-štāt* « partons pour la ville » ; *tʃ mātām ɛri khâp* « le bonnet de Madame » ; — *s-liät* « la chanson », *s-fē* « le bétail » ; *əm finele si piðʒle* « le livret de Joséphine »<sup>2</sup> ; — *t-manše* « les hommes », *t-vivʃ* « les femmes », *ən te-n-ɔyke* « dans les yeux », *mə-te vivʃ* « avec les femmes », *te vipslit ɛri kəʃe štake-n-ɛveräl* (exactement « aux femmes leurs épingles sont fichées partout > les femmes fourrent partout des épingles »<sup>3</sup>).

**88.** Il pourra paraître intéressant de trouver ici la liste des combinaisons que forme l'article défini avec les prépositions les plus usuelles. Je la range par ordre alphabétique des prépositions du *nhd*. Le lecteur suppléera un substantif à la suite.

AN (= *ân*). — Acc. : msc. *ân tʃ*, fm. *ân t-*, nt. *ân s-*, pl. *ân t-*.  
Datif : msc.-nt. *âm*, fm. *ân tʃ*, pl. *ân te*.

AUF (= *of*). — Acc. : msc. *of tʃ*, nt. *of s-*, fm. et pl. *of t-*. —  
Datif : msc.-nt. *of-n*, fm. *of tʃ*, pl. *of te*.

AUS (= *üs*) : msc.-nt. *üs-n*, fm. *üs tʃ*, pl. *üs te*.

BEI (= *pi*) : msc.-nt. *pim*, fm. *pi tʃ*, pl. *pi te*.

FÜR (= *fer*) : msc. *fer tʃ*, fm. *fer t-*, nt. *fer s-*, pl. *fer t-*.

GEGEN (= *keye*) : msc.-nt. *keye-n-n*, fm. *keye tʃ*, pl. *keye te*.

IN (= *ən*). — Acc. : msc. *ən tʃ*, nt. *ən-s*, fm. et pl. *ən t-*. —  
Dat. : msc.-nt. *əm*, fm. *ən tʃ*, pl. *ən te*. — L'homophonie de la combinaison *əm* et du datif simple a produit une conséquence importante qu'on retrouvera au n° suivant.

MIT (= *met*) : msc.-nt. *met-n*, fm. *mə-tʃ*, pl. *mə-te*.

NACH « après, selon » (*nəʒ > nō > nɔ*) : msc.-nt. *nəm*, fm. *nəʒ tʃ > nɔ tʃ*, pl. *nəʒ te > nɔ te*.

NEBEN (= *näve*) : *näve-n-n*, *näve tʃ*, *näve te*.

OHNE (= *ōne*) : msc. *ōne tʃ*, nt. *ōne s-*, fm. et pl. *ōne t-*.

ÜBER (= *ɛvr*) et UNTER (= *ɔntr*). — Acc. : *ɛvr tʃ*, *ɛvr-s*, *ɛvr t-* ; *ɔntr tʃ*, etc. — Dat. *ɛvr-n*, *ɛvr tʃ*, *ɛvr te* ; *ɔntr-n*, etc.

VON (= *fo*) : msc.-nt. *fəm* et *fəm*, fm. *fɔ tʃ*, pl. *fɔ te*.

WEGEN (= *vaye*) : *vaye-n-m*, etc., cf. GEGEN, et supra n° 86.  
 ZU (= *tsüa* et *tsø*) : msc.-nt. *tsüa-m*, *tsøm*, *tsm*; fm. *tsüa tr*, *tsø tr*  
*tsø te*; pl. *tsüa te*, *tsø te*, *tsø te*.

ZWISCHEN (= *tsveše*) : comme *keye*, *nave*, *vaye*.

La tradition grammaticale inconsciente est si forte qu'un vrai Colmarien ne se trompe jamais sur ces rapports, si complexes soient-ils, et que sur le parvis Saint-Martin la marchande d'herbes a plus d'une occasion d'y reprendre Théophraste.

89. L'article indéfini (mhd. *ein*) est *en* devant voyelle et *e* devant consonne, aux trois genres, et à l'accusatif comme au nominatif. Le datif, très régulier, est : msc. nt., mhd. *eineme* > colm. *eme*; fm., mhd. *einere* > colm. *ere*; et ces deux formes à leur tour se réduisent à *me* et *re* après préposition : *ē-me pūa* « dans un livre », *en-re štop* « dans une chambre »; *ā-me-n-ort* « à un endroit », avec insertion d'*n* adventice devant voyelle, supra n° 57, 3°-4°, et *ān-re vānt* « à une muraille »; *mēt-me pūa* « avec un garçon », *mēt-re mākt* « avec une servante »; *fō-me hūs* « d'une maison », *fō-n-re tēr* « d'une porte »; *pi-me hēr* « chez un monsieur », et *pi-n-re frøy* « chez une femme », avec nasale adventice imitée de la liaison de *ān*, *en*, *fōn*, etc.

Jusqu'ici, rien que de normal. Mais le datif non régi par une préposition prend une forme un peu différente de ce qu'exigerait la pure théorie : on a *ēme* et *enre*, qui répondent, non à mhd. *eineme* et *einere*, mais à mhd. *in eineme* et *in einere*. L'emploi de la préposition *in* en fonction de datif peut se justifier ainsi : à l'article défini, le datif simple \**em* était peu différent de *em* « dans le », et ils se sont aisément confondus, d'autant qu'il y avait souvent intérêt, pour le sujet parlant, à insister sur la syllabe qui était indice de datif; or, une fois qu'on a eu dit *em* « à le » comme « dans le », on s'est trouvé naturellement amené à dire « dans un, dans une », pour « à un, à une ». Exemples : *i hā-s ēme-n-ārme mān kā* « je l'ai donné à un mendiant »; *i hā-s enre-n-ārme frøy kā* « ... à une pauvre »; et observer l'insertion nasale devant voyelle; de même, au possessif, *ēme riye pūr si hūs* « la maison d'un riche paysan » (supra n° 86), *en-re frøy er hūat* « un chapeau de femme ».

Dans les mêmes conditions, le négatif est *khe*, même au pl.; dat. msc.-nt. *khenm* et *khem*, fm. *khenre* et *khere*.

Mais, quand ces mots ne sont pas suivis d'un substantif, ils prennent les finales de nomin.-acc. : msc. *aynr* et *khęnr*, fm. *ayni* et *khęni*, nt. *ayns* et *khęs*, pl. *khęni*.

Colm. *ayn*, numéral et pronom indéfini reviendra infra n° 107.

## Section II. — LE SUBSTANTIF.

90. De ce que le génitif a complètement disparu, — tous les autres cas, ainsi qu'on le verra, étant semblables au singulier, — il s'ensuit que les noms appellatifs, n'ayant pas de pluriel en général, ont perdu toute flexion déclinée. De là, sans doute, la rigoureuse habitude de toujours les faire précéder de l'article défini : *tr pętr* « Pierre », *t-māri* « Marie », *s-khatele* « Catherine » ; *vę hęš tr šām-petis ksā?* « où as-tu vu J.-B. ? » ; *ęm meł si rāmasr* « la serpette de Michel » ; *sā-s ęm nātsi ęn ęm męy* « dis-le à Ignace et à Marie », cf. infra n° 91 B b. Les noms de famille se construisent de la même façon : *tr mełr* « Müller », *t-mełere* (= Müllerin) « la femme Müller » ; et au pl. on dit *pi te mełr* « dans la famille M. ».

### § 1<sup>er</sup>. — LE GENRE.

91. Le genre des noms est en colm., à bien peu de chose près, ce qu'il est en nhd. En cas de divergence, ce n'est pas toujours le colm. qui est dans son tort, comme on le verra par les exemples ci-dessous où le genre nhd. est pris pour point de départ.

A. Masculins. — a) Passés au fm. : colm. *t-fręš* « la grenouille » ; ainsi qu'on le voit par la métaphonie, le pl. a été, à un moment donné, pris pour un sg., — peut-être par contamination du genre du mot français, — et l'on a refait alors un pl. *t-fręše* à l'imitation des noms faibles.

b) Passés au neutre : *e šęn-s ęrt* « un joli endroit » ; mais nhd. *ort* est plus souvent neutre que masculin<sup>1</sup>.

B. Féminins. — a) Passés au msc. : *tr pętr* « le beurre », particularité commune à tout l'oberdeutsch ; *tr fāne* « le drapeau », genre nhd. conservé ; *tr farse* « le talon », refait sur le pl. *t-farse*, où le genre n'est pas marqué et qui naturellement était beaucoup plus commun que le sg. ; *tr khāne* « la cruche », refait de même

sur le pl. *t-khâne*; *ty rūt* « la gale » (nhd. *Räude*), qui représente une forme masculine sans métaphonie (*\*brūd*), éteinte en allemand, mais sûrement germanique; *ty trīvŭ* « le raisin » n'est pas le même mot que nhd. *Traube*, supra n° 36, 5°.

b) Passés au neutre. — L'habitude, dans les familles, de désigner les filles par le diminutif hypocoristique de leur nom, *s-finele* ou *finle* « Joséphine », *s-lēnle* « Madeleine », *s-mēy* « Marie », etc., jointe au genre neutre de *vīp*, *maytle*, etc., a entraîné pour conséquence l'emploi du pronom neutre *as* ou *s-* en parlant d'elles. Mais cette licence n'est admise que dans la stricte intimité, et un étranger qui s'exprimerait ainsi commettrait une grave inconvenance.

C) Neutres. — a) Passés au msc. : *ty pantŭ* « le ruban » n'est pas le même mot que mhd. *Band*, cf. *trīvŭ*, supra B a.

b) Passés au fm. : *t-hūan* « la poule », parce que, mhd. *hēnne* ayant disparu, c'est mhd. *huon* qui a assumé la fonction de désigner la femelle; mais le pl. est resté *hiānr*, comme il conviendrait à un nom neutre.

Le Lexique appellera l'attention sur ces légères discordances.

## § 2. — LE NOMBRE.

### I) Masculins.

92. A. Pluriels métaphoniques. — Comme la finale *-e* est nécessairement tombée (supra n° 12, 4°), les noms de cette classe n'ont plus d'autre indice plural que la métaphonie elle-même. La formation est très persistante : elle a subi peu de déchet et s'est même légèrement enrichie, infra n° 93, 1°.

1° Monosyllabes : *sōn*, *sēn* « fils »; *pōym*, *paym* « arbres »; *vōlf*, *velf* « loups »; *fōks*, *feks* « renards »; *fūas*, *fās* « pieds »; *hiāt*, *hiät* « chapeaux »; *štāp*, *štāp* « bâtons », etc.

2° Polysyllabes : *nāyl*, *nēyl* « ongles »; *māntŭ*, *mantŭ* « manteaux »; *fātŭ*, *fatŭ* « pères »; *lāte*, *late* « volets »; *ōfe*, *ēfe* « fourneaux »; *hūfe*, *hife* « monceaux », etc.

B. Pluriels simples sans métaphonie. — 1° Ce type, soit que phonétiquement la voyelle radicale admette la métaphonie (Tag)

ou en soit insusceptible (Weg), est plutôt en perte dans le dialecte, du moins en ce qui concerne les monosyllabes : c'est qu'il était peu commode, le pl. ne s'y distinguant pas du tout du sg. On verra au n° 93 comment l'analogie l'a modifié. Il reste inaltéré, par exemple, dans : *vāy*, « chemin, chemins » ; *štayn*, « pierre, pierres » ; *šūa*, « soulier, souliers » ; *fent*, « ennemi, ennemis » ; *frent*, « ami, amis » ; *mōnet* « mois ».

2° Au contraire, parmi les polysyllabes, le colm. a, en plus grand nombre que le nhd., les pluriels pareils aux singuliers : cela tient à trois causes, dont la dernière seule offre quelque généralité.

a) Il arrive que tel nom qui prend la métaphonie en nhd. ne l'admet pas en colm., fait rare : *ākŕ*, « champ, champs ».

b) Inversement, la métaphonie du pl. a passé au sg., dans *ēpfŕ*, « pomme, pommes », et *hartēpfŕ*, supra n° 7, 7°.

c) La suppression facultative de *n* ou *en* à la finale nhd. de certains mots, laquelle a abouti à un rapport tel que Fleck : Flecken, ne se produisant pas en colm. (supra n° 13, 3°), on y constate des ressemblances telles que *flake*, « tache, taches », *sōme*, « semence, semences », postérieurement parfois différenciées par la métaphonie, infra n° 93, 1°.

C. Pluriels faibles. — Cette catégorie est naturellement considérable : *manš*, *manše* « hommes » ; *krēšt*, *krēšte* « chrétiens » ; *pūa*, *pūave* « garçons » ; *nār*, *nāre* « fous » ; *pūr*, *pūre* « paysans » ; *ōks*, *ōkse* « bœufs » ; *lēp*, *lēve* « lions » ; *pār*, *pāre* « ours », etc. Elle n'a rien perdu, et l'on va voir qu'au contraire l'analogie du datif pl. lui a apporté un léger accroissement.

D. Pluriels de type neutre. — Ce type, rare en nhd., est tout à fait insignifiant en colm., parce qu'en fait il ne renferme guère de mots qui appartiennent au langage populaire. On n'a que *ketŕ* « dieux », *kayštr* « esprits », *vermŕ* « vers » (aussi *verm*), et *rantr* « marges » ; car *toŕn* « épine » fait *teŕn* (Hebel écrit *Dörne* et *Dorne* dans son dialecte) ; le pl. de *vālt* est surtout *vāltōne* ; quant à *lip* « corps », il n'a pas de pluriel à ma connaissance.

**93.** Les altérations opérées dans cette flexion par le colm. se rangent sous deux chefs principaux.

1° Quelques monosyllabes, où le pl. ne se distinguait plus du sg.,

l'ont différencié par l'introduction d'une métaphonie dont l'origine se décèle sans peine : *ārm*, pl. *ārm* « bras », par analogie de *hant* « mains » ; *tāy*, pl. *tāy* « jours », d'après *nāyt* « nuits », v. g. *fīrtse tāy* « 15 jours », *t-tāy vare leñy* « les jours croissent », mais *āle tāy* « tous les jours » ; *hont*, pl. *hent* « chiens », comme *feks*, à cause de la similitude des diminutifs *hentle* et *feksle*. Cette différenciation commode s'est même étendue à quelques disyllabes de flexion faible : *nāme*, pl. *name* « noms » ; *fāne*, pl. *fāne* « drapeaux » ; *prone*, pl. *prene* « fontaines » ; et *tame* « digues », qui a la métaphonie historique, la cumule exceptionnellement avec l'altération qui va suivre.

2° Les pluriels dits faibles ont foisonné de leur côté. On avait, par exemple, régulièrement, dat. *te manše* « aux hommes » et nom.-acc. *t-manše* « les hommes » ; on avait, d'autre part, dat. *te tiðve* « aux voleurs » (= mhd. *dieben*) : de ces trois quantités données s'extrayait sans difficulté la 4<sup>e</sup> proportionnelle nom.-acc. *t-tiðve* « les voleurs », laquelle avait l'avantage de fournir un pluriel clair à un nom dont autrement le pl. pouvait se confondre avec le sg. A ce principe se rattachent les types tels que *ōle* « anguilles », *āmpōse* « enclumes », etc.<sup>1</sup> ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il se soit généralisé, cf. supra n° 92 B, 1<sup>o</sup>.

## II) Féminins.

94. La formation du pluriel des noms féminins est, bien entendu, beaucoup moins compliquée et ne donne lieu qu'à un nombre fort restreint d'observations.

A. Pluriels faibles. — a) Types réguliers : *froy*, *froye* « femmes » ; *sēl*, *sēle* « âmes » ; *tēl*, *tēle* « planches » ; *mok*, *moke* « mouches » ; *šveštr*, *šveštre* « soeurs » ; *fātr*, *fātre* « plumes » ; *nōtl*, *nōtle* « aiguilles » ; *āksl*, *āksle* « épaules », etc.

b) Les noms de ces deux dernières classes suppriment parfois l'e final, par survivance de l'ancienne flexion féminine forte ou imitation des masculins identiques : *fātr* « plumes », *āksl* « épaules », *šesl* « écuelles », *šāyl* « boîtes », *seyl* « faucilles ».

c) Au contraire, quelques noms forts ont adopté en colm. le pl. faible : *ākse* « haches », *ānšte* « angoisses », *nose* « noix »<sup>1</sup>.

B. Pluriels forts. — a) Avec métaphonie et sans désinence, régu-



lièrement : *müätŕ*, *miätŕ* « mères » ; *tŕŕŕ*, *teŕŕŕ* « filles » ; *kâns*, *kans* « oies » ; *füst*, *fiŕŕ* « poings » ; *ŕŕy*, *ŕŕy* « porcs » ; *khüa*, *khüy*<sup>2</sup> « vaches », etc. — b) Exceptionnellement, avec métaphonie et désinence (cf. supra n° 93, 1°), *kreŕŕte* « forces », sans doute par contamination du datif pl., très usuel dans des locutions comme *meŕ äle kreŕŕte* « de toutes [ses] forces ».

### III) Neutres.

**95.** A. Pluriels en *-er*. — a) Avec métaphonie, toujours du type ancien : *tâŕ*, *teŕŕ* « toits » ; *klâs*, *klêŕŕ* « verres » ; *rât*, *rêŕŕ* « roues » ; *hüs*, *hîŕŕ* « maisons » ; *püâŕ*, *piâŕŕ* « livres » ; *tŕŕf*, *teŕŕŕ* « villages », etc. — b) Sans métaphonie, soit parce qu'elle est phonétiquement impossible, soit parce qu'elle a passé au sg. : *khentŕ* « enfants », *vîvŕ* « femmes », *pelŕ* « statues », *pleŕŕ* « feuilles » (supra n° 7, 7°). Cette formation s'est étendue par analogie à *kmiâŕŕ* « légume », pl. *kmiâŕŕŕ*, et à la classe considérable des diminutifs en *-le* (< mhd. *-lîn*) : *pliâmlŕ* « fleurettes », *tini hantŕ* « tes menottes » ; *mŕmŕŕ* (= Mundvoll) « bouchée », d'où *mŕmŕŕe*, et pl. *fini mŕmŕŕer* « morceaux friands », etc.

B. Pluriels historiquement semblables au sg. — A plus forte raison des masculins, ceux-ci n'ont jamais en colm. la désinence *-e*, qu'ils n'avaient pas en mhd. (mais cf. infra C b) : *yŕ* « années » ; *hŕŕ*, « poils, cheveux » ; *knî* « genoux » ; *krits*, « croix, chagrins » ; *ŕŕŕ* « moutons », etc. Joindre un pl. métaphonique bien connu : *klŕŕŕŕŕ*, pl. *klêŕŕŕŕ* « couvents » ; mais *rŕŕ*, pl. *rêŕŕ* « tuyaux ».

C. Pluriels faibles. — a) Historiques : *ŕyke* « yeux », *ŕŕe* « oreilles », *hârtŕe* « cœurs ». — b) Analogiques, d'après les précédents et la finale du dat. pl. (supra n° 93, 2°) : fort rare et optionnel, *êk* et *êke* « coins », *tiâr* et *tiârre* « animaux ».

### § 3. — LES CAS.

**96.** De tout ce qui précède, il résulte à l'évidence que le colm. ne doit plus avoir de l'ancienne flexion casuelle des substantifs, soit au sg., soit au pl., que de très faibles survivances.

1° Au singulier, le génitif ayant disparu, et l'*-e* final du datif des

masculins et neutres forts étant phonétiquement tombé, — comme au surplus dans l'allemand parlé de nos jours, — il ne peut plus y avoir dans cette classe, non plus que dans les féminins forts, aucune distinction de cas. Quant aux féminins et neutres faibles, l'*-en* caractéristique des cas du sg. en mhd. a disparu, comme on sait, par analogie, en nhd., et aussi dans notre dialecte : *ty frøy* « à la femme », *em øyk* « dans l'œil ». Restent les masculins faibles ; mais l'analogie qui a altéré nhd. der \*Frauen ou im \*Augen, a atteint aussi dem Menschen en colm., en sorte qu'on n'y dit plus que *manš* à tous les cas. L'ancienne désinence ne subsiste plus que dans quelques locutions toutes faites, consacrées par l'usage : msc. *te meγtš mi ser e nāre hālte* (= für einen Narren halten), « tu voudrais me mettre dedans, te gausser de moi » ; nt. *fō hārtse kār*n (= von Herzen gern) « de tout cœur ».

2° Au pluriel, le nominatif et l'accusatif sont nécessairement toujours semblables entre eux, semblables aussi au datif dans tous les noms faibles. Restent ceux où le datif se distingue par l'addition d'un *n*. Mais alors, de deux choses l'une : ou le datif a imposé sa finale, sous la forme colm. *-e*, aux autres cas (supra nos 93, 2°, et 95 C b), et là encore il n'y a plus de distinction possible ; ou, au contraire, le nom.-acc. sans désinence a subsisté, et, par une analogie inverse, la forme s'en est étendue au datif. Cette contamination s'est effectuée sur une très large échelle : dans les noms métaphoniques, *te sēn* « aux fils », comme *t-sēn* « les fils », *en te tāy* « dans les jours », *en te hant* « dans les mains », etc. ; dans les polysyllabes, *of-te-n-ākγ* « dans les champs », et non \**ākre* (= Äckern) ; dans les neutres, *i veł-s te khēntγ kā* « je veux le donner aux enfants » (et non \**khēntre*), *en te framte lantγ* « à l'étranger », *i hā vē en te klētγ* « j'ai mal dans les membres », tout comme *s-ēs-ŋ of t-klētγ kfāle* (= Glieder) « cela lui est tombé sur les membres ». Toutefois la finale du datif subsiste : dans quelques monosyllabes, surtout neutres, *en āle-n-orte* « en tous lieux », *en āle-n-ēke* « dans tous les coins », *met file vorte* « en beaucoup de paroles » (nom.-acc. *vort*) ; dans quelques locutions proverbiales, *s-ēs te mīse kepseje* (nom.-acc. *t-mīs*) « c'est siffler aux souris > perdre sa peine », etc.

Section III. — L'ADJECTIF.

97. I. L'adjectif colm. se présente sous les trois formes bien connues des germanistes : amorphe, forte et faible.

1° Adjectif amorphe : *küət* « bon », *şən* « beau », *toyb* « sourd », *vis* « blanc », *haylik* « saint », etc. ; toujours ainsi, quand l'adjectif n'est pas épithète, *tār mân eş fol* « cet homme est ivre », *sini froj eş svânj vore* « sa femme est enceinte », etc.

2° Déclinaison forte : cf. celle de l'article, supra n° 86.

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nom.-Acc.	<i>küətʃ</i>	<i>küəti</i>	<i>küəts</i>	<i>küəti</i>
Datif	<i>küətm</i>	<i>küətʃ</i>	<i>küətm</i>	<i>küəte</i>

3° La déclinaison faible s'est sensiblement altérée. On attendrait exclusivement *küət* au nom. sg. des trois genres et à l'accus. sg. nt., et partout ailleurs *küəte*. Ces formes existent, comme on va le voir. Mais, l'accus. msc. de l'article s'étant assimilé au nomin., un accus. *tʃ küəte manš* « le bon homme » ne pouvait manquer d'amener à sa suite un nomin. semblable, *tʃ küəte manš*, lequel à son tour a suggéré un nomin.-acc. nt. *s-küəte khent* « le bon enfant ». D'autre part, le nomin.-acc. pl. s'est différencié du datif pl. par la substitution de la forme forte à la forme faible : soit donc, datif *te küəte manše*, mais nom.-acc. *t-küəti manše*, et ainsi toujours. Et cette extension du type fort a passé aussi, mais non obligatoirement, au nom.-acc. fm. sg., à la faveur des diverses confusions qui vont être présentement étudiées.

98. II. Si, en effet, les formes colm. ne diffèrent guère de celles du nhd., l'emploi en est beaucoup moins rigoureusement réglé. On ne saurait s'en étonner, puisque la répartition qui s'en est effectuée dans la grammaire classique est le résultat d'une longue évolution, et même, en partie, d'une codification artificielle, qui n'était possible que dans une langue fixée par l'écriture. C'est à l'écriture aussi, contrairement à mes habitudes, que je demanderai ma documentation sur ce point ; car, puisqu'il s'agit ici, précisément, non d'une règle constante, mais d'alternances arbitraires, mes souvenirs

ou mes observations personnelles ne prouveraient rien et pourraient être suspectes d'infidélité: Il vaut mieux qu'un pur Colmarien, Mangold, nous renseigne sur les inconséquences qu'il constate inconsciemment dans son propre parler<sup>1</sup>.

1° Adjectif non précédé d'un démonstratif. — Ici, comme on doit s'y attendre, on a presque toujours le type fort.

a) Sg. msc. : nomin. *tü ärmŕ špâts* Mg. 98 « ô pauvre moineau »; acc., régulier dans des locutions traditionnelles, *kote täy*, *kote morye*, *kote-n-öve* (supra n° 45, 4°), mais partout ailleurs semblable au nomin., *fręšŕ müät* Mg. 34 « bon courage »; dat. *pi älmŕ plęts* Mg. 82 « à tout éclair = en plein orage ».

b) Sg. fm. : nomin.-acc., toujours *küäti*, *šeni*, etc., excepté dans la locution traditionnelle *kot näjt* « bonne nuit »; dat. *en ksontŕ loft* Mg. 77 « en air sain ».

c) Sg. nt. : nomin.-acc. *liäps vävele* Mg. 78 « chère mignonne », *tü fraytikŕ ayketom* Mg. 77 « gai domaine », mais amorphe dans la locution toute faite *kvijt väšŕ* (supra nos 34, 3°, et 76, 1°); datif, comme en a.

d) Au pluriel, la confusion paraît s'introduire. — Nomin.-acc. : *nati plüäme* Mg. 76 « de jolies fleurs », *e lantle kriäni põne* Mg. 80 « un carré de haricots verts » (bien entendu, le second substantif conçu, comme en nhd., au même cas que le premier); mais *fol melänkhöliše ketänke* Mg. 26 « plein de pensées mélancoliques ». — Datif : *met küäte vorte* Mg. 78 « avec de bonnes paroles »; mais *met küäti vorte* Mg. 69, si ce n'est un simple lapsus.

2° Adjectif précédé d'un déterminatif qui exigerait à sa suite la forme forte. — L'alternance est fréquente.

a) Sg. msc. — Nomin. : *e präšŕ... tojtŕmân* Mg. 49 « un honnête gendre » (et une série d'épithètes intercalées, toutes en -ŕ), *en aynšäŕŕ päsemäŕŕ* Mg. 44 « un simple fabricant de balais », *e tomjŕ yökle* Mg. 96 « un imbécile », *mi eršŕŕ liäpšŕŕ* Mg. 44 « mon premier amoureux », etc.; mais *en ärmŕ šlöŕŕ* Mg. 96 « un pauvre gueux », *e khöriöse ... mân* Mg. 33 « un homme bizarre » (et une série d'épithètes intercalées, toutes en -e), *mi liäve mân* Mg. 66 « mon cher mari », etc. — Acc.<sup>2</sup> : *e onęŕŕ poršt* Mg. 96<sup>3</sup> « un honnête gaillard »; mais *e küäte röt* Mg. 26 « un bon conseil », *e täylike ŕŕtiänšt* Mg. 76 « un gain quotidien ».

b) Le sg. fm. est hors de cause dans cette catégorie.

c) Sg. nt. — Nomin.-acc. : *en ɔnketsɔyes khɛnt* « un enfant mal élevé », *e küats piðvele* Mg. 81 « un bon petit garçon », *khɛ sũrs kɛʒt* Mg. 87 « pas un visage maussade », *mi siðs šatsele*<sup>4</sup> Mg. 93 « mon cher petit trésor », etc. ; mais *e klayn ase* Mg. 65 « un petit repas », *e fin memfele* Mg. 70 « un fin morceau », *e šarf ɔrtayl* Mg. 88 « un jugement sévère ». — Ici non plus qu'au msc., il ne peut être question du datif : cf. infra 3° a et c.

d) Le pl., comme le fm., est naturellement hors de cause dans cette classe. On les retrouvera infra 3° b et d.

3° Adjectif précédé d'un déterminatif qui exigerait à sa suite la forme faible. — L'alternance règne presque à tous les cas.

a) Sg. msc. : très régulier, sauf ce qui a été dit de la forme, supra n° 97. — Nomin.-acc. : *tɥ prãfe mân* « le brave homme », etc. ; mais parfois, en prononciation rapide et pour les adjectifs très usuels, le type normal devenu identique à l'adjectif amorphe, *tãr küət manš* « cet excellent homme »<sup>5</sup>. — Datif : *mɛt mim liðve hãns* Mg. 95 « avec mon cher Jean », *ãm vãrme-n-øfe* Mg. 76 « devant le poêle chaud ».

b) Sg. fm. — Nomin.-acc. : *t-ãntɥ vɔʒ* Mg. 76 « l'autre semaine », *en t-ãntɥ valt* Mg. 62 « dans l'autre monde », *t-fɛmfetsvãnsikšt laksiɔn* Mg. 60 « la 25<sup>e</sup> leçon », *t-alt liðp* Mg. 17 « le vieil amour » ; mais *e krøsi hɔʒtsit* Mg. 83 « un grand mariage », *e kleklike frøy* Mg. 78 « une femme heureuse », *mini liðvi sɛl* Mg. 97 « ma chère âme », etc.<sup>6</sup> — Datif : *en tãre pøklike valt* Mg. 65 « dans ce monde [où tout va] de travers », *fɔr tinɥ mãyestɛtiše kejevãrt* Mg. 39 « en ta majestueuse présence » ; mais, avec intrusion de la finale forte du nomin.-acc., *en tãre pøklike valt* Mg. 31, qui toutefois pourrait bien être une faute ; et, avec intrusion de la finale forte du datif, *mɛt minɥ krøst fortũn* Mg. 94 « avec ma grande fortune ».

c) Sg. nt. — Nomin.-acc., comme au msc., *tes årm* ou *tes årme khɛnt* « ce pauvre enfant », mais je ne trouve d'exemples écrits que du second cas : *s-klayne khɛnt* Mg. 77 « le bébé », *tes årme tɛpsele* Mg. 81 « ce pauvre mignon », *s-lɛtike lãve* Mg. 85 « le célibat », *s-lãne vãrte* Mg. 77 « la longue attente ». — Datif : comme au msc.

d) Pluriel. — Nomin.-acc., toujours la forme forte, supra

n° 97 : *t-älti vîvr* Mg. 80 « les vieilles femmes », *t-eršti feyelâte* Mg. 76 « les premières violettes », *ti trūriki ventrnaxt* Mg. 76 « les tristes nuits d'hiver », *älti ântri vîvr* Mg. 77 « toutes les autres femmes », *tini šēni ayklr* Mg. 89 « tes jolis petits yeux », *kḫē siāsi šnapslr* Mg. 33 « pas de douces lampées d'eau-de-vie », etc. — Datif : toujours régulier, *mēt mine kūate frēnt* « avec mes bons amis ».

### 99. III. Il n'y a presque rien à dire des dérivés d'adjectifs.

1° Le comparatif et le superlatif se forment, sans difficulté, comme en nhd., respectivement par *-er* > *-r* et *-est* > *-št*, et ordinairement par la métaphonie si le positif ne l'a déjà : *kriān* « vert », *kriānr*, *tr kriānšt(e)*; *hōr* « haut », *hērr*, *tr hērršt(e)*, supra n°s 75 et 77, 1° B c; *krōs* « grand », *krēsrr*, *tr krēsšt*, supra n°s 80 et 84, 2°; *ält* « âgé » *ēltr*, *tr ēlšt* (par syncope du *t*, supra n°s 48 init.); *ārik* « violent », *ēryer*, *ām ērikšte*, supra n° 66, 2° B b, etc.. Le Lexique donnera le détail. Le comparatif de *fil* est *mē* tout court, même devant voyelle, *mē ās tū* « plus que toi »; et, par analogie, la voyelle est la même au superlatif, *ām mēšte*.

2° Certains adjectifs forment, sans métaphonie, — ce qui montre combien ils sont récents, — des diminutifs familiers pris substantivement : *e prāfele* « un brave garçon (ironique), un mauvais sujet »; *ältyle* « mon vieux », terme d'amitié, où la finale diminutive s'est même superposée à l'*r* du nomin. sg. msc.

3° L'adverbe est, comme en nhd., devenu identique à l'adjectif amorphe : *kūāt*, « bon, bien » (aussi *vōl*); *nat*, « joli, joliment »; *sūr* « aigre », et *vās lūdyš mi sō sūr ā?* « pourquoi me fais-tu grise mine ? » etc. Il en a le vocalisme : soit que l'adverbe ait adopté le vocalisme de l'adjectif, *friāy*, « précoce, de bonne heure », *hert*, « dur, durement », supra n° 7, 7°, etc. ; soit qu'au contraire il lui ait imposé son vocalisme, *špōt*, « tardivement, tardif » (mhd. *spāt* et *spacte*). Cependant, le colm. distingue, comme le nhd., *šō* « déjà » et *šēn* « bellement », dont la connexion étymologique n'est plus saisissable.

## Section IV. — LES PRONOMS.

100. La répartition indo-européenne et germanique des pronoms en « sexués » et « insexués » n'a plus guère de raison d'être aujourd'hui, puisqu'en nhd., et à plus forte raison en colm., par l'effet de la dégradation des flexions, bon nombre d'anciens pronoms sexués sont devenus insexués. Il semble donc préférable d'y renoncer et d'adopter une classification moins archaïque, soit : 1<sup>o</sup> pronoms personnels, comprenant les pronoms insexués anciens et celui de 3<sup>e</sup> personne; 2<sup>o</sup> démonstratifs; 3<sup>o</sup> possessifs; 4<sup>o</sup> relatifs; 5<sup>o</sup> interrogatifs; 6<sup>o</sup> indéfinis, auxquels on adjoindra les numéraux.

§ 1<sup>er</sup>. — PRONOMS PERSONNELS.

101. La plupart des cas de la déclinaison des pronoms personnels ont, comme du reste en nhd. parlé, deux et jusqu'à trois formes, selon le degré d'emphase qu'y attache le sujet parlant : *s-ēs mŕ ayns* « ça m'est égal », mais *vās leyt-s mēr ā?* « que m'importe, à moi ? »; *i hā ti ksā* « je t'ai vu », mais *vās ket-s tiχ ā?* (= *was geht es dich an?*) « mêle-toi de tes affaires »; *er klūrt* « il louche », mais *ār het-s-mŕ ksayt* « c'est lui-même qui me l'a dit »; *s-ēs kfāle* « elle est tombée » (cf. supra n<sup>o</sup> 91 B b), mais *as vël-s net hā*, « [je le voudrais bien,] c'est elle qui ne veut pas », etc.

Les pronoms ont, comme les noms, perdu le génitif; mais ils ont tous conservé un accusatif distinct du nominatif. Il va sans dire que, dès lors, le pronom réfléchi n'a que l'accusatif : *psene si siχ toχ*, « faites donc attention à ce que vous dites »; *mŕ tat si šame*, « il y aurait de quoi avoir honte ».

	1 <sup>re</sup> personne		2 <sup>e</sup> personne	
	Sg.	Pl.	Sg.	Pl.
Nomin.	<i>iχ, i</i>	<i>mēr, mēr, mŕ</i>	<i>tū, tū, te, t-</i>	<i>ēr, er, er</i>
Acc.	<i>miχ, mi</i>	<i>ons, is</i>	<i>tiχ, ti</i>	<i>eyχ, i</i>
Datif	<i>mēr, mēr, mŕ</i>	<i>ons, is</i>	<i>tēr, tēr, tŕ</i>	<i>eyχ, i</i>

Le vocalisme de *is* est peut-être influencé par celui de *i* corrélatif en 2<sup>e</sup> personne; car on attendrait plutôt quelque chose comme

\**os* > \**es*<sup>1</sup>. Sur pl. 1 *mēr*, voir supra n° 53, 1°. Sur pl. 2 *eyx*, voir supra n° 43, 3°. On constatera que, comme en nhd., mhd. *iuch* et *iu* sont entièrement confondus.

3<sup>e</sup> personne

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nomin.	<i>ār, ar, er</i>	<i>sē, si</i>	<i>as, s</i>	<i>sē, sē, si</i>
Acc.	<i>ēne, ene<sup>2</sup>, ne, e</i>	<i>sē, si</i>	<i>as, s</i>	<i>sē, sē, si</i>
Datif	<i>em, η</i>	<i>ēre, ere<sup>2</sup>, re</i>	<i>em, η</i>	<i>ēne, ene, ene</i>

Le « vous » de politesse s'exprime de trois manières : 1° par pl. 3, *si vēse-s vōl* « vous le savez bien » ; 2° par sg. 3, *ār* ou *si*, suivant le sexe de la personne à qui on s'adresse ; 3° par pl. 2, *ēr* ou *er*. Mais la première est la seule tout à fait respectueuse. L'usage des deux autres varie<sup>3</sup>.

Tous ces enclitiques forment éventuellement entre eux des combinaisons variées, dont il convient de donner tout au moins quelques exemples typiques : *i hā-ne* ou *ne-n-āketrofe* (= ich habe ihn angetroffen) « je l'ai rencontré » ; *te hēs-s-η ksayt* « tu le lui as dit » (du hast es ihm gesagt) ; *i kōn-s ere* (= ich gönne es ihr) « tant mieux pour elle » ; *si han-mr-s ksayt* « vous me l'avez dit », *mr han-tr-s kā* « nous te l'avons donné », *si ha-ne-ne kšekt* « ils le leur ont envoyé », etc. ; *te khās-s-mr vōl klōyve, van i tr-s sā*, « tu peux bien me (le) croire, quand je te le dis », formule usuelle d'affirmation énergique devant un doute exprimé.

On voit par quelques-uns de ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, que l'ordre de construction des pronoms-régimes entre eux n'est pas constamment le même en colm. qu'en nhd. ; mais, comme en nhd. même cet ordre est encore en partie facultatif, il n'y a pas lieu d'insister davantage sur une notion de pur usage qu'illustrera le premier texte venu.

**102.** Quant à l'emploi du pronom personnel, il n'est pas aussi obligatoire, en tant que sujet, en colm. que dans la langue classique. Mais on sait, du reste, que les dialectes et même le parler usuel du nhd. en admettent souvent l'ellipse.

1° Le pronom de sg. 1 est parfois omis, surtout dans des locutions très courtes, et quand l'équivoque n'est pas possible, par



exemple devant le vb. « être » : *pen miät* « je suis las » ; *hâ khę lōšt*, « je n'en ai pas envie, ça ne me dit rien » ; *vays net vās i āfāne vel* (= *was ich anfangen will*) « je ne sais à quel saint me vouer », etc.

2° L'ellipse du pronom de sg. 2 est tout ce qu'il y a de plus courant, parce que la désinence du vb. suffit à empêcher toute équivoque : *yo, pēs prāf*, « oui, tu es sage » (à un enfant) ; *tō hēs* (= *da hast*) « voilà pour toi » ; *ksēs ti pāpe?* « vois-tu ton papa? » ; *khās-s fleke?* « sais-tu le raccommoder? » ; *khās-s fleke!* « [c'est toi qui l'as déchiré,] raccommode-le » ; *vōrs tōχ kseyt sē* (= *wirst doch gescheit sein*) « dis donc pas de bêtises » ; etc., etc.

3° Le pronom-sujet sg. 3 est toujours exprimé, ainsi que ceux du pl., dont l'ellipse prêterait à amphibologie.

§ 2. — DÉMONSTRATIFS.

**103.** Les pronoms mhd. *dirre* (> *dieser*) et *jener* ne sont en colm. d'aucun usage, à la seule exception de la forme neutre et indéclinable *tes* ou *tes* « cela », qui représente mhd. *diȝ*. Mais ils ont un certain nombre de substituts.

1° Le plus simple est mhd. *dēr* > colm. *tār*, soit donc l'article défini lui-même, mais prononcé avec plus ou moins d'emphase, et décliné comme suit :

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nom.-acc.	<i>tār, tar, tā, ta</i>	<i>tiā, tē</i>	<i>tās, tes, tēs</i>	<i>tiā, tē</i>
Datif	<i>tam</i>	<i>tāre, tare</i>	<i>tam</i>	<i>tāne, tane.</i>

Il y a, de plus, un acc. msc. *tāne* ou *tane*, qui s'emploie toujours quand le démonstratif n'est pas suivi d'un substantif : *Vēly foyl hēs kšōse?* — *tane* (= *Welchen Vogel hast [du] geschossen? — \*Den*). Comme *tane* ne peut phonétiquement répondre à mhd. *dēn*, il est évident que sa désinence a été refaite sur celle de *ene* « lui », ou plutôt toutes deux sur celle d'autres pronoms qui avaient régulièrement, à l'acc. masc., -e final < -en (n° 107, 2).

2° Le corrélatif de *tār* correspond à la juxtaposition mhd. *daȝ sēlbe*, où le premier terme s'est normalement réduit à *s* (supra n° 87) et le second a perdu sa labiale finale (supra n° 73), soit donc colm.

\**s-sal* > *sal*<sup>1</sup>; après quoi ce *sal*, devenu thème indépendant, a servi analogiquement de support à une nouvelle flexion.

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nomin.-acc.	<i>sal, salʒ</i>	<i>sali</i>	<i>sal</i>	<i>sali</i>
Datif	<i>salʒ</i>	<i>salʒ</i>	<i>salʒ</i>	<i>sale.</i>

Le nomin. *salʒ* s'emploie quand le démonstratif n'est pas suivi d'un substantif. Dans les mêmes conditions, il y a également un acc. msc. *sale*. Cf. supra 1° in fine.

3° Pour préciser la situation respectivement rapprochée ou éloignée d'un objet, on ajoute volontiers aux démonstratifs les adverbes de lieu *t̄p* (= da) et *t̄ert* (= dort, supra n° 18, 2°) : *tā t̄p* « celui-ci » est surtout d'usage très fréquent.

### § 3. — POSSESSIFS.

**104.** Les possessifs servent à la fois de qualificatifs et de pronoms : *mi fātʒmasʒ* « mon canif » ; *s-ēs mīns* « c'est le mien ». Seulement, comme on le voit, ils ont des formes plus pleines et plus longues dans le second cas que dans le premier. Il est bien rare, en effet, que l'*i* du qualificatif possessif du sg. soit prononcé long, à moins qu'on n'y attache une valeur particulière d'émphase : *mēt mim pūā* « avec mon fils » ; mais *mēt mīm pūā* « avec mon fils » [non avec le tien ou celui de tout autre].

Les formes usuelles sont donc : *mi, ti, si, er; ʒnsʒ, eyer, er (ēr)*. La première servira de paradigme :

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nom.-acc.	<i>mi, mīnʒ</i>	<i>mīni, mīni</i>	<i>mi, mīns</i>	<i>mīni, mīni</i>
Dat.	<i>mim, mīnʒ</i>	<i>mire<sup>1</sup>, mīnre</i>	<i>mim, mīnʒ</i>	<i>mine, mīne.</i>

Bien entendu, les finales de nomin. sg. msc. et nt. n'apparaissent que quand le possessif n'est pas suivi d'un substantif; et, dans ce cas, l'acc. msc. peut être *mine*. Quant au nomin.-acc. fm., tout ce que j'en puis dire, c'est que, dans le milieu où j'ai vécu, j'ai presque constamment entendu dire *mīni fr̄oy* « ma femme », et que la forme apocopée *mi fr̄oy*, employée dans certains dialectes d'Alsace et entendue par moi dans la bouche de certaines personnes

à Colmar même, y eût été considérée comme une faute de langage. Je ne saurais donc décider dans quelle mesure cette forme est ou non colmarienne; mais je remarque tout au moins que Mangold écrit toujours *mini, tini, sini*, au fm. sg. comme au pluriel<sup>2</sup>.

#### § 4. — RELATIFS.

**105.** Il n'y a plus, à proprement parler, en colm. qu'un seul pronom relatif, servant pour tous les genres, nombres et cas, à savoir l'adverbe *və* « où » prononcé brièvement, que, pour en donner une idée adéquate, on pourrait traduire par le « que » uniforme de beaucoup de locutions relatives du français populaire. C'est ce que feront mieux comprendre quelques exemples. — Nomin. : *ta mân və tō štēt* « cet homme que voici »; *t-frøy və tēt setst* « la femme qu'est assise là bas », etc. — Acc. : *s-maytle və te khirōte hēs* « la fille que tu as épousée »; avec *n* de liaison (supra n° 57, 4°), *və-n-i khirōte hā* « que j'ai épousée », etc. — Génitif, cf. supra n°s 86-87 : *tṛ pūr və tū si hūs khoyft hēs*, « le paysan dont tu as acheté la maison », populaire « que tu as acheté sa maison », etc. — Datif : *ta vākes və tū-n-ṛ e tṛet kā hēs*, « ce polisson à qui tu as donné un coup de pied », populaire « que tu lui as donné... »; *t-leḡḡ və si trī kūke* (= wo sie \*darein gucken) « les trous par lesquels ils regardent »; *tṛ pāḡ və mṛ tṛevṛ mūs* « la rivière qu'il faut franchir », etc.

Dans ces derniers exemples, l'emploi d'un adverbe de lieu est parfaitement justifié. Partout ailleurs il s'est répandu par voie de contamination extrêmement simple, comme au surplus il remplace aussi le pronom relatif en nhd. dans des tournures peu différentes (worin, wofür, womit).

Le démonstratif antécédent du relatif est ordinairement celui du n° 103, 1° : *tar və* « celui qui », *tið və* « ceux qui »; cependant on dit également *salṛ və*, etc.

#### § 5. — INTERROGATIFS.

**106.** I. L'interrogatif « qui? quoi? » (nhd. wer? was?) est : msc., nom.-acc. *vār* ou *var* suivant l'emphase, datif *vam*; sans fm.; nt. *vās* à tous les cas : *var eḡ tō?* « qui est là? » *var* (ou *vane*, supra

n° 103, 1°) *hēs ksā?* « qui as-tu vu? » *mēt vam pēs kâne?* « avec qui es-tu allé? » *vā-says?* (supra n° 48, 4°) « que dis-tu? » *vās lüəys mi ā?* « qu'as-tu à me regarder? » *of vās lēyt tar štayn?* « sur quoi repose cette pierre? », etc. Ici, l'absence du génitif est suppléée par une périphrase, telle que *vam khērt* (= *wem gehört*) *s-rāmasz vō te hēs?* « à qui appartient la serpette que tu as? » (*wessen Rebmesser hast du?*).

2. L'interrogatif « quel? » se décline sur un thème *vəl-* (supra n° 77, 2°); mais la forme fléchie nt. *vəl-s* ne s'emploie que quand le substantif n'est pas exprimé.

	Msc.	Fm.	Nt.	Pl.
Nomin.-acc.	<i>vəlʀ</i>	<i>vəli</i>	<i>vəl, vəls</i>	<i>vəli</i>
Datif	<i>vəlŋ</i>	<i>vəlʀ</i>	<i>vəlŋ</i>	<i>vəle.</i>

3. Plus usuel dans cette fonction est l'interrogatif *vās fēr e* (= *was für ein*) pour les trois genres, pl. *vās fēr*. Les trois mots n'en font qu'un, avec accent intense sur l'initiale, ce qui a amené la création de l'adjectif dérivé *vāsferik* (= \**was-für-ig*), v. g. : *Hartepfl fayl!* — *Vāsferiki?* — *Mislʀ.* « Pommes de terre à vendre! — De quelle espèce? — De celle dite petite souris. »

#### § 6. — NUMÉRAUX ET INDÉFINIS.

**107.** 1. Le numéral et indéfini *ayn*, placé devant un substantif, ne prend aucune désinence au nom.-acc. msc. et nt.; au datif, il fait *aynŋ* et ordinairement *aym*; le fm. est *ayni*, dat. *aynʀ*. Il va sans dire que ces formes supposent qu'on insiste sur l'idée de l'unité.

2. Ce même mot est employé très communément au sens du pronom indéfini « on » : bien entendu, dans ce cas, il n'a ni fm. ni nt.; mais, en revanche, il a préservé une forme d'accusatif<sup>1</sup>, et offre ainsi l'avantage d'une déclinaison, qui manque au pronom *mʀ* (= *man*). Le nominatif se construit après le verbe précédé du pronom sg. 3 nt. : *s-maynt ayn* (= \**es meint ein*), « on croit, on croirait, on dirait ». Acc. : *va-mʀ siχ en te kleye mēst, frase-n-ayne t-sey*, « quand on se fourre dans le son, les cochons vous mangent » (inconvenients de fréquenter mauvaise compagnie); *vōrom rētš* (= *redest du*) *sō kroḡ ayne-n-ā?* « pourquoi parles-tu si grossière-

ment aux gens? ». Datif : *va-my âm venikšte trã tant, fãlt-s aym vëtr of aymõl î*, « cela vous revient tout à coup au moment où l'on y pense le moins ».

3. Quand le numéral *ayn* n'est pas suivi d'un substantif, il fait : nomin. acc. masc. *aynr* (parfois acc. *ayne*); nt. *ayns*. *Vë fil hent?* — *aynr* « combien de chiens? — un »; *vël sit eş-s?* — *hãlvyr ayns* « quelle heure est-il? — midi et demi ». De même, *vãs fer e hõnt?* *vãs fer e pflãns?* (Pflanze) *vãs fer e hüs?* (supra n° 106, 3), mais *vãs fer aynr?* *vãs fer ayni?* *vãs fer ayns?* On en dira autant de *kbe* « aucun » (supra n° 89), et de *ãl* « tout », qui fait : datif *ãlri* et *ãlr*; pl. *ãli* et *ãle*; nt. *ãles* disyllabe<sup>2</sup>, seulement quand il équivaut au lat. *omnia*.

4. Le numéral « deux » est *tsvay* et, — sans distinction de genre, mais vieilli et peu usité, — *tsvo*; il n'a point d'autre forme. De même, *trëy* « trois », uniformément. Mais, à partir de « quatre » et jusqu'à « douze », le numéral employé sans substantif prend une désinence, nomin.-acc. *-i*, dat. *-e* : *fëmf stõnte* « cinq heures » [de durée], mais *fëmf* « cinq », *keye te fëmse* « vers cinq heures »; *tsvëlf ayer* « douze œufs », mais *tsvëlf*, « midi, minuit ». Après 12, on recommence à dire *tritş* « 13 », *tsvãnsik* « 20 », *hõnrt* « 100 », *tõysik* « 1000 » en toute position; *hõnrti* et *tõysiki* signifient « des centaines, des milliers ».

5. Les indéfinis construits sur l'interrogatif (supra n° 106) sont : nomin.-acc. *ëpr* « quelqu'un », dat. *ëpni*; nt. *ëpes* et *ëps* « quelque chose », indéclinable; adverbe *ëpe* « par hasard » (< nhd. *etwã*, supra n° 53, 3°b), et devant voyelle *ëpe-n-*, supra n° 57, 4°. Les négatifs sont, respectivement, *niãme* « personne », et *niks* « rien », indéclinables. Les autres indéfinis ne relèvent que du Lexique.

## CHAPITRE II

## CONJUGAISON

**108.** Les éléments de la conjugaison sont beaucoup mieux conservés en colm. que ceux de la déclinaison. Ils ont toutefois subi un déchet très notable, commun d'ailleurs à tout l'alaman moderne, par la totale disparition du prétérit, d'où résulte l'absence d'une forme simple pour l'expression de l'imparfait et passé historique et, la plupart du temps aussi, du conditionnel. Les catégories ainsi perdues ont été suppléées par un abondant développement de locutions verbales périphrastiques.

Mais la grande classification des verbes germaniques en « forts » et « faibles » est demeurée intacte, sauf quelques altérations de détail, et c'est par elle qu'il convient d'ouvrir la matière de la conjugaison, pour faire apprécier la continuité historique de l'admirable apophonie indo-européenne jusqu'aux plus humbles patois contemporains.

Section I<sup>re</sup>. — CLASSIFICATION DES VERBES

**109.** Le vb. colm. n'ayant plus de parfait à l'indicatif, et n'ayant même conservé la forme de ce temps que très exceptionnellement au subjonctif (infra n° 118), on n'en déterminera le classement que sur la base du participe passé à sens passif, lequel se termine en *-e* (< *-en*), avec ou sans apophonie, dans les verbes forts, et en *-t* (< *-et*), toujours sans apophonie, dans les verbes faibles. Observons au début qu'il n'est pas sans exemple que, par imitation de ce qui se passe aussi en nhd. pour les prétérito-présents (infra n° 112, 1), le ppe lui-même soit remplacé par l'infinitif dans

certaines verbes très usuels qui à leur tour se trouvent régir un infinitif : *t-miätr het mi lère streke* « ma mère m'a appris à tricoter », au lieu de *streke klërt* (= stricken gelehrt), par analogie de la tournure *si het khëne streke* « elle savait tricoter », etc., etc. <sup>1</sup>

1° Les verbes forts du dialecte sont, à peu de chose près, ceux de l'allemand classique, c'est-à-dire que cette catégorie n'a presque rien perdu ni gagné. En fait de déchet, je signale ici, par ordre d'importance : *hëve* « tenir », *khëpt* (jamais \**khöve*), au lieu de mhd. *gehaben* (gehoben); *ketrayt* « porté », analogique de *er trayt* « il porte » (Hebel écrit de même *treit* = getragen, v. g. p. 257); *kvept* « tissé » et *ksükt* « sucé », jamais \**kuöve* ni \**ksöye*; enfin, *kšpoyt* « craché » et *frvërt* « embrouillé ». Les autres cas, qui seront relevés au Lexique, proviennent de la contamination d'un verbe fort par le causatif faible correspondant : ainsi, *khänt* (= gehängt), sans distinction des types verbaux (hangen, hängen, henken); *klešt* « éteint » (gelöscht, erloschen), etc. Mais même cette nuance si délicate se maintient en général, et l'on ne confondra jamais, par exemple, *e kšvölene päke* « une joue enflée », avec *kšvëlti härtepsf* « pommes de terre qu'on a fait gonfler » [en les cuisant à l'eau dans leur pelure].

2° Inversement, pour les rares verbes faibles qui ont passé à la flexion forte, le phénomène peut se ranger sous trois chefs.

a) Parfois il n'est qu'apparent, en ce que le colm. montre un ppe fort venu du mhd. : *sälse* « saler » fait *ksälse* en toute fonction; *vöye* « peser » a pour ppe *kvöye*, qui évidemment relève de l'infinitif mhd. *wëgen*, « wägen, bewegen ».

b) Par analogie du ppe fort, soit qu'il ait ou n'ait pas un vocalisme différent de celui de l'infinitif, on constate la substitution de *-e* à *-t* final. — Avec apophonie : *lite* « sonner la cloche », *klete*, d'après *rite*, etc., infra n° 110 I; *venše* « souhaiter », et *tšente* « allumer », *kvonše* et *āketsonte*, d'après *pente*, etc., infra n° 110 III, 1. — Sans apophonie : *roye* « se repentir » et *tröye* « menacer », *kröye* et *ketröye*, d'après *kšpoye*, infra n° 110 I; on dit bien *s-hët kšlōst* « il a grêlé », mais *kšlōse* (d'après *šliāse*, infra n° 110 II) ne répugne pas au sentiment linguistique.

c) Quand le radical du vb. faible se termine en *t* (supra n° 12, 5°), le ppe se trouve avoir une syllabe de moins que l'infinitif, et ordinairement il se maintient ainsi : *rešte* « apprêter » et *rëte* « parler »

font *krēst* et *krēt*. Mais l'équilibre a été rétabli, par l'addition artificielle d'un *-e* de participe fort, dans *hīrōte* « épouser », *khīrōte* (peut-être d'après *krōte* < mhd. *gerāten*).

§ I<sup>er</sup>. — VERBES FORTS.

**110.** Les sept classes de la grammaire historique sont représentées en colm. par des types qui, du moins au point de vue de la quantité de la voyelle, sont souvent plus purs même qu'en nhd.

I. Voyelles radicales : inf. *ī* (< mhd. *ī* > nhd. *ei*), abrégé en colm. devant une sourde du mhd., supra n° 34, 2°; ppe *ē* (< mhd. *i* > nhd. *i* ou *ie*), jamais allongé en colm. : ainsi, non seulement *rite* *krēte* « chevauché », *krife* *kekreſe* « saisi », *šise* *kšese*, etc.; mais encore *lite* *klēte* « souffert », *šnīte* *kšnēte* « coupé »; et enfin *plīve* (et *plī*) *kepleve* « resté », *šrīve* *kšreve* « écrit », etc., toujours sans allongement de l'*ē*. Le présent a naturellement le vocalisme de l'infinitif : *er rit*, *ēr plit*, *i lit*, *i šrīp*, etc.

Le vb. *štīke* « monter », qui n'est d'ailleurs pas fort usité au ppe, ne fait pas \**kšteye* régulier (supra n° 15, 1°), mais *kštīke* par transport pur et simple du vocalisme de l'inf. Les deux verbes *šreje* « crier » (< mhd. *schriēn*) et *špoye* « cracher » (< mhd. *spūwen* doublet de *spūwen*) font respectivement *kšroye* (mhd. *geschriūwen*) et \**kšpoye* (< mhd. *gespūwen*); mais ce dernier a cédé devant un ppe faible *kšpoyt*.

II. Voyelles radicales : inf. *iā* (< mhd. *ie* > nhd. *ie*), très nettement diphtongué; ppe *ō*, presque jamais allongé : *šliāse* *kšlōse* « fermé à clef », *šliāse* *kšōse* « blessé par une arme de jet », *frpīāte* *frpōte* « prohibé », *tsiāye* *ketsōye* « tiré »; toutefois *fliāye* *kflōye* « volé ». Présent : *i šliāš*, *te šliāš*, *er šliāst*, *mŷ šliāse*, etc., sans aucune survivance de l'ancienne métaphonie du sg. (flegst, flengt). Le type à voyelle radicale *ū* n'est plus représenté que par un vb., qui même en a opéré l'abrégement : *sūfe* *ksofe* « bu »; car *sūke* « sucer » est faible, supra n° 109, 1°.

III. 1. Voyelles radicales : inf. *ē* (< mhd. *i* > nhd. *i*), suivi de nasale + consonne, mais la consonne parfois absorbée dans la nasale, supra n° 49, 3°; ppe *ō* (< mhd. *u* > nhd. *u*) : *pente* *kepōnte* « lié », *fente* *kfōnte* « trouvé », *señe* *ksoñe* « chanté », *treñke* *ketronke* « bu »; le présent, comme l'infinitif.



2. Voyelles radicales : inf. *a* (< mhd. *ê* > nhd. *e*), suivi de liquide + consonne; ppe *o* (< mhd. *o* > nhd. *o*) : *halfe khölfe* « aidé », *varfe kvorfe* « jeté », *štarve kštorve* « mort »; allongé dans *pfāle*, d'où *o* dans *pfōle* « commandé », supra n° 17, 2° (mhd. *bevēlhen bevolhen*). Le présent a colm. *ē* (< mhd. *i* > nhd. *i*) dans tout le sg. comme en mhd., et non pas seulement à sg. 2 et 3 comme en nhd. : *i helf* « j'aide » (mhd. *hilfe*), *te verfs* « tu jettes », *er šterpt* « il meurt », cf. *si štarve* « ils meurent »; allongé, *i pfēl* « j'ordonne ». Mais le vb. *vāre* « devenir » (< mhd. *wērden*) fait : *i vōr*, *te vōrš*, *er vort*, *mŕ vāre*, etc., supra n° 10, 5°, et la note; ppe *vōre*.

IV. Voyelles radicales : inf. *a* (< mhd. *ē* > nhd. *e*), plus rarement allongé en colm. qu'en nhd.; ppe, mhd. *o*, scindé en colm. *o*, *o* et *ō*, suivant le voisinage : *trafe ketrofe* « atteint », *praŕe keproŕe* « brisé »; *name knōme* « pris »; *šāre kšōre* « tondu », *kepōre* « né ». Le présent, comme dans la classe III 2 : *i nēm* (< mhd. *nime*), *i tref*, etc.; mais sans métaphonie dans *er fāŕt* « il fait de l'escrime », *i treš* « je bats en grange », *te lēš* « tu éteins », etc., d'autant que ce dernier a aussi le vocalisme du causatif (supra nos 23, 2°, et 109, 1°).

Ahd. *quēman* > mhd. *komen* a partout introduit l'*o* du ppe, régulier devant nasale : *khōme*, « venir, venu ».

V. Voyelle radicale : inf. et ppe *a* (< mhd. *ē* > nhd. *e*), éventuellement allongé devant consonne simple : *ase kase* « mangé » (< mhd. *gēzzen*), *frkase*, « oublier, oublié »; *sā* « voir » et *ksā* « vu », *kā* « donner, donné » (supra n° 49, 2° b), *lāse klāse* « lu », etc. Le présent, comme plus haut : *iŕ es* « je mange »; allongé, *i sē*, et ordinairement *i ksē* (< mhd. *gesihe*) « je vois »; mais, sans métaphonie, *i lās* « je lis », *te lās*, *er lāst*, *mŕ lāse*, etc.

Le type à voyelle radicale mhd. *i* > colm. *ē* est représenté par : *setse ksase* « assis »; *pete kepatē* « prié », partiellement confondu avec le vb. faible *patē* (= *beten*) et *kepat* (= *gebetet*); *leye* (supra nos 4 II et 15, 1°), *klāye* « couché », bien distinct du causatif *laye klayt*.

VI. Voyelle radicale : inf. et ppe *ā* (< mhd. *a* > nhd. *a*), ordinairement allongé comme en nhd. : *šlāye* (et *šlā*) « battre », *kšlāye* « battu »; *lāte klāte* « chargé », etc.; le vb. mhd. *standen* a disparu comme en nhd., ne laissant que son ppe *kštānte*, qui est entré dans le système de *štē* (= *stehen*). Au présent, la métaphonie ancienne de sg. 2 et 3 ne s'est conservée que dans *te šlēš* « tu bats », *er šlēt*

« il bat », avec absorption du *y* dans la voyelle ; partout ailleurs, *te pãrŝ* « tu cuis », *er fãrt* « il va en voiture », *s-khõrn vãkst* « le blé pousse », etc. ; sur *er trayt* « il porte », cf. supra n° 7, 6° ; sur la métaphonie, d'ailleurs générale et récente de *vaše* « laver », *i vaš*, *te vaš*, *er vašt*, ppe *kvaše*, supra n° 23, 1°.

Le vb. *šãfe*, ne signifiant jamais que « travailler », et non « créer », fait au ppe *kšãft* ; quant à son doublet *šepfe* (*kšepft*), il ne signifie que « puiser ». Des deux autres verbes de cette classe à inf. métaphonique, l'un a passé à la conjugaison faible, *heve khept*, supra n° 109, 1° ; l'autre, *švëre* « jurer », a le même vocalisme allongé qu'en nhd., *kšvõre*.

VII. Voyelle radicale de nature diverse, mais toujours semblable à l'inf. et au ppe : *hãlte* « tenir » *khãlte*, *prõte* « rôtir » *keprõte*, *štõse* « pousser » *kštõse*, *hayse* « s'appeler » *khayse*, *šayte* « se séparer » *kšayte*, etc. Les seules exceptions sont : *riãfe* « appeler » (< mhd. *rüefen*), qui a la métaphonie à l'infinitif et au présent, mais non pas au ppe *krüãfe* (< mhd. *geruofen*), et *loyfe* « courir », qui fait *klofe* (< mhd. *geloffen*, et non *geloufen*). Le présent, comme dans la classe VI : *er hãlt* « il tient » ; *er loyft*, *ãvy te fãñš-ne võl*, « il court, mais tu le rattraperas bien ».

La forme *kãne* (= *gegangen*), qui, comme en nhd., sert de ppe à *kë* (= *gehen*), n'est toutefois pas aussi isolée qu'en nhd. : indépendamment du parfait, conservé en tant que subjonctif et conditionnel (infra n° 118, 1°), la locution *i kãn* « je vais » existe encore, quoique vieillie, et en tout cas l'impératif *kãn nõme* « gehe nur » est au moins aussi usuel que *kë* « tu peux t'en aller ».

## § 2. — VERBES FAIBLES.

**111.** Le verbe faible étant aujourd'hui perçu par le sens linguistique de tout sujet parlant allemand comme la norme même de la conjugaison, il va sans dire qu'en colm. plus encore qu'en nhd., il s'est nivelé et réduit au minimum d'irrégularités : il n'y présente donc presque plus aucune particularité intéressante et n'appelle que de brèves observations (cf. supra n° 109, 2°).

1° L'ancienne alternance de vocalisme, résultant de ce que le présent et l'infinitif présentaient une métaphonie partiellement sans

application au ppe, soit le type ahd. *brennen* « brûler » et *gibrēnnit*, mais *gibrantēr*, a été si rigoureusement uniformisée, par extension de la métaphonie au ppe lui-même, que la classe dite en nhd. des verbes « mixtes » peut être tenue en colm. pour inexistante : ainsi, *prane* « brûler » (= *brennen*) et *keprant* (= \**gebrennt*), *rane* « courir » et *krant*, *ernane* « nommer » [à un emploi] et *ernant*, etc. Seuls ont survécu : *frvānt* « propinquus », évidemment parce qu'il a cessé de bonne heure d'appartenir au système du vb. *vante* (= *wenden*), et *pekhānt* au sens de substantif-adjectif (fr. « une connaissance »), par une raison analogue, quoique son rapport avec le vb. *khane* soit encore saisi. Des deux verbes où la modification vocalique, par suite d'allongement germanique, est encore plus ancienne et plus profonde, *prene* a gardé son ppe historique *keprōht* « apporté » (< mhd. *gebrāht*), mais *tanke* n'a pas résisté au nivellement et s'est créé un ppe nouveau *ketant* « pensé ».

2° Bien que l'indice initial *ke-* ou *k-* du ppe disparaisse assez souvent par voie phonétique (supra n° 12, 1°), il n'en est pas moins perçu comme partie intégrante de cette forme verbale<sup>1</sup>. Il en résulte que même les verbes faibles provenus d'emprunt récent s'ornent assez souvent de ce préfixe : on dit bien, comme en nhd., *pohtstepiärt* « épelé », et aussi *emfetiärt* « invité », *prasiärt* « urgent » (= *pressirt*), *terānsiärt* « importuné », *tešpetiärt* « disputé » ; mais on peut dire aussi *ketēšpetiärt*, et l'on dit couramment *kšpātsiärt* « promené », *klāksiärt* « purgé », *er het si ketrompiärt* « il s'est trompé », *ta khārl eš kār onkseniärt* (= *ist gar \*un-ge-ge-nirt*) « voilà un gaillard qui ne se gêne pas, bien malappris », etc.

### § 3. — AUTRES TYPES VERBAUX.

**112.** Les types aberrants par quelque raison que ce soit appartiennent surtout au Lexique ; mais il convient d'en indiquer ici les particularités au moins les plus saillantes.

1. Prétérito-présents. — a) Les types conservés par le colm. sont, dans l'ordre habituel d'énumération des grammaires historiques : *veše* « savoir », *kone* « donner volontiers », *terfe* « avoir la permission de », *khene* « pouvoir », *sple* « être obligé de », *miāse* ou *miā* « être contraint de » ; le vb. mhd. *mügen* n'a plus guère que le parfait du

subjonctif, *i mēxt*. — b) Tous ces verbes ont le ppe semblable à l'infinitif, sauf *kvēst* « su ». — c) Ils ont aussi un parfait du subjonctif, qui fait fonction de conditionnel, infra n° 118, 3°. — d) La conjugaison du présent ne diffère pas de celle du mhd. et nhd., c'est-à-dire que sg. 3 est semblable à sg. 1 (*er tērf*, *er khā*, *er sōl*, *er müas*), excepté dans *er vāyst* « il sait ».

2. Le vb. *vēle* « vouloir » fait : ppe comme inf., *er hēt pārtū net vēle*<sup>1</sup> « il n'a absolument pas voulu » ; présent *i vēl*, *er vēl*, *mī vēle*, etc. ; sg. 2 *t-vēt*, plus pur qu'en nhd., reproduit curieusement mhd. *wilt*. Cf. supra n° 49, 5°, et voir infra n° 118, 3°.

3. Le vb. *sē* « être » (*i pēn*, *te pēs*, *er ēs*, *mī sēn*, etc.) fait au ppe *ksē* (< mhd. *gesīn*, supra n° 34, 5°) et se conjugue comme en nhd.

4. Les anciens verbes radicaux, *tūa* « faire », *kē* « aller », *štē* « se tenir », n'ont naturellement plus que leur ppe qui les distingue de la conjugaison ordinaire : *ketō* « fait », *kāne*, *kstānte*.

5. Les formes contractes (ahd. *segis* > mhd. *seist*, etc.) sont encore représentées en colm. par quelques survivances : *te sayš* « tu dis », *te trays* « tu portes » ; *er sayt*, *er trayt*, etc.

6. Les deux principaux verbes syncopés sont, comme en mhd., *hā* « avoir » et *lō* « laisser », ppes *khēt* et *klō*. On y joindra *miāse* > *miā* (supra 1)<sup>2</sup> et l'on en cherchera la flexion au Lexique.

## Section II. — MODES, TEMPS ET DÉSINENCES.

**113.** Vu le fort déchet des temps et même des désinences, il y a lieu de les étudier ici en fonction des modes. En dehors de l'infinitif, qui est hors de cause, du participe passé dont on a vu la formation (supra nos 109-112), et du participe présent, très peu usité et toujours caractérisé par un simple *-t* (< *-nd-*, supra n° 58, 1° c), nous distinguons dans notre dialecte les trois modes usuels du germanique : indicatif, impératif et subjonctif.

§ 1<sup>er</sup>. — INDICATIF.

**114.** L'indicatif n'a conservé qu'un seul temps simple, le présent, dont le vocalisme radical, en tant qu'il diffère de celui de l'infinitif, a trouvé place au n° 110. Restent les désinences.

I. Sg. 1, toujours sans désinence, par chute de mhd. *-e* final, supra n° 12, 4° : *i nem* « je prends », *i fent* « je trouve », *i plī* « je reste », etc., comme *i kē* « je vais » ; *i lēr* « j'enseigne » et « j'apprends », *i māχ* « je fais », *i špātsiār* « je me promène », etc.

Sg. 2, désinence *-š*, supra n° 48, 1° c, partout propagée : *te peš* « tu es », *te heš* « tu as », *te nemš* « tu prends », *te fentš* > *fensš* (supra n° 49, 1° a) « tu trouves » ; *te māχš* « tu fais » ; *te vaysš* « tu sais », *te khāš* « tu peux », *te terfš*, *te müšš*, etc.

Sg. 3, désinence *-t*, partout propagée, sauf dans les prétérito-présents, supra n° 112, 1 d : *er nemt* « il prend », *s-kēt* « cela va », *s-keṭ* (= *es giebt*) « il y a », *si lērt* « elle apprend ». Disparue quand le radical du vb. se termine en dentale : *er rit* « il monte à cheval », *mṛ ret* « on parle », *si fent-s* (> *fens*) *net* « elle ne le trouve pas », *s-petit yō niks* « cela est insignifiant » (= *es bedeutet ja nichts*), etc., supra n° 12, 5°. Supprimée aussi dans *er eš* « il est », sans doute par influence analogique de *te peš*.

II. Pl. 1 : en fin de syllabe atone, *-e* (< mhd. *-en* > nhd. *-en*), mais avec réapparition constante de l'*n* final en liaison devant voyelle, *mṛ name si* « nous les prenons » et *mṛ name-n-eyχ* « nous vous prenons », supra n° 57, 1°-2° ; après voyelle accentuée, *-n*, v. g. *mṛ kan* « nous donnons » comme *mṛ kan-nū* « nous lui donnons », *mṛ sen* « nous sommes », *mṛ han* « nous avons », *mṛ miðn* « il faut que nous », etc., supra n° 56, 7°. Cette alternance phonétique constante se reproduit invariablement de même à pl. 2 et 3.

Pl. 2 : comme pl. 1, mais représentant évidemment mhd. *-ent*, que l'alaman, comme on sait, a fait passer de pl. 3 à pl. 2 (*ir nēment* d'après *si nēment*). Postérieurement, vers le début du nhd., la finale de pl. 3 a perdu son *t* final par analogie de celle du subjonctif, et la désinence alamane de pl. 2 l'a fidèlement suivie dans son évolution, en sorte que le colm. n'a qu'une forme pour le pluriel : *er kēn*

« vous allez », *er miðn* « il faut que vous », *er sēn* « vous êtes » ; *er name*, etc.

Pl. 3 : *si sēn* « ils sont », etc., cf. pl. 2.

§ 2. — IMPÉRATIF.

**115.** L'impératif n'a également qu'un temps, et au surplus se compose en majorité, comme en *nhd.*, d'emprunts au subjonctif.

I. Sg. 2, phonétiquement sans désinence, soit que le *mhd.* ait eu ou non l'-*e* final : *lēr* « étudie », *khōz* « cuis » (supra n° 114, I, 1) ; *pēt* « lie », *trēnk* « bois ». Dans les classes III 2, IV et V de verbes forts, le vocalisme radical est naturellement le même que celui du sg. du présent : *verf* « jette », *nēm* « prends », *ēs* « mange ».

Sg. 3, qui appartient au subjonctif, n'est employé que par semi-politesse (supra n° 101, n. 3), et de cet usage unique résulte une curieuse contamination grammaticale : la forme, qui en *colm.* ne saurait avoir de désinence (*mhd.* -*e* > *nhd.* -*e*) prend, dans les verbes à vocalisme variable, le vocalisme radical de sg. 2, également sans désinence, qu'elle remplace. A une servante on dira : *khatele, nēm si tʀ pāse, ɔn fāy si fɔr tʀ tēr*, « Catherine, prenez le balai, et balayez devant la porte ». Or la correction exige évidemment \* *nam si* (< *mhd.* *nēme si*), qui ne se dit jamais. Bien plus, la corruption peut aller jusqu'à faire dire *nēm t si*, avec une désinence de sg. 3 comme si le vb. était à l'indicatif.

II. Pl. 1 : *name mʀ*<sup>1</sup> « prenons », etc., supra n° 114, II, 1.

Pl. 2 : *name*, comme pl. 1, mais toujours sans pronom ; après voyelle accentuée, *kan* « donnez », *kēn* « allez », etc., sans plus aucune trace de l'ancien -*et* final, supra n° 114, II, 2.

Pl. 3 : *name si, kan si*, etc., supra n° 114, II, 3.

§ 3. — SUBJONCTIF.

**116.** Les désinences personnelles du subjonctif sont naturellement, comme en *nhd.*, les mêmes que celles de l'indicatif, à la similitude près de sg. 1 et sg. 3, qui dès lors en *colm.* sont sans désinence. Type de conjugaison : (présent) *i sey* « je sois », *te seys*, *er sey, mʀ seye*, etc. ; (imparfait) *i vār* « je fusse », *te vārš, er vār*,

*m̄ vāre*, etc. On voit que le mode a gardé ses deux temps simples, mais non pas, tant s'en faut, dans tous les verbes.

**117.** I. Présent. — Le présent du subjonctif, surtout, est très médiocrement représenté; car l'emploi en est nécessairement fort restreint dans les idiomes populaires, et dès lors la conscience tend à s'en effacer. En effet, il n'y saurait apparaître que : a) dans les formules de souhait et en proposition subordonnée de finalité; b) en discours indirect; c) en fonction d'impératif, cf. supra n° 115.

Cela posé, l'extrême similitude du présent du subjonctif et du présent de l'indicatif, partout ailleurs que dans les verbes *sē* et *hā*, était évidemment peu favorable à la conservation du premier de ces temps. Aussi peut-on résumer en peu de mots ce qu'il en reste dans l'usage.

1° Le subjonctif *sey* « soit » est très usité en toute fonction : a) *kot sey m̄ knātik!* « que Dieu ait merci de moi! », mais on dit à l'indicatif *tās te-n-em̄l tsfrēte pēs* « pour qu'une bonne fois tu sois satisfait » bien plutôt que *seyš*; b) *m̄ hēt m̄ ksayt er sey ākhōme* « on m'a dit qu'il était arrivé »; c) *sey tan fr̄nemftik* « sois donc raisonnable », etc., etc.

2° Le vb. *hā* a en alaman une forme de subjonctif, mhd. *hebege* > *heige* > colm. *hayk*, qui ne s'emploie que dans le discours indirect : *m̄ maynt te haykš khē plūat en te-n-ōtre* « on dirait que tu n'as pas de sang dans les veines ».

3° La forme du subjonctif, reconnaissable à l'absence de désinence en sg. 3, ne subsiste plus, pour les autres verbes, que dans quelques formules de souhait consacrées par l'usage : *say i kot* « Dieu vous bénisse! »; *hālfikot!* (= mhd. *hēlfe iu Got!*) souhait à quelqu'un qui éternue; *phīātikot!* (= mhd. *behiute dich Got!*) « à Dieu ne plaise! »; *hōl ti t̄ t̄yfl!* « le diable t'emporte! » (rare, cf. infra 4° a); *ay se šlāt t̄ p̄m̄ tri!* Mg. 65 (euphémisme pour *t̄ntr̄*) « que le tonnerre l'écrase! ». Ici même, comme à l'impératif (supra n° 115, I, 3), la contamination de l'indicatif est intervenue : on lit Mg. 66 *šlāt si-χ var v̄l!* « se batte qui voudra! »

4° Ailleurs qu'en phrase toute faite, le subjonctif est suppléé : — a) en formule de souhait, par une périphrase que fournit le vb. *sōle* « devoir », v. g. *kot sōl ti tr̄šte!* « Dieu te console! » *t̄*

*teyfl sol-ne hôle!* « le diable l'emporte! » — b) en discours indirect, tout simplement par l'indicatif, v. g. *m̄ sayt er kh̄omt m̄orn* « on dit qu'il viendra demain », *kl̄oyps̄ i v̄or e n̄âr?* « crois-tu que je devienne fou? » > est-ce que tu te gausse de moi? »; — c) pour l'impératif, cf. supra n° 115.

**118.** II. Imparfait. — L'imparfait du subjonctif est beaucoup mieux conservé que le présent; mais l'usage en est tout différent. Il ne saurait, en effet, jouer le rôle d'impératif, ni non plus figurer en discours indirect, puisque le discours direct ne connaît plus l'imparfait de l'indicatif. Restent donc seulement les formules de souhait et les propositions de finalité: *v̄âr i!* « fussé-je! » *hat i!* « eussé-je! » *i v̄ot te v̄ârš v̄or t̄y p̄safs̄ v̄âkst!* « je voudrais que tu fusses là où croît le poivre! » (aux pays lointains, à tous les diables). Ces locutions sont communes, mais souvent aussi remplacées par la formule conditionnelle: *van i n̄or v̄âr* « si seulement j'étais », *van te n̄or v̄ârš*, etc. Car c'est ici, comme en nhd., la fonction conditionnelle qui demeure l'essentielle raison d'être du maintien de ce temps; et cela, bien entendu, dans l'une et l'autre proposition de l'expression conditionnelle: *van i n̄or t̄oysik liv̄r rante hat, se v̄âr i tsfr̄ête*, « si j'avais seulement mille francs de rentes, je serais satisfait »; *van er kiñt* (infra 5°), « s'il allait », etc.<sup>1</sup>

La conséquence de cette adaptation presque exclusive, c'est que le colm. n'a pu conserver que les imparfaits de subjonctif très usuels qui en nhd. sont pratiquement propres à assumer le rôle de conditionnel. Or ceux-ci sont, comme on sait, en assez petit nombre, que le colm. réduit encore. On se bornera ici à énumérer les plus usités. La loi de formation est exactement la même qu'en mhd., avec une grave contamination en plus.

1° Verbes forts: *i n̄âm* (< mhd. *naeme*) « je prendrais », *i kh̄âm* « je viendrais »; *i v̄âr* « je serais », *i s̄â* « je verrais », *i k̄âp* « je donnerais » (mais cf. infra 5°); *i kiñt* « j'irais ».

2° Verbe faible: un seul, *i hat* « j'aurais ».

3° Prétérito-présents et assimilés: *i v̄est* « je saurais », *i kh̄ent* « je pourrais », *i s̄ot* « je devrais », *i m̄eçt* « il se pourrait que je » ou « je voudrais bien », *i miðst* « il faudrait que je », mais cf. infra n° 123, I; *i v̄ot* « je voudrais ».



4° Verbe radical : un seul, *i tat* « je ferais » (< mhd. *taete*), avec abrègement très probablement analogique de *i hat*.

5° Le grand nombre relatif et le caractère fort usuel des formes de conditionnel à *-t* final a amené l'addition abusive de ce *-t* à plusieurs imparfaits de verbes forts<sup>2</sup> : *i khāmt*, *i kiðnt*, et toujours au pl., *si khāmtē*, *si kiðntē*. Ainsi a été créée aussi une forme de conditionnel *i kat* (= mhd. \**gaebte*), qui d'ailleurs ne signifie jamais plus « je donnerais », mais sert d'auxiliaire dans la conjugaison périphrastique, infra n° 123, 3.

### Section III. — PÉRIPHRASES VERBALES.

**119.** La conjugaison par auxiliaires, qui remédie à l'insuffisance de la conjugaison simple, s'applique, en colm. comme en nhd., aux trois catégories du temps, du mode et de l'aspect verbaux.

#### § 1<sup>er</sup>. — TEMPS PÉRIPHRASTIQUES.

**120.** I. Passé. — 1. La complète disparition du passé historique a eu tout à la fois pour cause et conséquence le développement considérable du passé par les auxiliaires « être » et « avoir ». La répartition des verbes entre ces deux auxiliaires est, si je ne me trompe, exactement la même en colm. qu'en nhd. : *i hā ksayt*, « ich sagte, ich habe gesagt », sans distinction ; *te heš kmaynt*, « tu as cru, tu croyais » ; *er heš kloye* « il a menti », *mṛ han kšreve* « nous avons écrit », etc. ; *i pen kāne*, « ich ging, ich bin gegangen », sans distinction ; *te peš klofe*, « tu courais, tu as couru » ; *er eš kšprone* « il a sauté », *mṛ sen khome* « nous sommes venus », etc.

2. Lorsqu'il est nécessaire de préciser la notion de l'imparfait d'habitude, on le fait par l'addition d'un adverbe *āls*, qui au surplus nuance de même le présent<sup>1</sup> : *er eš āls ām sōntik tsq ōns khome* « il venait chez nous le dimanche » ; sans *āls*, la phrase signifierait « il est venu chez nous dimanche dernier », et ce contraste est constant.

3. Par le même procédé, en joignant à un ppe l'imparfait du subjonctif de l'un de ces auxiliaires (supra n° 118, 1°-2°), on

obtient un plus-que-parfait du subjonctif ou conditionnel passé : *bat-i-s kvest!* « si je l'avais su! » *te hats sple-n-ântvorte* « tu aurais dû répondre » ; *m̄ hate šp kbene vārte* « nous aurions déjà pu attendre » (c'est en vain que nous aurions attendu) ; *van i net t̄p̄i* (= *dabei kse vār, vār er kfāle*, « si je n'avais pas été là, il serait tombé ».

4. Mais le plus-que-parfait de l'indicatif, lorsqu'il est absolument nécessaire de l'exprimer, exige naturellement une cascade d'auxiliaires : *er het ketronke khet* « il avait bu ».

**121.** II. Futur. — 1. Au moins aussi volontiers que le *nhd.*, le *colm.* rend l'idée du futur par le simple présent : *morn rays i āp*, « demain je pars en voyage » ; *van er pfise, se señ i nem*, « si vous sifflez, je ne chanterai plus ». Mais, pour préciser la notion du futur, on emploie l'infinitif régi par l'auxiliaire *vāre* (= *werden*) : *te vōrs ti šp štīpre*, « tu sauras bien faire effort, te tirer d'affaire » ; *s-vort ti-n-emōl roye*, « tu t'en repentiras un jour ». Il va de soi que ce vb. peut aussi se servir de futur à lui-même : *va-m̄ si trūs liān, vāre si nās*, « si nous les laissons dehors, ils se mouilleront » ; *van te-n-em trak vātš, vōrs kfetst*, « si tu vas patauger dans la boue, tu auras le fouet »<sup>1</sup>. Enfin, l'emploi usuel de cet auxiliaire incolore n'exclut pas plus qu'en *nhd.* celui d'autres verbes à signification future plus nuancée : *ev̄rmorn sple si ākhōme*, « c'est après-demain qu'ils arrivent » [obligatoirement] ; *vārt i vel t̄...!* (= *wart', ich will dir...!*), « quos ego... », menace ; *yō, van te prāf pēs, tērfš* (= *darfst*) *met*, « oui, si tu es sage, tu viendras avec [moi, nous], je t'emmènerai », etc.

2. La combinaison de l'auxiliaire *vāre* avec ceux du passé (n° 120) donne au *colm.* un futur antérieur, qui y a surtout, comme en *nhd.*, le sens de passé dubitatif : *er vort e šēple* (= *ein Schöpplein*) *ts-fil ketronke hā*, « il aura bu un coup de trop = je crois bien qu'il a bu... »

## § 2. — MODES PÉRIPHRASTIQUES.

**122.** I. Indicatif. — Extrêmement usitée est une périphrase qui, comme en *nhd.*, a pour base l'emploi de l'auxiliaire *mhd.* *tuon*, et pour effet d'appuyer, d'appeler l'attention sur l'affirmation énoncée : *i tūa-s netse*, « je le mouille », en décrivant avec soin une série

d'opérations à laquelle on soumet l'objet en question ; *ix tüə-s ayketlik layke*, « moi, je le nie expressément ».

II. Impératif et subjonctif. — On a vu (n° 117, 4°) les périphrases qui sont de nature à suppléer le subjonctif. Quant à celle du nhd. par « *lasst uns...* », elle est inconnue à l'impératif colmarien.

**123.** III. Conditionnel. — 1. Parmi les quatre types de conditionnel de notre dialecte, il en vient tout d'abord un si simple en apparence, qu'il ne semble pas périphrastique et résiste à l'analyse. Il existe surtout pour les verbes qui ont déjà un conditionnel simple (supra n° 118), et consiste dans l'addition à celui-ci d'une syllabe *-ikt* ou *-it* qui fait corps avec le verbe. Je donne de l'une et de l'autre forme les principaux exemples relevés dans Mangold : *terftikt* Mg. 12 « aurait loisir de », *vertikt* Mg. 98 « deviendrait » ; *vertit* Mg. 81 « deviendrait », *vestit* Mg. 34 « saurait », *miðsttit* Mg. 83 « serait contraint de », mais *miðsttikt* est également d'emploi tout à fait courant.

Cette affixation a un double avantage. Elle insiste sur la notion du conditionnel pour les verbes qui ont un conditionnel sans périphrase : ainsi *vest* « saurait » (= *wüsste*) Mg. 49 se comprend fort bien, mais *vestit* est plus clair ; d'autre part, *\*terft* et *\*vert* le sont si peu, qu'ils ont été partout remplacés dans l'usage par *terftit* et *vertit*. Mais, de plus, les verbes faibles, qui ne sauraient avoir de conditionnel simple, puisque l'imparfait du subjonctif s'y confond avec l'imparfait de l'indicatif, se procurent ainsi une forme concise de conditionnel par l'addition de l'affixe *-it* à leur imparfait indifférent : *vensttit* Mg. 76 « souhaiterait », *maynttit* Mg. 78 « penserait », *âberttit* Mg. 88 « écouterait ».

Cela posé, qu'est-ce enfin que cet affixe ? Je n'en ai trouvé d'explication nulle part<sup>1</sup>. Il est clair qu'on ne saurait songer au *-dēdjan* gotique. Si l'on en avait un instant la velléité, la forme à gutturale *-ikt* interdirait de s'y arrêter ; car il est évident que cette forme plus pleine est aussi la plus ancienne, et que le type *-it* provient d'allègement en syllabe atone (cf. supra n° 49, 4° e). Dès lors, on se trouve naturellement amené à penser au mhd. *iht*, qui a le sens de « *irgend* », et qui était parfaitement approprié à se placer après un conditionnel pour en renforcer le sens éventuel ou dubitatif : bref, *i vest-ikt* serait l'équivalent exact de « *ich wüsste \*icht* » et

signifierait « je saurais d'aventure ». Pour la phonétique, voir aussi n° 15, 2°, et la note 5 du n° 49.

Mais, autant la genèse de cette forme me paraît sûre, autant elle s'est obscurcie dans son évolution; car cet *-it* n'est plus un affixe, il est devenu un véritable « infixé » de conjugaison. Comme on disait *i vest* et *te vestš*, on a été tout naturellement amené, d'après *i vestit*, à dire aussi *te vestitš* Mg. 41 « tu saurais », et de même au pl. *mŕ vestite*, etc., quoique peu usité. On voit ainsi comment un mot primitivement indépendant, mais enclitique, peut s'enkyster en quelque sorte et perdre toute individualité.

2. Tous les verbes, soit qu'ils aient<sup>2</sup> ou non un conditionnel simple, peuvent se former un conditionnel périphrastique, au moyen du conditionnel *tat* (= mhd. *taete*, cf. supra n° 122 I) régissant l'infinitif : *van i-s-veše tat* « si je le savais » ; *tū tatš lūaye*, « c'est toi qui regarderais > tu serais bien étonné » ; *mŕ tat-s-ŕ ne-kloyve*, « il aurait beau le dire, on ne le croirait pas » ; *tið tate loyfe*, « en voilà qui courraient > se sauveraient », etc.

3. Aussi usuel, si je ne me trompe, que l'auxiliaire *tat*, mais jamais après *van* « si », est l'auxiliaire *kat*, qui se construit de même et dont on a vu l'origine, supra n° 118, 5°.

4. Quelquefois le conditionnel de *vele* « vouloir » joue très bien le rôle d'auxiliaire : *tiŕ, i vot ti ʝ met-re-n-ŕfik tōtšlāye*, « toi, mais je te tuerais d'un soufflet ».

5. Sur le passé du conditionnel, voir plus haut n° 120, 3.

### § 3. — ASPECTS PÉRIPHRASTIQUES.

**124.** L'expression des aspects verbaux est la même qu'en nhd.

I. L'aspect réfléchi s'exprime par le double pronom, sujet et régime : *i vaš mi* « je me lave », *te šamš ti* « tu as honte > tu es timide », *er frštekt si* « il se cache », etc. ; si l'on veut insister, on peut ajouter *salpšt*, dont l'emploi est pourtant assez rare.

II. L'aspect réciproque s'exprime de même, ou par *enāntŕ* (= einander) : *mŕ frštēn ʝns* ou *enāntŕ*, « nous nous entendons » ; si

*vele siχ šlā*, « ils veulent se battre » ; *šmōtse-n-enānty*, « embrassez-vous ».

III. L'aspect passif combine le ppe passé du vb. avec l'auxiliaire *vāre* (= werden) : *er vort kštrōft*, « on le punit, on le punira » ; *er eš kfāne vore*, « il a été pris, on l'a attrapé ».

## APPENDICE I

## LES FORMES HYBRIDES

**125.** On a pu se convaincre que le phonétisme de notre dialecte est en général d'une rare pureté, à ce point que la simple connaissance de l'allemand historique, accompagnée d'une stricte observation de nos lois phonétiques, permettrait de décalquer presque à coup sûr en colmarien n'importe quel mot ou quelle phrase de « bon allemand ». Quelques mots, toutefois, font exception, en ce qu'ils semblent avoir subi, surtout dans leur vocalisme, l'influence de cette dernière langue ou de dialectes qui s'en rapprochent davantage. C'est l'origine et le degré de cette influence que je voudrais essayer de préciser brièvement.

Bien que l'alsacien ait vécu aussi isolé que possible, durant deux siècles, de la souche dont il s'est séparé, trois causes de contamination, de très inégale importance, n'ont pas cessé d'agir sur lui et de gêner quelque peu son évolution normale : le voisinage, le livre, le culte.

La première est presque insignifiante. Sans doute, d'un bord à l'autre du Rhin, les relations sont demeurées continues, mais suivies et étroites seulement entre les riverains immédiats. Colmar est à trois lieues du fleuve : au temps des diligences et du roulage, cette faible distance suffisait amplement pour que la langue badoise, d'ailleurs peu différente de l'alsacien, demeurât à peu près confinée dans son domaine. Quant à l'allemand officiel, il n'a guère pu s'infiltrer par là que pendant la période antérieure au traité de Westphalie.

La littérature mérite plus d'attention : elle comprenait quelques ouvrages de piété ou d'économie domestique, les almanachs annuels, et surtout la presse quotidienne ou plutôt hebdomadaire. Tous les journaux alsaciens étaient bilingues, si même ils n'étaient entièrement rédigés en un allemand, sans doute de style médiocre,

mais d'orthographe irréprochable. A la veillée, le chef de famille en faisait parfois la lecture à haute voix, et se trouvait ainsi amené à prononcer les mots tels qu'il les voyait écrits, c'est-à-dire en *hÿtits*. Mais, outre qu'il lui arrivait d'être embarrassé de le faire, il se voyait souvent contraint, pour s'accommoder à l'oreille de son auditoire, de les traduire en phonétisme alsacien, et cette transposition jargonante ne laissait pas de produire les plus étranges effets, dont on va juger dans un instant.

Mais le rôle capital, dans l'hybridation, appartient à coup sûr à ce qu'on nomme en pays protestant le *pâstÿretaytš*, à la langue à la fois relevée et populaire du sermon catholique, du prêche luthérien et de la prière en commun. Ma mère, très pieuse, m'emmenait parfois, tout enfant, à la récitation du rosaire, et les syllabes de la Salutation Angélique, mille fois répétées à mon oreille, ont laissé dans ma mémoire une empreinte malheureusement intranscriptible dans sa rigoureuse justesse. En voici la clausule : ...*tù piš kepeñetayt ontz tene vayvz, on kepeñetayt is ti frÿxt taynes laypes. Hayliçi Mâryâ, müatç kôtes, pet fer ons, ârme süntr, yetš ont en tr štont onseres âpsterves, âmen*. Cette simple phrase n'appelle pas moins de trois observations essentielles.

1° On remarquera d'abord le caractère disparate de la représentation. Dans *laypes* (= Leibes), le *b* allemand subsiste sous la forme *p*, tandis que, dans *vayvz* (= Weibern), l'association d'idées avec le terme alsacien très usuel *vîvz* amène la concordance, régulière par ailleurs, mhd. *b* > colm. *v*. On attendrait *pat* « prie » (= bete); mais il y a eu contamination de l'*e* de ce dernier mot avec celui de *pet* (= bitte). L'*i* bref allemand, tantôt reste *i*, tantôt se change régulièrement en *ç* colm., suivant des hasards de rythme ou d'accentuation qu'il serait trop long d'essayer de démêler.

2° En général, cependant, les phonèmes allemands que le dialecte possède dans d'autres mots, restent intacts dans ceux-ci : il dira *laypes* et non *lîpes*, *âpsterves* et non *âpstarves*, parce que la voyelle *ç* et la diphtongue *ay* lui sont familières; il assombrit seulement l'*a* allemand en *â*. Mais, n'ayant pas d'*u*, il dira *frÿxt*, et non *fruyt*, quoique un effort de plus l'ait amené à prononcer presque un *u* franc dans *tù* (= du), syllabe que le rythme fait nettement ressortir. De même, il dira *piš* et *iš*, parce que le groupe *st* y est, sinon tout à

fait inconnu, au moins d'une rareté exceptionnelle (supra n° 80) <sup>1</sup>.

3° Enfin, ce qui se dégage surtout, pour le récitant, d'une semblable récitation, c'est la conscience confuse d'une concordance déterminée entre la langue noble et celle de tous les jours, c'est la conclusion que, pour parler correctement, il faut remplacer tel son du dialecte par tel autre son du « bon allemand ». De là, l'intrusion de locutions absolument contraires au phonétisme du dialecte : l'exclamation de surprise, d'indignation ou de pitié, *mayn kot!* (jamais *\*mi kot*) « mon Dieu ! » ; une locution tombée de la chaire, *t-kheyš tsūsân* « la chaste Suzanne », amenant un adjectif *kheyš* (= keusch), au lieu de *\*khiš* qui seul serait régulier ; et divers autres termes relevés qu'on a rencontrés au cours de ces pages. Une fois dans cette voie, l'illettré est sujet à l'« hyperclassicisme », et il pourra bien lui arriver, comme à moi dans mon enfance, de dire à un paysan allemand surpris à table, pour lui faire plaisir et honneur : « Guten \*Appeteit. »

---



## APPENDICE II

## SPÉCIMEN

**126.** Je donne ici, dans ma transcription phonétique, avec la traduction allemande en regard, une scène colmarienne qui est un véritable petit chef-d'œuvre de sincérité et d'accent.

*šâmpetis. — pošor er liðvi* Jean-Baptiste. — *Bonjour*, ihr liebe  
*lit; pošor, pãpe štüalpays; við* Leute; *bonjour*, Papa Stuhlbein; wie  
*štët-s me-tr ksõnthait? kveš* steht es mit der Gesundheit? Gewiss  
*küat, tan s-ãšâne prent-s* gut, denn das Ansehn bringt es  
*meť. tsaye-n-er lit, name-* mit. Zeiget<sup>1</sup> ihr Leute, nehmet  
*n-e prís... õne ts-flãtiãre,* eine Prise<sup>2</sup>. Ohne zu flattieren,  
*mayštr št., er vãre-n-ãle* Meister St., ihr werdet alle  
*tãŷ yeñr, šẽñr õn frešr;* Tage jünger, schöner und frischer;  
*pakly mãje-n-r við-n-e* Bäcklein macht ihr wie ein  
*pfifr, loštig sen-r við-n-e* Pfeifer, lustig seyd ihr wie eine  
*lerir; i sẽ-v-i ãls em falt* Lerche; ich sehe euch<sup>3</sup> (also) im Feld  
*erõmmãñevre við-n-e hãš;* herummanöwr[ir]en wie ein Hase;  
*ya, ya, s-šint t-pãsefãvrik* ja, ja, es scheint die Besenfabricke  
*mãxt küati verikõn. s-ẽš-i* mache gute Wirkung. Es ist euch  
*ts-veñse, er frtiãne-s, m. št.,* zu wünschen, ihr verdienet es, M. St.,  
*er frtiãne-s; ãvr šõye n-* ihr verdienet es; aber schauet, ihr  
*er sote-n-i yetš riðvik* solltet euch jetzt ruhig<sup>4</sup>  
*setse õn us te rante lãve.* setzen und aus den Renten leben.  
*i vest-i ne præfr, klẽrt,* Ich wüsste euch einen braven, gelehrten,  
*riçr, štẽr, rešõnãvolr,* reichen, stillen, rãsonnablen,  
*iketsõyenr, tũketsãmr* eingezogenen, tugendsamen  
*tõçlrmãn. vãš sãŷe-n-r* Tochtermann. Was sagt ihr  
*trĩsũ, pãpe št.? veše-n-r,* dazu, Papa St.? Wisset ihr,  
*šõ lãn ãš i kalt hat, hate-* so lang als ich Geld hätte, hättet  
*n-r õy. tsaye mãje-n-* ihr auch. Zeiget, machet

emöl so-n-e kšpäs, on  
ka-my eyer tsūsân fer  
froy. vâs han-ŕ tse fer-ŕte?  
t-püävešüä sen ferese,  
n-e froy müäs trtsüä, to  
helst on pät niks. i vel äs-ŕ-  
s küät pekhöme-n en eyre-  
n-älte tay; er väre tsfrëte  
met my, on eyri toŕŕ  
evefäls. tsüsanele, te peš e  
nats teyfele, i khën-ti  
roy frase.

št. — ä! tū vārš ta  
fämös toŕŕmân? ä sä pä  
šene. Vayš te, šämpetis, vâs  
tër fer e froy khërt? tër  
khërt noŕ e pār yör  
t-rüät on tr šlotsy. näy,  
näy, mini toŕŕ eš net fer  
tiŕ kväkse, on tsüätam  
eš si fršproŕe met-me  
mänskharl... het-s ti yetš,  
älty šmüsfatye?

š. — färšer äs-ŕ sen,  
i sē vöŕ vo-s nüš vel, s-eš  
niks ts-pakle het; i  
müäs e-n-äntys möŕ  
khöme, van-ŕ em-e küäte lün  
sen; ä sä, atye trvölšt,  
on niks fer onküät... het  
mi tar ält äŕrontiärt, ta  
maynt klöyü-i oy tr äf  
lüst-ŕ met sire toŕŕ, to  
vört o krät khë prens  
khöme fer tiä; ävr s-eš  
ayntüän, i prävidr-s toŕ  
noŕ emöl.

einmal so einen Spass, und  
gebet mir eure Susanne für  
Frau. Was habt ihr zu fürchten?  
die Bubenschuhe sind verrissen,  
eine Frau muss dazu, da  
hilft und \* batet; nichts. Ich will dass ihr  
es gut bekommen in eueren  
alten Tagen; ihr werdet zufrieden  
mit mir, und eure Tochter  
ebenfalls. Susännlein, du bist ein  
nettes Teufelein, ich könnte  
dich roh fressen.

St. — Ha! du wärest dieser  
famose Tochtermann. *Ab çà, pas  
géné.* Weisst du, *J.-B.*, was  
dir für eine Frau gehört? Dir  
gehört noch ein Paar Jahre  
die Rute und der Schlotzer. Nein,  
nein, meine Tochter ist nicht für  
dich gewachsen, und zudem  
ist sie versprochen mit einem  
Mannskerl... Hat es dich jetzt,  
alter Schmausfettige?

*J.-B.* — *Farceur* dass ihr seyð,  
ich \*sihe wohl wo es hinaus will,  
es ist nichts zu päcklen heute; ich  
muss ein anderes Mal kommen,  
wenn ihr in einer guten Laune  
seyð<sup>6</sup>; *ab çà, adieu* derweilen,  
und nichts für ungut... Hat mich  
dieser Alte affrontiert, der meint,  
glaube ich, auch der Affe lause  
ihm mit seiner Tochter, da  
wird auch gerade kein Prinz  
kommen für diese; aber es ist  
\*ein tuon (gleichgültig), ich probiere  
es doch noch einmal.

## APPENDICE III

## UN MOT DE SYNTAXE

**127.** La syntaxe d'un patois ne se décrit pas, surtout alors qu'elle diffère à peine de celle de la langue classique à laquelle il se rattache. Elle s'induit tout naturellement, soit des observations et des exemples semés çà et là à travers la morphologie <sup>1</sup>, soit plutôt des documents littéraires eux-mêmes, qui, grâce à Mangold, sont en nombre pour le colmarien. Il me paraît donc superflu de traiter ce sujet autrement qu'en appelant l'attention sur trois menues remarques complémentaires.

1° Le génitif complément des verbes en mhd. est suppléé en colm., comme la plupart du temps aussi en nhd. : soit par l'accusatif, *i kōn-tr-s* = ich gönne es dir, *er het-s frkase* = er hat es vergessen; soit par un régime prépositionnel, *si lāye-n-eyr miꝛ* = sie lachen über mich. Mais le datif régime du mhd. survit en colm. pour certains verbes d'où l'a éliminé le nhd. usuel : *si het mꝛ krūāse* = sie hat mich gerufen.

2° Les verbes *setse* « être assis », *štē* « être debout », *leye* « être couché », signifient en outre, respectivement, « s'asseoir, se mettre debout, se coucher », et se construisent en conséquence : *kē ley of ti pēt*, dit-on à une personne indisposée, « va t'étendre sur ton lit »; *khōm sets-mꝛ of tꝛ kēre* (= Gehren), à un enfant, « viens t'asseoir sur mes genoux ».

3° La préposition « pour » se traduit par *fēr* (= für), même lorsqu'elle régit un verbe, toujours précédé en outre, dans ce cas, de la préposition *tse* ou *ts* (= zu) : *ksēs ? tēs ēš e rüat, fēr t-ōnkātiki khēntr tse fētse!* « Vois-tu? voilà une verge, pour fouetter les enfants qui ne sont pas sages! ».

## APPENDICE IV

## LE VOCABULAIRE ALSACIEN

**128.** Je réunis ici, parce qu'ils me paraissent contenir quelques données utiles et que la collection de la *Revue Critique* n'est pas également accessible à tous ceux qui s'intéressent à la dialectologie alsacienne, les articles que j'ai publiés sur le *Wörterbuch der Elsässischen Mundarten* de MM. Martin et Lienhart, t. I<sup>er</sup> (Strasbourg, Trübner). Je les donne tels quels, en élaguant seulement les passages de moindre importance, et substituant ma graphie phonétique à la transcription rudimentaire dont il me faut bien me contenter ailleurs.

(31 janvier 1898.)

Avant d'aborder le compte rendu de ce complet et précieux répertoire des dialectes alsaciens, je demande la permission de faire une réserve toute personnelle. Il y a déjà plusieurs années que j'ai en portefeuille une grammaire et un vocabulaire du dialecte de Colmar : si je ne les ai pas publiés, c'est que le temps m'a manqué pour les achever et que d'ailleurs chaque jour presque y apporte une addition. Le dictionnaire ML., malgré sa haute valeur, ne les rendra pas inutiles : l'étude d'ensemble et la monographie trouveront place côte à côte et se compléteront, je l'espère, mutuellement. Mes transcriptions phonétiques diffèrent en général assez peu de celles du nouveau dictionnaire : peut-être quelques-unes seront-elles moins goûtées; beaucoup, si je ne me trompe, sont plus précises et plus claires; il m'est naturellement impossible de les discuter et d'en instituer la comparaison dans cette *Revue*, qui n'a point à sa disposition de types spéciaux. Tout ce que je tiens à établir, c'est que ces transcriptions sont miennes, qu'elles sont depuis longtemps

arrêtées sur le papier, et que, lorsqu'elles paraîtront, on ne devra pas les prendre pour un plagiat ou un perfectionnement de celles de ML. De même pour les mots et les formes : il va sans dire que plusieurs de leurs articles me seront d'un grand secours pour rappeler et confirmer mes souvenirs ; mais il s'en faut de beaucoup, on le conçoit, que la forme spécifiquement colmarienne soit citée, au moins en tant que telle, dans chacun de leurs articles, et en somme c'est d'après mes souvenirs et ceux de quelques témoins, qui gardent pieusement à Paris la langue de la petite patrie perdue, qu'a été composé le manuscrit destiné à une tardive publicité.

Cela dit, je n'ai plus qu'à féliciter les auteurs de leur intelligente initiative, de l'exactitude et de la richesse de leur documentation, des ingénieuses dispositions de plan et de typographie qui leur ont permis de faire tenir sous un volume relativement restreint une énorme variété de citations et d'informations. Ce n'est point ici seulement un répertoire de mots : c'est, sous chaque mot, les principales locutions où il entre, les usages locaux, proverbes, facéties, devinettes, randonnées et rondes enfantines dont il éveille l'écho lointain au cœur de l'homme mûr. Dire que j'y ai presque tout retrouvé en fait de cris des rues : — jusqu'à l'exclamation railleuse *ēks! ēks!* qu'on pousse en passant un index sur l'autre ; — jusqu'aux plus ineptes assonances qui nous firent sauter sur un giron bien-aimé et furent les premiers exercices de mémoire où se complut notre sens littéraire encore prompt à l'enthousiasme. En voici une pourtant qu'ils ont oubliée sous « André » et qui pourra trouver place ailleurs : *āntrēs, tū pēs pēs, iγ pen liāp, on tū pēs e tiāp*. Je ne traduis pas : cela n'a de valeur que pour qui comprend d'emblée. Je n'ai pas retrouvé non plus [au moins sous leur forme spécifiquement colmarienne, cf. ML., p. 1, col. 2, et p. 25, col. 1] les deux disyllabes, bien connus à Colmar, qui servent à dire « oui » et « non » sans ouvrir la bouche, savoir *ēhē* (les deux *e* très brefs et teints de nasalité) et *ē-ē...* (même nasalité, mais le second *ē* environ trois fois plus long que le premier), dont on dit respectivement en proverbe « *ēhē ēs e fūle γō* » et « *ē-ē ēs e fūle nāy* ». Quelques locutions plus compliquées paraissent manquer : colm. *āvrynāy!* exclamation d'étonnement ; une autre de même sens, *evetsemēr!* qui n'est pas colmarienne, mais du Bas-Rhin, et que, pour ma part, je ne me suis jamais expliquée<sup>1</sup>. Le caractère même et l'insigni-

fiance de ces lacunes en disent assez sur la nature de l'ouvrage et le souci qu'ont eu les auteurs de ne rien laisser échapper.

Je feuillette maintenant avec eux leur dictionnaire, et je souhaite qu'ils puissent tirer parti, dans les livraisons ultérieures, de quelques-unes de mes observations. — P. 15, le mot *edel* n'est pas donné comme adjectif : n'existerait-il point, par hasard, en alsacien ? ... — P. 22, sous *Aug*, ou plus bas sous *gluren* (p. 261), manque *klū-ryokle*, injure colmarienne aux louches. Je l'ai souvent entendue .... — P. 24, *eigentlich*. La forme colm. n'est pas *aykelik*, mais *ayketlik*. — P. 25 : à Colmar aussi, le mot *koṣsäky* est le seul connu pour « cimetièrre » ... — P. 35, *ältyle*, terme d'amitié aussi très commun à Colmar. — P. 36, *Ameise*, colm. *ōmays*, et non pas \**ōmis*... — P. 68, sous *Arsch*, manque la grossière apostrophe *lak mi am ārs* [*qn pis mi net*], trop caractéristique pour être omise. — P. 69, sous *Art*, à noter la locution courante de blâme *vās eš teš fer e-n-ārt?* francisée en « qu'est-ce que c'est que ça pour une manière ? » ... — P. 83, sous *etwas*, mentionner le jeu de mots colm. sur *ēpis* et fr. *épice*, particulièrement caractérisé dans la liaison *ēpis erī* (= *etwas herein*), rapportée au fr. *épicerie*. — P. 85, l'étymologie de la locution *ōks-pōks* « Taschenspieler » est passée sous silence : c'est manifestement l'allemand *hokus pokus* (grossièrement altéré de *hoc est corpus*). — P. 91, sous *Fuchs*, je n'ai pas trouvé (ni sous *Ente*) la mention de la vieille et célèbre enseigne strasbourgeoise *vō tr̄ fōks te-n-ente pr̄etit*. — P. 114, sous *Ochsenfeld*, une autre tradition place le « Champ du Mensonge » au Logelbach (nom corrompu pour \**Lug*-?) près Colmar. — Ib. le mot *Volk* a deux formes à Colmar : *folk* « peuple », mais *fōlik* « canaille ». — P. 116, on ne donne pas l'équivalent de l'allemand *Filz*, et pourtant les *felslis* (*pediculus pubis*) sont des parasites fort connus. — P. 119, manque *fine*, abréviation populaire et constante de « Joséphine ». — P. 131 et 145, il me semble qu'à Colmar les deux mots *fērik* et *fertik* « achevé » sont employés indifféremment l'un pour l'autre sans distinction de sens. — P. 134 sq., sous *für*, noter... [cf. supra n° 106, 3]. — L'alternance de l'initiale *f* et *pf* n'est pas toujours exactement observée : je suis sûr d'avoir entendu *pfet̄* (= *Vetter* p. 156), et *pfleyl* (= *Flegel*) au moins dans le sens de « mauvais drôle »..... — P. 192, il est arrivé, à ce mot *tsiäköp* (= *Zugabe*) « la réjouissance » en argot de boucherie, une assez curieuse aventure : l'ō s'est à ce

point abrégé, que le timbre s'en est confondu avec celui de l' $\rho$  provenant d' $u$ , en sorte que les ménagères qui savent le français et se piquent d'étymologie y voient maintenant « ce que l'on coupe en surcroît ». — P. 199, sous *Guffe* [colm. *e köf* « une épingle »], la formule « fehlt dem Dial. » est impropre : elle impliquerait que le dialecte est ici moins riche que la langue littéraire; il l'est au contraire davantage, puisqu'il a deux mots distincts pour « aiguille » et « épingle ». — P. 203, *porlekikr* « mauvais vin » : les deux premières syllabes sont françaises; c'est le vin de qualité inférieure, qu'on réserve dans les noces pour le ménétrier<sup>2</sup>. — P. 208, à Colmar on ne dit que *hâfekük* [« fouille-au-pot, tâillon »] et non *hâfekükkr*, et le jeu de mots avec le nom du prophète Habacuc est de facétie courante, sans doute aussi à cause des aliments qu'il est censé avoir apportés à Daniel dans la fosse aux lions. — P. 219, *kõmisf* est un adverbe superlatif (comme il faut) de sens indifférent : *i bâ kõmisf klète* « j'ai beaucoup souffert ». — P. 222 sq., je ne trouve pas le vb. *gängen...* [cf. supra n° 110 VII]. — P. 236, sous *Geiss*, manque la prononciation *keys*, considérée par les Colmariens comme caractéristique des gens d'Ingersheim. — P. 241, sous *Geist*, lire *sâlskayst* Co., et non *sâlt.*, et ainsi partout : le  $\zeta$  colmarien, après un  $l$  ou un  $n$ , est  $s$  et non pas  $ts$ , à moins qu'il n'ait changé depuis 1870. — P. 243, sous la même réserve, on dit *kitik* [« avidement »] (= *gitig*) et non pas \**ketik*. Je ne puis me tromper sur ce mot, que j'ai entendu maintes fois de la bouche de Colmariens pur-sang. — P. 251, le mot *küvert* n'est pas « abrégé de fr. *couverture* », mais simplement emprunté au fr. *couverte*, qui a le même sens dialectalement. — P. 257, sous *Glocke*, ajouter : *patsit* (= *Betezeit*) « l'Angélus », aussi à Colmar; et *pränkëkle* « le tocsin ». — P. 275, sous *Grenobel*, noter la locution *við tr pëste-n-âpsëkhât sf krançol*, comparaison ultra-laudative... — P. 278, sous *Grund*, oublié *vitekront* (la terre menue et noirâtre qu'on trouve au creux des vieux saules), terme facétieux pour « mauvais tabac à priser desséché ». — P. 282, je n'ai jamais entendu dire *krôsaverpâl*, toujours *prøseverpâl* « procès-verbal ». — P. 295, la superstition de *tr tîme høve* n'est pas restreinte aux circonstances indiquées : lorsque quelqu'un se présente à une épreuve décisive, par exemple à un examen, autrefois à la conscription, etc., les personnes qui s'intéressent à lui « tiennent le pouce », c'est-à-dire replient le pouce droit à l'intérieur de la main droite et l'y

tiennent renfermé à l'heure précise où l'épreuve commence et pendant tout le temps qu'elles estiment qu'elle doit durer. De là la façon métaphorique d'exprimer ses souhaits et sa sympathie : *i hep ty tîme* « je [me] tiendrai le pouce ».....

(8-15 août 1898.)

**129 a**..... Le participe donné (p. 310, col. 2) sous la forme *anghesten* ne peut être que *âkhest* sans terminaison (= *angehestet*) ; il n'y a aucune raison pour que *hefte* se conjugue en verbe fort. — La variante *omkheyt* (p. 313, 1), qui est en effet la seule connue à Colmar, ne saurait être phonétiquement la même que la forme *onkheyt* qui appartient à d'autres dialectes ; car, tout au contraire, à Colmar une nasale devant *k* tend à s'assimiler en *n*, et l'on ne comprendrait pas que dans cette position *n* fût devenu *m*. Je suppose deux locutions distinctes, *los mi onkheyt* « laisse-moi sans me renverser » [laisse-moi debout], *los mi omkheyt* « laisse-moi renversé » (ne me relève pas), aboutissant toutes deux au sens de « ne me touche pas, laisse-moi en paix ». — P. 323, 2, à Colmar aussi, *hâlp* « demi » se fléchit *hâlvor hâlvi hâlps*. — P. 326, 1, le souhait à quelqu'un qui éternue est à Colmar *hâlfikot*, prononcé en un seul mot avec un accent intense sur l'initiale. — P. 330, 2, la prononciation colm. est aussi *hüsâlton* « ménage », avec disparition totale de *h* médial. — P. 332, 2, on appelle également *švâvîhêlsle* « allumette » un chalumeau à l'aide duquel on aspire un liquide. — P. 336, 2, on a omis la locution plus concise *khomplémante thaym* « compliments chez vous » (souvent ironique, pour envoyer promener un importun). — P. 337, 2, j'ai toujours pensé que l'inexplicable exclamation *himi hami* (dans un jeu d'enfants) était une corruption du fr. « qui vive ? — ami ». — P. 338, 1, à Colmar, *hamp* « chemise » (*a* très pur) et non *hemp*..... — P. 372, 2, la prononciation colm. est *hørlipūs* « hurluberlu ». — P. 377, 2, ajouter la randonnée enfantine : *kike kike hærtse* (sic), *mørne* (sic) *khøme t-špâtse, øvrmørn ti fènke*..... — P. 385, 1, sous *hūse* « économiser », noter l'expression familière *âlty lømp vørom heš ne-khūst?* (*warum hast du nicht gehäust?*) à un vieillard qui expie ses excès de jeunesse. — P. 409, 1, « année » à Colmar se dit *yør*, avec un *ø* très long et très fermé, mais non pas un *ū*. — P. 412, 1, sous



*Josep*, on s'étonne à bon droit de ne pas rencontrer une expression aussi courante et populaire que celle de *râp-sepi*, qui désigne usuellement les « vigneronns » de Colmar et de la banlieue. — P. 429, 1, le mot *küyon* (sic), qui a d'ailleurs en effet perdu tout à fait le sens obscène, est emprunté au français. Ibidem, oublié la locution *kukū* — *atā* (jeu d'enfant tout petit, qui consiste à se cacher et se montrer tour à tour). — P. 431, 2, à Colmar, le nom du « chou de Bruxelles » est *prislekhêl*. — P. 437, 1, à Colmar, la « camomille » s'appelle *khâmêl*, homophone de *khâmêl*, sauf la quantité de l'*e*, qui souvent est négligeable en syllabe faiblement accentuée : ce qui justifie le lapsus attribué à une bourgeoise légendaire qui traduisait le composé *khâmêletê* par « thé de chameau ». — P. 443, 1, « cumin » à Colmar, non pas *mâkhim*, forme injustifiable, mais *mâkhemik*. — Et de même (p. 447, 1), « roi » se dit *khenik*. Je ne puis qu'engager les auteurs à soumettre à une sévère critique les documents qui leur sont fournis sur le patois de ma ville natale..... — Enfin, sous *khöpf*, en relevant *môlekhöpf*, les auteurs auraient pu ajouter que c'est spécialement à Colmar, dans la bouche du bas peuple, une injure à l'adresse des protestants (on y joint l'épithète *lüttrîşy*). Et, à propos de *krütkhöpf* « tête de chou », je ne saurais mieux finir qu'en citant le distique bouffon que par exception je transcris sous sa forme strasbourgeoise parce que je ne l'ai entendu qu'à Strasbourg et que probablement il est inconnu ailleurs :

*s-is âls niks esq trûrik on âls niks esq petrîpt,*  
*âls ven siç e krütkhöpf en e rêşl frlîpt.*

(5 décembre 1898.)

**129 b.** Avant de continuer l'examen de cet ouvrage, je consigne ici une observation préliminaire, qui, je l'espère, ne paraîtra pas déplacée. Je ne sais quel accueil il a reçu en Allemagne; mais les auteurs ont pu se convaincre que la France y prenait grand intérêt. Or je ne m'aperçois pas qu'ils utilisent ni même mentionnent les suppléments et les corrections qu'elle a pu leur fournir. Je veux croire que le cadre trop rigide de leur œuvre s'y oppose pour le moment, et qu'ils se réservent d'en tirer parti dans leur dernière livraison. Mais on eût aimé à être fixé sur ce point essentiel, et un simple avis imprimé au verso de la couverture y eût suffi.

Parmi ces rectifications de détail, il en est une qui, sauf meilleur avis, s'impose dès à présent. On dira que je suis un témoin suspect; mais vraiment il faudrait que l'ê colm. en diphtongue eût bien changé, depuis moins de trente ans que j'ai quitté l'Alsace, pour être devenu l'a franc noté par ML. Ils écrivent *liaje* « mentir » (p. 576, 1), là où j'écrirais *liäye* (et de même *kriäy* « guerre », etc.) et *fatjalâm* (= *fettiglahm* p. 585, 2) dans un article où je relève une citation de Mg. qui écrit *fattjelam*. Or Mg. est, en fait d'expressions et d'élocution colmariennes, une autorité excellente, avec laquelle mes souvenirs concordent absolument. Bien plus, ML. (p. 607, 2) écrivent, comme j'écrirais moi-même, *fjliäre* « perdre », qu'ils devraient dès lors orthographier *fjliare* pour être conséquents; car il m'est impossible de percevoir à l'audition la moindre nuance entre la voyelle médiale de *liäye* et celle de *fjliäre*, et je suis sûr qu'un appareil enregistreur, aussi délicat qu'on le suppose, n'y ferait aucune différence. Je conclus : ou les auteurs se sont adressés, pour le dialecte colmarien, à plusieurs témoins dont les impressions auditives n'ont pas coïncidé; ou leur témoin unique a parfois manqué de logique dans ses transcriptions. Il sera indispensable de passer le rouleau sur ces menues aspérités.

Je reviens maintenant à l'ordre alphabétique. — P. 468, 2, « curieux » à Colmar se dit *khoryös*, et non pas *khüryös*. — P. 471, 2, la corruption *khâteplân* « cataplasme » est inconnue à Colmar<sup>1</sup> : j'y ai toujours entendu dire *khâteplân*... [supra n° 60, 1°]. — P. 472, 2, « casaquin » se dit *kasavek*, et non *khasavek*. — P. 474, 1, on a omis l'expression *khäsiki oÿke* « yeux chassieux ». — P. 478, 2, on ne trouve pas la forme colm. du mot « catéchisme », qui est *khâtekbêsmes*. — P. 492 ou ailleurs, manque le mot colm. qui désigne le hoquet, *tr klöksy*. — P. 503, 2, je n'ai jamais entendu nommer *näreknëtle* l'os cubital; en tout cas, l'expression *s-närepaynle* est bien plus usuelle. — P. 515, 2, manque la forme colm. du mot « cruche », *e krüäy*. — P. 523, 1, la locution *kröpf šläye* me paraît être une déformation inintelligible du nom fr. du « jeu de la crosse ». — P. 525, 2, la corruption bizarre de *Klystier* en *kreštiär* n'est pas expliquée : je suppose une influence analogique du mot *krešt* « apprêté » (= *gerüstet*). — P. 531, 1, le sénéçon s'appelle à Colmar *kritslekrüt*, et non *kritsl-* ou *kritsel-*. On m'en a fait souvent cueillir, dans mes promenades, pour des serins en cage. —

P. 541, 2, la formule d'adieu la plus commune est *lāve si vōl*. — P. 544, il eût fallu noter que *liðvγ* = *lieber* est, comme en allemand, le comparatif obligé de *kārn* = *gern*. — P. 547, 1, la phrase colm. est *tār lāγt nōr van e hūs ɔmfālt*, « il n'y a que les accidents pour le faire rire ». — P. 561, 2, sous *leiden*, manque un calembour anecdotique qui est un bon spécimen de prononciation. On est censé demander à un juif : « *vōrom lite-n-γ nēt en ɛyre kberγje?* » (= *läutet ihr nicht*). Et il répond : « *mγ ban šō kenūð klete* » (= *gelitten*). — P. 563, 1, *lōtekhāri* est aussi un surnom désignant un personnage lourd et gauche. Je vois encore la surprise d'une personne qui employait volontiers ce mot, un jour qu'on lui dit qu'il répondait au prénom fr. « Léger ». — P. 568, 2 : à l'école primaire, j'ai entendu appeler *kboγelefl* un camarade dont la lèvre inférieure faisait saillie. J'ignore d'ailleurs si le sobriquet est consacré ou si c'était un *Witz* isolé. — P. 578, 2, oublié la phrase allitérante par laquelle on désigne un ahuri : *lūð vε-n-γ lūðγt*, textuellement « regarde comme il regarde ». — P. 604, 1, ajouter la locution *e khašprle lārifāri*, « un polichinelle, un plaisantin », et noter que ce dernier mot est une évidente altération du refrain fr. *la fari*[dondaine]. — P. 606, 1, si l'observation faite sous *šūallērer* a la prétention d'être générale, elle n'est pas exacte : à Colmar je n'ai presque jamais entendu que *šūalmayštr*. — P. 607, 2, à propos de *liri*, je signale le cri usité à Sierentz pour appeler les oies : *vūri vūri vūri* (v fr., mais hélas ! il faudrait pouvoir noter l'accent!)... — P. 618, 2 : dans mon enfance, les enseignes d'auberges portaient *hier logiert man*, et je n'ai jamais vu l'orthographe *loschiert*, qui m'aurait frappé ; mais, bien entendu, on prononçait *lōsiārt*, comme aussi *lōšemānt*...

(11 septembre 1899.)

**130.** Ce fascicule termine le tome I<sup>er</sup> de l'ouvrage. Car les conditions originaires de la publication sont modifiées : le *Dictionnaire*, qui ne devait comprendre qu'un volume en six livraisons, en comportera deux en dix livraisons. Les Alsaciens, je pense, ni les germanistes ne s'en plaindront.

... P. 633, 1, manque *lāks*, qui existe parfaitement et désigne, en opposition à *sālm*, le saumon avant l'époque du frai. — P. 639, 2,

ajouter le vb. dérivé *mēvliðre* « meubler ». — P. 640 sq., sous *machen*, il fallait noter les expressions : *māχ ūs te fōrt kēš*, ou plus énergiquement *māχ ti fōrt*, « f.-moi le camp » ; *tar māχt āvχ lāñ* « en voilà un lambin » ; et renvoyer à *Loch* à cause de la jolie locution *tō hē-ty tsemymān e loχ kmāχt* « c'est ici que le charpentier a fait un trou » (en montrant la porte à quelqu'un)... — P. 651, 1, ne pas oublier en son lieu la vive expression *maytlešmekχ* « vieux marcheur ». — P. 651, 2, il fallait noter le diminutif *mētālyele*, très usité des médailles de piété que portent tous les enfants catholiques. — P. 656, 1, « maigre » à Colmar se dit *māyer* et non pas *mākχ*. — P. 658, 1, manque *sāvetsmākt* « la journalière catholique ou protestante qui fait le service du samedi dans une famille juive rigide ». — P. 659, 1, « peine » à Colmar se dit *mīdy*, et non *mīay*. Les auteurs paraissent ne vouloir tenir aucun compte de cette remarque déjà faite pour d'autres mots. — P. 662, 1, à Colmar le diminutif de *mōk* « mouche » est *mēkle*. — P. 663, 1, la *Geschmeissmuck* s'appelle à Colmar *vormšisere*, expression qui devra trouver place sous *scheissen*. — P. 665, 2, sous *einmal*, les deux variantes colm. sont *amōl* et *āmī*, et l'usage en est courant au sens de l'anglais « of course » ; il en est de même de *nātīrlīk* « naturellement », qui eût dû être relevé avec cette acception, p. 692, 2... — P. 669, 1, dans mon enfance, les dragées de qualité inférieure, qu'on jetait aux gamins après le baptême devant la porte de l'église, s'appelaient *mālhoplχ* : je veux bien croire que l'*h* était une corruption ; mais il ne manquait jamais... — P. 684, 2, *hūsada*, que j'ai entendu sous une autre forme, est le fr. *hue dada*, devenu dans la légende le cri caractéristique du diable de la chasse infernale. Je transcris à ce propos le récit que nous a fait, dans un pèlerinage, une bonne femme d'Ingersheim : *tō* (à un carrefour) *bāv-i emōl ty tēyfl kēš* ; *er hēt e yēyerkleyt ākhēt on keysefīds* (« une veste de chasse et des pieds de chèvre » ; bien entendu, ces formes ne sont pas colmariennes), *on, vō-n-χ pi ons frpey kāne-n-ēs, hēt-χ* « *hūtata hūtata* » *kemāχt*. — P. 689, 1, la traduction littérale de ce *vās mayne-n-χ?* est le fr. « qu'est-ce que vous pensez ? », qui, avec un accent intense et traînant sur la pénultième, est une protestation véhémement et l'un des *šiboleth* de l'Alsacien. — P. 696, 1, oublié le vb. *qfmontre* « égayer », attesté entre autres, pour Colmar, par l'usage qu'en fait Mg. — Ibidem, « monnaie » chez nous se dit *mēns*. Combien

de fois faudra-t-il répéter qu'après nasale l'affriquée *pf* ou *ts* se réduit à une spirante? L'illusion contraire ne se fonde que sur de fausses graphies empruntées à l'usage de l'allemand classique..... — P. 718, 2, je ne sais comment la forme classique *mist* a pu venir s'égarer dans la conjugaison colm. du vb. *mase* « mesurer ». Il faut qu'un instituteur primaire trop zélé l'y ait introduite. A Colmar ce verbe n'a même pas la métaphonie classique, qui y donnerait, non pas \**mist*, mais \**męst*. Il ne change pas sa voyelle, et l'on dit *er mast* [cf. supra n° 110 V]. — P. 722, 2, comment est-il possible d'enseigner que le mot *misēr* a la « prononciation française », alors que l'*s* médial fr. est un *z*, alors que l'alsacien ne connaît pas cette sonore, non plus qu'aucune sonore? Il y a là une négligence regrettable. De plus, on a oublié la locution *misēr ę kōmpānī*, juron atténué fort usité. — P. 727, 1, ajouter *khâtsemūsik*, « hourvari, tumulte infernal ». — P. 729, 2, on ne nous explique pas comment fr. *dommages-intérêts* a subi l'aphérèse et la corruption en *masęntri*. C'est pourtant bien simple : *i* substitué à *ę* a paru la finale normale du pluriel ; et, dans la forme complète \**temasęntre*, l'initiale *te-* a été prise pour l'article alsacien. — P. 732, 2, *maystŕ* suivi du prénom ou du nom est en outre le terme de politesse couramment employé envers un paysan ou un petit patron que l'on ne tutoie pas et qui serait gêné d'être traité de *hęr* [cf. supra n° 126]. — P. 733, 2, je doute beaucoup de l'authenticité de la phrase « wenn er uf der Mist hockt » : la syntaxe exige le datif [colm. *van-r ęf-nę męst hōkt*], et cette règle, à ma connaissance, est partout rigoureusement observée..... — P. 751, 2, à Colmar, *nęxenę(ę)* « peu à peu », et *ęntŕnęęte* « et puis », très usité comme transition dans les récits des commères. — P. 756, 2, à Colmar, « Noël » se dit *vīndęte*. — P. 766, 2, oublié *tōmenękl*, hypocoristique de « Dominique », qui a l'inappréciable avantage de faire calembour avec *tōme nękl* « sot Nicolas ». — P. 768, 1, *nęle* « sucer » est sûrement une dissimilation du vrai mot *lęle*. — P. 773, 2, sous *nummen*, noter la locution *kān nęme, mŕ han ti šę ksā*, « tu peux t'en aller, on t'a [assez] vu », pour renvoyer un enfant importun. — ..... P. 780, la souche de l'allemand *nāhren* n'est pas relevée : il est vrai que le verbe n'est pas commun ; mais *nāręn* « nourriture » est bien connu. — P. 784, 2, ajouter *khępfŕnās*, surnom d'un homme qui a le nez rouge. — P. 793, 1, ajouter *nętele*, qui est l'hypocoristique d'« Antoinette »...

— P. 796, 1, l'expression *fēr niks* « en pure perte » a un superlatif énergique et très usuel : *fēr niks ǝn vetry* (= wieder) *niks*.

Et, à propos du doublet *nit*, je terminerai par une anecdote que j'ai ouï conter à Winzenheim : *tō ǝn tāre kheri-ǝ ēš e pelt, ǝn va-my trēmōl trom erom kēt, ǝn sayt* « *sānt yākepl, vās mā-ǝs tū tō?* » *se sayt-ǝ...* *nit*. Le talent consiste à prendre un temps devant *nit*, de façon que les auditeurs comprennent que la statue de saint Jacques répond « rien » au questionneur, et protestent longuement de leur incrédulité au miracle. On dispute, les paris s'engagent, on fait l'expérience, et en fin de compte l'enjeu demeure au narrateur, car saint Jacques ne répond rien.

---

## ADDITIONS FINALES

---

Au n° 54, 3°. — Il est vrai que le juron *koṭ fr̥tāmi!* est populaire. Mais là non plus le sujet parlant ne pouvait discerner l'*m* de *fr̥tāme*, puisqu'il se confond avec celui de *mi* (= mich) « Dieu me damne! »

Au n° 68, 2°. — Le vb. mhd. *wērdēn* n'a jamais de dentale en colmarien : *i vōr* « je deviens », inf. *vāre*, ppe *vōre*, etc. Je suppose qu'il a été influencé par les formes prétérites du verbe « être », soit *i vār* (régulier) « je serais », etc.

Au n° 103. — La catégorie de l'accusatif de temps exige exclusivement l'emploi de l'accusatif propre dans les démonstratifs : *tane mōrye* (et non \**ta mōrye*), *tane-n-ōve*, « ce matin, ce soir »; *sale mōrye* « ce matin-là », etc.

Au n° 117, 1°. — Bien entendu, en discours indirect, l'emploi de l'indicatif est également courant, avec une nuance de sens bien connue : *kē nōr, ɔn sã te pēs tō ksē*, dit-on à un enfant dont on veut se débarrasser, « c'est bon, va-t-en, et dis que tu as été ici ».

---

## NOTES

N° 1, n. 1. — Quant à la justification des particularités de ma transcription, voir ce que j'en ai dit, *Revue Critique*. XLIX, p. 438.

N° 2, n. 1. — A plus forte raison dans les emprunts au fr. *nontetye* (oxyton) « nom de Dieu ! », *âlâponēr* « à la bonne heure ! ».

N° 2, n. 2. — L'*i* bref est ouvert, et l'*i* long fermé : on a négligé cette différence pour faciliter la transcription.

N° 3, n. 1. — Comparer les diphtongues de l'alaman suisse dans les mots correspondants, *e bueb*, *e büebli*.

N° 8, n. 1. — Ces deux mots sont oxytons, le second du moins dans *e mâtâm* « une dame » ; que si on le fait suivre du nom de famille, il se réduit à *mâtem* ou *mâtη*. Il en est de même pour la finale des adjectifs en *-bar*, lorsqu'ils sont très usuels : *khōspr* « précieux » (et *nōrpr* « voisin »).

N° 8, n. 2. — De même dans *hēni:yt* « cette nuit ».

N° 8, n. 3. — Ces mots recèlent en réalité une contamination de mhd. *diȝ* et *daȝ*. Cf. infra n° 103.

N° 10, n. 1. — Cf. Kluge, *Etym. Wb.*, s. v. *Wermut*.

N° 10, n. 2. — On se l'explique même d'autant moins, qu'ici l'*o* remplace un *i* : mhd. *wirde wirst wirt*. Mais la labiale initiale n'est sûrement pas étrangère à cette labialisation.

N° 12, n. 1. — Je réproouve (cf. infra n° 129 b) l'habitude de noter ce phonème par *ä* ou par *a*, comme le font quelques auteurs et même parfois Mangold : sans doute l'*e* atone accuse une tendance marquée vers le timbre *a* ; mais il s'en faut de beaucoup que ce timbre eût été atteint, en colmarien, avant 1870, et il me semble que, depuis lors, l'influence de l'école et de l'allemand officiel serait plutôt de nature à entraver l'évolution.

N° 12, n. 2. — Il est bien entendu que le cas ne se présente pas



pour le pl. ni pour le fm. des adjectifs, qui ne se terminent pas en *-e* en mhd.

N° 15, n. 1. — La rime *viel* et *alliwil* (= mhd. *alliu wīle*), dans Hebel, etc., est typique de cet allongement alaman. Cf. le phénomène inverse dans mhd. *vīnt* > *vint*, n° 34, 5°.

N° 24, n. 1. — On sait que l'*e* de métaphonie était fermé, tandis que l'*ē* primitif était ouvert : dire que la métaphonie récente s'est confondue avec l'*ē*, ce n'est donc que constater, — ce qui historiquement se vérifie, — que la métaphonie récente s'est faite en *e* ouvert. Il va sans dire que postérieurement l'*e* de métaphonie ancienne a pris le timbre ouvert, en colm. comme en nhd.

N° 24, n. 2. — Ici l'*e* n'est pas de métaphonie ; mais c'est tout comme, puisqu'il avait par emprunt le timbre fermé.

N° 25, n. 1. — Même observation que dans la note précédente.

N° 26, n. 1. — Par contamination du type *kōnnen*, courante en colm. : *er kbā hōytīs* « il sait le bon allemand ».

N° 26, n. 2. — La métaphonie d'*a* à *sg.* 2 et 3 du présent a à peu près disparu par analogie (infra n° 110 VI-VII).

N° 27, n. 1. — Cf. Wilmanns, I<sup>2</sup>, §§ 192 sq., 198 sq.

N° 32, n. 1. — Le dialecte distingue donc parfaitement *vōy* « balance » et *vāye* « chariot », qui sont confondus en nhd.

N° 32, n. 2. — Cf. infra n° 128, et ajouter encore le composé ternaire *fēstronēl* « huile de foie de morue ».

N° 32, n. 3. — Je suis sûr de cette dernière prononciation en *o* ouvert, par la raison que, la première fois que j'ai entendu le mot, j'ai compris « du feu en haut » (Feuer oben).

N° 34, n. 1. — Aussi devant un groupe syntactique : ainsi l'on entendra souvent dire *i lit-s net* « je ne le souffrirai pas ».

N° 34, n. 2. — Rigoureusement, colm. *kšeyt* supposerait un mhd. \**geschiet*, qui peut être contaminé de *geschide* et *gescheit*.

N° 34, n. 3. — Cf. mhd. *vint*, Paul, *Mhd. Gr.*, § 96.

N° 35, n. 1. — Mais, bien entendu, les deux métaphonies restent très distinctes : l'une est toujours *ā* ; l'autre, toujours *ē*.

N° 36, n. 1. — Car, la première fois que, tout enfant, j'ai entendu le mot, j'ai établi un rapport avec le fr. *sucré*.

N° 37, n. 1. — A l'inverse de nhd. *spät*, qui est régulier en tant qu'adjectif et irrégulier en tant qu'adverbe. Cf. *hert*, n° 7, 7°. — Mais, au comparatif, où l'on attendrait \**später*, le colm. a *spētr*, qui est visiblement une forme analogique, refaite sur le rapport de *krēs* à *krōs*, de *hērl* à *hōrl*, etc.

N° 41, n. 1. — Non loin de Colmar, à l'entrée même de la vallée de Munster, par exemple à Ingersheim (infra nos 128 et 130), on rencontre la prononciation *ey* au lieu de *ay*. Mais les gens de Colmar la trouvent insolite et, naturellement, s'en moquent.

N° 42, n. 1. — Sur l'inexactitude de la graphie *ia* pour cette diphtongue en colm., voir mes observations, n° 129 b.

N° 42, n. 2. — Le *y* n'est pas purement euphonique, mais analogique du ppe *ketsoye*, d'après le rapport de *kflōye* (= *geflogen*) à *flīðye*, de *kloye* à *liðye*, etc.

N° 42, n. 3. — Mangold écrit toujours *wiè* = *við*, cf. infra n° 126; mais l'abrégement *vē* me paraît beaucoup plus usuel.

N° 47, n. 1. — De même, l'analogie de *khiðy* a amené le sg. *khüðy* « vache », qui semble le plus usité; cf. supra n° 45.

N° 48, n. 1. — Car « précoce, tôt » se dit *frīðy* (et l'adverbe comme l'adjectif), d'après ce qu'on a vu au n° 47.

N° 49, n. 1. — Je ne saurais trop insister sur cette proposition élémentaire, généralement méconnue : cf. nos 128 et 130.

N° 49, n. 2. — Le phénomène est ici analogique de ce qui se passe phonétiquement devant dentale. Aussi n'a-t-il rien de rigoureux, et dépend-il essentiellement de la fréquence de la liaison, de l'importance qu'on attache à chacune de ses parties, etc. : on dira très bien *net kborts* « pas court », *net prayt* « pas large », etc. ; on dira *ne-kâns*, « non entier, mutilé, inachevé », mais *net kâns psofe* « pas tout à fait ivre », etc.

N° 49, n. 3. — Devant *s*, dans *daz sëlbe* > \**tsal* > *sal* (infra n° 103, 2°), il se peut qu'on ait simplement *daz* > *s*, comme dans l'article en général; mais on y pourrait aussi reconnaître l'influence de locutions *en t-salm* « dans celui-là » et *met t-salm* « avec celui-là », où le *t* tombait phonétiquement, cf. supra a, et n° 48, 1° c. Voir aussi n° 103, n. 1, et n° 91, n. 1.

N° 49, n. 4. — Cette loi est corrélatrice du phénomène 1° a, et

aussi souvent inaperçue : Mg. va jusqu'à écrire *Dampf* et même *empfetiäre* « inviter » ; mais c'est pure illusion, car à ce compte il faudrait écrire *\*fempf* « cinq » !

N° 49, n. 5. — Dans mon hypothèse sur l'origine du conditionnel en *-ikt* > *-it* (infra n° 123, 1), on aurait ici aussi disparition du *k*, mais avec maintien du timbre *i*. Les conditions phonétiques sont quelque peu obscures ; mais elles se reproduisent pour *nit*, variante de *niks* « rien », et tous ces mots sont de même souche. Peut-être bien faut-il aussi tenir compte de ce que la finale ancienne du vb. n'était pas *-e*, mais *-i*, en sorte que la contraction de *\*wisti iht*, par exemple, a pu donner aisément *\*wistīht* > colm. *vēstikt*.

N° 53, n. 1. — Sans nier absolument l'influence possible des formes du sg. qui commencent par *m-*, on songe surtout à un effet d'enclitisme pareil à celui qui s'est produit en vieil-islandais : cf. Bethge, in Dieter, *Altgerman. Dial.*, p. 227.

N° 53, n. 2. — Dans *khēt* « coing » (< mhd. *kūten*), ce n'est pas le dialecte qui a supprimé le *w* de nhd. Quitte.

N° 54, n. 1. — Observer que cette chute de *e* muet médial doit remonter très haut ; car autrement le colm. aurait *\*hemp* et non *hamp*, puisqu'il ne peut avoir ce vocalisme *a* que devant un groupe de nasale + consonne (supra n° 24, 2°).

N° 55, n. 1. — ML. ont aussi dans ce sens *nāns*, qu'ils rapportent à un vb. signifiant « nasiller ». Il peut y avoir eu contamination des deux mots.

N° 57, n. 1. — Mg. omet souvent d'écrire cet *n*, qui, à ma connaissance, intervient toujours entre deux voyelles quand le sujet parlant ne fait pas une pause très sensible. Peut-être bien l'omet-il « as a matter of course », parce qu'il sait bien que tout Colmarien né le prononcera de lui-même.

N° 57, n. 2. — L'usage de cette épenthèse est parfois extraordinaire. Je me souviens que nous avons eu dans mon enfance une domestique — il est vrai qu'elle n'était pas de Colmar — dont le langage, si je ne me trompe, ne comportait pas un hiatus : elle appelait mon oncle Oberlin *mōsyē-n-ōvrle*, mon ami Atthalin *mōsyē-n-ātēlē*, et je n'en revenais pas de l'entendre parler.

N° 60, n. 1. — Mg. prononce *khārteplān*, qui serait une déforma-

tion d'étymologie populaire : je ne la conteste pas ; mais je n'ai jamais rien entendu de pareil dans mon entourage.

N° 62, n. 1. — Je n'ignore pas combien la distinction est difficile à simple audition, et je sais, d'autre part, que certains Alsaciens ont l'*r* lingual. Je ne voudrais donc pas nier qu'il pût exister à Colmar à titre de prononciation individuelle ; mais l'observation, en tout cas, m'en a complètement échappé.

N° 64, n. 1. — Il n'y a naturellement rien à dire de spécial du *qu*, qui n'est qu'une graphie à part du groupe *k + w*, cf. supra n° 53, 3°, et voir le Lexique sous cette initiale.

N° 66, n. 1. — L'*n* n'est pas tombé par voie phonétique : le vb. *rāye* a été simplement refait d'après le substantif *rāye* (= Regen).

N° 66, n. 2. — Façon de parler : le mhd. n'a pas de *g* final, puisqu'il écrit *tac*, etc. ; mais le génitif *tages* a fait restituer *tag*.

N° 66, n. 3. — On dit *tsay* à l'impératif, pl. *tsaye*, dans le sens d'une locution incolore « allons, voyons, eh bien, » etc. ; mais je ne crois pas qu'en pur colm. on en soit venu à dire \**tsaye* « montrer » ou \**ketsayt* « montré ». J'attribuerais ici la chute de la gutturale à une contamination de mhd. *zeigen* par mhd. *zihen*, ce dernier régulièrement représenté par colm. *fr-tseye* « pardonner ».

N° 66, n. 4. — Noter encore ici la forme analogique *tsiðye* « tirer » (supra n° 42, 2°) : *ketsoye* = *piðye* : *kepye*.

N° 66, n. 5. — De même, mais avec syncope de l'*u*, et *b > v* après *r* (infra n° 73), *horvrik* « Horbourg » (près Colmar).

N° 66, n. 6. — La distinction revient à celle, bien connue, des « Lento- und Allegro-Formen », à cela près qu'ici l'un ou l'autre des deux types précède toujours de l'analogie.

N° 67, n. 1. — Et inversement, par analogie, à l'infinitif, *sā* (et *sāye*) « dire », *slā* (et *slāye*) « battre », etc.

N° 68, n. 1. — Il est à peine utile de faire observer que cette particularité, ainsi que beaucoup d'autres du reste, n'est pas seulement colmarienne, mais alsacienne ou même alamane.

N° 72, n. 1. — Le mot *seþ* « tamis » ne fait au pl. que *seþe*, apparemment parce qu'il se confondrait avec *seve* « sept ».

N° 72, n. 2. — De même le *b* devenu médial à la commissure d'un composé : *süplât* « tiroir » = Schublade. Mais on dit aussi *süflât*.

N° 73, n. 1. — De même *snūfe* « respirer bruyamment » (schnauben). La locution *pefrtsân* « incisive proéminente » m'a toujours intrigué : signifie-t-elle « dent de rongeur », le premier terme étant mhd. \**biver* = *biber* « castor » ?

N° 73, n. 2. — En juxtaposition syntactique, on dira, par exemple, selon que le mot suivant commence par voyelle ou consonne, à volonté, *hēp-ne-n-ōf* « ramasse-le » ou *hēv-e-n-ōf* = *hebe ihn auf*. — Noter aussi la chute totale dans *nâ* (= *hinab*) et *erâ* (= *herab*).

N° 75, n. 1. — Mais le colm. ne présente en conjugaison aucun phénomène pareil à celui du strasbourgeois *i siz* « je vois ».

N° 77, n. 1. — En d'autres termes, comme l'*i* précédent empêche le *g* de permuter en spirante, de même, quoique dans une moindre mesure, il change la spirante en explosive.

N° 77, n. 2. — Le pl. *knovle* « ail » a probablement perdu et refait sa finale sur le modèle de *tsevle* « oignons ».

N° 86, n. 1. — Bien que ce cas soit resté courant dans la langue mi-savante du sermon et de la prière : dans les trois lignes citées au n° 125, on ne relève pas moins de trois génitifs.

N° 86, n. 2. — La première est une imploration, ou un cri d'indignation ou de violente surprise; la seconde, isolée, est au contraire un épiphonème de tranquille résignation; jointe à un verbe, elle est presque purement explétive, *nō se* (= *nun so*) *kē-my e-kōts-nāme* « eh bien allons-nous-en ».

N° 87, n. 1. — Sur la forme sans dentale initiale de l'article allemand, consulter : A. Bauer, *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 384.

N° 87, n. 2. — Sur le genre du nom propre, cf. n° 91 B b.

N° 87, n. 3. — Sans article, le génitif s'exprime tout de même (cf. n° 86) : *āntre-n-eri sâye* « les affaires d'autrui ». Et l'article peut, dans cette tournure quelque peu compliquée, se combiner avec une préposition qui ne le régit pas, mais régit le nom de l'objet possédé : *fōm tsūsân sine hōr* Mg. 35 « des cheveux de Suzanne » ; *fō* régit *sine hōr*, et l'article *-m* se rapporte à *tsūsân*.

N° 91, n. 1. — On pourrait croire, d'après le *Pfingstmontag*, composé en 1816, que c'est là une corruption toute récente; car il fait dire à son Colmarien (acte II, sc. 7, p. 90 de l'éd. de Strasb. 1874)

« *zäll isch e fryndlicher un gar nahrhafter Ort* ». Mais Arnold n'est pas une autorité en matière de haut-alsacien.

N° 93, n. 1. — Ce serait une grave erreur, que de prendre ces formes pour les équivalents respectifs de mhd. Diebe, Aale, etc. : d'abord, la phonétique générale s'y oppose (supra n° 12, 4°); et puis, s'il en était ainsi, on devrait avoir également \**sēne* (Söhne), \**fi̇se* (Füsse), tandis que presque jamais on ne voit l'-e final colm. se cumuler avec la métaphonie.

N° 94, n. 1. — Le pl. régulier se confondait avec *nes* (= Niss) « lentes », ce qui était une raison suffisante de l'abandonner.

N° 94, n. 2. — Sur ce y épenthétique, voir supra n° 47; et ne pas oublier que la métaphonie d'*a* est double, nos 23-28.

N° 98, n. 1. — Les chiffres renvoient à la pagination de *Colmerreditschi Komedi*, Colmar, Barth, 1878.

N° 98, n. 2. — En classique on aurait ici le type faible; mais, dans le dialecte, où l'accusatif est partout semblable au nominatif, il est difficile de décider lequel des deux types serait régulier. Il paraît donc probable que c'est de l'accusatif que le type faible est parti pour contaminer le nominatif.

N° 98, n. 3. — Ainsi, dans la même page, des formes contradictoires.

N° 98, n. 4. — Colm. *si̇s* peut être mhd. *süezez* par confusion des sifflantes (supra n° 48, 4°), ou tout simplement le type amorphe *süez* comme les suivants.

N° 98, n. 5. — Cf. Mg. 86 *tā lānkaysik anlant* « cet Anglais qui ressemble à une chèvre efflanquée », parce qu'ici l'épithète est polysyllabique et le substantif lui-même terminé en -*r*. Mais au surplus cette forme est historiquement la plus correcte.

N° 98, n. 6. — Il semble que, en employant de préférence le type sans désinence avec l'article défini, le dialecte ait réalisé une distinction utile entre le fm. sg. et le pl., infra d.

N° 101, n. 1. — Ou bien la métaphonie alamane vient de la forme mhd. *unsich*, où la désinence l'a produite.

N° 101, n. 2. — Autant *ere* est régulier (mhd. *ire*) avec finale conservée par proclise, autant *ēne* paraît contraire à la grammaire actuelle et historique de l'allemand; mais cf. le n° 103.

N° 101, n. 3. — Les citadins n'emploient guère pl. 2; ils se parlent à pl. 3, et emploient sg. 3 pour les inférieurs, les gens de service (cf. n° 115, I, 3). Toutefois ils se servent de pl. 2 pour interpeller les paysans et ouvriers, parce qu'alors ils parlent le langage de ceux-ci. Les gens de la campagne, s'ils ne se tutoient pas, se disent *er* (cf. n° 126), et n'emploient *si* qu'en parlant aux supérieurs, aux bourgeois qui les emploient, etc.; quand j'avais de douze à quinze ans, les bonnes de la maison me disaient *er* (sg. 3). A la campagne, enfin, l'enfant dit *er* (pl. 2) à son père ou à sa mère, qui le tutoie; en ville, le tutoiement est réciproque.

N° 103, n. 1. — Comme il a certainement existé une forme *tsal*, quoique aujourd'hui peu usuelle, on peut aussi partir de liaisons telles que *met tsalm*, *en tsalm*, « avec celui-là, dans celui-là », etc., où le *t* devait normalement disparaître : supra n°s 48, 1° c, et 49, 1° a. — Pour l'emploi, cf. déjà *sëlbîn* Erec 4613, etc.

N° 104, n. 1. — Mg. écrit d'habitude *minj*, *tinj*; mais je suis sûr d'avoir entendu dans mon entourage, beaucoup plus fréquemment, *nire*, *tire*, comme formes de prononciation rapide.

N° 104, n. 2. — Cependant je ne dois pas oublier la phrase que ma grand'mère m'a plusieurs fois répétée, comme lui ayant été adressée, toute petite fille, par un quidam, sous la Terreur : *maytele*, *vø hēs ti kükårt?* « où est ta cocarde? » Il serait étonnant en effet que le colm. n'eût rien gardé de l'emploi de mhd. *min* amorphe. Voir aussi au n° 126, à quelques lignes de distance, les deux formes *eyer* et *eyri* pour le féminin; mais la première est probablement neutre.

N° 107, n. 1. — Mais un solécisme courant consiste à remplacer cet accusatif par un datif; *t-sälüsî mǎχt aym pēs* Mg. 97 « la jalousie rend les gens méchants ». Cf. ML. p. 44, col. 1.

N° 107, n. 2. — Sans la syncope obligatoire, parce qu'ainsi il se différencie de *āls* < mhd. *alse*. Mais *ālskmǎχ* « tout doucement ».

N° 109, n. 1. — Dans ce cas, comme on le voit, l'infinitif termine la proposition, dont la construction est quasi française.

N° 111, n. 1. — De même qu'on a nhd. *bleiben* (< mhd. *beliben*) et ppe *geblieben*, le dialecte a refait, sur *phälte* « garder par devers soi », un ppe *kephälte*, qui serait en nhd. *\*ge-be-halten*. Mais je crois ce cas unique.

N° 112, n. 1. — Le ppe *kvelt* est compris, mais prête à rire, en ce qu'il fait calembour avec *kvelt* « bouilli ».

N° 112, n. 2. — Aussi *van*, au pl. du vb. *vèle*, quand l'idée de volition n'est pas en cause : *mꝝ van yetz kē*, « nous partons, allons-nous-en »; en inversion *yetz va-mꝝ*. Cette forme est alamane : *Zeitschr. f. hd. Mdarten*, I, p. 96. Cf. Paul, *Mhd. Gr.*, § 181, 2.

N° 115, n. 1. — Ordinairement précédé de *se* (= so), qui le distingue de l'indicatif : *se-n-ase mꝝ yetz*, « allons, à table ».

N° 117, n. 1. — Le vb. *sāye* comme plus haut *rāye*, n° 66, n. 1.

N° 117, n. 2. — Ce qui dénonce ici manifestement le subjonctif, c'est l'absence de métaphonie : l'indicatif serait *šlēt*.

N° 118, n. 1. — Devant ce mode la locution « comme si » s'exprime par *ās vꝝ van* (= als wie wenn) : *er māꝝt, ās vꝝ van-ꝝ niks ksāt on toꝝp vār*, « il fait l'aveugle et le sourd ».

N° 118, n. 2. — Je crois que tous, sauf *vār*, peuvent le recevoir.

N° 120, n. 1. — V. g. *er khꝝmt āls ām tsistik*, « il vient tous les mardis »; sans *āls*, « il viendra mardi prochain ».

N° 121, n. 1. — Suivi d'un substantif, le vb. « devenir » est volontiers rendu par *kā* « donner » : *er ket e profāꝝꝝ*, « il deviendra professeur, il se destine au professorat »; *te keš mini froꝝ* « je t'épouserai ».

N° 123, n. 1. — M. Sütterlin (*Alsat. Stud.*, II, p. 62) le rattache dubitativement à mhd. *taete*; mais c'est parce qu'il ne semble connaître que la forme strasbourgeoise, qui est phonétiquement sans gutturale.

N° 123, n. 2. — Le conditionnel périphrastique comporte naturellement une nuance emphatique de plus que le conditionnel simple.

N° 123, n. 3. — Voir aussi, sur cette forme, ML., I, p. 243 a. J'ai une vague idée qu'elle ne s'emploie guère au pluriel.

N° 125, n. 1. — On notera encore : *süntꝝ* « pécheur », pour colm. *señꝝ*; *hayliꝝi*, avec la spirante sourde remplaçant la sonore, mais qui serait en colm. *hayliki*; la conservation du *t* de *ont* en liaison, l'*ꝝ* pour *e* à la finale de *arme*, etc.

N° 126, n. 1. — Sur cette exclamation, voir supra n° 66, n. 3.



N° 126, n. 2. — Le mot alsacien et le mot allemand viennent du français.

N° 126, n. 3. — Sur l'épenthèse labiale, cf. supra n° 49, 2° c. Sur *äls*, cf. n° 120, n. 1.

N° 126, n. 4. — La forme colm. est métaphonique (\**rüewic*).

N° 126, n. 5. — Vb. mhd. conservé dans tout l'alaman.

N° 126, n. 6. — On attendrait en colm. *en-re küöte lün*. Mais ML. (I, p. 593 a) constatent que le mot a partiellement changé de genre.

N° 127, n. 1. — Voir surtout nos 48, 49, 56, 57, 86, 87, 101, 102, 105, 107, 109, 115-124.

N° 128, n. 1. — ML. ont répondu à ma question, I, p. 700 a.

N° 128, n. 2. — J'avais toujours cru cette dérivation évidente. J'en suis moins sûr depuis que je connais le suisse *Purligeiger* (Gottfr. Keller).

N° 129 b, n. 1. — L'assertion est inexacte, car Mg. écrit par un *r*; mais elle indique, tout au moins, que la corruption est loin d'être générale. Cf. supra n° 60 et note.

---

### OBSERVATION GÉNÉRALE

---

Dans le cours de cet ouvrage, on a rencontré parfois une même syllabe, tantôt notée longue, et tantôt non. Il ne faudrait pas trop s'en étonner, ni surtout croire à une erreur : la quantité alsacienne est sujette à de légères alternances, qui tiennent à un rythme de phrase assez délicat pour qu'on n'essaie point d'en formuler la loi, mais que je me suis du moins efforcé de reproduire avec toute la fidélité possible.

## LEXIQUE

---

N. B. — On s'est efforcé de réunir dans ce lexique le plus grand nombre possible d'expressions courantes, caractéristiques et pittoresques. Néanmoins il ne faudrait pas y chercher un recueil de termes rares, encore moins un *Idioticum* complet. C'est bien plutôt un aperçu phonétique et grammatical du dialecte dans ses éléments les plus simples et le plus directement comparables à ceux de la langue classique. A cet effet, les mots y sont rangés suivant la forme qu'ils affectent en allemand moderne, en sorte qu'un coup d'œil suffise aux germanistes pour vérifier d'emblée la régularité ou le caractère exceptionnel des modifications qu'ils ont pu subir.

### A

AAL. — *ōl*, pl. *ōle*, v. g. *en-ōl* « une anguille ».

AB. — *âp*, v. g. *âplâs* « indulgence », *helf my âp* « aide-moi à me décharger », *ty hūat âp!* « chapeau bas! », etc., mais *nâ* (= hinab), et *erâ* (= herab), Gr. 73, n. 2.

ABEND. — *ōve* (en compos. dev. voy. *ōven*, cf. ESSEN), v. g. *âlen-ōve* « tous les soirs », *tsōve* « ce soir » (nhd. zu Abend), *kōten-ōve* « bonsoir ». Cp. *firōve* > *firōve* (= Feierabend) « veille de fête », et peut-être même parfois *firōve*, Gr. 32, 3°.

ABER. — *âvr*, v. g. *âvr vâ(s) sayš?* « que dis-tu là? », *âvr nây!* (= aber nein) exclamation de surprise ou d'indignation.

ABT. — *âpt*. Dér. *âptey* « abbaye ». Mais un prêtre est dénommé honorifiquement *her âpē* ou *ty her lapē* « M. l'abbé », empr. fr.

ACHSEL. — *âksl* f., pl. v. g. *of te-n-âksle* « sur les épaules ».

ACHT « attention ». — *âyt*, *âyt* (malgré mhd. *âhte*, cf. Gr. 6 b

et 32, 6°), v. g. *kan âxt* « prenez garde ». Dér. : vb. *âxte* « estimer » et *ferâxte* « mépriser » ; s. f. *âxtõn* « attention ».

ACHT « huit ». — *âxt*, *âxti* (cf. Gr. 6 b) ; qqf. sans allongement *âxt*, et toujours *âxtsê* « 18 », *âxtsik* « 80 », *âxt hõntrt*, etc.

ACKER. — *âkr* m., pl. *âkr* (datif v. g. *of te-n-âkr*), dim. *akrle*.

ADEL. — *âtł* « noblesse » m., et cf. EDEL.

ADER. — *õtř* f., pl. *õtře*, dim. *âtrle*, collectif sous GÄDER.

ADLER. — *âtłř* m., pl. *âtłř*, dat. pl. *âtłř*.

AFFE. — *âf* m., pl. *âfe*. Loc. *tā maynt kār tr̃ âf lūst-ŋ!* (= *der meint (glaubt) gar der Affe lause ihm*) (Gr. 126 in fine) « en voilà un qui s'en fait bien accroire! » et cf. LAUS.

AFTER. — *âftř* m. « anus » (Holtzwarth).

AHLE. — *âl* f. (malgré mhd. *āle* qui exigerait \**pl*, et cf. AAL).

AHMEN. — N'existe plus (mais cf. OHM), même en composition pour « imiter » (*nachahmen*) on dit *nõmâxe* (= *nachmachen*).

AHN. — *ân* (peu usité), pl. *âne*. Cp. *mi ūrân* « mon bisaïeul ». On dit plutôt *mi ūrkrõsfâtř*, et *sini fatř* « ses aïeux ».

AHNEN. — *âne*, v. g. *i hâ-s kânt* « je l'avais bien dit ».

ÄHNLICH. — *ânlik*. Mais le vb. \**anle* (= *ähneln*) n'existe pas.

ÄHRE. — *âr*, sans métaphonie, même au pl., v. g. *treje-n-âr* « les Trois Épis » (lieu dit et pèlerinage près Colmar).

ALL. — *âl*, nt. *âles*, pl. *âli* et qqf. *âli*. L'allongement est constant dans le cp. *everâl* (= *überall*) « partout ».

ALLEIN « seul ». — *elayn*. Dér. *elaynik*. Gr. 8.

ALMOSEN. — *âlmüse* nt. (< mhd. *almuosen*).

ALS. — *âls* adv., v. g. *er eş âls khõme* « il avait coutume de venir », cf. Gr. 120, 2. Mais *âs* « comme » et après un cpar., v. g. *sõ riř âs âr* « aussi riche que lui », *krõsř âs iř* « plus grand que moi ». S'est confondu avec mhd. *dař* (V. sous DASS); mais ne s'emploie jamais dans le sens de « lorsque », cf. WANN et WENN.

ALSO. — *âlsõ* (paroxyton), « donc, alors, eh bien » ; mais *esõ* (oxyton) « ainsi », v. g. *mâx-s esõ* « fais-le de cette façon ».

ALT. — *âlt*, cpar. *êltř*, sup. *êltõt* > *êlõt*, dim. *âltrle* (terme d'amitié). Dér. *êlte* f. « vieillesse » et *âltř* m. (!) « âge ».

ALTAR. — *âltâr* m., v. g. *tr̃ hõřâltâr* « le maître-autel ».

AMBOSS. — *âmpõs* m., v. g. *tsvõše hâmr̃ õn âmpõs*.

AMEISE. — *õmays* f. (= mhd. *ameize*), pl. *õmayse*.

AMME. — Usité seulement dans les cp. *hevâm* « sage-femme » et

*seyâm* (= Säugamme); mais, dans les familles urbaines, la nourrice s'appelle couramment *t-nüris* empr. fr.

AMPEL. — *âmpl* f. « lampe »; dim. *ampele*.

AMPFER. — *âmf* m., et surtout *sürâmf* « oseille ».

AMSEL. — *âmsl* f. « merle ». Cp. *koltâmsl* « loriot ».

AMT. — *âmt* nt., pl. *amty*, dim. *amtle*.

AN. — *ân* prép., v. g. *ân ty nās* « au nez », *âm oyk* « à l'œil », *âme sayl* (Gr. 89) « à une corde », *ân-re tēl* « à une planche », etc. Mais généralement *â-* (Gr. 6 et 56, 1°) préf., v. g. *ârête* « adresser la parole à », *er het mi âkrēt* « il m'a... », *vās retš miχ â?* « qu'as-tu à m'.... ? » Cf. ANFANGEN, LIEGEN, etc.

ANDACHT. — *ântâχt* f. (mot savant, car mhd. *andacht* fût devenu \**âtōχt*). Dér. *ântâχtik* « pieux ». Gr. 32, 6°, 37 et 125.

ANDER. — *ântr*, pl. *ântri*, dat. sg. *tsom ântrē*, « pour la seconde fois » (le crieur aux enchères publiques<sup>1</sup>). Vb. dér. *antre* et *ferantre*, v. g. *s-ēs esō, my khene-s net antre*, « c'est comme ça, nous n'y pouvons rien ». Cp. *enântr* « l'un l'autre », et noter la locution *enântrnō* (= einander nach) « l'un à la suite de l'autre, tout à l'heure », v. g. *er khōmt enântrnō* « il va venir »; *pi-n-ântr* « ensemble ». Adv. *ântršt*, v. g. *i lit-s net ântršt* « je ne souffrirai pas qu'il en soit autrement »; cf. Gr. 68, 3°.

ANFANGEN. — *âfâne* vb. Mais *âfâne* adv., v. g. *i vor âfâne miēt* « je commence (cela commence) à me fatiguer ». Gr. 56, 1°.

ANGEL. — *ânġ* m., pl. *ânġ*. Cp. *fešânġ* « hameçon ».

ANGENEHM. — *âknām* (< mhd. *genaeme*) et *âknam*.

ANGST. — *ânšt* f., pl. peu usité. Usage courant: *si het ânšt* « elle a peur », *te mârš-m ânšt* « tu lui fais peur ». Cf. BANGE.

ANIS. — *ânets* m. (par confusion de *anet* et *anis*), tout spécialement dans *ânets-prêtly* pl. (cf. BROD), sorte de pâtisserie.

ANSTATT. — *ânštât* « au lieu de » (jamais \**štât* tout court).

ANTWORT. — *ântvort* f. (et non \**ântvort* = mhd. *antwort*). Vb. dér. *ântvorte*, ppe *kântvort* ou *ântvort kâ* (= Antwort gegeben).

APART. — *âpârt* (très usité), v. g. *eps âpârts*, « quelque chose de

1. C'est, avec *ântrthâlp* (sous HALB), un vestige de plus de l'ancien sens de « second » affecté à ce mot dans tous les dialectes germaniques. Cf. *Bull. Soc. Ling.*, VIII, p. cxj.

tout spécial, de distingué, une bizarrerie, une curiosité, un secret, un beau venez-y-voir » (ironique), etc. Dér. *âpârtik*.

APFEL. — *əpfɫ* m. (Gr. 7, 7°), pl. *əpfɫ*. Cf. KARTOFFEL.

APOTHEKE. — *âpetëk* f. Dér. *âpetëky* « pharmacien ».

APRIKOSE. — Inconnu : on dit *e melele* nt., pl. *meleler*.

APRIL. — *âprel*, v. g. *âprele nâr, hats ne-klüdyt varš khë nâr* (= hättest du nicht gelugt (geschaut), wärest du kein Narr), cri dont on poursuit la dupe d'un poisson d'avril.

ARBEIT. — *ârvet* f. Mais le vb. dér. a totalement disparu d'usage : « travailler » ne se dit jamais que *šâfe* (= schaffen).

ARG. — *ârik*, cpar. *eryer*, tous deux très usuels.

ARM « bras ». — *ârm* m. <sup>1</sup>, pl. *ârm*. Dér. *ermɫ* « manche ».

ARM « pauvre ». — *ârm*, cpar. *ermy*, sup. *ermšt*. Loc. *t-ârmî lit* « les pauvres gens ». Dér. *ârmüst* f. « pauvreté ».

ARSCH. — *ârš* m., pl. *ârš*, v. g. *lak mi* (= lecke mich) *âm ârš* [*on pis mi net*], injure très commune dans la basse classe.

ART. — *ârt* f., pl. *ârte* « manières », v. g. *tes ëš khë ârt* (= dies ist keine Art) « ce n'est pas ainsi qu'on procède, qu'on se conduit, voilà un vilain procédé », etc. Dér. *ârtik*, « gentil, affable », mais bien plus communément *örtlik* (sous ORDEN).

ARZT. — Inconnu (on dit *tr toktr*), sauf dans le cp. *tsânârtst* « dentiste » (aussi *mêlârtst*). Dér. *ârtseney* « préparation ».

ASCHE. — *aš* f. (Gr. 23, 1°); le pl. n'est pas usité.

AST. — *nâst* m., pl. *nešt* (prothèse, cf. Gr. 59).

ATEM. — *ôtṃ* m. (= mhd. *âtem*), et cf. ODEM.

AU. — *oy* f. (lieu dit), v. g. *t-krütenoy* (= die Krautenau), nom d'un quartier de Colmar, faubourg de Bâle.

AUCH. — *oy* (accentué), *o* (atone et rapide), v. g. *i klöyp-s oy*, « je le crois, moi aussi », mais *t-khâš-s-ṃ o kâ*, « tu peux le lui donner avec le reste, de surcroît », etc.

AUF. — *of* (Gr. 36, 6°), v. g. *ofṃ párik* « sur la montagne », *stë of* « lève-toi », *mâχ t-tër of* « ouvre la porte », etc. Cp. *trof* (= darauf), *nof* (= hinauf), *erof* (= herauf), etc.

1. Le Dict. ML. donne (dans sa transcription) *ârm* « pauvre » et *ârm* « bras ». La distinction est fautive : la longue est constante et identique dans les deux monosyllabes.

AUG. — *oyk* nt., pl. *oyke*, dim. pl. *t-aykly*.

AUGUST. — *oykšt*, v. g. *em oykšt* « en août ».

AUS. — *üs*, v. g. *üs-m vält* « hors du bois », *my sen üs khölmr* « nous sommes de Colmar » (*üs melhüse*, *üs ströšporik*, « de Mulhouse, de Strasbourg »), *s-fir eş üs* « le feu est éteint », *i štē-s nem üs* « je ne le supporterai plus » (et *önüsštēlik* « intolérable » Gr. 48, 4°), etc. Cp. *trüs*, *nüs*, *erüs* (comme sous AUF).

AUSWENDIG. — *üsevántik*, v. g. *er khä-s* — « il le sait par cœur ».

AXT. — *äks* f. (= mhd. *ackes*), pl. *äkse*, dim. *aksle*.

## B

BAAR. — *pär*, dans le cp. *pärfüäs* « pieds nus »<sup>1</sup>.

BACH. — *pärl* m., pl. *pärl*, dim. *pärlle*<sup>2</sup>.

BACKEN. — *päke* m., seul usité au sens de « joue », v. g. *si het röti päke* ou dim. *pakler* « elle a les joues roses ».

BACKEN « cuire au four ». — *päye*. Présent : *i pärl*, *te pärls*, *er pärlt*, *my pärlje*, etc.; ppe *kepärlje*. Cf. BECK.

BAD. — *pät* nt., pl. *pētr*. Vb. dér. *pâte*, ppe *kepät*.

BAHN. — Cp. *tr isepän* m. (!) « le chemin de fer ».

BALD. — *pöl* (Gr. 68, 2° f), v. g. *er khömt pöl* « il va venir ».

BALG. — Cp. *plöšpälík* m. « soufflet de forge », pl. *-palk*.

BALGEN « gronder ». — *pälíke*, « corriger, donner le fouet ».

BALKEN « poutre ». — *pälk*, *pälke* m., pl. *pälke*.

BAND. — *pánt* nt. « ruban », pl. *pantr* et *pant*. Dér. *pantl* m.

BANGE. — *pän*, v. g. *s-eš-m pän* (= es ist ihm bange) « il a peur », et le pléonasme *änst-e-pän* (= Angst und Bange).

BANK « banc ». — *pänk* m. (!)<sup>3</sup>, pl. *pank*.

BANN. — *pän*. Vb. dér. *frpáne* (= verbannen).

BÄR. — *pär* m., pl. *päre*, v. g. *päretäns* « danse disgracieuse ».

1. Voir dans ML., p. 151, 1, un joli calembour sur BAAR et PAAR, dont la provenance est Mühlbach de la vallée de Münster.

2. Kluge s. v. dit que le mot est féminin en Alsace : je ne sais pas dans quel dialecte ; sûrement pas en colmarien.

3. Probablement par contamination du français.

BARM-. — Dans *erpårme*, v. g. *erpårme tiç qnsr* « aie pitié de nous » (formule de litanie contaminée d'allemand classique), et *pårmbårtsik* « charitable ». L'allongement est flottant : cf. ARM.

BART. — *pårt* m., pl. *pårt*, dim. *pårtele* > *pårtle*.

BASE. — *pås*, seulement dans le terme d'amitié *froy pås* ou *pås* « ma commère », d'où *e froy pås*, « une commère, une babillarde » ; mais « ma cousine » se dit *mini kúsín* empr. fr.

BAUCH. — *püç* m., v. g. *püçvê* « colique » ; dim. *piçle*.

BAUEN. — *poye* « construire », ppe *kepoyt*. Gr. 36, 3°.

BAUER « paysan ». — *pür* m., pl. *püre*. Gr. 36, 1°.

BAUM. — *poym* m., pl. *paym*, dim. *paymle*. Cp. *e tôtepoym* « un cercueil », terme usuel au lieu de *sårrik*.

BEBEN. — Inconnu. V. le mot usuel sous ZITTERN.

BECHER. — *paçç* « gobelet », dim. *paççle*.

BECK « boulanger ». — *peç* m., pl. *peçe*. Cp. *påstetepeç* « pâtis-sier » et *tsokypeç* « confiseur ». Cf. l'art. de Kluge s. v.

BEDEUTEN. — *petite*, v. g. *vås petit-s* ? « qu'est-ce à dire ? »

BEERE. — *pêr* f., pl. *pêre* (cf. Kluge s. v., et voir BIRNE), dim. *pêrle*. Cp. *e-n årpêr* (= Erdbeere) « une fraise », loc. *vê-n-e khüs of e-n årpêr* « comme une vache qui flaire une fraise ». Gr. 49, 1° c.

BEET. — *pet*, cp. *kårtepet* nt., et cf. BETT.

BEFEHLEN. — *pefåle* > *pfåle*. Présent *i pfêl*, *te pfêls*, *er pfêlt*, *mr pfåle*, etc. ; ppe *pføle*. Subst. m. *pfål* « ordre ».

BEGEGNEN. — *pekeye*. Très peu usité : on dit *åtråse*, v. g. *ève ha-v-i-ne åketrofe* « je viens de le rencontrer ».

BEGEHREN. — *pekåre*, v. g. *i pekår ne-peçr* (Gr. 49, 1° b) « je ne demande pas mieux ». Cp. *ofpekåre*, « le prendre de haut, se fâcher », ppe *ofpekårt*. Cf. GERN et GIER.

BEGINNEN. — Inconnu. V. le mot sous ANFANGEN.

BEGLEITEN. — *peklayte*, ppe *peklayt*, et cf. LEITEN.

BEHALTEN. — *phålte*, ppe *kephålte*. C'est le terme courant pour dire « garder par devers soi, se réserver », v. g. : *van tes masr küt eš*, *se šånk-s net*, *phålt-s fer tiç*, « si ce couteau est bon, ne le donne pas, garde-le ». — Gr., n° III, n. I.

BEI. — *pey*, *pi* (accentué), *pi*, *pe* (atone), v. g. *er eš frpey kåne* « il passait », *i pe-net typi kse* « je n'y étais pas » [je ne sais pas ce qui s'est passé], mais *pi têr* « chez toi », *pi mire müatç* « chez ma mère », *pim* ou *pem peç* « chez le boulanger », etc.

BEICHTE. — *piçt* f. Vb. dér. *piçte*, sg. 3 *er piçt*, ppe *kepiçt*. Cf. aussi *piçtfdtç* « confesseur » et *piçtstüal* « confessionnal ».

BEIDE. — Nomin.-acc. *payti*, dat. *payte*.

BEIN. — *payn* nt., dat. pl. *en te payn* (Gr. 96, 2°) « dans les jambes ». Cp. *s-nârepaynle* « le petit os fou » ou « des fous = la saillie cubitale », très sujette aux heurts étourdis et douloureux, v. g. *heš-tç s-nârepaynle-n-âkštöse?* « t'es-tu heurté le coude ? »

BEISSEN. — *pise*, v. g. *te prüçš khę ânšt hä, er pist net*, « n'aie pas peur, il ne mord pas » ; ppe *kepese*. — Gr. 34, 1°-2°.

BEKOMMEN. — *pekhöme*, seul terme vraiment usuel pour dire « recevoir », v. g. *väs heš pekhöme?* « qu'est-ce qu'on t'a donné ? »<sup>1</sup>

BELLEN. — *pale*, v. g. *tç hønt palt, he-kepöle* (Gr. 49, 1° b), « le chien aboie, aboyait », etc. (conjugaison quelquefois faible ?).

BEQUEM. — N'existe pas : on dit *khömöt* empr. fr.

BEREIT. — N'existe pas : on dit *i pen krešt* (= ich bin gerüstet), faisant calembour avec *krešt* (= Christ); et de même le vb. *rešte* a remplacé mhd. *beraiten* au sens de « préparer ».

BERG. — *párik* m., pl. *párye* (Gr. 66, 2° B), dim. *páryele*. Loc. : *keye párik*, « en amont, en l'air » ; *vę tç öks äm párik* (= wie der Ochs am Berg), « ahuri, embarrassé ».

BERGEN. — N'existe pas : « cacher » se dit *fršteke*, et « jouer à la cachette » *frštekyrlis spēle*. Dér. *fršparye*, peu usuel. Cf. FANGEN.

BERSTEN. — N'existe pas : on dit *fršpreñe* (= verspringen).

BESEN. — *pāse* m., pl. *pāse*.

BESSER. — *pešç*, et sup. *tç pešt, t-pešti, s-pešt, äm pešte*.

BESTATTEN. — Inconnu. V. le mot usuel sous GRAB.

BESTELLEN. — *pštele* « faire une commande à un fournisseur ».

BETEN. — *pate*, v. g. *si pat* « elle prie », ppe *kepat*, et *e patšveštç* « une bigote ». Cf. aussi BITTEN et GEBET.

BETT. — *pet* nt., v. g. *peke sepe pettek het fiär ek* (= Becken Joseph Bettdecke hat vier Ecke), exercice de prononciation ; pl. *petç*. Loc. assonancée : *se kę-mç ens pet, vö mç-s küat het*, « allons-nous-en au lit, où l'on se trouve bien ».

BETTELN. — *patle*, ppe *kepatlt*. Dér. *patler* « mendiant ».

1. Sans complément, il prend le sens du lat. *vāpularē*.



BEULE. — *pīl* f. : peu usité, cf. BUCKEL ; mais dim. *e pīvele*, « une rougeur, excroissance, petit bouton sur la peau ».

BIBER. — Je ne connais pas le mot ; mais se cacherait-il par hasard dans l'expression très connue *pefyrtsān* « dent de devant mal plantée » (proéminente à la façon des incisives d'un rongeur), qui répondrait à une forme mhd. \**biver*, inconnue par ailleurs, mais homologue du rapport constaté entre *sāber* et *sūver* ? Cf. SAUBER.

BIEGEN. — *piāye*, v. g. *s-piāyt siχ*, « cela se plie, c'est élastique » ; ppe *kepoye*. Dér. *e poye* « un arc » et *rāyepoye* « arc-en-ciel ».

BIER. — *piār* nt. Cp. *lāyerpiār* « bière de mars » (de conserve).

BIENE. — N'existe pas. V. le mot sous IMME.

BIETEN. — *piāte*, sg. 3 *er piāt*, ppe *kepōte*. Vb. à préf. *frpiāte*, ppe *frpōte*. Subst. *kepōt* et *frpōt* (partout *o* ouvert et bref).

BILD. — *pelt* nt., *peltχ* pl. ; mais une image, de sainteté ou non, se dit communément *e hēlye* m. (cf. ML., p. 322, 1). Vb. dér. *pelte*, cp. *ipelte*, v. g. *vās tār siχ net ipelt* ? « que ne va-t-il pas s'imaginer ? » *s-sen plōs ipeltoñe* « ce ne sont que des chimères ». Subst. dér. *peltχ* « statuaire ». Cp. *e mānspelt*, *e vīpšpelt*.

BINDEN. — *pente*, sg. 3 *er pent*, ppe *kepōnte*.

BINSE. — *pens* f., pl. *pense*.

BIRKE. — *perkf*. (et surtout *perkpoym*), pl. *perke*.

BIRNE. — *pēr* f. (=mhd. *bir*), pl. *pēre* (entièrement identique à BEERE). Cp. *ponkr̄tin-pēr* « poire de bon chrétien »<sup>1</sup>.

BIS. — *pes*, v. g. *pes tātō* (=bis dato) « jusqu'à présent ».

BISS. — Dim. *e pešele* > *pešle*, exactement « un petit morceau »<sup>2</sup>, usuellement employé au sens de « un peu » et beaucoup plus fréquent que *e venik*, v. g. *e pešle krānk* « indisposé », *yešs kēt-s-mχ vetχ* *e pešele pešχ* « à présent je me sens un peu mieux » (exclamation du glouton qui s'est empiffré).

BISCHOF. — *pešof* m., pl. *pešef*. Cf. WISCHEN.

1. Mg. 109 glose son *Bunggerdinnas* par « Burgundernase ». Je crois que c'est une erreur, sauf toutefois la confusion qui a pu se produire, dans l'esprit du peuple, entre deux quasi-homophones.

2. Le vocalisme *pis* « bouchée » (Mg. 7), qui répondrait à mhd. \**bīz*, est évidemment refait sur le vb. *pise* = mhd. *bīzen*.

BITTEN. — *pēte*, ppe *kepate*<sup>1</sup>. Subst. *pēt* f.

BITTER. — *pētr* (cf. GALLE), cpar. *pētrer*, etc.

BLÄHEN, BLASEN. — Rien que *plōse*. Présent : *i plōs*, *te plōš*, *tr vent plōst*, etc. (sans métaphonie); ppe *keplōse*.

BLASS. — *plās* est compris, mais peu usité; cf. BLEICH.

BLATT. — *plet* nt. (Gr. 7, 7°), pl. *pletz*, v. g. *t-pletz fāle* « les feuilles tombent », et (dat.) *vaye te pletz* « à cause des feuilles ». Dim. *e pletle*, mais *s-vōzēplatle* « la gazette hebdomadaire ».

BLAU. — *plōy* (*hemlplōy*), v. g. *plōyi oyeke* « yeux bleus ».

BLECH. — *plaz* nt., v. g. *plazsmēt* « ferblantier ».

BLECKEN. — Dans le cp. *ūspleke*, v. g. *vās plekš mi ūs?* « qu'as-tu à me contrefaire » ou « à ricaner sur moi ? »

BLEI. — *pley* nt., mais *plivisl* nt. « crayon », cf. Gr. 34, 3°.

BLEIBEN. — *plive*, mais plutôt *pli* (Gr. 49, 2° b). Présent : *i pli*, *te pliš*, *er plit*, *my plīve* > *plive*, etc.; impf. du subj. *i plipt* « je resterais », cf. Gr. 118, 5°; ppe *kepleve*.

BLEICH. — *playz*, très usuel au sens de « pâle », v. g. *playz vē s-khatsle-n ām pūz* « pâle comme le ventre de notre chaton ».

BLICK. — *plek* m., v. g. *en e-n oyekeplek* « en un instant ».

BLIND. — *plent*. Dér. *plentleūs* « à l'aveuglette ». Locutions : *e plentešliyz* « un orvet »; *plentmīsšpēl* « colin-maillard ».

BLITZ. — *plets* m., pl. *plets*. Vb. *s-pletst* « il éclaire ».

BLOSS. — *plot* adj. « nu » (= mhd. *blutt*, Wilmanns, I<sup>2</sup>, § 47, anm. 3, et cf. BAAR); *plōs* adv., « seulement, rien que, à peine ».

BLÜHEN. — *plīdye*, ppe *keplīdyt*. Subst. *plūam* « fleur » (m. comme en mhd.), pl. *plūame*, mais *plūāst* m. « fleurs d'arbre » (*lentepl.*, etc.).

BLUT. — *plūat* nt. Vb. dér. *plūate*, sg. 3 *s-plūat* « cela saigne ».

BOCK. — *pok* m., pl. *pek*, v. g. *tō štēnt-s yō vē toysik pek* (= da stinkt es ja wie tausend Böcke). Cp. *kāyspok*.

BODEN. — *pōte* m., v. g. *of-n pōte*, *ām pōte*, « à terre ».

BOHNE. — *pōn* f., pl. *pōne*, v. g. *s-eš evz s-pōneliāt!* (cf. LIED) « c'est trop fort! » Dim. *pēnle*. Cp. *soypōne* « fèves ».

---

1. L'homophonie des ppes a amené une certaine confusion entre les verbes BITTEN et BETEN : ainsi *pēt fer ons*, refrain de litanie, devrait être *\*pat fer ons* (= bete für uns); mais cf. Gr. 125.

BOHREN. — *pōre*, sg. 3 *er pōrt*, ppe *kepōrt* et *kepōre*, Gr. 109, 2° b.

BOOT. — Inconnu : on dit *šef* (= SCHIFF) ou *šefle*.

BÖSE. — *pēs*, v. g. *er eš pēs*, « il est [de caractère] méchant », ou « il est irrité, maussade [en ce moment] ». Dér. sans métaphonie : *pōshayt* « méchanceté », *pōshāft* « mal intentionné », etc.

BOTE. — *pot* m., pl. *pote*, et cf. BIETEN et HINKEN.

BRAND. — *prānt* m., pl. *prant*. Cp. *fīrprānt* « incendie ».

BRATEN. — *prōte* vb. ; sg. 3 *er prōt*, ppe *keprōte*.

BRAUCHEN. — *prüye*, ppe *keprüyt*, v. g. *i hā-s ne-khēne prüye* « je n'en ai pu faire aucun usage ». Loc. *kē nōme-n, i prüy ti net*, « va donc, je n'ai que faire de toi » (pour se débarrasser d'un enfant importun) (*nōme* sous NUR).

BRAUEN « sourcils ». — *prōye* f. pl., et *pykeprōye*.

BRAUEN « brasser ». — *prōye* vb. Cp. *piārprōyer* « brasseur ».

BRAUN. — *prūn*, v. g. *prūni pyke* « yeux noirs ».

BRAUT. — *prūt* f., mais peu usité, malgré le cp. *prūt-fīärer* (sous FÜHREN) « garçon d'honneur » : « fiancée, épousée », se dit généralement *hōytsitere*, et « le marié » *ty hōytsity*.

BRAV. — *prāf*, tout à fait usuel, v. g. : *e prāfyr mān* « ein Biedermann » ; *e prāfs khent* « ein artiges Kind » ; dim. *prāfele* (souvent ironique « garnement », cf. Gr. 99, 2°).

BRECHEN. — *prahe* vb. : présent *i preh*, *my prahe*, etc., *s-preht* « c'est fragile » ; impér. *preh-s* « casse-le » ; ppe *keprōye*. Usuellement remplacé par *frheye*, v. g. *s-eš frheyt* « c'est cassé » ; cf. WERFEN. Cp. *er het siy erprōye* « il a vomé », *toriy-prahe* « irrumperé ».

BREI. — N'existe pas : « bouillie » se dit *pāp*. Cf. aussi BRÜHE.

BREIT. — *prayt*, v. g. *tūmeprayt* « de la largeur du pouce ».

BRENNEN. — *prane*, v. g. (actif) *s-pran(t) ti* « cela te brûlera », (neutre) *s-prant, s-he(t) keprant* (Gr. 26, 8°, et III, 1°), « il y a, il y a eu un incendie », *s-pranklekle* (Gr. 54, 2° a) « le tocsin ».

BRETT. — *prat* nt., pl. *praty*, dim. *pratle*.

BRETZEL. — *pratstal* f. (cf. Kluge s. v.), pl. *pratstale*.

BRIEF. — *priāf* m., pl. *priāf*. Cp. *kaltpriāf* « effet de change ».

BRILL. — *prel* f. « des lunettes », pl. *prele*.

BRINGEN. — *prene*, sg. 3 *er prent*, ppe *keprōyt*. Locution : *e yō, my prent-s-ene nōy thaym*, « eh oui, on vous le portera chez vous pardessus le marché [pour ce prix-là] », réponse insolente des femmes du marché à la cliente qui marchande. Condit. *i prahtit*.

BROCKEN. — *prōke* m., pl. *prōke*, dim. *prēkele*.

BROMBEERE. — *prōmpēr* f. (ø bref malgré mhd. *ā*).

BROSAME. — Dér. *prōsmete* f. « la mie de pain ».

BROT. — *prōt* nt., v. g. *švārts prōt* « pain bis » ; dim. sous ANIS.

Locution : *krōp vę karšteprōt* « grossier comme pain d'orge ».

BRÜCKE. — *prōk* f. (= ahd. *brucka*), pl. *prōke*, dim. *prēke*.

BRUDER. — *prīātŕ*, pl. *prīātŕ*, dat. pl. *prīātŕ*. Dér. *prīātŕsāft*.

BRÜHE. — *prīāy* f. Cp. *flaysprīāy* « bouillon gras » ; mais « de la sauce » se dit *sōs* f., et « du jus » *šū* m., empr. fr.

BRÜLLEN. — *prīāle*, ppe *kepŕīālt*. Très usité au sens de « crier, gueuler », v. g. *āvŕ nāy ! vās tār prīāle khā!*

BRUMMEN. — *prōme*, ppe *keprōmt*. Le sobriquet d' « une personne grognon » est *en-ānenēs* f. « une Agnès ». Gr. 55.

BRUNNEN. — *prōne* m., pl. *prēne* (Gr. 93, 1°), dim. *prēnle*. On appelle *sūrprōne* « puits aigre » (puits de souffrance) le réservoir où l'on raconte aux enfants qu'on va pêcher les nouveau-nés.

BRUST. — *prōst* f., pl. *prēst* « les seins ».

BRUT. — *prīāt* f. Vb. dér. *t-hiānŕ prīāte* « les poules couvent ».

BUBE. — *pūā* m., pl. *pūāve*, dim. *pīāvele* > *pīāule*. Cp. *lūs pūā*, « pouilleux > garnement », injure fort commune. Gr. 73.

BUCH. — *pūāχ* nt., pl. *pīāχŕ*. Cp. dim. *e kseχt vę-ne-nāme pīāχle* « une figure comme un carnet » [plié en deux] : se dit d'un visage émacié et fuyant. « Une lettre » se dit *e pūā(χ)stāp*, pl. *pūāstāve*, mais « épeler » *pōχstāviāre* (mot à demi savant).

BUCHE. — *pūāχ* f., pl. *pūāχe*. En composition *pūāχehōls*, etc.

BÜCHSE. — *pēks* f. « boîte », pl. *pēkse*, dim. *pēksle*.

BUCKEL. — *pōkl* m., au double sens de « dos » et « bosse » ; mais l'adj. *pōklik* ne signifie que « bossu », et *s-pōklik manle*, héros d'une jolie chanson populaire, est une espèce de farfadet.

BÜGELN. — *pēyle* « repasser le linge », ppe *kepeytl*.

BUHLE. — Inconnu : on dit *liāpštŕ*, et f. *liāpšti*.

BÜHNE. — *pēn* f., seul mot connu pour dire « grenier ».

BULLE. — Inconnu. V. sous STIER, et cf. Kluge s. v.

BUND. — Le dim. *pentl* signifie « petit paquet, baluchon ».

BUNT. — N'existe pas : on dit *kšpreklt* « bigarré ».

BURG. — Il est curieux de constater qu'un mot aussi commun en composition n'existe plus comme mot simple : un « bourg » se dit *e stātle* ou *e krōs tōrf*, et « les châteaux » ruinés des Vosges,

*t-slēsŷ*. Cp. *štrōšporik* « Strasbourg », et ainsi de tous les autres, à la seule exception de *horvrik* « Horbourg » (près Colmar). Dér. (sans métaphonie) *porŷer* « bourgeois », pl. *porŷer*, très usuel.

BURSCHE. — *poršt* m., pl. *peršt* (la forme sans *t* ne serait pas comprise). Très usité : *e rāχte poršt* « un solide gaillard », laudatif; *e sūfre poršt* « un fameux type », ironique. Gr. 68, 3<sup>o</sup> d.

BÜRSTE. — *peršt* f., pl. *peršte*. Vb. dér. *peršte*, ppe *keperšt*.

BUSCH. — *poš* m. : peu usité, bien qu'on emploie le collectif *kepeš* et le dim. *pešl*, « touffe, bouquet ».

BUSEN. — *pūase* m. Cp. *tr müatŷpūase*.

BUSSE. — *pūas* f. Vb. dér. *piāse* « expier », v. g. *vārt! te piās-s!* (= büssest es) « attends! tu me paieras çà! ».

BUTTE. — Sous la forme BÜTTGE > *petik* m., pl. *petŷe* « cuve de vendange » dont on distingue deux sortes : le *hōχpetik*, hotte qui se charge sur les épaules; et le *khārepetik*, où l'on va vider la hotte; quand le raisin y est bien foulé, on monte le cuveau sur la charrette, comme l'indique son nom, et ce cuveau a l'avantage de fournir une contenance à peu près constante, v. g. *e küat kštāmftŷ petik ket* (= giebt) *treŷ ōme* « il y a trois mesures (= 150 litres) au cuveau s'il est bien foulé ». Sg. aussi *petŷe*, Gr. 66, 2<sup>o</sup> B c.

BUTTER. — *potŷ* m. (!); dim. dans la locution *s-eš vayχ vę-ne potŷle* « c'est tendre comme du beurre ».

## C

CATAPLASM. — *khâteplān* m. (accent sur l'initiale). Gr. 60, 1<sup>o</sup>.

CHRIST. — *krešt* m., pl. *krešte*, et cf. BEREIT et WEIHNACHTEN.

COCARDE. — *kükārt*<sup>1</sup> f. (accent marqué sur la finale).

COMPLIMENT. — *khōmplemant* nt. Locutions : *e šēns kh. fō tr mātām ōn si lōst sāŷe...* formule habituelle des gens de maison qui sont porteurs d'un message verbal; pl. *khōmplemante thaym* « compliments chez vous » (aussi ironiquement à un importun).

1. Sans doute altéré par l'influence de *kūke* = GUCKEN. — Voir l'anecdote contée Gr. 104, n. 2. — Métaphorique au sens de « tête, figure » : *i šlā tr aŷns ōf t-kükārt!*

CUCUMER. — *kòkòmʁ* f., seul nom connu de ce légume. Loc. *valsî kòkòmʁ*, sobriquet donné aux Velches, à ceux qui ne savent pas l'alsacien ou le parlent mal ; on y répond par *titse sâlât*.

CURIEREN. — *khòriàre*, ppe *khòriàrt* (beaucoup plus commun que *hayle* au sens exclusivement actif).

## D

DA. — *tō*, *tō*, suivant l'intensité du sens, v. g. *tō ɛš-ʁ ʁo* « mais [tu vois bien qu']il est ici », et *tō pen i* « me voici ». Comparer, avec des nuances diverses d'accentuation et de consonnantisme : *tōrom* « c'est pourquoi », *tōren* « ici dedans ; *tr̄nō* (= darnach) « ensuite », *tr̄pī* (= da(r)bei) « présent », et *tr̄tsūā* « en outre » ; *tr̄en* « dedans », *tr̄ūs* « dehors », *tr̄ā* (= daran).

DACH. — *tāχ* nt., v. g. *ɔf-n̄ tāχ* « sur le toit », *s-ɛš e štroytāχ* « c'est un toit de chaume » ; pl. *tēχχ*, mais dim. *taχle*, Gr. 26, 4°-5°.

DACHS. — *tāks* m., pl. *tākse*. Un « basset » s'appelle *tākshont*.

DAMM. — *tām* m., pl. *tame*. V. aussi DEICH.

DÄMMERN. — *s-tamʁt* est compris, mais de style littéraire.

DAMPF. — *tāmʁ* m. Vb. dér. *tamʁe*, surtout dans *fʁtamʁti hārtēpʃl̄* « pommes de terre à l'étuvée ».

DANK. — *tānk* m. Vb. *tānke*. La formule très polie de remerciement est : *e šēne tānk*, ou *petānk mi kār šēn*, dont la traduction grossière est « che me remercie pien choliment » ; mais le mot le plus usité est *mērsi* (paroxyton) empr. fr.

DANN. — Seulement dans la formule *tān-et-vān* « de temps en temps ». Partout ailleurs, remplacé par DENN. V. ce mot.

DARM. — *tārm* m., pl. *tārm*. Loc. assonancée : *hēs* (= hast du) *vārm*, *se šlōpf ɛn e tār̄m* « fourre-toi dans un boyau<sup>1</sup> ».

1. Je donne ici les plus communes de ces formulettes bizarres, dont tout le mérite réside dans la rime : *hēs hays*, *se šlōpf ɛn e kays*, « ...une chèvre » ; *hēs khālt*, *se šlōpf ɛn e špālt*, « ...une fente » ; *hēs tōrst*, *se šlōpf ɛn e vōrst*, « .. soif, .. une saucisse » ; *hēs hōnʁ*, *se slōpf ɛn e kòkòmʁ*, « .. faim, .. un concombre ».

- DASS. — *tās*, mais usuellement remplacé par *ās* (= ALS) : *yets ksēs ās es vōr eš* « à présent tu vois bien que c'est vrai ».
- DATTEL. — *tāt* f., pl. *tātle*.
- DAUERN. — *tūre*, dans les deux sens, *t-tsit tūrt mʁ* « je trouve le temps long »; *s-tūrt-ŋ* « cela lui fait de la peine »; dér. *mʁ han-s kroysām petūrt* « nous l'avons fort regretté ».
- DAUMEN. — *tūme* m., pl. *tūme* et *tīme*, dim. *tīmle*.
- DECKE. — *teḱ* f., pl. *teḱe*. Vb. *teḱe*, ppe *ketēkt* « couvert »; loc. *peḱe sepe petteḱ het fiār eḱ*, cf. BETT. Dér. *teḱl* m.; loc. *of āli hāfeler het-ʁ e teḱele*, « pour tous les petits pots il a un petit couvercle », c'est-à-dire « il a réponse à tout ».
- DEGEN « épée ». — *tāye* m., pl. *tāye*.
- DEHNEN. — Inconnu : « étendre » se dit *ūsstrecke*.
- DEICH. — Phonétiquement confondu avec TEICH, subsiste dans le lieu dit *s-tixele*, près Colmar, au bord de la rivière.
- DEICHSEL. — *tiks* f. ou m., pl. *tiks*, seul mot connu.
- DEIN. — *tī*, *ti* (l'*n* ne sonne jamais dans le dialecte pur).
- DEMUT. — *tēmüot* f. Adj. dér. *tēmiḱtik*.
- DENKEN. — *tanke*, ppe *ketānt* (Gr. III, 1°), v. g. *i hā nem trā ketānt* « je n'y pensais plus ». Loc. *tānk vōl*, « à ce que je crois, probablement », parfois explétif, v. g. *yets royḱ-i t. v. e pfifle* « à présent je vas fumer ma pipette ». Subst. dér. v. g. *er štakt en te ketānke*, « il est distrait, absorbé, ne voit rien de ce qui se passe », etc.
- DENN. — *tan*, aux trois sens de « car, donc » et « alors », cf.
- DANN, WANN et WENN : *tan pen i ofkštānte* « alors je me suis levé ».
- DER. — *tr*, etc. Cf. Gr. 87-88, et pour le relatif, Gr. 105.
- DESTO. — *tešte*, v. g. *tešte pešʁ!* « tant mieux ». Gr. 23, 2°.
- DEUTSCH. — *tiš*. Cp. *hoḱtiš* « bon allemand », *khōlmerertiš* « a. de Colmar », etc. Mais le terme d'injure pour un « Allemand » est *švōp* (= Schwabe), pl. *t-švōve*. Cf. CUCUMER et FRANZOSE.
- DICHT. — Terme inconnu, comme à tout l'oberdeutsch.
- DICK. — *teḱ*, v. g. *teḱi pāke* « joues pleines ».
- DIEB. — *tiāp* m., pl. *tiāve*. Cp. : *kālyetiāp* « gibier de potence »; *tāytiāp* « mauvais ouvrier » (qui vole son salaire).
- DIELE. — *tēl* f., pl. *tēle*, dim. *tēlele* « planchette ».
- DIENEN. — *tiāne*, ppe *ketiānt*. Dér. *šʁtiāne*, « mériter, gagner » (aussi *meletiāre* empr. fr.). Subst. *tiānšt* m. « service » et « bon office »; on ne dit guère *tiānʁ* ni *tiānere*, mais *knāʁt* et *mākt*.

DIENSTAG. — Forme inconnue. V. sous TAG.

DIESER. — Ce terme a disparu. Cf. Gr. 103.

DING. — *tēn* nt., sans pl. : on dit *sāχe* « des choses », ou bien *tēs tēs* « ces choses-là » au sens non matériel, cf. Gr. 86.

DIRNE. — Mot inconnu, cf. Kluge s. v. On dit *e maytl* nt.

DISTEL. — *tēšl* f., pl. *tēšle* : d'où « chardonneret » *tēšeletsvī*.

DOCH. — *tōχ*. Très usité : *vē krōs ēš-χ tōχ!* « mais qu'il est grand ! » ; *mχ hēt-ne tōχ liāp* (avec accent intense sur *tōχ*) « on l'aime malgré ses défauts » ; *tōχ* « si fait », réponse affirmative (brève et peu polie) à une question négative.

DOCHT. — *tōχe* m. (Kluge s. v.), pl. *tōχe*. Gr. 68, 1°.

DONNER. — *tōnχ* (et non *\*tōnχ*, Gr. 18, 1°). Vb. *s-tōnχt*.

DOPPELT. — *tōpl*t, mais vb. *tōple*, comme en nhd.

DORF. — *tōf* nt., pl. *tēfχ*, dim. *tēfle*.

DORN. — *tōrn* m., pl. *tērn* (Mg. 40) et *tērnχ* (?). Gr. 92 D.

DORREN. — *tōre*, *fītōre*, ppe *ūsketōrt* « desséché ».

DORT. — *tērt*. La métaphonie doit être fort récente et procéder de la juxtaposition *tērtbī* (= dorthin); cf. *dōrt* Hebel. Gr. 18, 2°.

DOTTER. — *tōtχ* m., (et non *\*tōtχ*, cf. Gr. 18, 1°).

DRECHSELN. — *traksle*. Subst. dér. *traksler* « tourneur ».

DRECK. — *trak* m. Adj. dér. *trakik*, le plus usuel, « sale ».

DREHEN. — *trāye* (= mhd. *drājen*), ppe cp. *erōmke|trāyt
|  |*.

DREL. — *treχ*, mais *tritsē* « treize » et *tristik* « trente ». Gr. 34, 3°.

DRESCHEN. — *trēše*, devenu vb. faible : présent *i trēs*, *te trēs*, *er trēšt*, *mχ trēše*, etc. ; ppe *ketrēšt*. Gr. 23, 2°, et 48, 4°.

DRINGEN. — N'existe pas : « cela presse » se dit *s-prasiōrt* empr. fr.

DRITTE. — *trēt* (ne se distingue pas de TRITT).

DROHEN. — *trōye* (= mhd. *drouwen*), cf. Gr. 35 ou 44.

DROSSEL. — Inconnu : on dit *krāmetsfōyl* m., pl. *krāmetsfēyl*.

DRUCK. — *trōk* m. Vb. *trōke* « imprimer » et « presser » sans distinction, v. g. *s-trōkt mi* « je souffre d'oppression ».

DU. — *tū*, *tü*, et ordinairement *te* ou *t-*, cf. Gr. 22 et 101.

DUBEL. — L'empr. fr. *\*tūpl* « double » a engendré le dim. *tipele* dans la locution courante *kβē tipele vārt* « cela ne vaut pas un liard ».

DUCKEN. — *siχ tōke* « se baisser » est compris, mais bien peu usité : on dit *siχ pōke*. V. sous BUCKEL.

DULDEN. — Inusité : on dit *līte* (= leiden) ou *ūsstē* (= ausstehen);



mais dér. *ketolt* f. (er *bet kbe ketolt*, « il n'a pas de patience, il ne tient pas en place »), et adj. *ketoltik*, *onketoltik*, etc.

DUMM. — *tom*, v. g. *tes eş e tomr manş, e tomr yokl*, « en voilà un imbécile » ; un autre mot très usuel est *e totle*.

DÜNGER. = Terme inconnu. V. sous MIST.

DUNKEL. — *tonkl*, décl. *tonkler, tonkli, tonkls*, pl. *tonkli*, etc.

DÜNKEN. = La loc. *s-tonm-ır* (sans métaphonie) « il me semble » est comprise, mais usuellement on dit *s-sint-ır*.

DÜNN. — *ten*, v. g. *e tens kşeyt* « une figure maigrelette ».

DURCH. — *torıç*, v. g. *torıç t-kâs* « à travers la rue ».

DÜRFEN. — *terfe*, présent *er terf* etc., ppe *terfe*, v. g. *er bet-s ne-terfe tüd* « on ne lui a pas permis de le faire ». Gr. 112, 1°.

DÜRR. — *ter*, v. g. *e tere poym* « un arbre sec ». Cf. DORREN.

DURST. — *torşt* m. V. une formulette sous DARM.

DÜSTER. — N'existe pas. Cf. FINSTER, et Kluge s. v.

DUTZEND. — *totset* nt. (et non \**totset*, Gr. 21, 1°).

## E

EBEN. — *eve*. Très usité en tant qu'adverbe : *i bâ-n-e-n-eve ksâ* « je viens de le voir » ; souvent avec un sens demi-explétif, *i khent-s eve net sâ* « je ne saurais le dire ». Aussi *yüstemant* empr. fr.

EBER. — *ävır* m., pl. *ävır*. Ou bien *e velti soy*.

ECHT. — *açt*. (Je ne sais si le mot est colmarien.)

ECK. — *ek* nt. (v. g. *s-ek erqm* « tournez le coin »), pl. *ek*, mais dat. pl. *en âle-n-êke* « dans tous les coins ». V. sous TRUMPF.

EDEL. — *etl* (ne se dit qu'au point de vue moral).

EGEL. — Une « sangsue » se dit *plüotsükır* m., Gr. 36 ; mais le cp. métaphorique *foleyl* « ivrogne » est extrêmement usité.

EGGE. — *eyt* f. (< mhd. *egede*), pl. *eyte*.

EHE « mariage ». — *ē* f., mais le terme usuel est *hoçtsit*.

EHE « avant ». — *ep* (= \**ehe* ob, et cf. OB), devant consonne et devant voyelle, v. g. *ep er, ep si khomt*, « avant qu'il, elle vienne ».

EHER. — N'existe pas : pour « plutôt » on a le choix entre *entı*, *liävır* et *reņır*. Voir ML. sous les deux premiers de ces mots.

EHRE. — *ēr* f. Vb. *ēre* et *ferēre*. Adj. *ērlik*, v. g. *sı vör âs i-n e-n ērlike mân pen*, serment qui n'est guère usité, mais que par dérision on attribue surtout aux juifs dans la discussion d'un marché.

EI. — *ay* nt., pl. *ayer*. Cp. *ēstrayer* « œufs de Pâques ».

EICHE. — *ayç* f., pl. *ayçe*; ou bien *ayçpœym* m. Dér. *ayçlf* « gland », pl. *ayçle*. Cf. aussi le mot suivant.

EICHHORN. — *ayçhalm* me dimin. nt., pl. *ayçhalmeler*.

EID. — *ayt* m., pl. *ayt*. L'adj. cp. *maynâytik* est usité, soit au sens de « méchant » (*e maynâytiky šelm*), soit comme adverbe intensif (*tes eş tœç m. šen* « voilà qui est de toute beauté »); mais il est proscrit par les gens qui se piquent de savoir-vivre.

EIDECHSE. — *elyatsle* dim. nt., pl. *elyatsler*. Cf. ML. s. v. *egedechse*.

EIFER. — *ifr* m., surtout dans le cp. *ifrsoçt* « jalousie ».

EIGEN. — *ayke*. Dér. *âyketlik* « effectivement ».

EILE. — *il* f. Ce mot et ses dér. sont à peine connus : « je suis pressé » se dit *i pen prasiêrt*, et « se hâter » *siç tœmle*, v. g. *tœml ti noç*, *s-ēs hœçi tsit*, « dépêche-toi, il est grand temps ».

EIMER. — *aymç* m. Mais le nom usuel du baquet à anses est *erikle* nt. (et non \**erikl* ML. s. v. *örkele*).

EIN. — *ayn* (numéral, décl. *aynç*, *ayni*, *ayns*); article *e*, Gr. 89; au dat. sg., au sens du fr. « on », v. g. *s-türt aym*, « on en a du chagrin, cela fait pitié ». Loc. : *enântç* « l'un l'autre »; *onsç aynç* (le vb. à sg. 3); « nous autres, moi, je », etc., v. g. *onsç aynç khâ niks tçfêr*, « je n'y puis mais, ce n'est pas ma faute ». Gr. 86 et 107, 2.

EIN. — *i*, v. g. *ikhêre* (= *einkehren*) et *iôtme* (= *einathmen*), *trislâye* « taper dessus » (= \**dar-ein-schlagen*). Cp. *nî* (= *hinein*), et *erî* (= *herein*). Jamais l'*n* ne sonne : Gr. 56, 3°.

EIS. — *is* nt., v. g. *er het hant khâlt vç is*.

EISEN. — *ise* nt. Cp. *peylise* « fer à repasser » (sous *BÜGELN*) et *noçise* « fer à cheval ». Adj. dér. *isyn* et *isrik*.

EKEL. — L'expression *s-êklt-mç* « j'éprouve du dégoût » est comprise, mais peu usitée : on dit *s-krüst-mç* (= *es grauset mir*).

ELEND. — *êlant* nt. Adj. *êlant* et *êlantik*. Gr. 24-25.

ELF. — *elf*, v. g. *s-šlêt elfi* « il sonne onze heures ».

ELFENBEIN. — *halfepayn* nt., cf. Gr. 76, 2° B.

ELLE. — *el* f., pl. *êle*, v. g. *trey êle lân* « long de 3 aunes ».

ELSTER. — *âtsç* f., pl. *âtsle*, cf. Kluge s. v.

ELTERN. — *t-êltre* « les parents », *mini êltre*, etc. Cf. ALT.

EMSIG. — *âmsik* (*a* et non *ç*, d'après Gr. 24, 2°, ou 37).

ENDE. — *ant* nt., pl. *ante*. Loc. *âm ant* « à la fin » et *antlik*

« enfin » ; *s-vort toχ emōl e-n-ant hā* « cela finira bien un jour ».

Mais le vb. dér. n'existe plus : cf. l'article FERTIG.

ENG. — *añ*, v. g. *t-šūā se(n)-mχ añ* « ma chaussure me gêne ».

ENGEL. — *añl* m., pl. *añl*, dim. *añele* (terme de caresse).

ENKEL. — Inconnu : « petit-fils » etc. se dit *kbents-kbent*.

ENTE. — *ant* f., pl. *ante* (exactement comme ENDE).

EPHEU. — *aphay* m., et parfois *hapay* par métathèse.

ER. — *ār*, *ar*, *er*, *r*, suivant l'emphase. Cf. Gr. 101.

ERBE. — *erp* m. « héritier », pl. *erve*. Vb. dér. *erve*, ppe *kerpt* (*kerpt* est analogique). Dér. *erpsāft* f. « héritage ».

ERBSE. — *arps* f., pl. *arpse*. Cp. *tsōkrarpse* « dragées ».

ERDE. — *ärt* f., et aussi *arte*, mais surtout littéraire ou de conversation élevée. V. les mots usuels sous GRUND et BODEN.

ERFAHREN. — *erfāre*, ppe id. Dér. *erfārōn* « expérience ».

ERKLÄREN. — Usuellement remplacé par *ekšpletsiāre* empr. fr.

ERLAUBEN. — *erloyve*, ppe *erloypt*. Dér. *erloypnis* f.

ERLE. — *erle*, pl. *erle*, ou bien *erlepōym*.

ERNST. — *ārñst*, surtout adverbe, v. g. *er het-s net ārnst kmaynt* « il l'a dit ou fait par plaisanterie ».

ERNTE. — *arnte* f. Le primitif subsiste : *arne* « moissonner ».

ERST. — *eršt*, aussi adverbe, et avec les deux sens de l'allemand classique, v. g. *mχ fāne-n-eršt ā* « nous commençons à peine ». Loc. *ts-eršt* « d'abord » et *ts-ālr-eršt* « avant tout ».

ERSTICKEN. — Remplacé par *fršteke* « étouffer » nt.

ESCHE. — *aš* ou *ašpōym*. Cf. KRIECHE, et Gr. 23, 1°.

ESEL. — *esl* m., pl. *esl*, dim. *esele*. Cp. *mālēsl* « mulet ».

ESPE. — *ēsp* f. « tremble », v. g. *te tsetrš viā ēspeloyp*.

ESSEN. — *ase*. Présent : *iχ es*, *te es*, *er est*, *mχ ase*, etc. ; impér. *es* ; pp. *kase* (jamais \**kekase*). Cp. : *tsmētāyase* « dîner » ; *tsōvenase* « goûter », cf. ABEND ; *tsnāxtase* « repas du soir ».

ESSIG. — *esik* m., aussi dans le cp. *esikmūātr*.

ET-. — Cf. Gr. 53, 3° b. Les trois mots relevant de ce préfixe sont réunis à dessein dans la phrase burlesque : *he-tr epe-n epr epes ketō* ? « par hasard qqun t'aurait-il fait qqe chose ? ». On dit aussi *epis*, qui fait calembour avec fr. *épice-rie*, Gr. 128. Le mot « quelques-uns » est *etliki* bien plutôt que *ayniki*.

EULE. — *il*, *il* f., pl. *ile*, et plus souvent *nāχtil*.

EUTER. — *ūttr* nt., pl. *ūttr*. Gr. 95 C.

EVANGELIUM. — *efeyelye* nt., mot demi-savant.

EWIG. — *ēvik*, v. g. *tr ēvik(e) yūt* « le Juif errant ».

## F

FACH. — *fāχ* nt., pl. *fēχχ*. Surtout dans les cp. : *aynfāχ*, v. g. *ret aynfāχ* « parle simplement » ; *tsvayfāχ* « double », *treyfāχ*, etc.

FACKEL. — *fākl* f., pl. *fākle*. Vb. dér. *fākle*, cf. ML. s. v.

FADEN. — *fāte* m., pl. *fāte*, excepté (pour le calembour) dans la loc. *er het khē vāte*, *er het fāte*, qui se dit des gens qui ont la jambe maigre (pas de mollets, cf. WADE). Vb. dér. *ifālle* « enfiler ».

FAHL. — *fāl* (d'après ML., mais je ne le connais pas).

FAHNE. — *fāne* m. (!), pl. *fāne* (!), dim. *fānle*.

FAHREN. — *fāre*, sg. 3 *er fārt*, ppe *kfāre*. Dér. *fārt* (= mhd. *vart*) dans *māryāhemlfārt* « l'Assomption de la Vierge ».

FALB. — N'existe pas : cf. GELB, FAHL, et Kluge s. v.

FALKE. — *fālik* m., pl. *fālike*.

FALLEN. — *fāle*, sg. 3 *er fālt*, ppe *kfāle*. Subst. m. *fāl* « chute » (*of yete fāl* « en tout cas »), pl. *fal*. Subst. f. *fāl*, « loquet, piège » (*müsfāl* « souricière », etc.), pl. *fāle*. — Plus usuel *khēye* (WERFEN).

FALSCH. — *fāls*, cpar. *fēlsχ*, etc. Vb. dér. *fifēlse*.

FALTE. — *fālt* f., pl. *fālte*. Mais le vb. usuel est *tsāmelaye* « plier » ou *en fālte laye* (LEGEN). Cp. *aynfālt* f., « simplicité, bêtise », *aynfālt* et surtout *aynfāltik* « imbécile » (injure courante).

FAMILIE. — *fāmelye* f., pl. *fāmelye* (accent sur *mē*).

FANGEN. — *fāne*, v. g. *vārt*, *i fān ti*, « attends, je vas te pincer » ; sg. 3 *er fānt*, ppe *kfāne*. Loc. *fānr̄lis spēle* « jouer à l'attrape ». V. aussi ANFANGEN et BERGEN (le suff. *-lis* est un ancien génitif).

FARBE. — *fārp* f., pl. *fārve*. Vb. dér. *farve* « teindre ».

FARN. — *fārekrūt* nt. (= Farnkraut), mais plutôt *fūsēr* f.

FARRE. — Dans le cp. *fārevātl* « nerf-de-bœuf ». Cf. WEDEL.

FARZEN. — N'existe pas. V. sous FURZ.

FASS. — *fās* nt., pl. *fēsχ*, dim. *fasle*. Cp. *pōnklfās* « baratte ».

FASSEN. — *fāse*, ppe *kfāst*. Cp. *tsāmesāse* « nouer en gerbe ».

FAST. — *fāst* « presque », moins usité que *siār* ou *siār kār*.

FASTEN. — *fāste*, ppe *kfāst*. Subst. *fāst* f., « jeûne, temps de jeûne », et cp. *profāst* « Quatre-Temps » ; mais *fāsēnāχt* « carnaval ».

FAUL. — *fäl*, avec le double sens « pourri » et « paresseux », tourné en calembour dans la loc. *fäl ve mešt* « p. comme du fumier ». Dér. *fälansy*, « oisif, flâneur, badaud ».

FAUST. — *füst* f., pl. *fišt*, dim. *fištele*.

FECHTEN. — *fähte*, sg. 3 *er fäht*, ppe *kfohte*.

FEDER. — *fätr* f., pl. *fätre* (aussi « plume métallique »).

FEGEN. — *fäye*, ppe *kfäyt*. Loc. *fäy tü šor tire tēr* « balaie devant ta porte > mêle-toi de tes affaires ». Le sens primitif conservé dans le cp. *fäyfir* nt. « purgatoire ». Dér. *fäyte* f. « balayures ».

FEHLEN. — *fäle*, v. g. *s-heť niks fäle terfe* « à Dieu ne plût qu'il y manquât rien »; ppe *kfält*. Dér. *fäler* m. « faute ».

FEIER. — Dans *firove* (sous ABEND) et le vb. *fire* « fêter ».

FEIGE. — *fik* f., pl. *fike*. Cp. *örfik* « soufflet ».

FEIL. — *fayl*. Cp. *volfl* « à bon marché », Gr. 17, 2°, et 41, 4°; cpar. *velfler* avec métaphonie manifestement analogique.

FEILE. — *fil* f., pl. *file*. Vb. dér. *file* « limer ».

FEIND. — *fent* m. (Gr. 34, 5°), pl. *fent*, dat. pl. id.

FEIST. — *fayst* (< mhd. *veizet*, cf. Gr. 80).

FELD. — *falt* nt. ; a également le sens collectif, v. g. *s-falt eš šen* « la campagne est belle » ; aussi le pl. *falt* est-il assez rare.

FELGE. — *rätfelje* f. (suppose mhd. *velge* et non \**vëlge*).

FELL. — *fal*? Non usité : on dit *hüt* ou *pëls*.

FELSEN. — *fels* ou *felse* m., pl. *felse*.

FENCHEL. — *faniχl* ou *faniχl* m. Cf. Gr. 77, 1° C b.

FENSTER. — *fanštr* nt., pl. id. Loc. *tsom fanštr nüs*.

FERIEN. — Disparu ; mais a légué son initiale à l'empr. fr. *frkhânse* « vacances », sauf peut-être influence du préfixe *fr-*.

FERKEL. — Dim. *farle* nt., cf. ML. s. v.

FERN. — Peu usité, sauf la loc. *en tr farn* « au loin ».

FERSE. — *farse* m., pl. *farse*, cf. Gr. 91 B a.

FERTIG. — *fertik*, et aussi *fërik*. Les deux formes sont usitées concurremment (cf. ML. s. vv.), avec les sens historiquement successifs de « prêt à partir > équipé complètement > achevé > fini », v. g. : *s-eš fertik* « c'est fini » ; *i pën fertik* « j'ai terminé », etc.

FEST « fête ». — *fašt* nt., pl. cp. *fëštäy* (= \*Fest-täge).

FEST « solide ». — *fëšt*, cpar. *fëštr*. Dér. *fëšton* « forteresse ».

FETT. — Subst. *s-fat* « la graisse », mais non adj. Cf. FEIST.

FETZEN. — *fatse* m., pl. id. Vb. dér. *tsyfatsse* « effiloche ».

FEUCHT. — *fiçt*. Dér. *fiçte* f. « humidité ».

FÈUER. — *fîr* nt. Dér. *fire* « allumer le feu » (comme FEIERN), *firið* ! « au feu ! », *firik* « fougueux ». Cp. sous FEGEN.

FICHTE. — *fiçtâne* (= Ficht-tanne), où la diphtongue mhd. *ie* paraît réduite à simple *i* ; mais cf. ahd. *fiubta*.

FIEBER. — *fiðv* nt., pl. id. « accès ». Cp. *narfefiðv*, etc.

FILZ. — *fels* m., v. g. *felsbüet*, mais conservant le sens de « poil » dans le cp. *felslūs* « pediculus pubis ». Cf. pourtant ML. s. v. *lūs*.

FINDEN. — *fente*. Pr. *i fent*, *te fenš*, *er fent*, *mÿ fente*, etc. ; ppe *kfönte*. Loc. *er fent s-läve sūr* « il est mélancolique ».

FINGER. — *fënr* m., pl. *fënr*. Dér. *fënrle* « doigter ».

FINK. — *fënk* m., pl. *fëнке* (aussi « des savates »).

FINSTER. — *fëñstr*, f. *fëñstri*, cpar. *fëñstrer*.

FISCH. — *fëš* m., pl. *fëš*. Vb. dér. *fëše*, d'où *fëšr*, *fëšerey*, etc.

FITTICH. — *fatik* m., et *fatye* par analogie du pl. régulier *fatye*. Cf. mhd. *vëttäch vittich*, et Gr. 77 1<sup>o</sup> C b.

FITZE. — Vb. dér. *fetse* « fouetter » [les petits enfants].

FLACH. — *flāç*, v. g. *t-flāçi hänt* « la paume de la main ».

FLACHS. — *flāks* m., seul mot usuel, cf. LEIN.

FLADEN. — *flâte* m., pl. *flâte*. Cp. *potrflâte* « tartine de beurre ».

FLASCHE. — *flās* f., mais usuellement *e potäl* empr. fr.

FLATTEREN. — *flâtre*, ppe (*erom-*)*kflättrt* « voleté ».

FLAUM. — *pfüm* m. (comme *pfüm* f. « prune »).

FLECHTEN. — *flaçte*, sg. 3 *er flaçt*, ppe *kflöçte*. Cp. f. *hørflaçt*.

FLECKEN. — *flake* m. : seulement au sens de « tache » ; mais le dér. ancien *fleke* (= flicken), « mettre une pièce, rapiécer », d'où le cp. *pfâneflekr*, « raccommodeur de vaisselle, vagabond ».

FLEGEL. — *fleyl* m. « fléau », mais *pfleyl* « chenapan ».

FLEISCH. — *flayš* nt. ; mais le dér. \**flayšr* est inconnu. Cp. *rensflayš* (Gr. 49, 1<sup>o</sup> a) « du bœuf », *khälpsflayš* « du veau ».

FLEISS. — *flis* m. Dér. *siç flise* « s'appliquer » et adj. *flisik*.

FLIEGE. — Mot inconnu. V. sous MÜCKE. Vb. *fliðye* « voler », sg. 3 *er fliðyt*, ppe *kflöye*, Gr. 4 II. Autres dér. *fleyl* « aile » (comme FLEGEL, cf. Gr. 30, 2<sup>o</sup>) et *kfleyl* « volaille ». Cf. le suivant.

FLIEHEN. — Inconnu : on dit *fortlöyfe*, *fortfliðye*, etc. Mais *flöçt* f. « fuite », et vb. dér. *flëçte* (= flüchten), sg. 3 *er flëçt* Mg. 41.

FLIESS. — C'est à ce mot, sous la forme mhd. *vlius* > nhd.

*flüss*, que se rattache le cp. *flispåpir* « papier buvard », originairement sans doute « papier toison » (épais, feutré).

FLIessen. — *flisse*. Peu usité : on dit *s-våsty loyft*.

FLINK. — *flenk* et *kflenk*, mais plutôt *åfert* empr. fr.

FLINTE. — *flent* f., mais ordinairement *füst* m. empr. fr.

FLOCKE. — *fløk* f., pl. *fløke*. Cp. pl. *snēfløke*.

FLOH. — *flø* m., pl. *flē*. Vb. dér. *flēne* « épucier ».

FLOSS. — *fløts* f. (!), mais pl. *fløtsy* (z pour z).

FLÖTE. — *flēt* f., pl. *flēte*, dim. *flētele*.

FLUCH. — *flüðy* m., non usité, mais vb. dér. *flüðye*, « sacrer, jurer »<sup>1</sup>. Cp. *frflüðytr...!* « sacré...! » (injurer).

FLÜGGE. — *fløk*, « [oiseau] capable de voler, [fille] nubile ».

FLUT. — Dans le cp. *sentflüat* f. « déluge ».

FÖHRE. — *för* f. (sans métaphonie), pl. *före*<sup>2</sup>.

FOLGEN. — « Suivre » se dit *nøkē* (= nachgehen) ; mais *folye* est courant au sens d' « obéir », ppe *kfolikt*, et cf. Gr. 66, 2<sup>o</sup> B.

FOPPEN. — *föpe*, bien moins commun que *üspleke*.

FORDEREN. — *förtre* « exiger », ppe *kfortrt*. Cf. VORDER.

FORELLE. — *forål* f. (plutôt que *fral*), pl. *foråle*.

FÖRSCHEN. — Dér. métaph. *üsferšle* « tirer les vers du nez ».

FORST. — N'existe guère que comme mot savant, ou dans le cp. *forš:mayštr* ou le dér. *ferštr* « garde forestier ».

FORT. — *fort* (jamais \**fort*, cf. Gr. 18, 1<sup>o</sup>).

FRACK. — *fråk* m. « veste », très usité, pl. *frak*, dim. *frakle*.

FRAGEN. — *frøye*, ppe *kfrøyt*. Loc. *er frøyt net lân* « il ne barguignera pas », *vås frøy-i tynø?* « je m'en bats l'œil ».

FRANSE. — *frånsł* f., pl. *frånsle*, dim. *fransle*.

FRANZOSE. — *frånsøs*, et adj. dér. *frånsēs* (= französisch), v. g. *niks pārle fr.*, formule usuelle du paysan à qui on adresse la parole

1. Lorsque, dans une société, quelqu'un pousse la fréquente exclamation (expletive ou de résignation) *e kotsnåme* « au nom de Dieu », il se rencontre presque toujours un plaisant pour ajouter *ēs ne-kflüðytr* « n'est pas jurer », c'est-à-dire « malgré l'apparence ne viole pas la défense de prendre le nom de Dieu en vain ».

2. Se lit dans les vers de Mg., mais n'est pas usuel. V. FICHTE.

en français et qui s'excuse de ne pas comprendre. Mais le terme d'injure est *vals* (= Wälsch); cf. DEUTSCH et CUCUMER.

FRATZE. — *fräts* f., pl. *frätse*, dim. *fratsle* (élogieux).

FRAU. — *frøy* f., pl. *frøye*. C'est le terme courant pour « femme », car *vîp* est injurieux. Une « dame » se dit *mâtâm*, et pour FRÄULEIN *e mâmsel*, tous deux paroxytons, empr. fr.

FRECH. — *frax* (toujours en mauvaise part) « insolent ».

FREI. — *frey* « libre », et adv. au sens de « même », v. g. *i hâ frey miêse lâxe* « même que ça m'a fait bien rire ». Cf. Gr. 34, 3°.

FREMD. — *framt*, v. g. *s-ès-n framt* « il est dépaysé », *t-framti lit* « les étrangers », *en ty framte* « à l'étranger ».

FRESSEN. — *frase*, cf. ESSEN. Dér. *kfrasik* « glouton ».

FREUDE. — *frayt* f., pl. *frayte*, v. g. *i hâ frayt trâ* (ou *s-frayt mi* = *es freuet mich*) « cela me fait plaisir ». Cf. FROH.

FREUND. — *frënt* m., pl. *frënt* (aussi dat., cf. Gr. 43, 4°, et 96, 2°.) Dér. *frëntlik* « affable », *frëntsäft* f. « amitié », *met epr frënt mâxe* « se lier avec qqun ». Le sens « parent » n'est pas colmarien.

FREVEL. — *fräfl* m. « contravention ». Vb. dér. *fräfle*.

FRIEDE. — *frête* m. (= Frieden, et cf. NAME). Aussi dans *frêtesrext* « juge de paix »; mais l'équivalent de FRIEDHOF « cimetière » n'existe pas, on dit *kotsâkr* m. (= Gottesacker). Cp. *tsfrête*, v. g. *er ës niâ tsfrête* « il n'est jamais satisfait ».

FRIEREN. — *frîdre*, ppe *kfrôre*. Cp. *frfriðre*.

FRISCH. — *frësh*, v. g. *e frësh vent*, *frësi fësh*, etc.

FROH. — *frô*, v. g. *er ës frô tâs er lâpt* « il est content de vivre ».

FROMM. — *from* « pieux » (= mhd. *vrum*), cpar. *frëm̄*.

FROSCH. — *frësh* f. (!), pl. *frëse*<sup>2</sup>, notamment dans *en ty frëshvayt* « à la Grenouillère » nom d'un quartier de Colmar.

FROST. — *fröšt* m. et (métaphonique) *kfrëšt* nt. Cf. FRIEREN.

FRUCHT. — *fröxt* f. « céréales », pl. *frëxte* « fruits ».

FRÜH. — *frîy*, l'adjectif comme l'adverbe sans distinction, et

1. « *Värt nör, van te-n emql pi te framte lit peš* » me disait ma bonne grand'mère quand je me montrais difficile pour la nourriture; et moi, je me demandais comment il se pourrait faire que je mangeasse jamais le pain de l'étranger!

2. Le pl. a-t-il été pris pour un fm. sg. ? Cf. Gr. 91 A a.



cf. SPÄT, HART, etc. Contracté dans *friðyör* nt. « printemps », et syncope dans *friðstæk* nt. « déjeûner ». Cf. Gr. 48-49.

FUCHS. — *foks*, pl. *feks*, dim. *feksle* (nom de chien roux).

FÜGEN. — Surtout le cp. *īfiðye* (= ein-) « ajuster ».

FÜHLEN. — Inconnu : on dit *áriðre* (= anrühren) « toucher » et *kþpire* (sous SPUR) « éprouver une sensation tactile ou autre ». Mais on a *kfil* nt., v. g. *er he(t) khe kfil* « il n'a pas de cœur ».

FÜHREN. — *fiðre*, ppe *kfiðrt*. Cp. *fyfiðre* « séduire ». Cp. dér. sous BRAUT. Subst. f. *füar* « véhicule », pl. *füare*.

FÜLLEN « remplir ». — *fēle*, v. g. *fēl ti klās* « emplis ton verre » ; ppe *kfēlt*. Dér. *fēlte* f. « farce ». Cf. VOLL.

FÜLLEN « poulain ». — Usuellement dimin. *fēlele*.

FÜNF. — *femf*, *femfi*, et *tr femft* « le 5<sup>e</sup> », mais *softsē* « 15 » et *softsik* « 50 », cf. Gr. 58, 2<sup>o</sup>. Dér. m. *femfy* « pièce de 5 fr. »

FUNKE. — *fynke* m. sg. et pl., dim. *fēnkele*, vb. dér. *fēnkle*.

FÜR. — *fer* (acc.), v. g. *fer ene* « pour lui », *fer-s-lánt*, etc.

FURCHE. — *fōriχ* f., pl. *fōriχe*.

FURCHT. — N'existe pas, mais bien le vb. *fēriχte* ou *fēriχe*<sup>1</sup> (acc.) « avoir peur de ». Cf. Kluge s. v., et ANGST, BANGE.

FÜRST. — Disparu : on dit *prens*, pl. *prense*.

FURZ. — *fōrts* m., pl. *fērts*. Vb. dér. *fōrtse* « pedere ».

FUSS. — *fūs* m., pl. *fiðs*, dim. *fiðsle*. Loc. *trēt of tini fiðs* « marche sur tes pieds », dit-on à qqun qui vous marche sur le pied.

FUTTER. — *füetχ* nt. Vb. dér. *fiðtre*, « nourrir, fourrer ».

## G

GABE. — Dans le cp. *tsiðkōp*, Gr. 32, 2<sup>o</sup> ; mais « un cadeau » se dit *e presánt* empr. fr. Sur *kōp* = fr. *coupe*, voir ML. s. v.

GABEL. — *kåvl* f., pl. *kåvle*. Vb. dér. *ofkåvle* « mettre [du foin, etc.] en meules ». Cp. *mēstkåvl* « fourche à fumier ».

GACKERN. — Diverses onomatopées, dont la plus commune est *kåkse*, « glousser, bégayer, babiller », ppe *kekåkst*.

1. Mg. 50 et 33. Pour moi, dans mon entourage, je n'ai jamais entendu que *fēriχe*. Je crois que *fēriχte* est rural. — Gr. 30, 3<sup>o</sup>.

\*GÄDER. — *kātʃ* nt. « le cartilage dans la viande ».

GAFFEN. — *kāse*, v. g. *vās prüʃ mi esʷ ātsekāse?* « qu'as-tu à me regarder de cet air ahuri ? » ; ppe *kekāft*.

GÄHNEN. — *kāne*, ppe *kekānt* (plutôt *šnāpe*).

GALEE. — Dans l'exclamation *haytekālē!* « galère d'infidèles ! »

GALGEN. — *kālye* m. (et non \**kālke* ML., cf. Mg. 51).

GALLE. — *kāl* f., v. g. *pētʃ vɛ kāl* « amer comme fiel ».

GALLERTE. — *kāleray* f. (= mhd. *galreide*<sup>1</sup>).

GANG. — *kān* m., pl. *kan*. Dér. *kānpr* « praticable ». Cp. *hüskān* « corridor d'entrée ». Le vb. existe au présent aussi : *i kān yets* « à présent je m'en vais » ; *kān nōme, mʃ han ti šə ksā*, « faisons le plaisir de t'en aller, nous t'avons assez vu ».

GANS. — *kāns* f., pl. *kans*, dim. *kansle kansle* (souvent à un enfant, « petit sot », semi-caressant). Le « jars » s'appelle *kōnsʃ*.

GANT. — *kānt* f. Vb. dér. *fʃkānte* « vendre aux enchères ».

GANZ. — *kāns* (identique à GANS), v. g. *tʃ kānse tāy*. Gr. 49, 1<sup>o</sup> a.

GAR. — *kār*. Exclusivement, mais considérablement usité comme adverbe : *er ɛš kār ɔrtlik* « qu'il est affable ! » *s-ɛš kār tse fil* « c'est beaucoup trop », *kār niks* « rien du tout », *šīr kār* « à bien peu près » (souvent ironique). Cp. *šəkār* « même ».

GARBE. — *kārf* f., pl. *kārve* « gerbes de blé ».

GÄREN. — *yāre*, v. g. *keyōrenʃ vī* « vin qui a fermenté ».

GARN. — *kārnt* nt. Cp. *fɛškārnt* « filet de pêche ».

GARTEN. — *kārte* m., pl. *kārte*, dim. *kārtele*. Vb. dér. *kārtnē* « travailler au jardin ». Subst. *kārtnʃ* « jardinier », *kārtnere* f.

GASSE. — *kās* f., pl. *kāse*, dim. *kasle*. Seul terme usuel pour « rue » petite ou grande (cf. STRASSE), v. g. *t-kbōrnkās* « la rue des Blés », *s-vāsʃkasle* « la rue de l'Eau », etc.

GAST. — *kāst*, pl. *kešt*. Dér. *kāsterey* « grand repas ».

GÄTEN. — *yāte* (= mhd. *jēten*), ppe *keyāt kyāt*. Gr. 52, 1<sup>o</sup>.

GATTE. — Terme inconnu, ainsi que le f. : on dit *mān* et *froy*. Mais l'adj. mhd. \**gatec* « passend » subsiste, surtout dans le cp. très usuel *ɔnkātik*, v. g. *en ɔnkātiks kbent* « un enfant indocile ».

GATTER. — *katʃ* nt. (= mhd. *gēter*), dim. *katʃle*.

1. La chute du *d* vient-elle de l'analogie de *ay* « œuf », à cause de l'emploi du blanc d'œuf pour éclaircir la gelée ?

GAU. — Dans le cp. *sɔ̃nkoy*, d'où le dér. *sɔ̃nkayer*, v. g. *er rɛt sɔ̃nkayeris* « il a l'accent du Sundgau ». Cf. Gr. 54, 2° a.

GAUKELN. — *koykle* « chanceler ». Cp. *frkoykle* « ensorceler ».

GAUL. — *koyl* m. (malgré mhd. *gûl*, cf. Gr. 36, 4°).

GAUMEN. — *kûme* et *küme* m.

GEBÄREN. — Inusité : on dit *khentpeterere sê*, etc.; mais le ppe *kepôre* « né » (aussi *en t-valt khome* « naître »), et dér. *keport* f.

GEBÄRDE. — Le mot usuel est *šeste mârje* (empr. fr.) « faire des gestes, des mines, des grimaces, des cérémonies », etc.

GEBEN. — *kā* (Gr. 49, 2° b) : présent *i kep* ou *kē*, *te kēs*, *er ket*, *mɪ kan*, etc.; impér. *kep* ou *kē*, v. g. *kē-mɪ-s* « donne-le moi »; ppe *si hē-tr-s kā* « elle te l'a donné ». Conditionnel, Gr. 118, 5°.

GEBET. — *kepat* nt.; pl. *khōtsi kepatɪ ɔn lâni prōtveršt* « courtes prières et longues saucisses », devise du libertin gourmand.

GEDÄCHTNIS. — *ketajtnes* nt., régulier par rapport à DENKEN.

GEFAHR. — *kfôr* f., v. g. *tɔ ɛš khē kfôr* « il n'y a pas de danger, de doute », etc. Dér. *kfârlîk*. Cp. *ɔ̃nkfâr* « environ ».

GEFALLEN. — *kfâle*, v. g. *si kfâl-tr* « elle te plaît ».

GEGEN. — *keye*, et cp. *erkeye*. Dér. *keyet* f. « contrée ».

GEHEN. — *kē* (= mhd. *gēn*, et jamais \**kō* = mhd. *gān*) : présent *i kē*, *te kēs*, *er kêt*, *mɪ kēn*, etc., *vɛ kēt-s?* « comment ça va-t-il ? », *vās kēt-s tɪɪ ā?* (*ɛ* abrégé) « en quoi cela te regarde-t-il ? »; impér. *kē* ou *kân* (cf. GANG); subj. impf. *i kiān* ou *kiānt*, *te kiāns*, etc., pl. *mɪ kiānte*, etc. (rarement *i kiāntit*); ppe *kāne*. Cp. *lōskē* « se détacher », *nōkē* « suivre », *frkē* « se dissoudre ». Cf. SCHMELZEN.

GEHEUER. — *khîr* « en sécurité ». Cp. *ɔ̃nkhîr* nt. « monstre ».

GEHÖREN. — *khêre* (identique à KEHREN), v. g. *s-khêr-tr net* « ce n'est pas à toi », *maytele vam khêš?* « petite, à qui appartiens-tu ? » c'est-à-dire « qui sont tes parents ? »<sup>1</sup>; ppe *khêrt*.

GEHREN « giron ». — *kêre* m. : très usité, cf. SCHOOSS.

GEIER. — *kayer* m. (emprunt évident au nhd.).

GEIFER. — Vb. dér. *kayfre* « baver », d'où *kayfɪte* f. « bave », et *kayfri* m., sobriquet injurieux « bav-ard ». V. aussi MANTEL.

1. Question que j'ai entendu poser par ma mère, dans une de nos promenades, à une petite fille qui semblait égarée.

GEIGE. — *kik* f., pl. *kike*, v. g. *tr hēmļ haūt mē-pāskike* (Mg. 10 = der Himmel hängt mit Bassgeigen), métaphore de l'extase.

GEISEL. — *kaysļ* f., mais bien moins employé que *paytš*.

GEISS. — *kays* f. (seul terme connu), pl. *kayse* « chèvres ». Cp. *hāvrykays* « bécasse ». Cp. dér. *lānkaysik* « grand efflanqué ».

GEIST. — *kayšt* m. « esprit » dans tous les sens, v. g. *sālskayšt* « acide chlorhydrique », *plōykayšt* « taquin », *tōtekayšt* « fantôme », etc. ; pl. *kayštr*. Dér. *e kayštlike* « un ecclésiastique ».

GEITZ. — *kits* m., dér. *kitsik* et cp. *kitshāls* « avare » ; mais *kitik* « avidement » (v. g. *mγ müōs net kitik trēnke va-mγ švetst* « il ne faut pas boire à grandes lampées lorsqu'on est en transpiration »), forme venue du bas-allemand.

GELB. — *kāl* (= mhd. *gēl*), décliné *kāler*, *kāli*, *kāls*, mais sans allongement dans *kali rūōve* « des carottes ». Cf. MÖHRE.

GELD. — *kalt* nt., v. g. *om khē kalt* « à aucun prix ».

GELEGEN. — Dans le dér. *klayehayt* f. « occasion ».

GELENK. — *klañk* nt. (= mhd. *gelenke*, Gr. 24, 2°).

GELINGEN. — *kleñe*, ppe v. g. *s-ēs-mγ nē-kloñe*.

GELTEN. — *kalte*, sg. 3 *s-kelt*, ppe *kolte*. Sur *kal* « n'est-ce pas ? » (*kalte* en s'adressant à plusieurs), cf. Gr. 68, 2° e. Cp. *vārt*, *i frkel-tr-s*, « attends, tu me le paieras ». Cp. dér. *kliχkeltik* « indifférent ». Loc. *vās kelt-s?* « combien paries-tu ? »

GEMACH. — Dans le cp. *ālskmāχ*, « tout doucement, peu à peu ».

GEMAHL. — Terme inconnu. V. sous GATTE.

GEMEIN. — *kmayn*, v. g. *kmayni lit* « gens du commun », *kmayni vār* « camelotte ». Subst. f. *kmayn* « la commune ».

GEMÜSE. — *kmiōs* nt., pl. *kmiōsγ*.

GENAU. — *knoy*, surtout adverbe ; cpar. *knoyer*.

GENESEN. — Ce terme et ses dérivés sont inconnus<sup>1</sup> : cf. HEILEN.

GENICK. — *kneč* nt., v. g. *er het s-kneč keprōγe*.

GENIESEN. — *kniōse*, ppe *knose*. Subst. m. *knos* « jouissance ».

GENUG. — *knüō*, et avec emphase *kenüō*, v. g. *en t-hüt nī kenüō* (= in die Haut hinein g.) « amplement assez, presque trop ».

1. Et pourtant c'est dans les archives de Colmar qu'on a retrouvé ce verbe (*virnasin*) avec son acception étymologique de « rückkehren, anheimfallen », 5 juillet 1293 : *Alemannia*, XXII, 63.

GERAD. — *krât*, adj. et adv., « droit, précisément ».

GERBEN. — *karve*, ppe *karpt*. Dér. *karvŭ* « tanneur ».

GERING. — *kreñ*, surtout au superl. *s-kreñšte*.

GERN. — *kârñ*, v. g. *eps* ou même *epŷ kârñ hâ*, « aimer qqun ou qqch. » ; mais cpar. *liðvŷ* et superl. *âm liðpšte*.

GERSTE. — *karšt* f., peut-être aussi *kâršt*, et cf. BROD.

GERTE. — *kert* f., pl. *kerte*, mais peu usité.

GESCHÄFT. — *kšaft* nt., pl. *kšaftŷ*.

GESCHEHEN. — *kšā*, sg. 3 *s-kšēt* « il advient », ppe v. g. *s-ēs-ŋŷ ray(t) kšā* (= es ist ihm recht geschehen) « c'est bien fait pour lui ». Dér. *kšēŷt* f., « histoire, conte », v. g. *tes ēš mŷ ŷets e šēni kšēŷt* « eh bien me voilà dans de beaux draps » ; pl. *kšēŷte*; dim. *kšēŷtle*.

GESCHEIT. — *kšeyt*, très usité, v. g. : *i kloyp te peš ne-kšeyt*, « je crois que tu deviens fou » ; *ē te vŷrš tŷŷ kšeyt sē*, « allons donc, tu ne vas pas faire cette sottise ». Cf. Gr. n° 34 et n. 2.

GESCHIRR. = *kšer* nt. (peut se dire d'une seule pièce de vaisselle).

GESCHMACK. — *kšmāk* m. D'une chose insipide on dit volontiers : *s-beŷ kbē krâft ōñ kbē kšmāk*. Cf. SCHMECKEN.

GESCHWEIGÉ. — On dit *fršvike* et *frkšvi* « à plus forte raison ».

GESCHWIND. — *kšvent*, exclusivement adverbe, très usuel.

GESCHWISTER. — *kšveštr* « frères et sœurs » ; et, en parlant d'enfants de mêmes père et mère, on dit *kšveštrte kbentŷ*.

GESELLE. — *kšel* m., pl. *kšele*. Dér. *kšelsâft* « compagnie ».

GESETZ. — *kšets* nt., pl. *kšetsŷ*. Adj. *kšetslik* « légal ».

GESICHT. — *kšēŷt* nt., pl. *kšēŷtŷ*. Loc. *en-s-kšēŷt* « en face ».

GESINDE. — Seulement le dimin. *kšentl* « canaille ».

GESPENST. — *kšpañst* nt. (Gr. 58, 3°), pl. *kšpañstŷ*.

GESTANK. — *kštānk* m. « puanteur », pl. *kštānk*.

GESTERN. — *kšēŷtrt*. Dér. *kšēŷtrik*. Cp. *fŷrkeštrt*.

GESUND. — *kšont*, cpar. *kšentŷ*. La formule pour porter un toast est *kšonthayt*, et l'on y répond par *pârelemāñ* « pareillement », que souvent on altère plaisamment en *pâr ēle lâñ* « long de quelques aunes » ou *pârelemāŷŷ* « perruquier ». Cf. PAAR, ELLE, PERRÜCKE.

GETREIDE. — *ketrayt* nt. (sur pied ou fauché).

GEVATTER. — Dans le cp. pl. *kfâtŷlit* « parrain et marraine ». Mais « parrain » se dit *pfētŷ*, et « marraine » *ketl* (= Göttel).

GEWALT. — *kvâlt* f. Adj. dér. *kvâltik* « violent ».

GEWAND. — *kvânt* nt., pl. *kvantŷ*, moins usité que *klayt*.

GEWEHR. — *kwēr* nt. : relativement peu usité ; cf. FLINTE.

GEWICHT. — *kwęcht* nt., pl. *kwęchtŕ* « poids de la balance ».

GEWINNEN. — *kwęne*, sg. 3 *er kwęnt*, ppe *kwęne* (= \**gewunnen*).

GEWISS. — *kwęs*, formule d'affirmation très usitée et engageant la conscience de celui qui l'emploie. Subst. nt. *kwęse* « conscience ».

GEWITTER. — *kwętr* nt., ou *tontrvatŕ*, ou simplement *vatŕ* nt.

GEWÖHNEN. — *kwęne* (sans métaphonie, cf. Kluge s. v.), ppe v. g. *er ęs-s hält ne-kwęnt* « qu'y faire ? il n'y est pas habitué ». Cp. *i vel-tr-s šon ępkwęne*, « va, je te corrigerai de cette habitude », avec la métaphonie qui manque au simple. Dér. *kwęnet* f. « habitude ».

GICHT. — Seulement au pl. nt. *kechtŕ* « convulsions ».

GIEBEL. — *kawł* nt. (!) = mhd. *gēbel*, cf. Kluge s. v.

GIER. — Seulement dans le cp. dér. *neykirik* (Gr. 15, 3<sup>o</sup>) « curieux », d'ailleurs beaucoup moins usité que *wotrętsik*.

GIESSEN. — *kięse*, ppe *kekęse*. Subst. m. *kięse* ML. s. v.

GIFT. — *keft* m. <sup>1</sup>, v. g. *te khęs-s fŕsüęze, s-ęs kęę keft*, « tu peux y goûter, ce n'est pas du poison », dit-on à un enfant difficile qui refuse un aliment ; pl. *keft*. Dér. adj. *keftik*, vb. *fŕkefte*.

GIPFEL. — *kepfł* m. Vb. *kepfle* « s'achever en pointe ».

GIPS. — *keps* m. Vb. dér. *kepse* « plâtrer ».

GISCHT. — Inconnu : on se sert de *pięrheft* « levûre de bière » ou de *sūr tayk* « pâte aigrie ». V. GÄREN, et cf. ML. s. v. Hab et Jast.

GITTER. — Inconnu : on dit *e katŕle*. V. sous GATTER.

GLANZ. — *klęns* m. Vb. dér. *klanse*, ppe *keklanst*.

GLAS. — *klęs* ou *klęs* nt., pl. *klęstŕ*, mais dim. *klęsle*.

GLATT. — *klęt*, cpar. *klętr*. Vb. dér. *klęte* « polir ».

GLAUBEN. — *kłoyve*, sg. 1 *i kłoyp*, 2 *te kłoypš*, 3 *er kłoypt*, pl. *my kłoyve*, etc. ; ppe *kekłoypt*. Subst. m. *kłoyve* « foi ».

GLEICH. — *klię*, aussi adv. très usuel au sens de *sogleich*, v. g. *si khęmt klię* « elle va venir ». Vb. dér. : *klięze*, ppe v. g. *si han enęntŕ kękęze* « ils se ressemblaient » ; *fŕklięze* « comparer ».

GLEITEN. — Terme inconnu. V. sous RUTSCHEN.

GLIED. — *klęt* nt., pl. *klętr*, dat. pl. *ęn te klętr*.

GLIMPF. — Dans le dér. *kłęmfik* « doux au toucher ».

GLITZERN. — *kłętsre*, ppe *kekłętsŕt*.

1. Sans aucune distinction de sens ; cf. ML. s. v.

GLOCKE. — *kłok* f., pl. *kłoke*. Cp. *t-lompekłok* « la cloche de 10 heures ». Dim. cp. *s-prankłekle* (Gr. 54, 2° a) « le tocsin ».

GLÜCK. — *klek* nt., v. g. *tsom klek* « par bonheur ». Adj. dér. *kleklik* et *kleksalik*. Cp. *onklek* et *onkleklik*.

GLUCKEN. — *kłoke* « glousser ». Dér. dim. pl. *klekler* « des poussins ». Rapprocher *kłokse*, d'où *kłoksy* m. « le hoquet ».

GNADÉ. — *knât* f. (mot savant, ou du moins influencé par la langue ecclésiastique, autrement on aurait \**knôt*), pl. *knâte*, adj. *knätik*. Gr. 32, 37 et 125.

GOLD. — *kolt* nt. Adj. dér. *koltik*. Vb. dér. *fykolté*, v. g. *s-ēs kbe kolt*, *s-ēs nōr fykolt*, « ce n'est pas de l'or, ce n'est que doré ».

GÖNNEN. — *kone* (= mhd. *gunnen* sans métaphonie), v. g. *i kon ty-s*, « j'en suis heureux pour toi », ou ironique « je ne te l'envie pas » ; ppe *kone* et *kont*. Dér. péjoratif *fykone* « souhaiter du mal ».

GOTT. — *kot*, pl. *ketj* sans usage. Juron très usuel : *pi kot* « par-dieu », qu'on atténue souvent en *pi kōs* (sous MAUL). Locutions courantes : *e kōts nâme* « au nom de D. » (sous FLUCH) ; *om kōtes vele* (pour implorer énergiquement, cf. Gr. 86) ; *kot lov-e-tänk* « Dieu soit loué », Gr. 22. Cp. *onsy herkot* « Notre Seigneur [J.-C.] ».

GRAB. — *krâp* nt., pl. *krêvj* « tombes » ; mais *krâve* m., pl. *krâve* « fossés ». Vb. dér. *fykrâve* « enterrer », ppe *fykrâpt*.

GRAD. — *krât* m., surtout « grade militaire ».

GRAF. — *krōf* et *krâf* m., pl. *krōfe* et *krâfe*. Cf. Gr. 32, 5°.

GRAS. — *krâs* nt., pl. *krêsr*, dim. *krâsle*. Vb. dér. *krâse*.

GRAT. — Dans le cp. *rekrôt* (= Rückgrat, Gr. 48, 2°).

GRAU. — *kroy*, v. g. *ts-nâxt sen âli khâtse kr.* Cpar. *kreyer*.

GRAUS. — *krūs* m. V. le vb. sous EKEL.

GRAUSAM. — *krōysâm*, cf. Gr. 36, 3°. Souvent employé au sens de « extrêmement », v. g. *kr. sên*, *s-kfält-ŋ kr.*, etc.

GREIFEN. — *krife*, sg. 3 *er krift*, ppe *kekrefe*. Gr. 34, 2°.

GREINEN. — *krīne* « pleurer » (des enfants), v. g. *heš rōti oyke*, *heš kekrene?* « tu as les yeux rouges, est-ce que tu as pleuré ? »

GREIS. — *krays* (mot savant, on dit *en âlte mân*).

GREMPEL. — Dans *krēmplmarik* « friperie » ; mais cf. Gr. 10, 2°.

GRENZE. — *krans* f., pl. *kranse*, mais peu usuel.

GRIEB. — *kriâp* f. « gras de porc », mais surtout *kriðve* pl.

GRIESS. — *kriâs* m., « gruau, semoule », sans autre sens.

GRIFFEL. — *kreşf* m. « crayon d'ardoise », pl. *kreşf*. V. BLEI.

GRIMM. — N'existe pas, ni aucun dér., mais seulement, si toutefois il est de même souche, *s-kreime* nt. « la colique ».

GRIND. — *krënt* m. Adj. dér. *krëntik* « teigneux ».

GROB. — *kröp*, v. g. *e krövy sōsyēs* (= Socius), souvent atténué en *e māsīf̄ kharl*, etc. V. aussi sous BROT et STROH. Cpar. *krēvy*. Superl. nt. *s-krepšt* « le plus gros d'un travail ». Gr. 72-73.

GROSCHEN. — *krōše* m. (pièce de 10 centimes), pl. *krōše*.

GROSS. — *krōs*, cpar. *krēs*, superl. *t̄ krēšte*.

GRUBE. — *krüap* f., v. g. *ân t̄ sântkrüap* « à la sablonnière » (ou *sântkrüap*, Gr. 54, 2° a) nom d'un quartier jadis rural de Colmar; pl. *krüave*. Le secondaire *krōft* f. existe aussi, peu usité.

GRÜN. — *kriän*, aussi subst. nt., cf. ML. s. v.

GRUND. — *krōnt* m. Cp. *vītekrōnt* « terreau des vieux saules » se dit plaisamment du « tabac à priser de qualité inférieure ».

GRUNZEN. — *šnōre* (des porcs), *mōre* (des personnes).

GRUSS. — *krüas* m. (souvent *salü*, oxyton, empr. fr.), pl. *kriäs* peu usité. Vb. dér. *kriäse*, v. g. *mâtâm löst si kr.* « Madame vous fait ses compliments » (cf. COMPLIMENT); ppe *kekriäst*.

GRÜTZE. — *krëts* f. : peu usité; cf. GRIES.

GUCKEN. — *küke* (Gr. 21, 4°), ppe *kükt*. Cp. *hâfekük* « fouille-aupot, tâtillon », et par calembour *profēt h.*, cf. HAFEN et Gr. 128. Dér. dim. *t-kikler* « les yeux », encore plus caressant que *aykler*.

GUNST. — *kōnst* f. Dér. *kenstik*. Cp. *f̄rkōnst* m. « défaveur ».

GURGEL. — *koryel* f. Vb. dér. *korykle* « se gargariser ».

GURKE. — Le mot n'est pas connu. Cf. CUCUMER et Kluge s. v.

GUT. — *küät* toujours; mais presque toujours *kōt-* (Gr. 45, 4°), dans les locutions courantes *kōte mōrye*, *kōte t̄ây*, *kōte-n-ōve* et *kōt n̄äxt* (les deux premières souvent remplacées par *pošor* empr. fr.). Cpar. *peš*, superl. *pešt*. Cp. dans la locution courante *niks f̄er önküät*, « ne le prenez pas en mal, ne m'en gardez pas rancune », formule d'excuse en quittant qqun avec qui on s'est trouvé en désaccord, qu'on a gagné au jeu, etc. Subst. *küät* nt., pl. *kiät̄* « biens ».

## H

HAAR. — *hōr* nt., pl. *hōr*, v. g. *öm e hōr* « à un cheveu près »; dim. *bārle*. Adj. dér. *hōrik* « poilu ». Cp. *rōshōr* « crin ».

HABEN. — *hâ*, toujours, même devant voyelle; présent *i hâ*, *te*



- hēs, er hēt, m̄ han*, etc., v. g. *hēt-s-ti hīkele?* « cela t'a-t-il, Huguet? = te voilà pincé, bien attrapé », etc.; subj. *i hayk, te haykš*, etc., Gr. 117, 2°; impf. subj. *i hat, te hats, er hat, m̄ hate*, etc.; ppe *khēt*. Loc. *tar hēt-s küat* « en voilà un qui a de la chance ».
- HABER. — *hāv̄r, hāv̄re* et *hāv̄vere* m. « avoine ».
- HACKE. — *hāk* f. Vb. dér. *hāke*, « piocher, hacher », ppe *khākt*.
- HADER. — N'existe dans aucun sens. V. les synonymes.
- HAFEN. — *hāfe* m. « pot » (seul terme usuel), pl. *bāfe*, dim. *bāfele*. V. une locution sous DECKEL. Cp. *khōšthāfe* « pot au feu » (parfois employé plaisamment au sens de « pot de chambre ») et *špārāfe* ou *špārāfele* « tire-lire ». Dér. *hāfn̄r* « potier ».
- HAFT. — *hāft* f. « agrafe », pl. *hāfte*. Aucun autre sens : le « crochet d'agrafe » et l' « agrafe » proprement dite, respectivement, *manle* « mâle » et *vīvele* « femelle ». Vb. dér. *āhēfte* « agraffer ».
- HAG. — *hāy* m. « haie », pl. *hāy*. Cf. HECKE.
- HAGEL. — *hāyel* m. Vb. dér. v. g. *s-hēt khāyelt* « il a grêlé ».
- HÄHER. — *hār* m., pl. *hāre*. Cf. Gr. 96, 2°.
- HAHN. — *hān* m., pl. *hāne* (fort et faible à la fois par contamination mutuelle). A ajouter à Gr. 93, 1°.
- HAKEN. — *hōke* m., pl. *hēke*. Vb. dér. *hēke* « crocheter ».
- HALB. — *hālp* et *hālv-* (Gr. 72-73). Cp. *āntr̄thālp* « 1 1/2 ». Le subst. dér. n'existe pas : on dit simplement *s-hālvē* « la moitié ».
- HALDE. — Dans le cp. *rāphalt* f. « treille », pl. *-halte*, cf. ML.
- HALFTER. — *hālftr̄* m. (par analogie des noms en *r*), pl. *hālftr̄*.
- HALM. — *hālme* (= mhd. *halme(n)*) m., pl. *hālme*.
- HALS. — *hāls* m., pl. *hals*, dim. *halsle*. Cf. KEHLE.
- HALT. — *hālt*, v. g. *vōrom khōmš net met?* — *i pen hālt miāt* « pour-quoi ne viens-tu pas avec nous? — c'est que je suis las ».
- HALTEN. — *hālte*, sg. 3 *er hālt*, ppe *khālte*. Mais on ne dit pas \**erhālte* pour « recevoir ». Cp. dér. *hūsāltōn* « ménage », Gr. 76, 2°.
- HAMMEL. — *hām̄l* m., pl. *ham̄l*. Dér. *hāmle* « vagabonder ».
- HAMMER. — *hām̄r* m., pl. *ham̄r*, dim. *ham̄rle*.
- HAND. — *hānt* f., pl. *hant*, dim. *hantele*. V. g. (facétie) *t-hānt en t-hē* « levez la main » (à un témoin qui doit prêter serment — il lève la main gauche), *t-rāxt hānt!* Cp. *āles-tr̄hānt* « de toute sorte ».
- HANDEL. — *hāntl̄* m. Vb. dér. v. g. *niks tse hāntle?* (cri des brocanteurs ambulants) « y a-t-il affaire à faire? ». Subst. dér. (pl.) *hantl̄* « querelle », pl. *hantl̄*, et vb. *hantle* « se quereller ».

HANF. — *hâmf* m., v. g. *er vâkst vë h.* « il grandit vite ».  
 HÄNGEN. — *hâne*, sg. 3 *er hânt*, etc., dans tous les sens possibles de « pendre, suspendre, être suspendu », v. g. : *vâs hânš â-mim ârm?* « pourquoi te suspends-tu à mon bras? » ; *tr ombhân eş âm fanštr khañt* « le rideau pendait à la fenêtre » ; *hân-s ân t-vânt* « suspends-le au mur ». Mais aussi *hânke*, surtout intransitif.

HANTIEREN. — *hântiëre*, ppe *khântiërt*.

HARFE. — *hârf* f., pl. *hârfse*. Dans mon enfance une chanteuse ambulante du nom de Barbe était surnommée *s-hârfsepävi*.

HÄRING. — *hârik* m., v. g. *ter vë-n-e h.* « sec comme un hareng ».

HARN. — *hârni* m., ne se dit que des animaux.

HART. — *hërt*, cf. Gr. 7, 7°. Cp. *vâsrhërt*, se dit de pommes de terre ou autres légumes restés durs après cuisson.

HARZ. — *hârts* nt. Cp. *kikehârts* « colophane ».

HASE. — *hâs* m., pl. *hâse*, dim. *hâsle*. Loc. *tr hâs hët ayer klayt* « le lièvre a pondu » dit-on aux enfants lors des œufs de Pâques.

HASEL. — Dans *hâslnos* « noisette », cf. Nuss.

HASPEL. — *hâspl* m. « dévidoir ». Vb. dér. *hâsple* « dévider ».

HASS. — *hâs* m. Vb. dér. *hâse*. Adj. *hasik* et *haslik*.

HAUBE. — M'est inconnu comme terme colmarien. Cf. KAPPE.

HAUCHEN. — Dans le cp. *khüxe* (= \*gehauchen), v. g. *en t-fëñt kh.* « souffler dans ses doigts », *âm fanštr kh.* « faire de la buée sur la vitre » ; mais rapprocher aussi mhd. *küchen* > KEUCHEN.

HAUEN. — *hoye*, ppe *khoye*. Usuel au sens de « couper » : *kep â-ylt, te hoyš ti*, « prends garde, tu vas te couper ».

HAUFE. — *hüfe* m. (= Haufen), pl. *hife*, dim. *hifse*. Loc. *e hüfe manše* « une foule ». Dér. *hifik* « en tas ».

HAUPT. — *hoypt* nt., au sens de « principal ».

HAUS. — *hüs* nt., pl. *hüsr*, dim. *hüsele hüsle*. Loc. *tar lâ-ylt nör van e hüs omfält* « il ne rit qu'en voyant s'écrouler une maison = arriver un malheur ». Vb. dér. *hüse*, « vivre de ménage, économiser » ; v. g. *âltr lömp, vöröm hëš në-khüst?* « vieille guenille, que ne te ménageais-tu? » (proverbial, d'un vieillard usé d'excès).

HAUT. — *hüt* f., pl. *hit*, dim. *hitte*. V. aussi GENUG.

HEBEL. — *hevl* m., pl. *hevl*. Cp. *tröthëvl* « barre du pressoir ».

HEBEN. — *heve*, sg. 1 *i hep*, ppe *khëpt*. Loc. *heve-ne! heve-ne!* « arrêtez-le! » (un malfaiteur); plaisamment, *h., h., er vël hüsâr väre* «... il veut se faire hussard », de qqun qui s'emporte, fait la

mauvaise tête ou le fanfaron, etc. Cp. *oſheve* « ramasser » (qqch. qui est à terre, etc.), ppe *oſkhept*, toujours faible. Gr. 72-73.

HECHT. — *heçt* m., pl. *heçte*. Loc. *seks-e-saçtsik heçtekbepf* « 66 têtes de brochets », exercice de prononciation.

HECKE. — *hek* f. « buisson », pl. *heke*. Cf. HAG.

HEER. — On dit *armê* (oxyton) f., empr. fr. ; mais cf. ML. s. v.

HEFE. — Dans le cp. *piðrheft* m. V. sous GISCHT et TREBER.

HEFT. — *heft* nt. « poignée » et « liasse », pl. *heft*. Mais un « cahier à écrire » se dit *e kâye* (oxyton) m., empr. fr.

HEHLEN. — *hâle*, et ordinairement *frhâle*.

HEIDE « (lande), bruyère ». — *hayt* f., pl. *hayte*.

HEIDE « païen ». — *hayt* m., pl. *hayte*. Cf. GALEE.

HEIDELBEERE « airelle ». — *hayt|pêr* f. Cf. BEERE.

HEIL. — A peu près inconnu, n'appartient qu'à la langue recherchée, mais dérivés nombreux, notamment : *hayle* vb. « guérir », transitif et intransitif ; *haylik* « saint » et *heÿe* « image » (sous BILD) ; *haylôs* (= heil-los), « incurable, incorrigible, violent ».

HEIM. — Exclusivement adverbe, v. g. *kê haym* « rentre chez toi » et *er eš thaym* (= da-heim) « il est chez lui ». Dér. *haymlik haymelik*, « familial, paisible », et *haymet* f. « lieu natal ». Cf. Gr. 41, 3°.

HEIMCHEN. — *hâymizêle* nt. « grillon ».

HEIRAT. — *hîrôt* f., pl. *hîrôte*. Vb. dér. *hîrôte*, « se marier, épouser », intransitif et transitif ; ppe *khîrôte*, Gr. 109, 2° c. Cf. EHE.

HEISCHEN. — *hayše*, ppe *khayše*. Très usité, et implique une demande plus polie et plus humble que *pekâre* = BEGEHREN.

HEISER. — N'existe pas, mais le dér. *haysrik* « enroué ».

HEISS. — *hays*. V. une loc. sous DURST. Subst. dér. *heçs* f.

HEISSEN. — *hayse*. Locutions : *ve hayš?* « comment t'appelles-tu ? » *tô hayst-s šânele loyf* (petit Jean, sauve-toi) « à présent il s'agit de jouer des jambes » ; *vâr he-ti khayse?* « qui t'avait dit de t'en mêler ? » (à un maladroit qui a fait une sottise).

HEITER. — *haytç*, v. g. *âm hale tây ksêt-ç net haytç* « en plein jour il n'y voit goutte ». Subst. dér. *haytçe* f.

HELD. — *helç* m., pl. *helte*. Surtout ironique : *yô, tû peš-mç noç e nate h., e sũfre helç*, etc. «... un joli coco ».

HELFEN. — *halfe*, v. g. *tô helçt on pâç niks* « il n'y a rien à y faire » (ou *om*, Gr. 54, 2° b) : présent *i helç, te helçš, mç halfe*, etc. ; subj.,

dans *half i kəʔ*, Gr. 117, 3°; conditionnel *i halfitit* ou *helfitit* (vieilli); ppe *khəʔse*. Cp. sous AB. Subst. *helf!* « au secours ! »

HELL. — *hal*, cpar. *haler*. Dér. cp. *əʃhalé* « s'éclaircir ».

HELM. — *helm* m. : dans les deux sens de « casque » et « long manche », est venu du dehors et n'appartient pas au dialecte.

HEMD. — *hamp* nt. (Gr. 54, 3°), pl. *hampʔ*, dim. *hampele*.

HEMMEN. — Terme inconnu, remplacé par HEBEN. V. ce mot.

HENGST. — *hanšt* m., pl. *hanšt*. Vb. dér. *hanšte* « saillir ».

HENKEN. — V. g. *tə plīt-ʔ hanke* « le voilà accroché », cf. HANGEN.

HENNE. — Absolument remplacé par HUHŃ. Cf. ML. s. vv.

HER. — Accentué, *hār*, v. g. *və khəʔs hār?* « d'où viens-tu ? »; atone, *er-*, dans *erī* « dedans », *erūs* « dehors », *erəʃ* « en haut ».

HERBST. — *herpšt* m. Vb. dér. *herpšte* « vendanger », ppe *khəʔpšt*.

HERD. — *hārt* m., pl. *hārt*. Cp. *fīrhārt*.

HERDE. — *hārt* f., pl. *hārte*, v. g. *e šəʃhārt*, etc.

HERR. — *her* m., pl. *herə* (jamais \**mihər* « monsieur »). Adj. *herlik* « magnifique ». Subst. *heršāʃt* f. « les ou le maître de la maison », v. g. *t-heršāʃt vəl-s nəʔ hā* « on me le défend ».

HERZ. — *hārts* nt., mais *ʃə hartse kārŃ* « volontiers ». De même, adj. dér. *hārtsik* « charmant », mais *hartsāʃt* « courageux ».

HERZOG. — *hertsəʔ* m., pl. *hertsəʔe*.

HETZEN. — *hetse*, v. g. *i hā tʔ həʔt khəʔst* « j'ai excité le chien ».

HEU. — *hay* nt. « Les foins » se dit *t-haymāʔet* f.

HEUCHELŃ. — On connaît *hayʃler* « hypocrite », mot savant.

HEULEN. — *hīle* « pleurer bruyamment » (très usuel), ppe *khīlt*.

HEUSCHRECKE. — *hayšrak* f. « sauterelle », pl. *hayšrake*.

HEUTE. — *həte*, *het* (Gr. 43, 4°), v. g. *khəʔ-i het nəʔ*, se *khəʔ-i məʔn* (ironique, à un musard). Dér. au génitif *hetiks tāys*, Gr. 86.

HEXE. — *haks* f., pl. *hakse*. Vb. dér. *hakse* intransitif et *ʃrhakse* transitif. Subst. f. *hakserey* « sorcellerie ». Cf. MEISTER. Gr 25, 5°.

HIE. — *hiə* « ici » (jamais \**hiər*), Gr. 62, 5°. Adj. dér. *hiəsik*.

HIMBEERE. — *empər* f. « framboise », pl. *empėre*. Gr. 76, 2° b.

HIMMEL. — *heml* m. Loc. *kəʔ əm heml!* « mon Dieu ! »

HIN. — Accentué, *hī*, v. g. *və kəʃ hī?* « où vas-tu ? »; atone, *n-*, dans *nī* « dedans », *nūs* « dehors », *noʃ* « en haut », etc. Cf. HER.

HINDERN. — *hentre*, et surtout *ʃrhentre*, ppe *ʃrhentrt*.

HINKEN. — *henke*, ppe *khəʔke*. L'antique « Messenger Boiteux de Colmar » (almanach) s'appelle *tʔ khəʔlmerer henkete pəʔ*.

HINTEN, HINTER. — *hente* adv. ; *hentr* prép.

HIRN. — *hern* nt., pl. *hern*. Cp. *venthern* « étourdi ».

HIRSCH. — *herts* m. (cf. Kluge s. v.), pl. *herts*.

HIRSE. — *bers* m. (curieux contraste avec le précédent).

HIRTE. — *hert* m., pl. *herte*, f. *herte* « bergère », Gr. 16, 2°.

HOBEL. — *hovl* m., pl. *hevł*. Cp. *krüthovł* « rabot à choucroute ».

HOCH. — *hōχ*, cpar. *hēχt*, superl. *hēχst*, mais subst. dér. *hē* dans *er šprent en t-hē* « il saute en l'air », Gr. 75. Loc. *s-ēs hōχi tsit* « il est grand temps » ; mais, en un mot, souvent *hōχtsit* f. « mariage ».

HOCKEN. — *hoke* « se tenir inerte » (très usuel), ppe *khokt*.

HOF. — *hōf* m., au sens de « cour princière », v. g. *tr mōn het e hōf* « la lune a un halo » ; adj. dér. *hēflik* « poli » ; aussi dans *lāthof* (= cour de chargement) « le Ladhoff » près Colmar, et *varikhof* (= Werk-hof) « le chantier municipal ». Mais la « cour d'une maison » se dit *hōft* m., pl. *hēft* ; cf. Gr. 68, 3°.

HOFFEN. — *hōfe*, v. g. *mχ vēle-s-hōfe* « espérons-le » ; ppe *khōft*.

HOHL. — *hōl*, v. g. *e hōle tsân* « une dent creuse ». Dér. *hēl* f.

HOHN. — Seulement dans le vb. dér. *frhēne* « dédaigner ».

HOLD. — *hōlt*, v. g. *si ēš mχ hōlt* « nous nous aimons bien ».

HOLEN. — *hōle*, v. g. *kē hōl ti pūwχ* « va chercher ton livre » ; ppe *khōlt*. Loc. *tr teyfl sōl-ne hōle*, Gr. 117, 4°.

HÖLLE. — *hēl* f., v. g. *s-ēs e sēnt, te khōmš en t-hēl* (entre enfants).

HOLPERN. — *hōlpre*, faisant assonance avec *štōlpre*.

HOLUNDER. — *hōltχ* m. Cp. *rakhōltχ* et *rakōltχ* « genièvre ».

HOLZ. — *hōls* nt., pl. *hēlsχ*, dér. dim. *švāvłhēlsle* « allumette ». Loc. *si het hōls for-ŋi hūs* « elle a du bois devant sa porte » (les seins forts). Vb. dér. *hōlse* « aller au bois » et *āphōlse* « déboiser ».

HONIG. — *hōnik* m., v. g. *e flātele hōnik ŋn pōtr*.

HOPFEN. — *hōpfe* m. Sur *khōylopf*, pl. *khōylepf*, cf. Gr. 76, 2° c.

HORCHEN. — *hōriχe*, v. g. *aynŋ tsūā h.* « écouter qqun » ; ppe *khōriχt*. Mais « obéir » se dit couramment *fōlye* = FOLGEN.

HÖREN. — *hēre*, v. g. *er hērt ne-kūāt* « il a l'oreille dure », *i hā-s khērt* « je l'ai entendu dire ». Subst. *khēr* nt. Cf. GEHÖREN.

HORN. — *hōrn* nt., pl. v. g. *vē fil hērnχ hē-tr pōk?* « combien le bouc a-t-il de cornes ? » (pour faire deviner le nombre des doigts qu'on étend) ; dim. *hērnle*. Adj. dér. *hōrnik*, « corné, dur ».

HORNISSE. — *hōrnūsł* dim. nt. ; cf. ML. s. v.

HORNUNG. — *hōrnōn*, seul nom du mois de février.

HORST. — *hōrst* m. (= mhd. *hurst*), pl. *hēršt*.

HOSE. — *bōse* f. pl., v. g. *er hē-t-bōse fōl khēt* « prae pavore se concacaverat », *si trayt-bōse thaym* « elle fait la loi à son mari ».

HÜBEL. — Aussi inconnu à ma génération que HÜGEL. V. ce mot.

HÜBSCH. — Inconnu : on dit *sēn, nat, tsiārlik*, etc.

HUF. — Terme inconnu : on dit *e rōssūa*. Cf. SCHUH et EISEN.

HÜFTE. — *hōft* f. (Gr. 30, 5°), pl. *hēft*, dim. *hēftle*.

HÜGEL. — Inconnu : on dit *e paryele* nt. V. sous BERG.

HUHN. — *hūn* f. (! parce qu'il remplace HENNE), mais pl. nt. *hiñr*, et cp. *hiñrhūs* « poulailler » ; dim. *hiñle* « poulet ».

HÜLSE. — *hēls* f., pl. *hēlse*. Mais la « coque » de noix se nomme *layfste* f., v. g. *nōse layfle* « écaler des noix ».

HUND. — *hōnt* m., pl. *hēnt*, f. *hēnte*, dim. *hēntle*. Les deux cp. *hōnsfōt* et *sōyhōnt* sont des injures tout à fait courantes.

HUNDERT. — *hōnr̄t*, apocopé dans *hōnr̄t-ısvay* « 102 ».

HUNGER. — *hōnr̄* m. Adj. dér. *hōnr̄rik*. V. la loc. sous DURST.

HÜPFEN. — *hōpse*, ppe *khōpft*, cf. mhd. *hupfen*. Gr. 30, 5°.

HÜRDE. — *hōrt* f. (= mhd. *hurt*), mais pl. *hōrte*.

HURE. — *hūr* f. (Gr. 45, 1°), pl. *hūre*, v. g. cp. *hūrehisł* nt. « lupanar ». Dér. *hūre* « courir la gueuse » et *hūrer* « coureur ».

HURTIG. — Non usité : on dit *kšvent, sıχ tōmle*, etc.

HUSTEN. — *hūāste* m., v. g. *tr̄ pļoy hūāste* « la coqueluche » (dont les crises bleuissent le patient). Vb. dér. *hūāste*, ppe *khūāst*.

HUT « chapeau ». — *hūat* m., pl. *hiāt*, dim. *hiātle*.

HUT « garde ». — Seulement dans les dér. *hiāte* « garder » [les bestiaux] et *phiāte*, v. g. *phiā-ti kōt!* « Dieu te garde! »

HÜTTE. — *hēt* f. « tonnelle de jardin », pl. *hete*.

HUTZEL. — *hūtsł* f. (= mhd. \**hützel*, cf. Kluge s. v.).

## I

ICH. — *iχ, i*, pl. *m̄r*. V. la déclinaison, Gr. 101.

IGEL. — Cp. *sōyeyl* m. (= Sauigel) ou *hōntseył* (= Hundsigel).

ILTIS. — *eltes* m. (mot rare et peu compris).

IMME. — *em* f., pl. *eme*, souvent dim. *emle*, seul nom de l'abeille.

IMMER. — Mg. emploie *emr̄*, que pour ma part je n'ai jamais entendu dans mon entourage : toujours *ālevil* (= alle Weile).

IMPFFEN. — Tombé en désuétude : on dit *ısvēye*, cf. ZWEIG.

IN. — *en* (e devant le possessif *mi*). Cp. *trən* « dedans ».

INSEL. — *ensl* f., pl. *ensle*, dim. *ensele*.

INWENDIG. — *enevántik* (= inne-wendig), cf. IN.

IRDEN. — *erte*, v. g. *e-n ertenes kšer*, cf. GESCHIRR.

IRGEND. — Inconnu : on dira, par exemple, d'un objet égaré, *s-müas toχ ãme-n-ort štake* « il faut pourtant qu'il soit qq. part ». Cf. NIRGEND.

IRREN. — *ere*, v. g. *si ere siχ* « vous vous trompez », *er het si kert* « il a fait une erreur » (aussi *ketrəmpiãrt*). Cp. *ferert* « égaré ».

## J

JA. — Affirmatif, *yē* ou *ja*, mais particule *yō*, Gr. 32, 2°, v. g. *te peš yō ne-kšeyt!* « mais tu es fou! ». V. un substitut sous NEIN.

JAGD. — *yãχt* f. Vb. *yãye* « chasser », aussi fort commun au sens d'« expulser » (*förtýãye*), ppe *kyãyt*. Dér. *yãyer* « chasseur ».

JAHN. — Probablement *yōn* m. Cf. ML. s. v. Jane.

JAHR. — *yōr* nt., pl. *yōr*, v. g. *em fōrike yōr* « l'année dernière » et *s-naχšt yōr* « l'an prochain », plus communément *fōr-ŋi-yōr* et *evr-s-yōr*. Cp. *neyōr* « nouvel an », *friðyōr* « printemps » (Gr. 48, 5°), *špōtyōr* « automne ». Cp. dér. *mēntryārik* « mineur ».

JAMMER. — *yōmr* m. Vb. dér. *yōmre*, ppe *kyōmr̄t*.

JÄNNER. — *yanr* m., seul nom du mois de janvier.

JAUCHERT. — *yüχt* m. (disparu devant le système métrique).

JAUCHZEN. — *yükse*, ppe *kyükst*, très usuel.

JE. — *yē* emphatique et *yē*, mêmes usages qu'en allemand. Subsidiairement *e yēt̄r* « un chacun », *yēt̄vet̄r* « chacun », etc. Cf. NIE.

JEMAND. — Inusité : remplacé par *ep̄r*. Cf. ET- et NIEMAND.

JENER. — Inusité, cf. ML. s. v. — V. sous DIESER.

JETZT. — *yets* (= mhd. *iezuo* > *ieze*). Loc. *yets tō!* « qu'y faire? » exprimant la résignation devant un accident irréparable.

JOCH. — *yōχ* nt., pl. *yōχ*. Cp. dér. vb. *ofyōχe* et *ãpyōχe*.

JUCKEN. — *yōke*, ppe *kyōkt*. Dér. *yōky* m.

JUDE. — *yūt* m., pl. *yūte*. On dit aussi *e yōt̄r*, mais ce dernier beaucoup plus rare, et toujours méprisant ou injurieux.

JUNG. — *yōn*, cpar. *yēn̄r*, superl. *yēn̄st*; pl. *yōni* « des petits » [d'animal]. Un « jeune homme » *e yōn̄r m̄n*, mais une « jeune fille » *e yōmf̄r*, et l'on emploie ce titre, suivi du prénom, en s'adressant à toute personne non mariée, même fort âgée, que

l'on n'appelle pas de son prénom tout court et qu'on ne peut non plus traiter de *mâmsel*, par exemple à la domestique d'une famille avec qui on est lié. Dér. *yūket* f. « jeunesse ».

## K

KACHEL. — *khâçl* f., pl. *khâçle*, dim. *khâçele*.

KÄFER. — *khäfr* m., pl. *khäfr*. Cp. *mayekhäfr* « hanneton ».

Loc. : *frliäpt vë-n-e* m. « amoureux fou » ; *e mayekhäfrskseçt snite* « rire ou sourire avec les traits tirés et ridés à petits plis ».

KÄFIG. — *khëfik* nt., pl. *khëfik*, dim. *khëfikle* « piège ».

KAHL. — *khâl*, cpar. *khâler*. Subst. *e khâlkhopf* « un chauve ».

KAHN. — Inconnu. V. sous BOOT ou SCHIFF.

KAISER. — *khaysr* m., pl. *khaysr*, f. *khayserin*, Gr. 16, 2°.

KALB. — *khâlp* nt., pl. *khêlvr*. Vb. dér. *khêlvre*, « véler, vomir ».

KALENDER. — *khâlantç* et *khôlantç* m., v. g. *târ kharl khâ rête viä üs-n khôlantç* « ce gaillard-là parle comme un livre ».

KALK. — *khâlik* m., v. g. *khâliklç* « bassin à chaux ».

KALT. — *khâlt*, cpar. *khêltç*. Dér. *t-khêlte* « la froidure », *er het siç frkhêlt* « il a pris froid ». V. une loc. sous DURST.

KAMEL. — *khâmël* et *khâmëltiär* nt. Cf. KAMILLE.

KAMERAD. — *khâmerât*, pl. *khâmerâte*, dim. *khâmerâtele*.

KAMILLE. — *khâmël* f. Cf. KAMEL et Gr. 129 a.

KAMIN. — *khamî* nt. (cf. Gr. 7, 6°, et 23, 3°), pl. *khaminç*. Loc. : *värt, tç khamifäyer nem-ti met*, « attends, le ramoneur t'emmènera », menace aux petits enfants indociles.

KAMM. — Inusité, ainsi que le vb. dér. *khame*. V. sous STRÄHLE.

KAMMER. — *khâmç* f., inusité ; mais le « cabinet noir » dont on menace les enfants indociles s'appelle *s-švârtskhamçle*.

KAMPF. — *khâmf* m., pl. *khamf*. Vb. dér. *khamfe*.

KANINCHEN. — *khënyele*, pl. *khënyeler*. Cf. Kluge s. v.

KANNE. — *khâne* m., pl. *khâne*, dim. *khanle*. Cp. *špretskhâne*.

KANONE. — *khânön* f., pl. *khânöne*, dim. *khânënle*.

KANTE. — Le terme m'est inconnu : on dit *ek*. Cf. ML. s. v!

KANZEL. — *khânsç* f., pl. *khânsle*, dim. *khansele*.

KAPAUN. — *khâpün* m. Cf. le vb. *khâpe* « châtrer ».

KAPELLE. — *khâpal* f., pl. *khâpale*, dim. *khâpalele* (fréquent).



KAPPE. — *khâp* f. « bonnet de femme » et « bonnet » ou « casquette d'homme », pl. *khâpe*, dim. *khaple*. Cp. *šlōfkhâp*.

KAPUT. — *khâpüt*, « déçu, penaüd, mort », familier et très usuel.

KARBATSCHÉ. — *khârvâtš* f., pl. *khârvâtše*, dim. *khârvâtšle*.

KARFREITAG. — *khârfritik* m. Facétie : *âme sōntik fâst-mŕ net*; *sokâr âm kb. terf-mŕ flayš ase, van tŕ kh. of e sōntik fâlt*; « on ne jeûne pas le dimanche; on peut faire gras même le Vendredi Saint, quand le V. S. tombe sur un dimanche ».

KARFUNKEL. — *khârfōnkĕ* m., pl. *khârfōnkĕ*.

KARG. — *khârik*, mais très peu usité en regard de *kitsik*.

KARPFEN. — *khârpfe* m., pl. *khârpfe*, dim. *kharpfle*.

KARRE. — *khâre* m., pl. *khare*, dim. *kharele kharle*. Cp. *štērtskhâre* « tombereau » et *štōskhâre* « brouette ».

KARST. — *khâršt* m., pl. *khâršt*.

KARTE. — *khârt* f., pl. *khârte*, dim. *khârtele*. V. sous TRUMPF.

KARTOFFEL. — N'est connu que comme mot de *hōŕhtitš*. Le terme le plus commun est *hartēpfl* m., pl. *hartēpfl*, Gr. 76, 2° B; mais on dit aussi *krōmpēr* f., pl. *krōmpēre*. Cf. APFEL, BEERE, BIRNE.

KÄSE. — *khäs* m. La loc. *lōkhäs!* « mottes à brûler » ou *hâfekhäs!* correspond au fr. « zut! des navets! tu peux te fouiller! » Adj. dér. *khäsiki oyke* « yeux chassieux ».

KASSE. — Surtout dans le cp. *špārkhäs* f. « la caisse d'épargne ».

KASTANIE. — *khēšt* f., pl. *khēšte*, cf. Kluge s. v. Les fruits du marronnier d'Inde sont dits *faksiērkhēšte* « châtaignes pour rire ».

KASTEN. — *khâste* m., pl. *khašte*, dim. *khâstle*, mais plus communément *khanštŕle*, « petite armoire, buffet, réunion intime », cf. ML. s. v. Känster. Cp. *mōŕtkhâste* « grognon » (MUTZEN).

KATER. — Terme inconnu : on dit *e (khâtse)-rōŕŕ* « un matou ».

KATZE. — *khâts* f., pl. *khâtse*, dim. *khatsle*. « *ō tū špĕlkhatsle!* » dit-on, moitié grondant moitié souriant, à un enfant joueur.

KAUEN. — *khaye* « ruminer »; mais « mâcher » *fŕpise*.

KAUFEN. — *khoyse*, ppe *kekhoyst* et *khoyst*. Cp. *fŕkhoysse* « vendre ».

KAUM. — *khüm*. Vb. dér. *fŕkhüme* « dépérir ».

KAUZ. — *khüts* m., pl. *khütse*. Adj. dér. *khütsik* « mal peigné ».

KECK. — *khak*, « fort, vigoureux », cf. Kluge s. v.

KEGEL. — *khēyl* m., pl. *khēyl*, rattaché par étymologie populaire à *khēye* « renverser ». Sur ce dernier, cf. ML. s. v. heijen.

KEHLE. — *khäl* f., v. g. *er šreyt siŕ t-khäl erüs* « il crie à tue-

tête ». Mais qqun qui a avalé de travers dit *s-ès-my en ty latse bâls* « dans le faux cou » ou *en ty sôntikhâls* « dans le cou du dimanche » (extraordinaire) *nîkâne*. Cf. aussi HALS et LETZ.

KEHREN. — *khêre*, tout comme GEHÖREN. Cp. *ômkbêre* « faire tourner une charrette », v. g. *tâs ês śla-ŷt ômkbêrt* « c'est un tourne-à-faux ». Adj. dér. *frkbêrt* « tout de travers ».

KĒHREN « balayer ». — On ne connaît que *fāye*. Cf. Kluge s. v.

KEIB. — *khayp* m., pl. *khayve*, injure très commune.

KEIL. — *khayl* m. <sup>1</sup>. Juron *tontŷkhayl!* « tonnerre ! »

KEIM. — *khîme* m. (cf. mhd. *kîme*), dim. *khîmle*.

KEIN. — Devant un nom, *khê* invariable; à la pause, *khênŷ khêr* m., *khêni* f., *khêns khês* nt., *khêni* pl. Cf. Gr. 89.

KELCH. — *khêli-ŷ* m. (demi-savant), ou peut-être *khêlik*.

KELLE. — *khêl* f. Cp. *mûrerkhêle* « truilles de maçon ».

KELLER. — *khaler* m., pl. *kbaler*. Dér. *khalnŷ* « sommelier ».

KELTER. — Terme inconnu. V. sous TROTTE et Kluge s. v.

KENNEN. — *khêne* « connaître », mais non « savoir », cf. KÖNNEN; présent *i khên*, *te khêns*, *er khênt*, *my khêne*, etc.; conditionnel *i khêntit*, etc.; ppe *khant* et *kekchant*. Cf. Gr. 26, 8°.

KERBE. — *kharpf.*, pl. *kharve*. Vb. dér. *kharve* « entailler ».

KERBEL. — Dans *khêrvelekrüt* nt. « cerfeuil », qui, se prononçant tout comme KÖRBLEIN, a l'air de signifier « herbe à corbeille ».

KERKER. — Inconnu : on dit *t-prisôn* empr. fr.

KERL. — *kharl* m., très usité en bonne et mauvaise part.

KERN. — *kharn* et *kharne* m., v. g. *ty kharn ês vâs em śtayn śtakt* « le contenu du noyau »; pl. *kharne*, dim. *kharnle*.

KERZE. — *kherts* f., pl. *khertse* « cierges »; mais « une bougie » se dit *e vâkslið-ŷt* nt., ou bien *e pûsi* f., empr. fr. Cf. SCHROFF.

KESSEL. — *khêsl* m., pl. *khêsl*. Cp. *prânkhêsl* « alambic », Gr. 54, 2°. Vb. dér. *khêsl* « mener un charivari ».

KETTE. — *khêt* f., pl. *khête*. Cp. *ûrekhêt* « chaîne de montre ».

KETZER. — *khatsŷ*. Injure aux protestants : *tû lûtriše khatsŷ!*

KEUCHEN. — *khizê* « être poussif », et cf. HAUCHEN.

I. Devrait être \**khîl*, et conséquemment paraît importé de la région rhéno-franconienne ou bavaroise, à moins que, par impossible, ce ne soit le corrélatif phonétique de l'islandais *keiler*.

- KEULE. — Ce terme est inconnu. V. sous KOLBEN.
- KEUSCH. — *khëys* (savant, cf. Gr. 125).
- KIEFER. — *khëfl* « mâchoire > m. inférieure > menton ».
- KIEN. — Terme inconnu, bien qu'il existe en Basse-Alsace.
- KIES. — *khës* m. Adj. dér. *khësik* « graveleux ».
- KIESEN. — Il ne subsiste rien des formes ni des dér. de ce verbe.
- KIND. — *khënt* nt., pl. *khëntŕ*, dim. *khëntle*. Dér. *khëntis* « puéril », *khëntbayt* « enfance », *khënterey* « enfantillage ». Cp. *kreşkhëntl*, nom populaire de la fête de Noël, cf. Gr. 49, 1° c.
- KINN. — *khen* nt., aussi dans *khenpâke* « mâchoires ».
- KIPPE. — *khëp* f., pl. *khëpe*. Vb. dér. *khëpe* « étêter ».
- KIRCHE. — *khëriç* f., pl. *khëriçe*, dim. *khëriçele* (4 syllabes).
- KIRMES. — Le mot propre est *khëlp* f. (= KILBE), pl. *khëlve*.
- KIRSCH. — *khërs* f. (et non \**khërs*), pl. *khërse*.
- KISSEN. — *khëse* nt., pl. *khëse*. Cp. *khöpfkhëse* « oreiller ».
- KISTE. — *khëst* f., pl. *khëste*, dim. *khëstele khëstle*.
- KITTEL. — *khëtł* m., pl. *khëtł*, v. g. *phâk-e-n-âm khëtł*.
- KITZE. — Vb. dér. *ketse*<sup>1</sup>, se dit de la chèvre qui met bas.
- KITZELN. — Inconnu, remplacé par le quasi-homonyme KRITZELN.
- KLAFF. — Je ne connais à Colmar aucun dér. de cette forme<sup>2</sup>.
- KLAFTER. — *klôftr* nt. (= 4 stères), pl. *klôftr*.
- KLAGE. — *klây* f., pl. *klâye*. Vb. *klâye* et *siç peklây*, pps *keklây*t et *peklây*t. Dér. *klây*er (et non \**klây*er) « demandeur ».
- KLAMM. — Je ne connais à Colmar aucun dér. de cette forme<sup>2</sup>.
- KLAMMER. — *klâmŕ* f., pl. *klâmre*. Vb. *klame* « pincer ».
- KLAPP. — On a les dér. métaphoniques : *klepr*, *kleprle*, « claquoir, castagnettes » ; vb. *klepre*, se dit du cri de la cigogne.
- KLAR. — *klâr*, mot évidemment savant (pour \**klôr*) et peu usité.
- KLAUBEN. — *klüve*, v. g. *klüps veŕ* en *tr-nâs* ? *hëş veŕ* en *tr-nâs* *keklüpt* ? à un enfant qui se fourre le doigt dans le nez. Gr. 72-73.
- KLAUE. — *kløye* f. pl. Prière à S. Antoine de Padoue : *høylikŕ antōnyüs fon pätüã, rayç-mŕ vâs i fyløre hâ, tr teyfl vort-s en sine kl. hâ* « ... rends-moi ce que j'ai perdu, le diable doit l'avoir en ses griffes ». Cette formule passe pour infaillible.

1. L'initiale (*k* pour *kh*) contaminée de *kays* (= GEISS).

2. On en trouvera cités dans ML. s. vv.

- KLAUSE. — *klūs* f., « défilé, canal d'irrigation, écluse » :
- KLEBEN. — *kläve*, ppe *kekläpt*. Adj. dér. *klävrük* « gluant ».
- KLEE. — *klē* m. Cp. *fiärpletrklē* « trèfle à 4 feuilles » (talisman).
- KLEIBEN. — *klayve* (causatif de KLEBEN), ppe *keklaypt*.
- KLEID. — *klayt* nt., pl. *klaytr*, dat. pl. v. g. *en te söntikklaytr* « en habits de dimanche ». Vb. dér. *fklayte* « déguiser » ; mais « habiller » se dit *t-klaytr älaye*, d'où *älaye* (= anlegen) tout court, v. g. *peš äklayt?* « es-tu habillé? »
- KLEIE. — *kleye* f. pl. (= mhd. *klien*, Gr. 34, 3°, et cf. 107, 2).
- KLEIN. — *klayn*, cpar. *klaynr*, superl. *klaynšt*. Loc. *nør e klayns pesele* (cf. BISS), d'où la loc. franco-alsacienne « un petit peu ».
- KLETTE. — *klät* f., pl. *klate*, aussi au figuré, ML. s. v.
- KLETTERN. — *klätre* ( la longue est constante), ppe *keklätrt*.
- KLIMMEN. — Inconnu : remplacé par le précédent.
- KLINGE « lame ». — *kleñ* f., pl. *kleñe*. Quoiqu'il n'existe pas de vb. \**kleñe*, on a *kleñle* « tinter », v. g. *s-kleñlt-mr em ör* « l'oreille me tinte » ; mais « sonner à la porte » se dit *šale*, ppe *kšalt*.
- KLOBEN. — *klöve* m., pl. *kleve*, dim. *klevle*. Cf. SCHLAG.
- KLOPFEN. — *klöpf*, ppe *keklopft*. Ne pas confondre avec *klepf*, qui est d'origine différente : le marteau *klöpfst*, et le fouet *klepfst*, d'où *klepftr* « vessie à faire éclater », etc. ; cf. ML. s. vv.
- KLOSTER. — *klöšt* nt., pl. *klöst*, dim. *kleštyle*.
- KLOTZ. — *klöts* m., pl. *klöts*. Adj. dér. *klötsik*. Cf. KOPF.
- KLUFT. — *klöft* f., pl. *kleft*. Cp. *firklöft* « pincettes ».
- KLUG. — Inconnu : on dit *kšeyt* = GESCHEIT, etc.
- KLUMPE. — *klömpe* m., pl. *klēmpe* « mottes ». Gr. 93, 1°.
- KLUNKER. — *klönkr* m. « robe sans taille », pl. *kleñkr*. Cp. *näxtkl*. « chemise de nuit ». Vb. dér. *erömklöñkre* « flâner bêtement ».
- KLYSTIER. — *kreštär* f., vb. *kreštäre*, cf. Gr. 61, 3°. Loc. *tes eş e-n-älti kreštär!* « en voilà un être insupportable! »
- KNABE. — *knäp* m. ; mais c'est un mot demi-savant. Cf. BUBE.
- KNALL. — *knäl* m., mais surtout les vb. dér. *knele* et *fyknele*.
- KNAPP. — *knäp* « insuffisant ». Cf. le vb. *knäpe* « chanceler ».
- KNÄUEL. — *knöyl* et *klöyl* m., pl. id.
- KNEBEL. — *knevl* m. « bois d'attache ». Vb. dér. *knevle*.
- KNECHT. — *knaçt* et *knäçt* m., pl. *knaçt* et *knäçt*.
- KNETEN. — *knate*, ppe *keknat*. Cf. aussi QUETSCHEN.
- KNICKEN. — *kneke*, avec jeu de mots possible sur GENICK.

KNIE. — *knī* nt., pl. *knī*. Vb. dér. *kneye*, ppe *kekneyt*. Loc. *si knyet trī* « elle s'agenouille dedans », d'une personne qui, si on lui offre une prise, plonge longtemps et profondément les doigts dans la tabatière. Pour le vocalisme, cf. Gr. 42-43.

KNOBLAUCH. — *knovle* pl., Gr. 77, n. 2.

KNOCHEN. — *knoxe* m., pl. *knoxe*, dim. *kneyle*.

KNOLLEN. — *knole* m., pl. *knole*, dim. *knelele*.

KNOPF. — *knopf* m., « bouton d'habit, bouton de fleur, noeud fait à un cordon, au mouchoir (en manière de mnémotechnie), etc. », pl. *knepf*, dim. *knepfle*. Vb. dér. *tsüaknepfse* « boutonner » et *qfn*. « déboutonner ». V. aussi sous MEHL.

KNORPEL. — Inconnu. On dit *kātr* nt. (= Gäder).

KNOSPE. — Inconnu : *knopf* sert pour tous les sens.

KNOTEN. — *knōte* ou *knote* m., « noeud d'articulation », spécialement « la cheville » (autrement, *knopf*), pl. *knōte*, dim. *knētl*.

KNÜPPEL, KNÜTTEL. — Je ne connais ni l'un ni l'autre.

KOCH. — *kbox* m., pl. *kbeχ*, f. *kbeχe* « cuisinière ». Vb. *kboxe*, ppe *kekboxt*. La « cuisine » se dit *t-kbox* f. (sans métaphonie).

KÖDER. — *khütr* m. « déchets de chanvre », cf. Kluge s. v.

KOFFER. — *kböfr* m. (= Kuffer), pl. *khefr*, dim. *khefrle*.

KOHL. — Usité sous la forme métaphonique, *khēl* m. « chou frisé », d'où les cp. *prislekh*. « chou de Bruxelles », *plüamekh*. « chou-fleur », etc. Mais le « chou cabu » s'appelle simplement *krüt* = KRAUT.

KOHLE. — *khōl* f., pl. *khōle*. Vb. dér. *fykhōle*.

KOLBEN. — *khōlve* m. (la masse d'armes de l'écusson de Colmar).

KOMMEN. — *khōme* (Gr. 18, 1°), v. g. *tū khōms-my rāχt*, ironique, pour repousser les prétentions de qqun; conditionnel, *i khām*, *khāmt*, *khāmtit*, etc.; ppe *khōme*. Cp. *tyfōkhōme* « en réchapper ».

KÖNIG. — *khenik* m., pl. *khenik*, f. *khenikin*. (Gr. 16, 2°).

KÖNNEN. — *khene*. Présent *i khā*, *te khās*, *er khā* et *er khāt*, *my khene*, etc.; loc. *vās khā-v-i tyfēr?* « qu'y puis-je faire? ce n'est pas ma faute »; constamment (Gr. 26, 8°) employé au sens de « savoir », v. g. *er khā frānsēs* « il sait le fr. ». Conditionnel *i khent* ou *khentit*, etc.; ppe *khene*. Cf. KENNEN.

KOPF. — *kbopf* m., v. g. *tar het e küate kh*. « en voilà un qui est intelligent », pl. *khepf* (cf. HECHT), dim. *khepfle*. Cp. *krütkbopf* « tête de chou », *molekbopf* « tête carrée » (injure, cf. Gr. 129 a), et *klōtskbopf* (même sens, cf. KLOTZ). Vb. dér. *khepfse* « décapiter ».

KORB. — *khōrp* m., pl. *khērp*, dim. *khervele khērvle*. Mais un « panier long » (à deux anses) s'appelle *e tsayn* f. = ahd. *zeinna* = got. *táinjō*; ce mot n'est pas du Bas-Rhin. Cf. KERBEL.

KORK. — Inconnu : on dit *pūsōñ* (oxyton), empr. fr., et le « tirebouchon » s'appelle de même *tr tirpūsōñ*.

KORN. — *khōrn* nt., pl. *khērnŷ*, dim. *khērnle* « grain »; sans pl., « blé », v. g. *t-khōrnkās* « la rue des Blés », etc.

KÖRPER. — *khērpŷ* m., pl. *khērpŷ* « cadavres ».

KOST. — *khōst* f., v. g. *e küōti kh.* « une bonne table ».

KOSTEN « coûter ». — *khōste*, v. g. *vās khōst-s? vās het-s khōst?* « combien cela coûte-t-il?... a-t-il coûté? » Subst. non pas *khōste* m. ni son pl. *khēste*<sup>1</sup> (ML. s. v.), mais très couramment *ōñkhēste* « faux frais > frais > dépense en général ».

KOSTEN « goûter ». — N'existe pas : on dit *fŷsūāŷe* (= versuchen).

KOT. — Terme inconnu. V. sous DRECK et SCHMUTZ.

KOTZEN. — *khōtse*, ppe *kekkhōtst*, usité, mais grossier.

KRABELN. — *krāvle*, ppe *kekrāvlt*. Adj. *krāvlik*.

KRACHEN. — *krāŷe*, v. g. *ke-mŷ e šmōts tās-es krāŷt* « donne-moi un [gros] baiser de façon que cela craque », ppe *kekrāŷt*.

KRAFT. — *krāft*, pl. *kreŷte*. Adj. dér. *kreŷtik*. Cf. GESCHMACK.

KRAGEN. — *krāye* m., pl. *krāye*, dim. *krāyele*.

KRÄHE. — *krāy* f., peu usité, ainsi que vb. *krāye*, terme relevé.

KRALLE. — *krāle* f. pl. « griffes », inusité, à peine compris; mais *e krāl* f. désigne « une perle de verre, un grain du rosaire », etc. (cf. KRANZ et ML. s. v.), pl. *krāle*, dim. *krālele*.

KRAM. — Vb. dér. *krōme* « trafiquer », peu usité; mais *krāmŷ* « marchand », surtout dans le semi-calembour *špētsekrāmŷ* « marchand de dentelles ou trafiquant de pointes > finaud, farceur ».

KRAMPF. — *krāmŷ* m., pl. *kramŷ*. Adj. dér. *kramŷik*.

KRANK. — *krānk*, cpar. *kreñky*. Subst. f. *krānkhayt* et *krānket*. Adj. dér. *krānklik* « maladif », v. g. *e krānkliks üssä* « mauvaise mine ».

KKANZ. — *krāns* m., pl. *krañs*, dim. *krañsle*. Cp. v. g. *tr rōsekrañs pate* « dire le rosaire »; mais le « chapelet » dont on se sert à cet effet s'appelle communément *neŷtr* nt, ML. s. v. Nuster.

KRAPFEN. — *krōpfe* m. « fourche à arracher », pl. *krōpfe*.

1. Ce mot n'est compris que comme « châtaignes ». Cf. KASTANIE.

- KRATZEN. — *kråtse*, ppe *kekråtst*, mais *tsâmekråtst* « lésiné ».
- KRAUEN. — On dit *t-khâts het mi kekrâmt*, cf. ML. s. v. *krammen*.
- KRAUS. — Dér. *krūs* f., pl. *krūse*. Vb. *krūsle*, ppe *kekrūsłt*.
- KRAUT. — *krüt* nt., pl. *krity* « herbes » ; sans pl., « choux », cf. KOHL ; dim. *kritle* « menue herbe » ; cp. *sūrkrüt* « choucroute ».
- KREBS. — *krāps* m., pl. *krāps*, dim. *krāpsle*.
- KREIDE. — *krīt* f. Vb. dér. *krīte* et *krītle* « griffonner ».
- KREIS. — Terme inconnu : on dit *e reñ*. V. sous RING.
- KREISCHEN. — Inconnu, sinon comme du Bas-Rhin (*krīse*).
- KRESSE. — *krase* m., ce qui suppose mhd. *krēsse* et non \**krēsse*.
- KREUZ. — *krīts* nt., pl. *krītsy*, dim. *krītsle*. Sans pl., au sens métaphorique de « souci, chagrin », etc., v. g. *fil krīts* « bien des soucis », très usité. V. aussi sous TRUMPF.
- KRIECHE. — \**kriäχ* f., inusité ; corrompu dans *askriäslɿ*<sup>1</sup> « nèfles ».
- KRIECHEN. — *kriäχe*, mais inusité : on dit *kröple*, ppe *kekröpłt*.
- KRIEG. — *kriäy* m., pl. *kriäy*. Vb. dér. *kriäye* « faire la guerre » ; mais inusité au sens de « conquérir, acquérir, recevoir », sauf parfois en facétie, v. g. *väs heš kekriäyt?* « qu'est-ce qu'on t'a donné ? »
- KRIPPE. — *krēpf* f., pl. *krēpfe*. Dim. *krēpele* « crèche de Noël ».
- KRITZELN. — *krētsle*, « griffonner, chatouiller », ppe *kekrētsłt*.
- KRONE. — *krōn* f., pl. *krōne*. Vb. dér. *krēne* « couronner ».
- KROPF. — *krōpf* m., pl. *krēpf*, dim. *krēpfle*. Loc. *erūs met, sönš ket-s e krōpf*, « allons, accouches-en, ou cela te fera un goître ».
- KRÖTE. — *krōt* f. (Gr. 29, 4°, et 49, 1° c), pl. *krōte*, dim. *krētle*.
- KRÜCKE. — *krōkf*. (= mhd. *krucke*, Gr. 30, 5°), pl. *krōke*.
- KRUG. — *krüäy* m., pl. *krüäy*, dim. *kriäyle*. Jeu de mots ML. s. v.
- KRUMM. — *krōm*, v. g. *krōmi payn* « jambes torsées » ; cpar. *krēmɿ*.
- KRÜPPEL. — *krēpl* m., pl. *krēpl*. Dér. *krēplik* et vb. *fɿkrēple*.
- KRUSTE. — *krōst* f., mais moins usité que *rent* = RINDE.
- KÜBEL. — *khēvł* m., pl. *khēvł*. Dér. *khēvłɿ* « tonnelier » ; cf. KUFÉ.
- KUCHEN. — *khüäχe* m., pl. *khüäχe*, dim. *khüäχle*. Cp. : *ayerkhüäχe*, « crêpe, omelette » ; *flâmekh.*, « grosse tourte (au fromage blanc) » ; *kvatšekhüäχe*, etc., « tarte aux prunes, etc. », tous genres de pâtisserie confectionnés dans les ménages ; *lapkhüäχe* « pain d'épice ».

1. Je suppose que le mot a été influencé par *kriäts* (= GRIES), à cause de la sensation grumeleuse que donne la pulpe de ce fruit.

KÜCHLEIN. — Terme inconnu. V. sous HUHNE et GLUCKEN.

KUCKUCK. — *kükük* m. (suppose une prononciation mhd. *kükük*).

KUFE. — Dér. *khiäfr*, bien plus usité que *khēvly* (sous KÜBEL).

KUGEL. — *khoyl* f., pl. *khoyle*. V. aussi sous HOPFEN.

KUH. — *khüs* et *khüy* f., pl. *khiäy*. V. les loc. sous BEERE et NEU.

KÜHL. — *khiäl*, compar. *khiäler*. Vb. dér. *khiäle* « fraîchir ».

KÜHN. — Inconnu : on dit *fray* « hardi » et *hartsäft* « courageux ».

KÜMMEL. — *mähemik* m. Cf. ML. s. v. Kümmel.

KUMMER. — *khomy* m., v. g. *nqr khē khomy* « mets ton cœur à l'aise ». Vb. dér., v. g. *s-khemyt mi pikot net* « je m'en bats l'œil », *er pekhemyt siy om klaynikhayte* « il se soucie de riens ».

KUND. — Dans le dér. *frkhente*, « annoncer, proclamer », sg. 3 *er frkhent*, ppe *frkhent*. Subst. f. *frkhentikön* « publication ».

KUNKEL. — *könkl* f. (cf. Gr. 64, 1°), pl. *könkle*. Vb. dér. cp. *eromkönkle* « s'en aller flâner de côté et d'autre », cf. ML. s. v.

KUNST. — *khönst* f., pl. *khenst* ou *khönste* (?). Dér. *khenstly*.

KUPFER. — *khöpfy* nt. V. une loc. sous NASE.

KUPPELN. — *khople* et (transitif) *frkhople*. Dér. *khoply* « courtier ».

KÜRBIS. — *kberps* f., pl. *kberpse*.

KÜRSCHNER. — N'existe plus que comme nom de famille.

KURZ. — *khorts*, compar. *khertsy*. Loc. *khorts om küat*, devise des viveurs, Gr. 54, 2° a. Autre loc. sous GEBET.

KUSS. — *khos* m. et le vb. dér. *khese* sont compris, mais passent pour prétentieux : on dit *e smots* m. ; cf. SCHMATZEN et KRACHEN.

KUTSCHE. — *küts* f., pl. *kütse*. Dér. *kütšy* « cocher ».

KUTTELN. — *khotle* f. pl. « tripes », auquel se rattache par étymologie populaire *khotlet* f. « côtelette ». Dér. *khotly* « tripier ».

## L

LAB. — *laple* nt. dim. « petit morceau de pâte qu'on apprête la veille du pétrissage ». Cf. ML. s. v. et Gr. 73.

LACHE. — *läχ* f., pl. *läχe*. Cp. *mestläχ* « purin ».

LACHEN. — *läχe*, v. g. *s-ēs tsom läχe ksē* « il y avait de quoi rire » ; ppe cp., v. g. *si ha-mi üskläχt* « ils se sont moqués de moi ».

LACHS. — *läks* m. « saumon » avant l'époque du frai. Cf. SALM.

LADE. — *lät* f., pl. *läte*, dim. *lätle*. Cp. *petlät* « bois de lit »,



*šüplât* « tiroir », *vašlât* « boîte carrée où s'agenouillent les laveuses à la rivière ». Loc. *ve-ne pop en ty lât* « gentiment arrangé ».

LADEN. — *lâte* m., « volet, magasin », pl. *lâte*, dim. *lâtte*.

LADEN. — *lâte*, « charger, inviter », sg. 3 *er lât*, ppe *klâte*, cf. Gr. 109, 2°. Cp. *âplâte* « décharger », *ilâte* « inviter », ce dernier souvent remplacé par *emfetiðre* empr. fr.

LAGE. — N'existe pas à ma connaissance ; mais on a l'autre dér. *lâyer* nt. (= Lager), « couche, surface plane, chantier de tonneau ».

LÄGEL. — *løyel* nt. (Gr. 32, 1°) et ordinairement dim. *løyele*, le petit baril portatif où se rafraîchit à même le travailleur des champs.

LAHM. — *lâm*. Cp. *fatyelâm* « battu de l'oiseau ».

LAIB. — *layp* m., v. g. *e lay-prôt* (Gr. 48, 3°) « une niche de pain », pl. *layp*, dim. *layvle*. Cp. *seksþfontlayp* « pain de 6 livres ».

LAICH. — Vb. dér. *laiçe* « frayer », d'où *layçete* f. « frai ».

LAKEN. — *lâçe* m., pl. *lâçe*, surtout dans *teklâçe* « drap de lit ».

LALLEN. — *lale* (métaphonique) « laisser pendre la langue ».

LAMM. — *lâm* nt., pl. *lamy* (Gr. 26, 4°), dim. *lamele lamle*.

LAMPE. — N'est connu que comme mot fr. On dit *âmpl*.

LAND. — *lânt* nt., pl. *lantr*, dim. v. g. *om khê lantle* « pour rien au monde ». Cp. *ëvrlânt* « Haut-Rhin » et *nëtrlânt* « Bas-Rhin ».

LANG. — *lân*, v. g. *tþ mãç-i net lân* « je n'y vais point par quatre chemins » ; cpar. *leñr*, Gr. 26, 7°. Loc. *si bet lâni tsit* « elle s'ennuie ». Dér. : *t-leñe* « la longueur » ; *lânsâm*, « lent, lentement » ; vb. *lâne*, v. g. *lân-my târ stayn* « passe-moi cette pierre », d'où le cp. dér. *hântlânny* « aide-maçon » et le vb. dér. *plâne* « concerner ».

LAPPEN. — *lâpe* m. Cp. dim. *s-ðrelaple* « le lobe de l'oreille ».

LÄRCHE. — *leñry* f., pl. *leñryçe*, dim. *leñryele*.

LÄRMEN. — *larme* m. Vb. dér. *larme*, ppe *klarmt*.

LASSEN. — *lþ* (= mhd. *lân*). Pr. *i lþs, te lþs, er lþst* (Gr. 32, 3°), *my liðn*, etc. Impér. v. g. *lþs mi kþ* ou *lþs my-omkþeyt* (grossier, cf. Gr. 129 a) « laisse-moi tranquille ». Ppe v. g. *er þet mi klþse* « il m'a lâché », mais autrement *klþ*, et *lþ* quand il est simple auxiliaire, v. g. *i hæ-my e þâr þöse mãçe lþ* « je me suis fait faire un pantalon ».

LAST. — *lâst* f. Adj. dér. *laštik* et *ëvrlaštik*.

LASTER. — *lâsty* nt., pl. *lâstry*. Aussi « personne vicieuse » (injure et parfois terme familier d'amitié).

LATERNE. — *lâtarn* f. Cp. pl. *šëlmelâtarne* « lanternes sourdes ».

LATTE. — *lât* f., pl. *lâte*. Loc. *fält e lât se khomt e râtt* « [là où] il manque une latte il passe un rat ». Dim. et vb. dér. *latte*.

LATTICH. — *lâtik* m. Joindre *lâtvarik* « électuaire ».

LAU. — *lây*, cpar. *lâyer*, forme métaphonique, cf. ML. s. v.

LAUB. — *loyp* nt. Joindre *loyp* f. « tonnelle », pl. *loyve*.

LAUCH. — *loyz* m. Cp. *šnetloyz* « ciboule ». Cf. KNOBLAUCH.

LAUER. — *lür* et *lir* m. (!) et surtout le cp. *lâpelir*. On dit aussi *trenkvi* m. Cf. ML. s. v.

LAUERN. — Inusité : on dit *pâse* et *tropfâse*.

LAUFEN. — *loyfe*, sg. 3 *er loyft*, ppe *klofe*. Cp. : *nôloyfe* « poursuivre » ; *hârklofenr* (injure fréquente), « vagabond, étranger ». Gr. 110, VII.

LAUGE. — *loyk* f. « eau de lessive ».

LÄUGNEN. — *layke*, et surtout *laykle*, ppe *klayklt*.

LAUNE. — *lün* m. (!), v. g. *eme küate l.* « de bonne humeur ».

LAUS. — *lūs* f., pl. *lis*. V. les loc. sous AFFE, LIEB et BUBE.

LAUSCHEN. — A la base du fréquentatif *lūstre* « être aux aguets pour écouter », v. g. *tō hâ-v-i klūstrt!* « alors j'ai tendu l'oreille ».

LAUT. — *lüt* « à haute voix » (seul sens connu), cpar. *lütz*. Vb. dér. *lite*, v. g. *s-lit patsit* « il sonne l'Angélus » ; ppe *klete*, Gr. 109.

LAUTER. — *lütz*, v. g. *tar vī eş yō lütz vâst* « ce vin n'est que de l'eau claire », *te-sen lütz špârâfânsyes* « ce sont pures sottises ».

LAXIEREN. — *lâksiêre*. Subst. f. *lâksiêr* « personne insupportable ».

LEBEN. — *lâve*, sg. 3 *er lâpt*, ppe *klâpt*. Subst. *s-lâve*, v. g. *fil krits ket-s* (giebt es) *em lâve* « il y a bien des chagrins dans la vie », cf. KREUZ ; et dans le cp. *e lâvestây* m. (cf. TAG), « bien des ennuis, du souci, une scène désagréable ». Adj. dér. *lavântik* « vivant ».

LEBER. — *lâvy* f. Cp. *kânslâvy* « foie d'oie », pl. *kanzlâvy*.

LECKEN. — *lake*, infiniment moins usité que *šlake* « lécher », sauf la locution sous ARSCH. Joindre *laytse* « tirer la langue de soif ».

LEDER. — *lâtz* nt. Dér. *lâtrik* « coriace » et *lâtre* « rosser ».

LEDIG. — *lêtik* (on attendrait \**lâtik*, mais cf. Kluge s. v.).

LEER. — *lâr*. Vb. dér. *lâre* et *üslâre*, ppe *üsklârt* « vidé ».

LEFZE. — *laftse* m., pl. *laftse*. Cf. aussi LIPPE.

LEGEN. — *laye* (Gr. 26, 8°), sg. 3 *er layt*, ppe *klayt*. V. les divers emplois sous FALT, HASE, KLEID, et joindre *siç laye* « se coucher ».

LEHM. — *layme* m. (= mhd. *leime*) « argile », seul terme connu.

LEHNE. — *lân* f., « rampe d'escalier, parapet », pl. *lâne*. Vb. *lâne* « appuyer », ppe v. g. *i hâ-mi âklânt* « je me suis adossé ».

LEHNEN. — *lēne*, signifie tout à la fois « emprunter » et « prêter », « donner à bail » et « prendre à bail », seul terme connu ; ppe *klēnt*.

LEHREN. — *lēre*, signifie tout à la fois « enseigner » et « apprendre », v. g. *beš tini laksion klērt?* Subst. *lēr* f. « enseignement ».

-LEI. — *-lay*, v. g. *tsvayerlay, filylay, ālɣlay*, etc.

LEIB. — *lip* m., signifie « corps » et spécialement « ventre ».

LEICHE. — N'existe pas, ni aucun mot de cette famille, sauf un seul qui précisément manque en nhd. : *liɣt* f. « enterrement », seul terme connu, v. g. *e krōsi liɣt*, etc. ; pl. *liɣte*, dim. *liɣtle*.

LEICHT. — *liɣt*, « léger, facile ». Cp. *filɣt* « peut-être ».

LEID. — *layt* nt. « deuil ». Loc. : *s-ēs-ŋ layt*, « il le regrette, cela lui fait de la peine » ; *s-lāve-n ēš-mɣ fɣlayt*, « la vie m'est à charge ». Vb. dér. *pelaytike*, « faire tort à, injurier ».

LEIDEN. — *līte*, v. g. *i khā-s neɣ līte* « cela m'est insupportable » ; présent *i līt, er līt*, etc. ; ppe *klēte*. Cf. LÄUTEN, et Gr., p. 117.

LEIER. — *līr* f., « refrain monotone et assommant, chose ou personne importune » ; pl. *līre*. Vb. dér. *līre*, ppe *klīrt*.

LEIHEN. — Terme inconnu : LEHNEN fait double office.

LEIM. — *līm* et *lim* m. Vb. dér. *lime* « coller ». Cf. RUTE.

LEIN. — Inconnu : cependant on dit *līne tūɣ* « de la toile de lin » et *e lintūɣ* « un linge » ; mais, le nom générique de la « toile » étant *tūɣ*, on ne précise guère que s'il s'agit de « cotonnade » *poɣvōle tūɣ*. Le lin s'appelle *flāks*.

LEISE. — *līs*, cpar. *līsɣ*, mais surtout le dér. *līslik*.

LEISTEN. — Sous la forme écourtée *layšt* m., v. g. *i hā-mɣ t-šūə of aym layšt, of tsvay layšt māɣe lō*, « je me suis fait faire mes souliers sur une seule forme, sur deux formes ». Joindre le vb. *layšte*, v. g. *er het-mɣ e tiēnšt klayšt* « il m'a rendu service ».

LEITEN. — Inconnu : on dit *fiēre*. Cf. FÜHREN et BEGLEITEN.

LEITER. — *laytɣ* f., pl. *laytre*, dim. *laytɣle*. Cf. ML. s. v.

LERNEN. — N'existe pas : on dit *štōtiēre*, ou *lēre* = LEHREN.

LESEN. — *lāse* « lire » ; présent *i lās, te lās, er lāst, mɣ lāse*, etc. ; ppe *klāse*. Le sens « cueillir » ne se retrouve que dans *ūs-lāse* « trier », et ppe *ūsɣlāse*, « de choix, d'élite ».

LETTEN. — N'existe pas, mais vb. *latre*, « barboter, pleuvoir à verse », v. g. *s-latɣt vās es noɣ khā*.

\*LETZ. — *lats*, v. g. *te lūəyš-s meɣ-ŋ latse-n-ɣyk ā* « tu le regardes de l'œil dont il ne faut pas le regarder », et ainsi toujours, épar-

gnant une périphrase; très usuel. V. une autre loc. sous HALS.

LEZT. — *letst*. Cp. *tsletst*, « à la fin, enfin ».

LEUCHTE. — N'existe pas : le terme générique est *liəɣt* nt. (=LICHT), que l'on peut préciser par *sântl* f. ou *püsi* f., empr. fr.; le « chandelier » s'appelle *liəɣtstok* ou *sântlstok* m. (sous STOCK).

LEUTE. — *lit* pl., dat. *lit*. Cp. *t-mânslit* « les hommes », *t-vîpslit* « les femmes », *t-nəɣɣɣpslit* « les voisins », *t-râplit* « les vigneronns », *t-hântvarikslit* « les artisans », etc.

LICHT. — *liəɣt* nt., pl. *liəɣtɣ*, dim. *liəɣtle*. Cf. LEUCHTE.

LID. — Inconnu : « paupière » se dit *ɔyketekl* m. (= DECKEL).

LIEB. — *liəp*, v. g. *ɔ tū liəvi tsit!* exclamation très usitée; cpar. *liəvɣ*; superl. *liəpst*, et subst. *mi liəpstɣ* « mon amant », *mini liəpsti*, « ma promise, ma maîtresse ». Subst. f. *liəp* « amour », v. g. *t-liəp müəs ketsânt hâ* « il faut des querelles aux amoureux ». Mais le vb. n'existe pas : « aimer » se dit *liəp hâ*<sup>1</sup> ou *kärn hâ* (cf. GERN); sauf toutefois le cp. dans la loc. seule usitée *van-s-pliäpt* « s'il vous plaît ». Loc. *liəvɣ e lūs em krüt äs kär khe flayš*.

LIED. — *liät* nt., pl. *liätɣ*, dim. *liätle*. V. la loc. sous BOHNE.

LIEDERLICH. — *liätirik*, Gr. 49, 5° : se dit d'un objet de très mauvaise qualité ou d'un homme sans moralité, v. g. *liätiriks tsik* « étoffe de rebut », *e liätirike tröpf* « un drôle ».

LIEFERN. — *lefre*, ppe *klefɣt*. Dér. *lefrən* f. « livraison ».

LIEGEN. — *leye*, sg. 3 *er leyt* (Gr. 15, 1°), ppe *klaye*. Cp. v. g. *väs leyt-s mēr ä?* « qu'est-ce que cela me fait ? », expression qui passe pour aussi peu polie que le fr. « je m'en bats l'œil ». Dér. *klayehayt* f. « occasion ». Cf. Gr. 127, 2°.

LIND. — *lent* et cp. *klent*, se dit parfois de la température.

LINDE. — *lent* f., et plutôt *lentepöym* m. Cf. BLÜHEN.

LINK. — *leñk*, v. g. *t-leñki hânt*. Adv. *leñks* > *leñs* « à gauche ».

LINSE. — *leñs* f., pl. *leñse*. V. sous SCHMID et SPALTEN.

LIPPE. — Seulement le dér. *lepl* m., refait sur le vb. *leple*.

1. Mais on a le ppe *frliäpt* « amoureux ». — Si étrange que puisse être la disparition d'un mot aussi commun que le vb. « aimer », on sait que ce phénomène se reproduit en patois picard, où l'on dit exactement de même *il a ker* (< lat. *habet carum*) pour « il aime » et *t'as pu ker* « tu préfères ».

- LIST. — Terme peu connu : « rusé » peut se dire *hentṛleštik* cp. dér. ; mais ordinairement on emploie *šlōy*, ou *frtrāyt* « contourné ».
- LOB. — *lōp* nt., surtout dans la loc. courante *kōt-lōv-e-tānk*, Gr. 22. Vb. dér. *lōve*, ppe *klopt*. Gr. 72-73.
- LOCH. — *lōχ* nt., pl. *leχχ*, dim. *leχele leχle*. Loc. bien connue *tr hāns em šnōkelōχ*, cf. ML., I, p. 542. V. une autre loc. Gr. 129 b.
- LOCKE. — Seulement pl. *lōke* « cheveux bouclés », dim. *leklχ*.
- LOCKEN. — *lōke*, ppe *klokt*. Cp. dér. pl. *mayselōkχ* « pipeurs de mésanges », sobriquet (non injurieux) donné aux Strasbourgeois.
- LOCKER. — *lōk* (ϕ fermé, cf. Kluge s. v., ML. s. v. lucke).
- LÖFFEL. — *lefl* m., pl. *lefl*, dat. pl. *mē-te lefl* « avec les cuillers », dim. v. g. *kbāfēlefele*. Cp. : *khōχelefl* « cuiller à pot », contamination de *\*khōχlefl* et *\*khōχelefl*, cf. Gr. 29-30; *šūmlefl* « écumoire », *sōpelefl* « louche », *šūdefl* « chaussepied », etc.
- LOHE. — *lō* f., inusité en dehors du cp. *lōkhās* m. « mottes à brûler », dont on trouvera une autre acception sous KÄSE.
- LOHN. — *lōn* m. <sup>1</sup>, pl. *lēn*. Cp. dér. *tāylēnχ* « journalier ».
- LOOS. — *lōs* nt., pl. *lōs*. Mais « tirer au sort » se dit *tsiōye*.
- LOS. — *lōs*, v. g. *tr hōnt ēš lōs* « le chien est lâché », puis préf. verbal et suff. nominal. Vb. dér. *erlēse* « racheter » (ecclésiastique).
- LÖSCHEN. — *lēše*, « s'éteindre », et « éteindre, effacer », vb. faible dans les deux sens, sg. 3 *er lešt*, ppe *klešt*. Cp. usuel *ūsleše*.
- LOT. — N'existe pas, mais le vb. dér. *lēte* « souder », ppe *klēt*.
- LÖWE. — *lēp* m. (Gr. 53, 4°), pl. *lēve*, f. *lēvin* (Gr. 16, 2°).
- LÜCKE. — *lōk* f. (?). Je ne connais que la forme corrompue *šlōk*.
- LUDER. — *lüatχ* nt., seulement comme terme injurieux.
- LUFT. — *loft* f. m., cf. ML. s. v. Cp. *tōriχloft* m. « courant d'air », *ēvrl*. « vent du sud », *nētχl*. « v. du nord ».
- LUGEN. — *lüaye*, terme courant au sens de « regarder » : présent *i lüa*, *te lüaχs* ou *lüaš*, *er lüaχt* ou *lüat*, *mχ lüaye*, etc.; ppe *klüaχt*. Le transitif est *ālūaye*. V. une loc. usuelle, Gr. p. 117.

1. Je cite à ce propos une parodie irrévérencieuse, qui se chante par verset et répons comme la levée du corps à la messe mortuaire : *sōle-mχ-e-name*, *ōtr sōle-mχ-e-plīve-lō?* — *nāy mχ-vele-n-e-name*, *mχ-pekhōme-tr-lōn-trfō!* « L'emporterons-nous, ou le laisserons-nous là? — Non, nous allons l'emporter, on nous paiera pour cela! »

LÜGEN. — *liäye*, v. g. *i liäy net* formule d'affirmation, sg. 3 *er liäyt*, ppe *klöye* et *kloye*, cp. *erloye* et *frloye*. Dér. *loye* m. et *liäy* f. « mensonge », *liäyer* « menteur » et *liäyere* « menteuse ».

LULLEN. — *löle*, « téter, sucer », ppe *klölt*, se dit surtout des petits enfants qui ont la mauvaise habitude de téter à vidè.

LUMP, LUMPEN. — On distingue très bien *e lõmpe* m., « un chiffon, un haillon », et *e lõmp* (pl. *lõmpe* dans les deux cas), « un gueux, débauché, polisson », notamment dans le cp. *t-lõmpekløk* (la cloche qui avertit les piliers de brasserie de rentrer chez eux).

LUNG. — *lõñ* f., pl. *t-lõne* « les poumons ».

LÜPFEN. — *lepfe*, v. g. *lepff t-fiés* « lève les pieds > ne traîne pas la semelle », *i hå-n-ñ ofklepft* « je l'ai aidé à se charger ».

LUST. — *løst* f. et surtout le cp. *kløst* (f. par analogie), v. g. *hå kbe kløst*, « je n'en ai pas envie, rien ne me tente ». Adj. dér. *løstik* « gai ».

## M

MACHEN. — *mâye*, ppe *kmâyt*. Loc. *mâye ve...* « avoir l'air de... » Cp. *løsmâye* « lâcher », *fortmâye* « chasser », *metmâye* « être d'un jeu ou d'une partie », *nõmâye* « imiter », *frâmâye* « léguer », etc. Dér. ...*mâyt* « artisan en... » V. aussi sous LANG, et Gr., p. 118.

MACHT. — *mâyt* f., pl. *mayt* ou *mayle*. Adj. dér. *maytik*.

MADE. — *mât* f., pl. *mâte*.

MAGD. — *mâkt* f., pl. *makt*; dim. *maktele*, « petite bonne, petite fille » (terme d'amitié). Mais on dit : *e maytl* « une fille », terme plutôt méprisant, pl. *t-maytle*, v. g. *te maytle nõloyse* « courir les filles » (toutefois aussi *s-lënle eş e præfs maytl* « Madeleine est une honnête fille » et similaires); et *e maytele* « une fillette ».

MAGEN. — *māye* m., pl. *māye*. Cp. *soymāye* « panse de porc ».

MAGER. — *māyer*, f. v. g. *e māyri sōp*, cpar. *māyerer* > *māyrer*.

MÄHEN. — *māye*, ppe *kmāyt*. Dér. *māyer* « faucheur ».

MAHLEN. — *māle* « moudre », ppe *kmāle*. Loc. *vār tseršt khōmt mält tseršt* « on prend la queue ». Dér. cp. *melymāly* « papillon ».

MÄHNE. — N'existe pas : on dit *khāmbhōr* nt. (= Kammhaar).

MAHNEN. — *māne*, « reprendre, gronder », ppe *kmānt*.

MÄHRE — *mare* f. (l'*e* conservé par analogie des fm. en *-e* < *-in*).

MAIE. — *maye* m., seul terme usuel pour « bouquet de fleurs ».

MAL « fois ». — *møl* : v. g. *aynmøl* (emphatique) et *emøl* « une fois » (on dit aussi *e tūr* « un tour » empr. fr.); mais *amøl* et *aml̥*, dans la jolie locution, soit approbative, soit ironique, à laquelle je ne connais d'équivalent dans sa concision que l'anglais « ot course ». Autres cp. *treymøl* « trois fois », *e p̄armøl* « quelquefois », *filmøl* « souvent », *salmøl* « cette fois-là », *ořaymøl* « tout à coup », *eřvřsmøl* « d'un seul coup ». Cf. Gr. 32, 7°.

MAL « tache ». — *møl* m., surtout dans le cp. pl. *p̄loymøle* « contusions ». Joindre le vb. *møle* « peindre », ppe *kmølt*, dér. *møler*.

MAN. — *mř*, Gr. 56, 9° : ne se distingue du pronom pl. 1 qu'en ce qu'il régit sg. 3, v. g. *mř veře* « nous savons » et *mř vayst* « on sait ». Cf. aussi Gr. 107, 2.

MANCH. — *m̄niři* et *m̄niki* pl., Gr. 77, 1° C b.

MANDEL. — *m̄ntl̥* f. (exactement comme MANTEL), pl. *m̄ntle*.

MANGEL. — *m̄nřl̥* m., pl. *m̄nřl̥*. Vb. dér. *m̄nřle*.

MANGOLD. — *m̄nřkølt*, *m̄nřkřt* ou plutôt *m̄nyel* « bette ».

MANN. — *m̄n* m., pl. *manř*<sup>1</sup>, dim. *manele* et *manle*, v. g. *koykřmanle* « figurine de moelle de sureau lestée d'un clou », cf. SCHWANKEN. Autres emplois : *manele*, terme d'amitié à un jeune garçon ; *s-manele* « le mâle » d'une espèce, et cf. sous HAFT. Cp. *třemřm̄n* « charpentier », *meliřm̄n* « laitier », etc.

MANTEL. — *m̄nřl̥* m., pl. *manřl̥*, dat. pl. *en te veřtřmantřl̥* « en manteaux d'hiver ». Dim. cp. *kayřřmantele* « bavette ».

MÄRCHEN. — Dans la loc. *tes eř e mare* « c'est un conte, un potin », d'ailleurs beaucoup plus rurale qu'urbaine.

MARDER. — *m̄rřř* m., pl. *m̄rřř*, tout comme MARTER.

MARK. — *m̄rik* nt. « moelle », v. g. *marikknoře*, etc.

MARKT. — *marik* m. (Gr. 7, 6°). Vb. *marike* « marchander ».

MARMOR. — *m̄rvřl̥* (= Marbel) et *m̄rvřřstayn* m.

MARSCH. — *m̄rřř* m. « marche » (seul sens). Vb. *m̄rřřiäre*.

MARTER. — *m̄rřř* nt. Vb. dér. *m̄rřřre* « tourmenter ».

MÄRZ. — *m̄erts*, v. g. *m̄ertspliämle* « primevère ».

MASCHINE. — *m̄řřin* f., v. g. *e veřtřřliki* m. « un singulier objet » ; pl. *m̄řřine*, dim. *m̄řřinle*, etc.

MASS. — *m̄oř* f. (!) « deux litres [de bière] », pl. *m̄oř*. Cf. MESSEN.

1. Très peu usité, parce qu'on dit *m̄nřřlit*, etc. V. sous LEUTE.

MAST. — Presque exclusivement le dér. *męste* « engraisser » [un animal pour la boucherie], cf. ML. s. v.

MATRATZE. — *mâtrâts* f., pl. v. g. *mâtrâtsemâçere* « matelassière ».

MATT. — *mât* « très fatigué ». Cf. picard *š-si mat* « je suis las ».

MATTE. — *mât* f. « prairie », pl. *mâte*, dim. *matle*. Cf. Kluge s. v.

MATZEN. — *mâtse* m. « pain azyne », pl. *mâtse*.

MAUER. — *mūr* f., pl. *müre*. Vb. *müre* « maçonner », d'où *mürer* « maçon », et *fȳmüre* « murer » ; joindre *mürereȳ* « maçonnerie ».

MAUL. — *mül* nt. « bouche », v. g. *štęk-s en-s mül* (*en-s mülele* dit-on à un enfant) « fourre-le en bouche », *hâlt-s-mül* ou *hâltš-s-mül* ? « tais-toi » ou « te tairas-tu ? » ; pl. *mily*. Cp. *hâsemül* « bec-de-lièvre ». Vb. dér. *müle* « faire la moue ». Cf. MUND.

MAULBEERE. — *mülpēr* f., pl. *mülpēre*. V. sous BEERE.

MAULWURF. — Inconnu : on dit *šarniäly* m. Cf. WÜHLEN.

MAUS. — *mūs* et *müs* f., pl. *mīs*, dat. pl. v. g. *s-ęš te mīse kepfese* « c'est siffler pour appeler les souris > perdre sa peine » ; le dim. *mīsele* désigne en outre un genre de pomme de terre très estimé, mais « petite souris » *mīsele*. Adj. dér. *mīselik štęl* « tout coi ».

MAUSE. — *mūs* f. Vb. *mūse* « muer », plutôt *siȳ mūse*.

MECKERN. — *mękre mękle* (l'ę conservé par onomatopée?).

MEER. — *męr* nt., exactement comme *męr* « à moi ».

MEHL. — *mäl* nt. Les principaux farinages, qui jouent un rôle si important dans la cuisine alsacienne, portent les noms de *nütle* « nouilles », *pflote* et *knępflȳ*. Cp. *vęrmäl* « vermoulure ».

MEHLTAU. — *męltoy* m. = mhd. *miltou* « nielle ».

MEHR. — *mę* (Gr. 62, 5°), v. g. *nę-tir ęn ęy nęt mę vārt* « pas cher et n'en vaut pas davantage > c'est de la camelotte ».

MEIDEN. — *müte*, ppe *kmęte*, peu usité et prétentieux.

MEIER. — N'existe que comme nom propre.

MEILE. — On compte par *štęnte* « heures [de marche] ».

MEIN. — *mī* et *mi*. Cf. DEIN. V. la déclinaison, Gr. 104.

MEIN. — Seulement dans *maynaytik* (et *manaytik* dissimilé en prononciation rapide), dont on verra l'emploi sous EID.

MEINEN. — *mayne*, le mot le plus usuel au sens de « être d'avis », mais aussi « penser, croire », etc. : *maynš?* « crois-tu ? » formule de menace ; *hęš kmaynt?* « tu as cru m'attraper et tu es attrapé toi-même » ; *er hęt-s nę-pęš kmaynt* « ce n'est pas dans une



- mauvaise intention qu'il l'a fait ou dit », etc., etc. Dér. *maynoñ* f., « opinion, intention ».
- MEISE. — *mays* f., pl. *mayse*, dim. *maysle*. Cf. LOCKEN.
- MEIST. — *męšt*, vocalisme analogique de *mę* = MEHR.
- MEISTER. — *mayštŕ* m., v. g. *er vęl ąlevil tŕ m. sę* « c'est un monsieur jordonne », pl. *mayštŕ*. Cp. *šųđlmayštŕ* « maître d'école », f. *-mayštere*, *haksemayštŕ*, « grand sorcier, homme prodigieusement habile », etc. Vb. dér. *mayštŕe* « lutter » ppe *kmayštŕt*.
- MEISSEL. — *maysł* m. Cp. *trąym*. « villebrequin », *hųłm*. « gouge », *khąłtm*. « ciseau à froid », etc.
- MELDEN. — *malte*, ppe *kmalt*. Dér. *maltoñ* f. « avis ».
- MELKEN. — *malike*, sg. 3 *er malikt*, ppe *kmųlike*.
- MENGE. — *mañe* f., pl. *mañe*. Gr. 13, 2°, et 24, 2°.
- MENSCH. — *manš* m. (Gr. 24, 2°), pl. *manše*, v. g. *e vųntŕlikŕ manš* « un original », mais *e vųntŕliks m. nt.* « une femme bizarre ». Loc. *t-manše sęn hąłt toñ, kę vųle-vų?* (empr. fr.) « que voulez-vous ? les gens sont bêtes ». Vb. *manšle* ML. s. v.
- MERKEN. — *męrike*, ppe *i-hą-s kęrikt* « je m'en suis aperçu ».
- MESSE. — *mas* f., pl. *mase*. Cp. *tųtemas*, etc.
- MESSEN. — *mase*; présent *i mas, te maš, er mast, mŕ mase*, etc.; ppe *kmase*. On en a abstrait *mas* f., v. g. *nęm t-mas* « prends la mesure », *ęvŕ t-mas* « outre mesure », etc.
- MESSER. — *masŕ* nt., pl. *masŕ*. Cp. *rąmasŕ* Gr. 49, 2° d.
- MESSING. — *męsęñ* nt., v. g. *e męsęñŕ liđŕłstok*, etc.
- MET. — *mat*, seulement dans la loc. *sids vę mat*.
- METTE. — *męte* f. « matines » (l'e final venu du pl.).
- METZ. — Dans *štaynmęts* m. « tailleur de pierres ».
- METZE. — *męts* f., « pimbêche, chipie ». Cf. Kluge et ML. s. v.
- METZGER. — *mętsyer* m., pl. *mętsyer*. Vb. *mętsye* et *mętsike* (Gr. 66 B b-c), « abattre une bête, saigner un porc » (aussi *kikse*), etc., ppe *kmętsikt*. Subst. f. *t-mętsik* « la boucherie ».
- MIETEN. — Ce terme est inconnu. V. sous LEHNEN.
- MILBE. — *męlp* f., pl. *męlve*, dim. *męlvele*.
- MILCH. — *męliħ* f., v. g. *t-męliħ-froy* « la laitière ».
- MILD. — *męlt* « bienveillant », très peu usité.
- MILZ. — *męls* nt. (!), v. g. *męlssųħt* « mal de rate ».
- MINDER. — N'existe pas : on dit *vęnyer*, mais cf. JAHR.
- MINUTE. — *minųt* f. (Gr. 15, 2°), pl. *minųte*, dim. *minųtle*.

MINZE. — Dans le cp. *pfafymens* m. (!) « menthe poivrée ».

MISCHEN. — *mēše* et *mēšle* [un jeu de cartes] : peu usité<sup>1</sup>; on dit *ontr enāntr tūa*, ou bien *mēlière* empr. fr., v. g. *i mēliār mi nē-kārñ en āntre-n-eri sārje* « je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui ».

MISPEL. — Terme inconnu. V. le cp. sous KRIECHE.

MISS. — *mēs*, dans *mēsřāle* « déplaire », *mēskeport* « avortement ».

MIST. — *mēšt* m., v. g. *e mēsthūfe* « un tas de fumier », et cf. d'autres loc. sous FAUL, GABEL, LACHE. Vb. dér. *mēšte* « fumer ».

MISTEL. — *mēstl̄* f., mais plutôt *šmārōtsy* m. « parasite »<sup>2</sup>.

MIT. — *met*, apocopé dans *i kē mē-ty* « je vais avec toi », *mē-tam eš niks ātseřāne* « il n'y a rien à faire avec lui ». Loc. *metnāntr* « ensemble », *khō-met* « viens avec » [moi, nous, etc.].

MITTE. — *mēte* f. (Gr. 13, 2°), v. g. *en ty mēte* « au milieu ». Adj. dér. *ty mētly*, f. *t-mētleri*, « celui, celle qui est au milieu » etc. Subst. nt. *mētł̄* « moyen », pl. *mētł̄*. Joindre le cp. *mētł̄māsik*, « de moyenne taille ».

MODE. — *mōte* m., v. g. *s-eš ty mōte-n-esō* « c'est la mode », *s-eš ty mōte net* « ce n'est pas la mode », *van-s ty mōte-n-eš se señt-my ty pompr̄nekł̄ en ty kheriř* « quand le mode l'exige on chante la faridondaine à l'église ». Dér. cp. *āltmōtiš* « suranné ».

MODER. — N'existe pas : on dit *trak* m. = DRECK.

MÖGEN. — Présent *i māk*, compris, mais à peine usité; en réalité, il n'existe que l'impf. du subj. *mēřt* ou *mēřtit*, mais d'un emploi continuuel, v. g. *i mēřt kārñ* « je désirerais » (forme polie pour demander qqch. dans un magasin), *yō vār mēřt tan?* « qui donc s'en soucierait ? » etc. Cp. *řmeye* nt. « de la fortune ».

MOHN. — Absolument inconnu. Cf. ML. s. v. Mag.

MÖHRE. — Inconnu : les « carottes », même blanches, sont dites *kālirūve* (= GELBE RÜBEN), sous un seul accent, mais *a* bref.

MONAT. — *mōnet* m., pl. *mōnet*. Ils s'appellent : *yanř*, *hōrñon*, *mēřts*, *āpreł*, *may*, *prōřm.*, *haym.*, *ōykšt*, *septampr̄*, *řim.*, *ventřm.*, *křeřtm.*; mais ces dénominations sont surtout rurales.

1. La désuétude vient-elle de l'homophonie du ppe avec *kmešt* ppe de *mēšte* (sous MIST)?

2. Peut-être aussi un sobriquet populaire « *haksepāse* » « balai à sorcières », à cause des superstitions qui s'y rattachent.

MÖNCH. — *mēniχ* m., pl. *mēniχe* « moines cloîtrés ».

MOND. — *mōn* m. (= mhd. *māne*), mais *māntik* « lundi ».

MOOS. — *mōs* nt. (les formes *mōst*, *mōs*, *miās*, etc., ne sont pas proprement colmariennes), pl. *mōse*.

MOPS. — *mōps* m. : aussi injurieux, « camus, hargneux, nain ».

MORCHEL. — *mōriχl*, mais plutôt dim. *švamly* pl.

MORD. — *mōrt* m. : très peu usité; mais on a les dér. *mōrtyp!* « au meurtre! » et *mērtter* « meurtrier ». Quant au vb. *mērtē*, il se dit peu : on le remplace couramment par *tēte* ou *ōmpreñe*.

MORGEN. — *mōrye* m., pl. *mōrye*, cf. GUT; mais « demain » se dit *mōrn*, v. g. *mōrn-ā-mōrye* « demain matin » (= am Morgen). Loc. *mōrn eš* (ou *kēt-s*) *vetχ e tāy* « demain sera encore un jour > remettons cela à demain ». Cp. *evrmōrn* « après-demain ».

MÖRSER. — *mērsļ* m., pl. *mērsļ*. Cf. le suivant et Gr. 84, 5°.

MÖRTEL. — *mērtļ* m. « mortier à bâtir ». Cf. le précédent.

MOST. — *mōst* m. « le vin au sortir du pressoir ».

MÜCKE. — *mōk* f. (= mhd. *mucke*), v. g. *i hā-n-e-n-ōf tχ mōk* « je ne peux pas le souffrir »; pl. *mōke*, v. g. *mōketatsχ* m. « lanière souple pour tuer les mouches »; dim. *mēkle*. Cp. *e krās̄mōk* « une fauvette », mais plus communément *e yentele* nt. Cf. Gr. p. 118.

MUCKEN. — *siχ mūke*, v. g. *van ti mūks!* « si tu bouges! »

MÜDE. — *miāt*, v. g. *niā pen i sō miāt ksē* « jamais je ne fus si las ».

MUFF. — Je ne connais pas *mēftse* (ML.), mais bien *mākle* « puer », plus spécial que *štēnke* (= STINKEN).

MÜHE. — *miāy* f. Vb. dér. *siχ pemiāye* « faire effort ».

MÜHLE. — *mēl* f., pl. *mēle*. Cp. *vēntmēl* « moulin à vent », etc.; *t-treγ-rētr-mēl* « le m. à trois roues », souvenir du vieux Colmar.

MUHME. — Inconnu : on n'emploie que *tānte*.

MULDE. — *mūl* f. « pétrin », apocopé sans raison apparente.

MÜLLER. — *mēlχ* m., pl. *mēlχ*, f. *mēlere*. Cf. MAHLEN.

MUMME. — Dans le vb. dér. cp. ppe *ikmōmļt* « emmitoufflé ».

MUND. — N'existe pas : le terme courant est *mūl* (= MAUL), qui n'a en lui-même rien de désobligeant; les termes vulgaires sont *kōš* f. (= Gosche) et *mōfl* f. (dim. *mēfele*). Cf. ML. s. vv.

MUNKELN. — *mōnkle* « chuchoter ». Cf. ML., I, p. 648 et 693.

MÜNSTER. — *mēnstr* nt., surtout « la cathédrale de Strasbourg ».

MUNTER. — *mōntr*, peu usité, mais *ōfmōntr* « égayer ».

MÜNZE. — *mēns* f. Cp. *khōpfr̄mēns* « billon ».

MÜRBE. — *mērp*, m. *mērvʷ*, f. *mērvī*, nt. *mērps*, pl. *mērvī*.

MURMELN. — *mʷrʷle* (= \**murbeln* par dissimilation).

MURMELTIER. — Dim. *mārmʷtl̥* nt., empr. fr.

MURREN. — *mʷre*, ppe *kmʷrt*. Sobriquet *mʷri* « grognon » ; cf. *mʷrvāt̥l̥* « vieux bougon » (coiffé à l'ancienne mode, avec une queue, héros burlesque d'une chanson populaire). Cf. WEDEL.

MUS. — *müəs* nt. Cp. *khāʷlmüəs* « flan au lait », *ʷpsmüəs* « marmelade », *ʷotemüəs* « confiture de baies d'églantier », etc.

MÜSSEN. — *miäse* et plutôt *miä<sup>1</sup>* ; présent *i müəs*, *te müäs*, *er müəs*, *mʷ miän*, etc. ; conditionnel *mʷ miäst*, *miästit* ou *miästikt* « il faudrait », Gr. 123 ; ppe *miäse* et *miä*. V. une loc. sous FREI.

MUSTER. — *mʷstʷ* nt. « patron d'habit ». Vb. dér. *mʷstʷre* « scruter ».

MUT. — *müät* m. « goût » [à faire qqch.] ; autrement, on dit *hārts*, ou *kürāš* m. empr. fr. Cp. *hʷʷmüät* « orgueil ». Cp. dér. *kmiät* nt. et adj. *kmiätlik* « sentimental ». Adj. dér. cp. *āmüätlik* « gracieux ». Adv. (jamais adj.) *fʷmüätlik* « probablement ». V. aussi WILLE.

MUTTER. — *müätʷ* f., pl. *miätʷ*. Cp. *krʷsmüätʷ* « grand'mère », *ʷsikm*. « mère de vinaigre », etc. Mais le terme familier et le plus usuel est *māme*. Cf. VATER. V. aussi sous SCHWIEGER.

MÜTZE. — Terme inconnu : on dit *khāp* f. = KAPPE.

MUTZEN « grogner ». — Ce mot n'est pas connu dans cette acception (cf. SCHMUCK), mais un autre fréquentatif *mʷtre* (cf. MURREN). Sobriquet *mʷteri* ou *mʷtrʷʷ* « grognon ».

## N

NABE. — *nāp* f., pl. *nāve*. V. g. *ʷes ʷvʷ t-nāp* « par delà le moyeu ».

NABEL. — *nāvl̥* m., pl. *nāvl̥*, dim. *nāvele* (aux enfants).

NACH. — *nʷ* (cf. NAH) dans *nʷ-e-nʷ* « peu à peu » ; mais autrement *nʷ* et *nʷ*, v. g. *nʷ tēʷ* « après toi », *nʷ tam* « après cela », *nʷ tam ās* « selon que », *tʷnʷ* « ensuite », *hēntenʷ* « par derrière », *enāntʷnʷ* (sous ANDER), *nʷkē* (= *nachgehen*) « suivre ». Inusité

---

1. Par analogie du pl. du présent *miän*. — Cette forme serait-elle contaminée de mhd. *müen* < *mügen* > nhd. *mögen* ?

comme prép. de direction, et remplacé par *tse* (= ZU), v. g. *i fâr tse vensene* « je m'en vais en voiture à Wintzenheim ».

NACHBAR. — *nôçpr* m., pl. *nôçpre*, ou *t-nôçpršâft* f. sg.

NACHT. — *nâçt* et *nâçt* f., v. g. *evr nâçt* « d'un jour à l'autre », *tây-e-nâçt* « nuit et jour », *t-kânsi nâçt* « toute la nuit », *ts-nâçt* « ce soir »; cf. aussi ESSEN, GUT, etc.; pl. *nâçt* et *naçt*. Cp. *vîndâçte* « Noël », etc., etc. Cp. advb. *hëniçt*, « cette nuit, la nuit dernière ».

NACHTIGALL. — *nâçtsikâl* f. : d'où vient l'*s* inséré ?

NACKEN. — *nâke* m., mais bien plutôt *knëk* = GENICK.

NACKT. — *nâket* (= mhd. *nacket*), et surtout le dér. *nâketik*.

NADEL. — *nôt* f., pl. *nôtte*, dim. *nâtele*. Cp. *hörnôt* « épingle à cheveux »; mais « une épingle » se dit *e kôf* f., pl. *kôfe*, v. g. *i sëtš of k.* « je suis sur des épines », cf. ML. s. v. Gufe.

NAGEL. — *nâyl* m., « clou, ongle », pl. *nëyl*, dim. *nâyele*. Gr. 26, 2° et 5°. Cf. le suivant et NELKE. Vb. dér. *nâyle* « clouer », ppe *knâylt*.

NAGEN. — *nâye*, ppe v. g. *hëš vëtr ân tini nëyl knâyt* « tu t'es de nouveau rongé les ongles ». Dér. *çrânâye* « mettre en pièces ».

NAH. — *nôç*, cf. NACH et Gr. 75; cpar. *nâçç*, superl. *âm nâçste*, etc. Subst. dér. f. *ën tr nâçe* « dans le voisinage ».

NÄHEN. — *nâye* (= mhd. *naejen*), ppe *knâyt*. Dér. f. *nâyere*.

NÄHREN. — *nâre*, ppe *knârt*. Cp. *ernâre*. Dér. *nârôn* f.

NAME. — *nâme* m., pl. *name*. Cp. *toçfn.* « prénom », *fâmelyen.* « nom », *evrn.* « surnom ». Adj. dér. *namlik* « même ».

NARBE. — Inconnu : on dit parfois *môçf* f. (cf. ahd. *mâsa*).

NARR. — *nâr* m., v. g. *hëš mi vële fer e nâre hâlte* « tu comptais me mettre dedans » ou « me faire avaler une bourde », etc.

NASCHEN. — *nâše*, ppe *knâšt*. Mais ce terme est bien peu usité, et au lieu de *nâçt* on dit couramment *tifistl* empr. fr. (*difficile*).

NASE. — *nâš* f., pl. *nâše*, dim. *nâsele nâsle*. Loc. : *i šis tr of tini nâš*, injure très grossière, mais assez répandue; *t-nâš pôtse* « se moucher ». Cp. *rotsnâš* « morveux », *môçsnâš* « camus », *khôçfnâš* « nez rouge ». Vb. dér. *nâsle* « nasiller ».

NASS. — *nâš*, v. g. *mûšnâš* « tout mouillé ». Subst. f. *t-nëše*.

NATTER. — Inconnu : *šlân* sert pour tous les reptiles.

NATUR. — N'est populaire que dans le dér. *nâtürlik*, « naturelle-ment, évidemment, cela va de soi », etc.

NEBEL. — *nâv* m., pl. *nâv*. Adj. dér. *nâvlik* « brumeux ».

NEBEN. — *nâve* et *nave*, selon l'emphase, v. g. *nave mëç* « à côté

de moi », *nave-n-n̄ vise hūs* « à côté de la maison blanche », mais *nāve trā* « tout contre », *tr̄nāve* et *nāvets*, adverbess.

NEFFE. — *neve neve* m. (oxyton), empr. fr. Cf. NICHTE.

NEHMEN. — *name* (a très bref) : présent *i nem, te nemš, er nemt, my name*, etc. ; conditionnel *i namt* ou *namtit*, etc. ; ppe *knome*. Loc. *ne-mi met* « emmène-moi ». Cp. *āname* « accepter », *evynome* « entreprendre », *tsiän.* « croître », *āpn.* « décroître », etc.

NEID. — *nīt* m. ; plus usité est l'adj. dér. *nītik*, qui est presque le seul terme usuel pour signifier « fâché contre (*evr*) qqun ».

NEIN. — *nāy.* V. la négation et l'affirmation familières, Gr. 128.

NELKE. — *nāyele* nt. (dim. de NAGEL), cf. Kluge s. v.

NENNEN. — *nane*, ppe *knant*. Cp. *ernane* « nommer à un poste ».

NESSSEL. — *pranēsł* ou *sañēsł* f., pl. *-esle*, Gr. 59.

NEST. — *našt* nt., pl. *naštŕ.* Loc. *en-s našt!* « au nid! » pour faire coucher un enfant. Vb. *našte* « nicher », mais *nešte* « remuer continuellement », v. g. *vās neštš ālevil?*

NESTEL. — *neštł* m. « cordon de soulier », pl. *neštł.*

NETT. — *nat* « joli », très usuel, aussi ironique, cpar. *natŕ.*

NETZ. — *nețs* nt., « filet à pêcher, fraise de veau », pl. *nețs.*

NETZEN. — *nețse* « mouiller », ppe *knēțst.* Cp. *fr̄nețst.*

NEU. — *ney*, Gr. 43, 3°. Loc. *er štēt tō ve-n-e küä āme neye širtōŕ* « le voilà comme une vache devant une porte de grange neuve » (regardant d'un air ahuri). Dér. *neyikhayt* f. « nouveauté ».

NEUN. — *nīn, nīni* (Gr. 56, 5°). Facétie : *vās eș peșŕ ās pākenīni?* « qui vaut mieux que Paganini? » *s-eș pāketsēni* (vague jeu de mots sur PACKEN et ZEHN). Joindre *nīntsē, nīntsik*, etc.

NICHT. — *net, ne*, v. g. *i vays net* « je ne sais pas », *te peș net ārm* « tu n'es pas pauvre », mais *s-eș ne-tīr* « ce n'est pas cher », *sey ne-pēs* « ne te fâche pas », etc. : Gr. 49, 1° b. Cf. NICHTS.

NICHTE. — On dit *nyes* ou *niēs* f., empr. fr.

NICHTS. — *nīks*, Gr. 49, 1° a. V. une facétie, Gr. p. 120.

NIE. — *niä*, v. g. *teș hāv-i nā niä ksā* (cf. NOCH).

NIEDER. — *nēțŕ* « bas », cpar. *nēțrer*, etc. Cf. LAND.

NIEDLICH. — Inconnu : on dit *nat, tsiärlik, āpetitlik*, etc.

NIEMAND. — *niäme* et *niämetš*, bien que JEMAND n'existe pas.

NIERE. — *niär* f., pl. *t-niäre* « les rognons », dim. *niärle*.

NIESEN. — *niäse*, ppe *knose*. Réponse sous HELFEN.

NIET. — *niêt* f. « clou sans tête » : vb. *niâte* (ML.) n'est pas « souder » (*lête* sous LOT), mais « rajuster » au moyen de clous.

NIMMER. — Écourté en *nem*, ou rallongé en *nememē*.

NIRGEND. — *niêne* et *niênets* « nulle part » (ML. s. v. iene).

NISS. — *neș* f. « des lentes », ordinairement le sg., sans pl.

NOCH. — *noç*, v. g. *noç sọ küət* « d'autant meilleur » ; mais apocopé et assourdi dans *nâ net* « pas encore » et *nâ mē*, v. g. *er meçt nâ mē* « il en voudrait davantage » (forme pleine dans *noç mē âs tũ* « encore plus que toi »). V. aussi NIE.

NORD. — *nort* m., v. g. *nortvent* m. « bise ».

NOT. — *nôt* f., v. g. *kot helst en tr nôt* « Dieu apporte son secours dans la détresse ». Adj. dér. *nêtik* « nécessaire » et *onêtik* « inutile ».

NOTE. — *not* f. « facture » (empr. fr.), pl. *note*.

NÜCHTERN. — *niächtr*, v. g. *van te tes kase heș, peș nem n.*, « quand tu auras mangé cela, tu ne seras plus à jeun », dit-on à un enfant ou à un glouton en lui servant une solide ration.

NUR. — *nor*, et *nome* (ML. s. v. numme), également usités.

NUSS. — *nos* f., pl. *noșe* (Gr. 94 A). Cp. *moșketnoș* « noix muscade », etc. Vb. *noșe* « cogner dur à poing fermé » (Kluge s. vv.). Pour les « écales », cf. HÜLSE.

NUTZEN. — *notse*, v. g. *s-notst niks* « cela ne sert de rien ». Cp. *s-eș, er eș niksnots*, « cela ne vaut rien, c'est un vaurien ».

## O

OB. — *ep* ( en toute position ) : *vayș ep er khomt?* « sais-tu s'il viendra ? » ; *ep-r vel otr net* « bon gré mal gré ».

OBEN. — *ove*, mais ordinairement *bove*, Gr. 76, 2° B. Cp. *trove*.

OBER. — Avec métaphonie, *ēvr*, v. g. *t-ēvr-sit* (= SEITE) « le haut », *s-ēvr-lânt* « la Haute-Alsace ». Dér. *t-ōvrikhait* (demi-savant) « les autorités ». Loc. *tsontsēvrst* (= comme l'écrivit Hebel, p. 238, *zunterst und zoberst*) « sens dessus dessous ».

OBLATE. — *oplât* f. « pain à cacheter », pl. *oplâte*.

OBST. — *ops* nt. (Gr. 68, 1°), sans pl. Cp. *kharnops*, etc.

OCHSE. — *oks* m., pl. *okse*, v. g. *tes rensflayș eș kbē okseflayș, s-eș kbüayeflayș*, « ce bœuf n'est pas du bœuf, c'est de la vache ».

ÖDE. — *ēt*, peu usité ; un peu davantage *ēt* f. « désert ».

ODER. — *otr* (comme OTTER). Remarquer l'emploi dans des phrases très fréquentes de ce genre : *er kêt net fort otr er frkhovst si hüs* « il ne partira pas avant d'avoir vendu sa maison ».

OFEN. — *öfe* m., pl. *ēfe*, dim. *ēfele*. Cp. *pâḡöfe*, etc.

OFFEN. — *öfe*. Mais « ouvrir » ne se dit que *öfmâḡe*.

OFFIZIER. — Altéré par l'addition d'une désinence, *öfetsiärer* m.

OFT. — *öft*, cpar. *ēftr* (*ēftrs*), superl. *ām ēfste*.

OHEIM. — Inconnu, sauf comme terme de *höḡtitš*. V. sous ONKEL, et cf. NEFFE, NICHT, MUHME.

OHM. — *öme* m. ( $1\frac{1}{2}$  hectolitre, cf. Gr. 13, 3°), pl. *öme*.

OHMET. — *ömet* nt. Loc. *my khâ s-ömet net for-ny hay äpsnüte* « on ne saurait faire les regains avant les foins > marier la cadette avant l'aînée ». Vb. dér. régulier *ämte*. Gr. 31 et 37.

OHNE. — *öhne*, devant voyelle *öhne-n*, Gr. 13, 3°.

OHNMACHT. — *ömäḡt* f., pl. *ömaḡte*, adj. dér. *ömaḡtik*, Gr. 58, 2°.

OHR. — *öhr* nt., pl. *öhre*. Loc. *er sen nä-net troḡe hentḡ te-n-öhre* « vous n'êtes pas encore secs derrière les oreilles > tas de morveux que vous êtes! » Dim. cp. *mūsḡrle* « épervière ».

ÖL. — *öl* nt. Cp. *fēströnēl* « huile de foie de morue ».

ONKEL. — *önkl* m. Cp. *pomâḡo*. « vieux dameret » (pommadé).

OPFERN. — *öpfre*, ppe *köpfḡt*. Subst. nt. *öpfḡ* « offrande ».

ORDEN. — Les principaux dér. sont : *örtne* « arranger », *örtnoñ* f. « ordre », *örtlik* « gentil, affable » (cf. ART), *örtēnāri* « médiocre ».

ORGEL. — *örıkl* <sup>1</sup> f., pl. *örikle*. Cp. *hântörıkl*, etc.

ORT. — *ört* m., v. g. *âme-n-ört* « quelque part » ; mais nt., v. g. *e sēns ört* « un joli village » ; pl. resp. *ört* et *örtḡ*.

OSTERN. — *östre*, mais en cp. *österayer* « œufs de Pâques ».

OTTER. — *otr* m. (!) « loutre », et surtout cp. *fēsötḡ*.

## P

PAAR. — *pār* nt. « couple », pl. *pār*, mais abrégé dans la loc. très usuelle *e pār* « quelques », v. g. *e-pār-möl* « quelquefois ».

PACHT. — Seulement le dér. *pāḡtr* « fermier ». V. sous LEIHEN.

1. L'épenthèse est réduite au minimum, mais elle existe.



- PACK. — *phák* m., pl. *phak*, dim. *phakle*. Vb. *pháke*, surtout dans la loc. *phák ti fort! phák ti!* « veux-tu filer! » Cf. Gr. 71, 1°.
- PALAST. — *pálást* m., pl. *pálašte*, cf. Gr. 93, 1°.
- PALM. — Dans *pálmessontik* « le Dimanche des Rameaux ».
- PANTOFFEL. — *pántofl* f., pl. v. g. *en te pântofle*.
- PANZER. — *pánsz* m., pl. *pánsz*, n'a guère d'emploi.
- PAPAGEI. — *pápekay* m., pl. *pápekay*.
- PAPIER. — *pápír* nt., pl. *pápírer*, dim. *pápírle*. Cp. *flispápír* « buvard » (sous FLISS). Loc. *s-pápír eş ketótlík* « le papier souffre tout » (les sottises, les bourdes, etc.).
- PAPPE. — *páp* f. « bouillie » ; mais « carton » *pápetekl* m.
- PAPPEL. — *pápl* f. « peuplier », ou *páplpoym* m., pl. *páple*.
- PAPPELN. — *páple*, ppe *kepáplt* « bavarder ».
- PAPST. — *pápst* m., pl. *pápst*. Loc. *ve ty pápst en rôm*.
- PARADIES. — *páretis* nt., ou *páretis*, selon l'emphase.
- PARTEL. — *pártey* f., v. g. *te müš mini pártéy name*.
- PARTIE. — *párti* ou *párti* f. « partie de cartes ».
- PASSEN. — *páse*, dans les deux sens », v. g. *s-pást*, « cela peut aller, c'est convenable », et *mş han ofkepást* « nous étions aux aguets ».
- PASTETE. — *pástet* f., pl. v. g. *pástetepek* « pâtissier ».
- PATE. — Ce terme et son f. sont inconnus. Cf. GEVATTER.
- PAUKE. — Inconnu : on dit *e támpür* f., empr. fr.
- PECH. — *paç* nt., v. g. *er het paç ám bentre* « lorsqu'il est assis que part (notamment au cabaret) on ne peut l'en faire démarrer ».
- PEGEL. — Je ne connais ni ce mot ni l'équivalent signalé par Kluge s. v. comme appartenant au dialecte alaman.
- PEIN. — Holtzwarth (p. 51) donne un mot *pi*, qui serait la régularité même, mais que ni moi ni personne de ma connaissance n'a entendu : serait-il sorti d'usage dans la 1<sup>re</sup> moitié du siècle?
- PEITSCHÉ. — *paitš* f., pl. *paytše*. Vb. dér. *paytše*, ppe *kepaitšt*.
- PELZ. — *pels* m., pl. *pels*. Cp. *švaynpels*, injure empruntée.
- PERLE. — Le mot n'est que savant. V. sous KRALLE.
- PERRÜCKE. — *párek* f. (Gr. 10, 4°), pl. *páreke*.
- PETERSILIE. — *pétrle* m. (!), double altération. Cp. *krötepétrle* « ciguë » (exactement « persil à crapauds, vénéneux »).
- PFAD. — *pfát* m., pl. *pfâte*, dim. *pfâtele*.
- PFÄFF. — *pfáf* m., pl. *pfäfe* : méprisant et injurieux, bien qu'il existe encore à Colmar une *pfáfekås* « rue des Prêtres ».

PFAHL. — *pföl* m., pl. *pfël* (curieuse métaphonie, sans doute analogique de celle de *sën* pl. de *sôn*, etc., et cf. HAKEN et PFOTE); mais dim. *pfälele*. Cp. *šântpföl* « pilori ».

PFAND. — *pfânt* nt. : le mot est compris, mais médiocrement usité; « mettre qqch. en gage » se dira plutôt *epes frsetse*.

PFANNE. — *pfân* f., pl. *pfâne* (cf. FLECKEN), dim. *pfanle*.

PFARRE. — Dans les dér. *pfärer* « curé » et *pfäreÿ* « paroisse ».

PFAU. — *pføy* m., pl. *pföye*. Loc. *štols ve-n-e pføy*.

PFEFFER. — *pfafr* m., v. g. *i vøt te vārš vø tr pf. vākst* « je voudrais que tu fusses où croît le poivre > aux pays exotiques > à tous les diables ». Cp. *håsepfafr* « civet de lièvre ». Cf. HASE et MINZE.

PFEIFE. — *pfif* f. « pipe » et « sifflet », pl. *pfife*, dim. *pfifse*. Vb. dér. *pfife* « siffler », ppe *kepfese*, et cf. une loc. sous MAUS.

PFEIL. — *pfil* m. : le mot est naturellement aussi peu usité que la chose, et l'empr. lat. parallèle PFEILER n'a point survécu.

PFERCH. — *pfëriç* f. (!), « haie, enclos ».

PFERD. — *pfärt* nt., pl. *pfärt*. Le mot est bien compris, mais relativement peu employé, et passe pour recherché en regard de *røs*.

PFINGSTEN. — *pfënšte* pl., v. g. *pfënštenäyele* « œillet de Chine ».

PFIRSICH. — *pfërsik* m., pl. *pfërsike*, dim. *pfërsikle*.

PFISTER. — N'existe plus que comme nom de famille.

PFLANZE. — *pfłâns* f., pl. *pfłânse*, dim. *pfłansle*. Vb. dér. *pfłânse*, sg. 2 te *pfłânš*, 3 er *pfłânst*, ppe *kepfłânst*.

PFLASTER. — *pfłâstr* m. Vb. dér. *pfłëstre* « paver ». Gr. 26, 8°.

PFLAUME. — *pfłüm* f. « petite prune précoce » qu'il ne faut pas confondre avec la *kvatš* (= ZWETSCHÉ), pl. *pfłüme*, dim. *pfłümle*.

PFLGEN. — *pfłäye* « soigner », ppe *kepfłäyt*, vb. entièrement faible. Joindre *pfłëçt* f. « devoir moral », pl. *pfłëçte*.

PFLÜCKEN. — Inconnu : on dit *âprise* ou *â(p)präÿe*.

PFLUG. — *pfłüÿ* m., pl. *pfłiÿ*, dim. *pfłiÿle*.

PFORTE. — Inconnu, et même « portier » se dit *portnr*.

PFOSTEN. — *pföšte* m., pl. *pfëšte*, dim. *pfëštele*.

PFOTE. — N'existe pas : remplacé par *töp* f., pl. *töpe*, dim. *tëpele*, v. g. *kep s-tëpele* (à un chien où un chat pour lui faire donner la patte). Cf. TAPPE et la métaphonie de PFAHL.

PFRIEM. — *pfriëme* m. « perçoir », cf. mhd. *pfrieme*.

PFRÜNDE. — *pfrent* f. « redevance communale » (on attendrait \**pfriënt*, mais le mot est venu du nhd.).

- PFUND. — *pfont* nt., v. g. *sëks pfont* « six livres ».
- PICKEN. — Dans le dér. *pëky*, « hargneux, mauvaise langue ».
- PILGER. — Inconnu, et « pèlerinage » = *volfärt* f.
- PILZ. — On ne connaît d'autre terme que *svâm* = SCHWAMM.
- PINSEL. — *pansl* m. (= mhd. *pënsel*), pl. *pansle*, dim. *pansele*.
- PIPS. — *psepfs* et surtout *psepfsr* m., cf. mhd. *pfipfs*.
- PLAGE. — N'existe pas, mais le vb. dér. *plöye* (Gr. 32, 1°) « tourner », ppe *keplöyt*, et le cp. *plöykayst* « taquin ».
- PLATTE. — *plât* f. « plaque » et « plat », pl. *plâte*. Cf. ZIFFER.
- PLATZ. — *plâts* m., pl. *plats*, dim. *platsle*. Cf. RAUM.
- PLAUDERN. — *plöytre*, cf. Gr. 36, 4°, ppe *keplöytrt*.
- PLÖTZLICH. — N'existe pas : on dit *ofaymöl*, etc. (sous MAL).
- PLUMP. — Surtout le dér. *plömpik*, cf. Kluge s. v.
- PLUNDER. — *plöntr* nt. (!), exclusivement au sens de « linge », mais seul usité comme tel, v. g. *s-svårts plöntr* « le linge sale ».
- POCKE. — Remplacé par *pårple* pl., corrompu de *pölppe*.
- POLSTER. — Inconnu : on dit *måtråts*, *khëse*, *khånepe*.
- POLTERN. — *pöltre*, ppe *kepöltrt*. Subst. dér. *kepöltr* nt.
- POMERANZE. — *pömeråns* f., ne désigne que le fruit non comestible de l'oranger d'ornement ; autrement *prås* f., empr. fr.
- POSAUNE. — Aussi inconnu que PAUKE : on dit *e trömpët* f.
- POSSE. — *pöse* f. pl., compris, mais très peu usité. Cf. SPASS.
- POTZ. — Dans le juron assez usuel *phots toysik!*
- PRACHT. — *pråxt* f., mais surtout l'adj. dér. *praχtik*.
- PRAHLEN. — *pråle* « conter des bourdes », cf. Gr. 32, 5°.
- PRANGER. — Inconnu : le terme est *šåntpföl*. V. sous PFAHL.
- PRASSELN. — Inconnu : on dit *s-fir kraχlt*.
- PREDIGEN. — *prëtike*, ppe *keprëtikt*. Subst. f. *prëtik* « sermon ».
- PREIS. — *pris* m., v. g. *om khë pris* « à aucun prix », cf. GELD et LAND ; pl. *prīs*. Mais le vb. dér. n'existe pas.
- PRIESTER. — Le terme *priåsty* est connu, mais à peine usité : le terme usuel et poli est *kaystlike*. V. aussi sous PFAFF.
- PRINZ. — *prens* m., pl. *prense*, f. v. g. *tiå hokt töt ty kånse tåy ve-n-e prensås* « elle passe tout le jour assise à ne rien faire ». Gr. 16, 2°.
- PRISE. — *pris* (comme PREIS) f., « prise de tabac ». Gr. 126.
- PRITSCHÉ. — *prëtš* f. « passerelle », pl. *prëtše*, dim. *prëtšle*.
- PROBE. — Dans le dér. *pråviåre* (Gr. 19), qui toutefois ne signifie presque jamais que « essayer de faire qqch. » ; mais « éprouver »

et surtout « goûter pour éprouver » se dit *frysüæge*, lequel par contre ne signifie jamais « entreprendre qqch., tenter un essai », etc.

PROBST. — Seulement dans la loc. *e krœv propst*. Cf. GROB.

PRÜFEN. — Tout à fait inconnu. V. sous PROBE et KOSTEN.

PRÜGEL. — *preyl*, toujours sans article, et signifiant « des coups ».

Vb. dér. *preyle* « rouer de coups », ppe *kepreylt*. Gr. 30, 2°.

PUDEL. — *pütl* m. et *pütlhont*, venu de l'allemand littéraire.

PULVER. — *polst* nt. Cp. *šišp*, « poudre à tirer », etc.

PUPPE. — *pop* f., pl. *poppe* ; le dim. surtout dans le cp. *s-peplešpël*, « les marionnettes, le guignol ». V. une loc. sous LADE.

PUR. — *phür*, synonyme emphatique de *plös* = BLOS.

PURZELN. — *pertsle* (forme métaphonique), ppe *kepertslt*, etc. ; mais, à volonté, *pertslpoym* ou *portslpoym* m. « culbute ».

PUTZEN. — *potse*, dans les trois sens : *heš t-fanšt kepotst* ? « as-tu nettoyé les fenêtres ? » *potst ti, maytele*, « fais-toi belle, fillette » (mets tes plus beaux atours) ; *tär potst siχ!* « en voilà un qui se régale ! » (de qqun qui mange de grand appétit).

## Q

QUADER. — *kvätz* m., et surtout *kvätzstain* « pierre de taille ».

QUAKEN. — *kväke*. Il y a un oiseau nommé *kvakyle*.

QUAL. — Dans le vb. dér. *kväle*, ppe *kekvält*, cf. Gr. 27, 4°.

QUALM. — *s-väsχ kvälmt*, *s-väsχ mäχt kvälme* « l'eau bout ».

QUAPPE. — N'existe pas : on dit *e roškhöpfle* nt. (= Rossköpflein).

QUARZ. — *kvärts* m.

QUECK. — Dans *kvakselvχ* nt. « vif-argent » ; mais *tsvakvorts* f. « chiendent ». Cf. l'alternance sous QUER et QUETSCHÉ.

QUELLE. — *kval* f., pl. *kvale*, dim. *kvalele*. Le vb. correspondant *kvale* est faible : *s-väsχ kvalt*, ppe *kekvält*.

QUER. — Cette forme du mot est inconnue. V. sous ZWERCH-.

QUETSCHÉ. — *kvatš* f., pl. *kvatše*, seule forme connue.

QUETSCHEN. — Dans le cp. *fχkvatše*, « écraser, mettre en bouillie », ppe *fχkvatšt*. Adj. dér. *kvatšik*. Mais les mots usuels sont *knatšik* et *fχknatše*, qu'on trouvera dans ML., I, p. 509 sq.

QUIRL. — Terme inconnu : on dit *e riärštök* m. (RÜHREN).

QUITT. — Dér. *kvetön* « quittance », *kvetiäre* « acquitter ».

QUITTE. — *khēt* f. (= mhd. *küten*), pl. *khete* « des coings ».

## R

- RABE. — *krâp* f., pl. *krâpe*, cf. ML. s. v. Krapp.
- RACHEN. — *râxe* m. « gueule béante », pl. *râxe*.
- RÄCHEN. — *raxe*, ppe v. g. *er het si krayt* « il s'est vengé ».
- RAD. — *rât* nt., pl. *rêt* (cf. MÜHLE), dim. *râtele rätle*.
- RADEN. — Sg. *e râtepliam* m., pl. *râte*, cf. Kluge s. v.
- RAHM. — *roy* m., régulier = mhd. *roum*.
- RAHMEN. — *râme* m. « châssis », ou *râme*, pl. *rame*.
- RAND. — *rânt* m. « la marge d'un livre », pl. *rant*. Mais, au sens général de « bord », on dit *rânft*, pl. *ranft*.
- RAPP. — On dit *trâpe* m. « grappe », pl. *trâpe*, dim. *trapele*.
- RAPPE. — *râp* m. « cheval de couleur sombre », pl. *râpe*.
- RAPPE. — *râp* f. « râpe », pl. *râpe*. Vb. dér. *râpe*.
- RAPUNZEL. — *râvonsl* f. (genre fr. ?), pl. *râvonsle*. Aussi *hats*.
- RAR. — Surtout ironique : *yo, tes vort eps rârs sê*.
- RASCH. — V. g. *sey net so râs* « ne t'emporte pas » : peu usité.
- RASEN « gazon ». — N'existe pas. V. le doublet WASEN.
- RASEN « rager ». — *râse*, ppe *krâst*. Adj. dér. *râsik*.
- RÄST. — *râst* f., surtout dans la loc. allitérante *er het khe râst on khe rüay* « il n'a pas de cesse ». Cf. RUHE.
- RAT. — *rôt* m., pl. *rôte*. Vb. *rôte* « conseiller », ppe *krôte*. Cp. : *erôte* « deviner », ppe *erôte* ; *ferôte* « dénoncer ». Subst. *ratsl* nt.
- RATTE. — *rât* f., pl. *râte*, v. g. *râtekeft* « mort-aux-rats ».
- RAUB. — *roy* m., et vb. dér. *royve*, ppe *kroyft*. Mais tous ces mots sont peu usités, bien qu'on emploie *rayv* « brigand ».
- RAUCH. — *roy* m. Vb. dér. *royxe* « fumer » et *rayxe* « enfumer », pps *kroyft* et *krayt*. Cp. *vïroy* « encens ».
- RÄUDE. — *rüt* m. (= mhd. *rüde*). Adj. dér. *rütik* « galeux ».
- RAUFEN. — *royfe*, ppe *kroyft* (et *ropfe*, mais jamais *\*râfe*).
- RAUH. — *rüy* « rugueux » (= mhd. *rûch*, et cf. Gr. 75).
- RAUM. — N'existe pas : on dit *plâts* m. sg. « de la place » ; mais le vb. *rûme*, « mettre de l'ordre, ranger », ppe *krümt*.
- RAUPE. — *rüp* f., pl. *rüpe*.
- RAUSCH. — *rüs* m. « une pointe de vin », en plaisantant.
- REBE. — *râp* f., surtout pl. *râve*, et les nombreux cp. *râpštok* m. « cep », *râpštake* m. « échalas », *râphols* nt. « sarment », *râmas* nt.

RECHEN. — *raʒe* m., pl. *raʒe*. Vb. dér. *raʒe*, ppe *kraʒt*.

RECHNEN. — *raʒne*, ppe *kraʒnt*. Loc. : *vårt, mʒ van šp meṭnāntr raʒne*, « attends, nous réglerons un jour nos comptes ».

RECHT. — *rāʒt*, adj. et adv. V. une loc. sous GESCHEHEN. Opposé à « gauche », *t-rāʒti hānt*, et *rāʒts* « à droite ». Mais sans allongement dans *raʒtsāfe*, « honnête, loyal ». Dér. *reʒtik* « exact » et surtout *ofreʒtik* « sincère ». Cp. *er het ʒnrāʒt* « il a tort ».

RECKEN. — Inusité : on dit *štreke*. Mais cf. VERRECKEN.

REDE. — *rēt* f., pl. *rēte*. Vb. dér. *rēte* « parler » : présent *i rēt* ou *rēt*, *te rēts*, *er rēt*, *mʒ rēte*, etc.; impér. v. g. *rēt lūt* « parle haut »; ppe *krēt*. Loc. : *tü khās šp rēte*, à un donneur de conseils après coup, revient à dire « j'aurais voulu t'y voir »; *er lōst siʒ-s neʒ āprēte* « il ne s'en laissera pas dissuader ». Gr. 12, 5°.

REGEN. — *rāye* m. Vb. dér. *rāye* (cf. Gr. 66, 2° A), v. g. *s-rāyt* « il pleut », *s-het krāyt* « il a plu ». Mais *pārepli* m. « parapluie ».

REH. — *rē* m., pl. *rē*. La femelle s'appelle *rēkays* f.

REIBEN. — *rīve* (*i rīp*, *te rīps*, *er rīpt*, etc.), ppe *krēve*.

REICH. — Subst. nt. seulement dans *frānkriʒ* « France ». Adj. *riʒ*, cpar. *riʒʒ*, etc. Loc. *t-riʒi lit han-s ēve kūot* « les riches sont bien heureux ». Mais on ne dit guère *riʒtom*, cf. VERMÖGEN.

REICHEN. — *rayʒe*, mais n'existe guère que comme mot savant : « tendre » se dit *lāne* (sous LANG), et « atteindre » *trafe*.

REIF « cerceau ». — *rayf* m., pl. *rayf*, dim. *rayfle*.

REIF « gelée blanche ». — *rīfe* m., cf. mhd. *rīfe*.

REIF « mûr ». — *rayf*, très peu usité : on dit *tsitik*.

REIHEN. — *raye* m., v. g. *raye raye rōse*, refrain de ronde.

REIHER. — *rayer* m. « héron », pl. *rayer*.

REIN. — *rayn*, expression noble : « propre » se dit *sūfʒ*, et « malpropre », *šmōtsik*, *trakik*, mais jamais *\*ʒnrayn*.

REIS. — *ris* m. « du riz », bien distingué du suivant.

REIS. — *rīs* nt., surtout pl. *rīsʒ*, « brindilles, sarments ».

REISE. — *rays* f., pl. *rayse*. Vb. dér. *rayse*, ppe *krayst*.

REISSEN. — *rise*, ppe v. g. *s-ēš ferese* « c'est déchiré ».

REITEN. — *rite*, v. g. *rite rite rēsle*, refrain pour faire sauter les enfants sur ses genoux; ppe *krēte*. Loc. *šets ʒf van t-rite veʒ* « mets-toi en selle si tu veux aller à cheval », à un hésitant.

REITER. — *ritʒ*. Vb. dér. *ritre* « cribler », ppe *kritʒt*.

REIZEN. — *raytse* « taquiner », v. g. *rayts mi nem, sošt vor-i pēs*, « cesse de me taquiner, ou je me fâche » ; ppe *kraytst*.

RENNEN. — *rane*, ppe *krant*, sg. 3 *er rant*, etc.

RENTE. — *rani* f., pl. *rante*, v. g. *toysik livy rante* « mille francs de rente » (dans mon enfance on disait *livy* plutôt que *fränke*).

REST. — *rašt* m., plus usité que *s-čvrike* (= das übrige).

RETTEN. — *reše*, ppe *krēt*, mais plutôt *erēte*.

RETTIG. — *rätik* m. (= mhd. *raetic*). Cp. *mērrätik* « raifort ».

REUE. — Dans le vb. dér. *s-royt mi*, « je me repens, je regrette », *s-het-ne kroje* (Gr. 109, 2°), etc. Adj. *royiš* « repentant ».

REUSE. — Ce terme m'est inconnu : on dit *e feškhōp* m.

RIECHEN. — *riāše*, ppe *kroše*, dans les deux sens de SCHMECKEN, mais beaucoup moins usité ; sg. 3 *s-riāšt*, et cp. *s-friiāšt* « cela s'évente ». V. cet autre mot.

RIEGEL. — *reyl* m., pl. *reyl*, dim. *reyle*, Gr. 15, 1°.

RIEMEN. — *riāme* m., pl. v. g. *sūriāme* « cordons de souliers ».

RIESE. — *reš* m., ne se dit guère que d'une pièce de bétail.

RIESSLING. — *rešleñ* et *rešleñr* m. (raisin très estimé).

RIESTER. — *riāštr* m. « pièce à rapiécer la chaussure ».

RIND. — *rent* nt., surtout dans *rensflays*, cf. OCHS et Gr. 49, 1° a.

RINDE. — *rent* f., « écorce d'arbre, croûte du pain », pl. *rente*.

RING. — *reñ* m., pl. *reñ*, dim. *reñle*. Cp. *ēreñ* « bague de noce ».

RINGEN. — *reñe*, et surtout *üsreñe*, dans l'acception la plus usuelle « tordre le linge pour en exprimer l'eau » ; ppe *krōne*.

RINNE. — Ce terme n'existe pas, mais cf. le suivant. « Une gouttière, un chéneau » se dit *e nōχ* m., pl. *t-nōχe*, ML., I, p. 754.

RINNEN. — *reñe*, v. g. *s-fās rent* « le tonneau coule », mais *tr vī loyft üsñ fās erūs* « le vin s'en échappe » ; ppe *krōne*.

RIPPE. — *rep* f., pl. *repe*. Métaphorique « femme », à cause de la légende de la création d'Ève, v. g. *e pēsi rep* « une mégère<sup>1</sup> ».

RISS. — *reš* m. « égratignure à la peau » ; mais une « déchirure au vêtement » se dit *e šlansy* m. « un fainéant ».

1. On dit aussi d'une personne malicieuse, rouée, *s-het āli pēsi vent en te repe* (= .. alle böse Winde...), expression qu'il faut se garder de confondre avec celle-ci.

RIST. — N'existe pas : le « poignet » s'appelle *knēt* nt. dim., et la « cheville du pied » *knōte* m. V. ce dernier mot.

ROCK. — *rok* m., pl. *rek*, dim. *rekle*. Cp. *šlayfrök* « robe à traîne », *šlōfrök* « robe de chambre », etc.

ROCKEN. — Ce terme n'existe pas. V. sous KUNKEL.

ROGGEN. — *roke* m., mais ordinairement *khorn* nt. = KORN.

ROH. — *roy*, venus des formes fléchies mhd. *rāwer rāwiu rāwez*, qui ont produit régulièrement \**rōy*- > \**rōy*- > *roy*-, cf. Gr. 32, 1°.

ROHR. — *rōr* nt., pl. *rōr*, dim. *rērle*. V. sous SCHILF. Cp. *ōferōr* « tuyau de poêle ».

ROSE. — *rōs* f., pl. *rōse*, dim. *rēsle*. Cp. *poterōs* « églantier ».

ROSINE. — *rōsinl* dim. nt. pl., ou *mērtrivl*. Cf. TRAUBE.

ROSS. — *rōs* nt., pl. *rōs*, dim. *rēsle*. Cf. PFERD et REITEN.

ROST. — *rōst* m. Vb. dér. *rōste*, v. g. *t-ält liāp rōst net* « vieilles amours ne rouillent pas ». Adj. dér. *rōstik* « rouillé ».

RÖSTEN. — N'existe pas : « rouir » se dit *vesre*. Cf. WASSER.

ROT. — *rōt*, v. g. *si vort rōt* « elle rougit »; cpar. *rēt*.

ROTZ. — *rōts* m. Adj. dér. *rōtsik* « morveux ». Cp. sous NASE.

RÜBE. — *rüāp* f. (= mhd. *ruobe* sans métaphonie), pl. *rüāve*. Loc., d'un enfant qui a le cou malpropre, *m̄ khēt rüāvesōme trof sāye* « on y pourrait semer des navets » [ils y lèveraient, car il ne leur faut qu'une assez mince couche de terreau]. Cf. MÖHRE.

RÜCKEN. — *reke* m., mais peu usité, cf. BUCKEL. La métaphonie, qui s'est opérée dans ce mot, n'existe pas dans son intime dépendance *tsrök* « en arrière » (= ahd. *zi rucke*), v. g. *er ēs nā-net tsrōkkhōme* « il n'est pas encore rentré », *tsrōkkē* « reculer », *tsrōkšēke* « renvoyer », *tsrōkkhoyse* « racheter », etc. Cf. le suivant.

RÜCKEN. — *roke*, « pousser, avancer, reculer », neutre et actif, v. g. *tsay rok e pesle tās i plāts hā* « recule un peu pour me faire place », *rok tr̄ teš en-s-ek* « range la table dans le coin », etc., Gr. 30, 5°; ppe *krōkt*. Cp. *ferōkt*, « dérangé, écervelé, fou ».

RUDER. — *rüāt* m. (!) « gaffe »; mais la « rame » proprement dite, qui n'est pas en usage, s'appelle *lāpe* m., cf. ML., I, p. 600.

RUFEN. — *riāse* (= mhd. *rüefen* avec métaphonie); présent *i riāf*, *te riāfs*, *er riāft*, *m̄ riāse*, etc.; mais ppe *krüāse* sans métaphonie. Ce vb. gouverne le datif : *er het m̄ krüāse* « il m'a appelé », cf. Paul, *Mhd. Gr.*, § 248.

RUHE. — *rüāy* f. (cf. Gr. 52, 4°), v. g. *te heš khē minüt r.* « tu



bouges sans cesse ». V. aussi sous RAST. Vb. dér. *rüäye*, ppe cp. *üskrüäyt* « reposé » (qui a fait passer sa fatigue par le repos). Adj. dér. *rüäyik* « paisible », mais concurremment la métaphonie *riävik*.

RUHM. — *rüäm* m., v. g. *ayknŕ rüäm štënt* « la louange qu'on se donne à soi-même sent mauvais ». Vb. dér. *siŕ riäme* « se vanter ».

RÜHREN. — *riäre* « agiter une mixture », cf. QUIRL. Cp. v. g. *i hä-ne net emöŕ äkriärt* « je ne l'ai seulement pas touché », réponse habituelle de l'enfant qu'un camarade accuse de l'avoir frappé.

RUMPELN. — *romple*, v. g. « tomber de » ou simplement « descendre un escalier avec grand fracas », ppe *kromplŕt*. Dér. *e romplŕte* f. « une râclée ». Sur *kremplŕ*, cf. Gr. 10, 2°.

RUMPF. — N'appartient pas au dialecte : cf. Kluge s. v.

RUND. — *ront*. Cp. *hålrpront* « demi-circulaire ».

RUNKELRÜBE. — Non usité : les « betteraves » comestibles sont dites *pëmiši* (= böhmische) *rüäve*, et celles pour le bétail *terneŕse*.

RUNZEL. — *romslŕ* f., cf. le vb. mhd. *rümphen* « rider », Kluge s. v. *rümpfen*; pl. *romfle*. Adj. dér. *romflik* « rugueux ».

RUPFEN. — *ropŕe*, ppe *kropft*. Cf. aussi RAUFEN.

RUSS. — *rüäs* m. Adj. dér. *rüäsik* « plein de suie ».

RÜSSEL. — V. g. *hålt(t) tŕ riäslŕ* (grossier) « tais ta gueule ».

RÜSTEN. — *reŕte*, v. g. *i pen kreŕst* « je suis prêt », *reŕsti* « apprête-toi », etc., seul terme usuel. Cf. BEREIT et CHRIST.

RÜSTER. — *rüäste* m., seul nom de l' « orme ». Gr. 47.

RUTE. — *rüät* f., pl. *rüäte*. Cp. *limrüät* « gluau ».

RUTSCHEN. — *rotŕe* « glisser », ppe *krotŕt*. Cf. GLEITEN.

## S

SAAL. — *sål* m. « salon » dans les maisons bourgeoises, pl. *sål*.

SAAT. — *söt* f., synonyme de *söme* = SAMEN, mais sans pl.

SÄBEL. — *sävŕ* m., pl. *sävŕŕ*, cf. Kluge s. v.

SACHE. — *såŕ* f., v. g. *s-hët khë såŕ* « cela n'a pas d'importance »; pl. *mini såŕe*, « mes affaires », ou « mes effets, bagages », etc. Mais « ces choses » en général, *tes tens*, Gr. 86.

SACK. — *såk* m. « sac » et « poche », pl. *ŕëk*. Cf. TASCHE.

SÄEN. — *såye*, ppe *ksåyt* (exactement comme SÄGEN).

SAFT. — *såft* m. Loc. *khë kråft ön khë såft*, cf. GESCHMACK.

SAGEN. — *såye* ou *så*, cf. Gr. 56, 7° : présent *i så*, *te sayŕ*, *er sayt*,

*m̄r s̄aye*, etc. ; impér. v. g. *s̄ā-m̄r-s* « dis-le-moi » ; ppe *ksayt*. Formule plaisante de récit de commère : *on tr̄nō het-r̄ ksayt, sayt-r̄ : m̄r het-m̄r ksayt t̄ās te ksayt h̄ēs*, etc. « Et alors il a dit, dit-il : on m'a dit que tu avais dit... » Loc. *n̄āy v̄ās te saȳs!* (étonnement, incrédulité).

SÂGE. — *s̄āy* f., pl. *s̄āye*. Vb. dér. *s̄āye* « scier ». Cf. SPAN.

SAHNE. — N'existe pas. V. sous RAHM le seul terme connu.

SAITE. — *sayt* f., v. g. *kikesayte* « cordes de violon ».

SALAT. — *s̄ālāt* m., pl. *s̄ālāte*. V. une loc. sous CUCUMER.

SALBE. — *s̄ālp* f. « onguent » ; mais le vb. *s̄ālve* n'est connu que par l'Évangile : on dit *sm̄ere* ou plus noblement *m̄et s̄ālp r̄ive*.

SALM. — *s̄ālm* m., pl. *s̄ālme*. V. sous LACHS. Le dim. *salmele* peut faire calembour avec la forme hypocoristique de « Salomé ».

SALZ. — *s̄āls* nt. Vb. *s̄ālse*, ppe *ks̄ālse* (jamais \**ks̄ālst*). Gr. 109, 1<sup>o</sup>.

SAME. — *s̄ōme* m., pl. *s̄ōme*. V. une loc. sous RÜBE.

SAMMELN. — *s̄āmle*, ppe *ks̄āmlt*. De même famille : l'adj. adv. *s̄āmt*, v. g. *i fr̄khoyf s-k̄ūt m̄et s̄āmt-ŋ f̄ē* « je vends le bien y compris tout le bétail » ; l'adv. *ts̄āme* (= *zusammen*), v. g. *m̄r h̄älte ts̄* : « nous tiendrons l'accord » (dans une coalition, pour maintenir les prix, faire hausser les salaires, etc.) ; l'adv. *pisame* (= *beisammen*), formule de politesse en abordant ou quittant une réunion, v. g. *pōşor, atye, pis̄āme*, « bonjour, au revoir, la compagnie ».

SAMMET. — *s̄āmet* m. « velours » (jamais \**s̄āmt*).

SAMT, « velours, avec ». — V. sous SAMMET et SAMMELN.

SAND. — *s̄ānt* m., pl. *s̄ānt*, Gr. 24, 2<sup>o</sup>.

SANFT. — *s̄āmf̄t*, v. g. *e s̄āmf̄tr̄ loft* « un vent doux ».

SARG. — *s̄ārik* m., pl. *sarik*, mais inusité, cf. BAUM.

SATT. — *s̄āt*, v. g. *i h̄ā s̄āt kase* « j'ai mangé à gogo », *s-ēş tse s̄āt hep̄onte* « elle a la taille trop serrée » ; cpar. *set̄r*.

SATTEL. — *s̄ātł* m., pl. *s̄ātł*. Vb. dér. *s̄ātle*, ppe *ks̄ātłt*.

SAU. — *soy* f., pl. *sey*, cf. Gr. 39 et 107, 2.

SAUBER. — *s̄ūfr̄* (= mhd. *süver*), cpar. *s̄ifrer*. Souvent figuré et ironique, *e s̄ūfre kharl, e s̄ūfre pōršt*, « un fameux gaillard ».

SAUER. — *s̄ūr*, v. g. *s̄ūri r̄üve* « des navets aigres ». Cf. KRAUT.

SAUFEN. — *s̄ūfe* (se dit des animaux et, grossièrement, des ivrognes), ppe *ks̄ofe*. Dér. *s̄ūfr̄* et dim. *s̄ifrl̄e* (terme de caresse à un jeune animal ou à un enfant qui tête bien). Cp. *ps̄ofe* « ivre », *fr̄s̄ūfe* nt. « se noyer » et actif « dissiper en beuveries », ppe *fr̄s̄ofe*.

SAUGEN. — *s̄ūke*, ppe (toujours faible) *ks̄ūkt*.

- SÄULE « colonne ». — *sül* f., pl. *süle*, dim. *sülele*. Cf. Kluge s. v.
- SÄULE « alène ». — Terme inconnu. V. sous AHL et Kluge s. v.
- SAUM. — *soym* m., pl. *saym*. Vb. dér. *sayme*, ppe *ksaymt*.
- SÄUMEN. — Surtout le cp., d'ailleurs sans métaphonie, v. g. *i hã mi net frsũmt* « je n'ai pas perdu de temps », cf. Kluge s. v.
- SCHABE. — *šãp* f. « mite », pl. *šãve*, terme usuel. Loc. *i hã šãve-n em pũx*, « le ventre me démange, j'ai faim ». Gr. 72-73.
- SCHABEN. — *šãve* « râcler », ppe *kšãpt*. Gr. 72-73.
- SCHACH. — *šãx* et ordinairement *šãxšpël* nt.
- SCHACHTEL. — *šãxłł* f., pl. *šãxłł* et *šãxłtle*, cf. SICHEL et Gr. 94, A b. Aussi au sens de « vieille femme » *e-n-ãlti šãxłł*, facétieux.
- SCHADE. — *šãte* et *šãt* m., v. g. *tr hãyel het fil šãte kmãxł* (sg.). Loc. *s-ẽš šãt* « c'est dommage ». Vb. dér. *šãte*, v. g. *s-šãt niks* « il n'y a pas de mal », ppe *kšãt*, Gr. 12, 5°. Adj. *šãtlik*.
- SCHÄDEL. — *šãł* m., pl. v. g. *t-šãłłkãs*, vieille rue de Colmar.
- SCHAF. — *šõf* nt., pl. *šõf*, dim. *šãfele šãfle*. Dér. *šãfj* « berger ».
- SCHAFFEN. — *šãfe*, toujours faible, v. g. *tãs ẽš prãf kšãft* « voilà qui est bien travailler » : seul vb. usuel pour ce sens, cf. ARBEIT.
- SCHAFT. — *šãft* m. « perche », pl. *šãft*, dim. *šãftle*.
- SCHALE. — *šãł* f. « coquille », pl. *šãle*, dim. *šãlele*. Vb. *šẽle* « peler », d'où *šẽlte* f. « pelure », Gr. 25, 2°.
- SCHALK. — Compris, mais non usité, cf. SCHELM.
- SCHALL. — *šãł* m. Cp. *vetřšãł* « écho ». Mais le vb. n'existe pas.
- SCHALOTTE. — *šãłõte* f., pl. *šãłõte* « des échalottes ».
- SCHAM. — *šãm* f. « pudeur ». Autant il est peu usité, autant a d'emplois le vb. dér. : *šãm ti, te šõtš ti šãme*, « tu devrais avoir honte » ; *er šãmt six* « il est timide » ; *er het si kšãmt* « il n'a pas osé » (il s'est caché parce qu'il était venu une visite). Gr. 27, 4°.
- SCHANDE. — *šãnt* f., « honte, infamie, scandale ». Cf. SPOTT.
- SCHAR. — Ce terme est inconnu : on dit *mane, hüfe, reyemant*.
- SCHARF. — *šãrf*, cpar. *šerřj*. Aucun vb. dér. ; cf. SCHLEIFEN.
- SCHARLACH. — *šãrlãx* m., et surtout l'adj. *šãrlãxřõt*.
- SCHARLEI. — Inconnu : on dit *řorats* m., empr. fr. « bourrache ».
- SCHARTE. — N'existe pas : on dit *řes* m. ou *võnt* f.
- SCHATTEN. — *šãte* m., v. g. *em šãte* « à l'ombre », pl. *šãte*.
- SCHATZ. — *šãts* m., pl. *šãts*, dim. *šãtsle* avec le sens très fréquent de « maîtresse » ou « promise ». Vb. dér. *šẽtse* « priser », ppe *kšẽtst*.
- SCHAUDERN. — *šũtre*, v. g. *s-šũtryt mi* « j'ai le frisson ».

SCHAUEN. — *šoye*, sg. 3 *er šoyt*, ppe *kšoyt*, impér. *šoy* (et *pšoy* = *beschaue*), etc. : fait concurrence à LUGEN. Subst. f. *šoy*, « montre, étalage », et aussi « ostentation ».

SCHAUER. — Inconnu : une « averse » se dit *pflâtsrāye* m.

SCHAUFEL. — *šūfel* f., pl. *šūfle*. V. aussi sous TRUMPF.

SCHAUKEL. — On dit *raytsl* f. « escarpolette » et vb. *siχ raytsle*.

SCHAUM. — *šūm* m., et dér. *šūmte* f., « écume ».

SHECKIG. — N'existe non plus que BUNT. V. ce mot.

SHEEL. — N'existe pas, non plus que le vb. dér. : « loucher » se dit *klūre* (= \**gelauern*), sg. 3 *er klūrt*, ppe *keklūrt*, et un louche est surnommé *klūri* ou *klūryokle*. Cf. ML. s. v. *gluren*.

SCHEFFEL. — *šefl* m., pl. *šefl*, dim. *šefele*.

SCHIBE. — *šip* f., pl. *šive*, « carreaux de vitre, vitres ».

SCHIDE. — *šayt* f., pl. *šayte*. Cp. *preleşayt* « étui à lunettes ».

SCHIDEN. — *šayte* « se séparer », ppe *kšayte*, Gr. 110 VII. Adj. dér. pl. *fřšiteni* « divers » et subst. cp. *qntřšit* m. « différence » ; sur le vocalisme, cf. Gr. 15, 3°. V. aussi *kšeyt* = GESCHEIT.

SCHINEN. — *šine* « luire » et « paraître », v. g. *t-son šint* et *s-šint šp* ; ppe *kšene*. Subst. m. v. g. *em šin nōχ* « apparemment ».

SCHISSEN. — *šise*, ppe *kšese*. V. une loc. sous NASE. Cp. dér. : *hōšēšisχ*, « poltron, imbécile », etc. ; *vormšisere* f. « grosse mouche qui contamine la viande ou le fromage ». V. aussi TRIEGEN.

SCHIT. — *šit* et *šit* nt., pl. *šitχ*, v. g. *e šit hōls*.

SCHITEL. — *šaytl* m. « la raie au sommet de la tête ».

SCHELLE. — *šal* f., pl. *šale*, dim. *šalele*. Vb. dér. *šale*, ppe *kšalt*.

SCHELM. — *šelm* m. (injurer ou terme d'amitié), pl. *šelme*.

SCHELTEN. — *šalte*, « injurier [une grande personne], gronder [un enfant] » : présent *i šelt*, *te šeltš* ou plutôt *šelš* (Gr. 49, 1° a), *er šelt* (*si šelti* « elle te grondera »), *mχ šalte*, etc. ; ppe *kšolte*.

SCHEMEL. — *šāml* m., pl. *šāml*, dim. *šāmele*.

SCHENKE. — Compris, mais non usité, au contraire du vb. *šānke*, très usuel au double sens de « donner » et de « verser » : *šānk-mχ-s* « fais m'en cadeau » ; *s-ēš ikšānt* « c'est versé ».

SCHENKEL. — *šānkł* m., pl. *šānkł* (grossier) : une rue très mal famée à Colmar porte le sobriquet de *šānkłkasle*.

SCHERBE. — *šarve* m. (Kluge s. v.), pl. *šarve* « tessons ».

SCHERE. — *šār* f., pl. *šāre* <sup>1</sup>. Vb. *šāre* « tondre », ppe *kšōre*.

SCHERZ. — N'existe pas (cf. SPASS), non plus que le vb. dér., qui est suppléé par *faksiāre* (= vexieren), ML. s. v., et cf. KASTANIE.

SCHEU. — *ši* « timide », cf. mhd. *schiuhe* « terreur » ; mais vb. *šayye*, *fršayye*, « effaroucher, intimider » = mhd. *schuiben*. Dans le premier mot l'*iu* représente une simple voyelle longue ; dans le second, il est la métaphonie régulière de la diphtongue radicale du vb. causatif. Cf. Gr. 39, 43 et 75.

SCHEUER. — *šīr* f., pl. *šīre*. V. une loc. sous NEU.

SCHUEERN. — Ce mot n'est pas connu : on dit *fāye*, *potse*, etc.

SCHICHT. — Inconnu : on dit *e lāyer* nt. V. sous LAGE.

SCHICKEN. — *šēke*, seul mot en usage pour « envoyer », v. g. *i hā-ne fortkšekt* « je l'ai renvoyé ». Autre sens : *s-šekt siχ net*, « cela n'est pas convenable, c'est malséant », d'où ppe *kšekt* « adroit ».

SCHIEBEN. — N'existe pas, et la souche n'a même d'autre représentant dialectal que *šūplāt* « tiroir », Gr. 21, 4°.

SCHIEF. — Inusité : on dit *krōm* = KRUMM.

SCHIEFER. — *šēfr* m., pl. *šēfr*. Aussi *šēfrstāyn* m.

SCHIENBEIN. — *šēnpāyn* nt. : la première syllabe allongée par calembour ou étymologie populaire, soit « belle jambe ».

SCHIER. — *šīār*, et habituellement *šīār kār* « presque ».

SCHIESSEN. — *šīāse*, sg. 3 *er šīāst*, ppe *kšōse*.

SCHIFF. — *šēf* nt., pl. *šēf*, dim. *šēfle* « barque ».

SCHILD. — *šēlt* m., « enseigne », pl. *šēlt*. Cf. KRÖTE.

SCHILF. — *šēlf* nt., et surtout *šēlfrōr*, pl. *šēlfrēr*. Cf. ROHR.

SCHIMMEL. — *šēmł* m. « moisissure » et « cheval blanc ».

SCHIMMER. — *šēmṛ* m. Vb. dér. *s-šēmṛt* « il y a un reflet ».

SCHIMPF. — *šēmf* m. Vb. dér. *fršēmfē* « injurier ».

SCHINDEL. — *šēntł* f., pl. *šēntle* « des bardeaux ».

SCHINDEN. — *šēnte*, sg. 3 *er šēnt*, ppe *kšōnte* <sup>2</sup>.

1. Au jeu des quatre coins, le joueur qui tient le milieu doit s'approcher d'un des joueurs de coin et lui dire : *frōy pās, vō loyf-t-šār?* « commère, où courent les ciseaux ? » Les autres, alors, profitent de ce qu'il tourne le dos pour changer de coin : à lui d'y veiller.

2. *ay tṛ šēntṛ!* « bourreau ! » est un juron assez commun.

SCHINKEN. — *šonke* m., cf. Kluge s. v., mais surtout *šampøn* ou (assimilé par assonance) *šampom* « jambon » empr. fr.

SCHIRM. — *šerm* m., mais un « parapluie » se dit *pårepli* m. et une « ombrelle » *påresol* m. Vb. dér. *šerme*, ppe *kšermt*.

SCHIRREN. — N'existe pas à ma connaissance. V. sous SPANNE.

SCHLACHT. — *šlāxt* f., pl. *šlāxte*. Vb. dér. *šlaxte* « abattre [un animal] », ppe *kšlāxt*, d'où *šlāxtŕ* « ouvrier d'abattoir ».

SCHLAF. — *šlōf* m. « tempe » et « sommeil », v. g. *em šlōf* « en dormant » et pl. *t-šlāf* « les tempes ». Vb. *šlōfe* « dormir », sg. 3 *er šlōft*, ppe *kšlōfe*. Adj. dér. *i pøn šlōfrik* « j'ai sommeil ».

SCHLAFF. — *šlāf*, n'est pas usité.

SCHLAG. — *šlāy* m., pl. *šlēy*. Vb. *šlāye*, v. g. *e kløve šlāye* « chaperder » (en étendant vivement la main pour agripper au passage quelque peu du contenu d'une hotte ou d'une charrette); présent *i šlā*, *te šlēš*, *er šlēt*, *mŕ šlāye*, etc.; ppe *kšlāye*. Gr. 56, 7°, et 110 VI.

SCHLANGE. — *šlān* f., pl. *šlāne*, dim. *šlānle*.

SCHLANK. — N'existe pas (Kluge s. v.): *lān*, *māyer*, *tən*, *tŕ*.

SCHLAPPE. — *šlāp* f., surtout injure « traîne-savate, souillon, fainéante »; mais *šlørve* « des savates ».

SCHLARAFFE. — *šlārāf* f., « grimacière », pl. *šlārāfe*.

SCHLAU. — *šløy*, connu, mais peu usité, cf. LIST et SCHLIMM.

SCHLAUCH. — Inconnu, ainsi que le congénère nhd. Schlund.

SCHLECHT. — *šlāxt*, cpar. *šlāxtŕ*, des choses plus que des personnes.

SCHLECKEN. — *šlake* « lécher », a entièrement remplacé LECKEN; ppe *kšlakt*. Mais le dér. *e šlakŕ* signifie « un friand, un fin-bec ».

SCHLEHE. — *šlē* f., pl. *šlē* « des prunelles ».

SCHLEICHEN. — *šlixe*, ppe *kšlexe*, mais peu usité, cf. BLIND.

SCHLEIE. — *šleye* m. (?), pl. *šleye* « des tanches ».

SCHLEIER. — *šlayer* m. « long voile de cérémonie ».

SCHLEIFEN. — *šlife* « aiguiser », ppe *kšlefe*, et cp. *sāršlif* « rémouleur ambulante ». Mais *šlayfe* « traîner », ppe *kšlayft*, et dér. *šlayfŕ*, « traîneuse, flâneur, négligent ». Cf. ROCK.

SCHLEIM. — *šlīm* m., sans pl., « des glaires ».

SCHLEISSEN. — Ce vb. n'existe sous aucune forme : on dit *āprise*, etc., pour faire « de la charpie » qui se nomme *šlis* m.

SCHLENDERN. — *šlantre*, « flâner, traîner », ppe *kšlantŕt*.

SCHLENKERN. — *šlānkre* « faire aller de côté et d'autre, balloter, vaciller », ppe *kšlānkŕt*.

- SCHLEPPE. — N'existe pas. V. sous SCHLEIFEN, mais cf. SCHLAPPE.
- SCHLEUDER. — *šlūty* f. (= mhd. *slüder* > nhd. *Schlauder*).
- SCHLEUSE. — *šliās* f., a le vocalisme normal de SCHLIESSEN.
- SCHLICHT. — *šlēxt*. Vb. *šlēyte* « aplanir », ppe *kšlēxt*.
- SCHLIESSEN. — *šliāse*, sg. 3 er *šliāst*, ppe *kšlōse*. Cp. actif *pšliāse*, v. g. *t-tēr eš pšlōse* « la porte est fermée [à clef ou au verrou] ». Joindre les mots de même souche : *šlōs* nt., « château, serrure », pl. *šlēšy*; *šlōsy* m. « serrurier »; *šlēš* m. « clef », pl. *šlēš*.
- SCHLIMM. — *šlēm*, beaucoup plus souvent pris en bonne part qu'en mauvaise, « malin, pas bête, qui ne se laisse pas duper ».
- SCHLINGE. — *šlēn* t., pl. *šlēne*. Vb. *šlēne*, ppe *kšlōne*, d'ailleurs très peu usité, et inconnu au sens d' « avaler », cf. SCHLUCKEN. Le plus usuel des mots de cette famille est le terme d'injure très courante *šlēnš* m. « \*cordeau > pendard > vaurien » etc.
- SCHLITTEN. — *šlēte* m., v. g. *šlēte fāre* « aller en traîneau ».
- SCHLITZ. — *šlēts* m., « fente, taillade, crevé », pl. *šlēts*.
- SCHLOSSE. — *šlōs* f. Vb. *s-het kšlōst* « il a grêlé », et Gr. 109, 2° b.
- SCHLOTTERN. — La forme usuelle est *lōtere* et *lōtle* « branler », ppes *klotyt* et *klotlt*. C. WACKELN.
- SCHLUCHT. — *šlōxt* f., mais n'existe que comme nom propre.
- SCHLUCK. — *šlōk* m., pl. *šlēk*, dim. v. g. *e šlēkle šnāps* « une gorgée d'eau-de-vie ». Vb. *šlōke*, v. g. *šlōk-s* « avale-moi ça », ppe *kšlōkt*, cp. *nonty kšlōkt*. Le fréquentatif *šlōxtse* « sangloter » est peu usité, et « j'ai le hoquet » se dit *i hā ty kloksy*, Gr. p. 116 et GLUCKEN.
- SCHLUMMERN. — *šlōmre*, compris, mais peu usité : « faire un petit somme » se dit *tōse*, v. g. *i hā-n-e pešle ketōst*.
- SCHLÜPFEN. — *šlōpfe*, sans métaphonie, ppe *kšlōpft*. C'est le terme usuel (et non *šlīxe*) pour « se glisser dans »; cf. les loc. sous DARM.
- SCHLÜRFEN. — Altéré en *tšerfle* « siroter », ppe *ketsčerfl*.
- SCHMACH. — *šmāx* f., peu usité, évidemment savant.
- SCHMAL. — *šmāl* « mince », cpar. *šmēler*. Vb. *šmēlre* « amincir ».
- SCHMALZ. — *šmāls* nt. « graisse de cuisine », et se dit aussi très vulgairement d'une personne grasse, *tār het šmāls!*
- SCHMAROTZEN. — *šmārotse*, ppe *kšmārotst*. Dér. *šmārotsy*.
- SCHMATZEN. — *šmōtse* (cf. Kluge s. v.), qui au surplus n'a d'autre sens que celui de « donner un baiser », ppe *kšmōtst*. Subst. *šmōts* m., pl. *šmets*, dim. *šmetsle*, seul terme usuel. Cf. KUSS et KRACHEN.
- SCHMAUS. — *šmūs* m. « grand repas », terme plaisant.

SCHMECKEN. — *šmēke*, actif, « flairer », et nt., « avoir du parfum, de l'odeur, du goût », v. g. : *šmēk viđ s-šmēkt* « sens comme ça sent » ; *s-šmēkt evļ*, euphémisme pour *s-šteñt* « ça pue » ; *šmēkt-s?* phrase polie à qqun qu'on surprend en train de manger « mangez-vous avec plaisir? » à qqun qui sort de table on dit *het-s kšmēkt?* Emploi des plus fréquents et presque exclusif. Cf. GESCHMACK.

SCHMEICHELN. — *šmayzle*, mais ordinairement *šlātiđre* empr. fr., qui s'emploie aussi pour « caresser » les animaux, ppe *kšlātiđrt*.

SCHMEISSEN. — *šmise*, ppe *kšmese*, mais peu usité, cf. WERFEN.

SCHMELZEN. — *šmēse* « faire fondre », ppe *kšmēlst*. Mais le vb. nt. n'existe pas : on dit *s-fřkēt* « cela fond », *s-eš řřkâne*. Loc. *mř nemte štekele potř en-s mül, on s-fřkēt* (... ein Stücklein Butter in den Mund...), recette facétieuse pour faire passer le mal de dents.

SCHMERZ. — *šmarts* m., pl. *šmartse*. Vb. dér. *fřšmertse* « se consoler d' » [une douleur, une perte, etc., accus.], ppe *fřšmertst*.

SCHMETTERLING. — V. sous MAHLEN et ZWEIFALTER.

SCHMIED. — *šmet* m., pl. *šmet*. Cp. *plazšmet* « ferblantier », *koltšmet* « orfèvre », etc. ; *leñsešmet*, sobriquet plaisant, cf. SPALTE.

SCHMIEGEN. — Il n'existe aucun mot de cette famille.

SCHMIERE. — *šmēr* f., « graisse à oindre », v. g. « graisse de voiture » (*vāyēšmēr*), etc. Vb. dér. *šmēre* « enduire », ppe *kšmērt*.

SCHMOLLEN. — *šmole* « sourire », ppe *kšmolt*.

SCHMUCK. — *šmøk* m. Vb. dér. *šmēke*. Mais ces termes sont recherchés : « parer » se dit *potse* et surtout *motse*, cf. ML. s. v.

SCHMUTZ. — *šmots* m. (mais cf. SCHMATZEN), v. g. *e šmotsflake* « une tache de graisse ». Adj. *šmotsik* « grassex ». Kluge s. v.

SCHNABEL. — *šnāvļ* m., v. g. *řetan* (= rede denn) *vę trř trř šnāvļ kvākse-n-eš* « parle comme t'a poussé le bec » à qqun qui parle d'une manière affectée ou bafouille le *hōřtits* ; pl. *šnāvļ*, dim. *šnāvele*.

SCHNAKE. — *šnøk* f., pl. *šnøke* « moustiques ». Cf. LOCH.

SCHNALLE. — *šnāl* f., pl. *šnāle*, dim. *šnālele*. Cf. SCHUH.

SCHNAPPEN. — *šnāpe* « happer », ppe *kšnāpt*. Loc. *šnāp-s* « avale-moi ça », devenue subst. m. *šnāps* « eau-de-vie ».

SCHNARCHEN. — *šnāriře* « ronfler », ppe *kšnāriřt*.

SCHNATTERN. — *šnātre* « frissonner », ppe *kšnātrřt*.

SCHNAUBEN. — *šnūse*, ppe *kšnūft*. Vb. cp. *ūsšnūfe* « reprendre haleine ». De même souche : *šnūpe* m. « coryza » (jamais *pf*), le



vocalisme étant celui de mhd. *snüpfē* ; mais *snöpfē* « priser » = mhd. *snuffen* ; aussi *sniflē* « renifler », etc. Cf. aussi SAUBER.

SCHNAUZE. — *šnüts* f. « groin », v. g. *šnütskhâts* f. « blanc-bec », pl. *šnütse*. Vb. *šnütse* « parler grossièrement » et *šnütse* « souffler pour se moucher » (*t-nās potse*). Joindre *šnöytsy* m. « moustache ».

SCHNECKE. — *šnak* f. (aussi le sens obscène), pl. *šnake*, et cf. le cp. bizarre *šnaketans* pl. « danses de ... ? > fariboles ».

SCHNEE. — *šnē* m. Vb. dér. *šneye*, sg. 3 *s-šneyt*, ppe *kšneyt*.

SCHNEIDEN. — *šnüte*, sg. 3 *er šnit*, ppe *kšnete*. Subst. dér. : *šnit* f. « lame » ; *šnitry* m., v. g. *ty šn. eš e fätetiäp* « le tailleur est un voleur de fil », refrain qu'on enseigne aux merles en cage ; *šnet* m. « coupure » ; *šnets* m. pl. « quartiers de pommes ou de poires » qu'on fait sécher et qu'on mange en légume avec du lard.

SCHNELL. — *šniel*, mot savant et peu usité : on dit *kšvent*.

SCHNEPF. — *šnapf* f. « bécasse », pl. *šnapfe*, dim. *šnapfle*.

SCHNUR. — *šniür* f., pl. *šniär*, dim. *šniärle*. Vb. dér. *šniäre*, v. g. *e pentl išniäre* « nouer un paquet », ppe *ikšniärt*.

SCHNURREN. — *šnore*, ppe *kšnort*. Je crois bien avoir entendu *šnore* m. « museau » ; mais je n'en suis pas sûr.

SCHOLLE. — *šole* m. (cf. Kluge s. v.), pl. *šole* « mottes ».

SCHON. — *šp*, et *špn* seulement en liaison devant voyelle, v. g. *i hä ti špn-emql ksä* « je t'ai déjà vu ». La facétie *t-špn šin(t) špn* « le soleil luit déjà », inventée pour faire voir que les Colmariens parlent chinois, contient en fait une légère inexactitude.

SCHÖN. — *šēn*, v. g. *o ve šēn!* formule courante et très usuelle d'admiration ; cpar. *šēny*. Dér. *šēnhayt* « beauté ».

SCHONEN. — *šōne*, ppe *kšōnt*. Loc. : *šōn ti*, « ménage-toi, ne te fais pas de chagrin » ; *s-peterft šōnoñ* « elle a besoin de ménagements ».

SCHOSS. — *šōs* m., terme noble ; le terme usuel est *kēre* m.

SCHOPF. — Pour l'un et l'autre sens cf. ZOPF et SCHUPPEN.

SCHÖPFEN. — *šēpfe* « puiser » exclusivement, ppe *kšēpft*.

SCHOPPEN. — *šōpe* m., pl. *šōpe*, dim. *šēple*. Cf. ZWÖLF.

SCHORNSTEIN. — Inconnu : on dit *khamī* nt. = KAMIN.

SCHOSS « rejeton ». — *šōs* m., pl. *šēs*, dim. *šēsle*.

SCHOTE. — Inconnu : « gousse » se dit *šef* et dim. *šēfle*.

SCHRAGEN. — *šrāye* m. « tréteau », pl. *šrāye*. Mais pour SCHRÄG on dit *krom*, cf. SCHIEF et KRUMM.

SCHRAMME. — *šrāme* m. « égratignure », peu usité.

- SCHRANK. — *šrānk* m., pl. *šrank*, mais plutôt *kbāste* m.
- SCHRÄNKEN. — N'existe pas à ma connaissance. Cf. SCHRÄG.
- SCHRANZ. — Inconnu : cf. SCHRAMME et SCHRUNDE.
- SCHRAUBE. — *štrūp* f., pl. *štrūve*, dim. *štrivle*. Vb. *štrūve*, ppe *kštrūpt*. Joindre le cp. *štrūpmūtŕ* f. « écrou ». Gr. 84, 4°.
- SCHRECKEN. — *šrake* m. « terreur ». Vb. dér. *eršreke*, mais ppe fort *eršroke* sans distinction entre le simple et le causatif. Adj. dér. *šreklík* « terrible ». Cp. *hayšrak* f. « sauterelle ».
- SCHREIBEN. — *šrive*, sg. 3 *er šript*, ppe *kšreve*. Dér. : *šreft* f., v. g. *t-bayliki šreft* « l'Écriture Sainte » ; *e šrivŕ* « un employé ».
- SCHREIEN. — *šreje*, ppe *kšroje*, Gr. 110 I. Dér. cp. *kšrey* nt., « tumulte, cris ».
- SCHREIN. — On ne connaît que *peks* f. ; mais *šrīnŕ* « menuisier ».
- SCHREITEN. — *šrite*, peu usité, on dit *kē*, *māršière*, etc. ; ppe *kšrete*. Mais le subst. *šret* m. « pas », d'usage courant, pl. *šret*.
- SCHROFF. — Inconnu : « escarpé » se dit *khertsekrāt*. Cf. KERZE.
- SCHRÖPFEN. — *šrapfe*, qui suppose une forme mhd. *schröpfen* à côté de *schröpfen*. De même *šrapfhoŕn* nt. « ventouse ».
- SCHRUMPFEN. — V. les formes corrélatives sous RUNZEL.
- SCHRUNDE. — *šront* f., « crevasse, engelure », pl. *šronte*.
- SCHÜCHTERN. — *šiytr*, bien moins usité que *šī* (sous SCHEU).
- SCHUH. — *šūa* m., pl. *šūa*, dim. *šūyle*. Cp. *hōlšūa* « sabot » (Gr. 48, 4°), *šnālešūa* « souliers à boucles », etc. Loc. *t-pūvešūa sen ferese* « il a usé ses souliers de garçon = jeté sa gourme ».
- SCHULD. — *šolt* f., pl. *šolte*. Adj. dér. *šoltik* « débiteur ».
- SCHULE. — *šūal* f., pl. *šūale*. Cp. *t-šontikšūal*, etc.
- SCHULTER. — *šoltr* f., bien moins usité que *āksl*.
- SCHULTHEISS. — *šol(t)s* m., conservé comme nom propre.
- SCHUPPE. — *šīp* f. (métaphonique), pl. *šīve*.
- SCHUPPEN. — *šopf* m. « hangar », pl. *šepf*. Cf. Kluge s. v.
- SCHÜREN. — N'existe pas : « attiser » [le feu] se dit *rekle*.
- SCHÜRFEN. — Inconnu : « peler » se dit *šēle*, ppe *kšēlt*, et « la pelure » *t-šēlte* f. Cf. SCHALE et Gr. 25, 2°.
- SCHURKE. — *šork* m., peu usité, grosse injure, pl. *šorke*.
- SCHURZ. — *šorts* m. « tablier d'artisan ou de cuisine », pl. *šerts*. Mais un « tablier » qui n'est pas destiné à un usage salissant se dit *e fertūa* nt., souvent abrégé en *ferte*, dim. *fertele*.
- SCHÜSSEL. — *šesl* f., pl. *šesle* et *šesl*, dim. *šesele*. Gr. 94 A b.

SCHUSTER. — N'existe pas : on dit *e šüamāxx* m.

SCHÜTTEN. — *šete* « verser », terme usuel, ppe *kšet*. Cp. v. g. *t-meliχ eš fršet* « le lait est répandu ». Joindre *šetle* « secouer », ppe *kšetlt*. Loc. *vårt i vel ti šetle* « attends je vas te secouer ».

SCHUTZ. — *šots* m. Vb. dér. *šetse* « protéger », ppe *kšetst*.

SCHWACH. — *švāχ*, cpar. *šveχχ*. Subst. f. *šveχe* « faiblesse ».

SCHWADEN. — N'existe dans aucun sens. Cf. GARBE.

SCHWAGER, SCHWÄHER. — V. sous SCHWIEGER.

SCHWALBE. — *švālme* m. (!), pl. id., ordinairement *švalmele* dim.

SCHWAMM. — *švām* m., dim. pl. *švamler* « champignons ».

SCHWAN. — *švān* m., pl. *švāne*.

SCHWANKEN. — Inconnu : « vaciller » se dit *koykle* et *toytle*.

SCHWANZ. — *švāns* m., a surtout le sens obscène, car « la queue » d'un animal se dit *tχ vātlt*; pl. *švans*. Cf. WEDEL.

SCHWARM. — *švorm* m., pl. *šverm* (suppose mhd. \**swurm*).

SCHWARTE. — *švārte* f., dans la loc. *er šāft tās-η t-švārte krāχt* « il travaille à se faire éclater la nuque ».

SCHWARZ. — *švārts*, cpar. *švertstχ*. Vb. dér. *švertse* « noircir ».

SCHWÄTZEN. — *švatse* « bavarder », ppe *kšvatst*.

SCHWEBEN. — *švāve* « flotter dans l'air », ppe *kšvāpt*. Gr. 72-73.

SCHWEFEL. — *švāvl* m. = mhd. *swēbel* « soufre ».

SCHWEIF. — Ce terme est inconnu. Cf. SCHWANZ et WEDEL.

SCHWEIGEN. — *švīke*, v. g. *švīk štel* « tais-toi »; ppe inusité (on dit *štel kšē* ou *štel vore*). Cp. sous GESCHWEIGE.

SCHWEIN. — Seulement dans *švīneflāys* nt. « du porc »; autrement, le mot est savant et se prononce *švayn*. V. SAU et PELZ.

SCHWEISS. — *švays* m. Vb. *švetse* « suer », ppe *kšvetst*.

SCHWELLE. — *šval* f., et cp. *tēršval*, pl. *švale*.

SCHWELLEN. — *švale*, sg. 3 *s-švelt* « cela enfle », ppe v. g. *s-eš kšvole* « il y a une enflure ». Mais *švele* actif « faire gonfler », v. g. *kšvelti hartepfl* « pommes de terre en robe de chambre », Gr. 109.

SCHWER. — *švār* « lourd » et « difficile », cpar. *švārer*. De même souche, *kšvār* nt., « abcès, tumeur », cf. Kluge s. v. Schwäre.

SCHWERT. — *švart* nt., pl. *švartχ*, dim. *švartele*.

SCHWESTER. — *šveštχ* f., pl. *šveštne*, dim. *šveštχle*. Gr. 23, 2°.

SCHWIEGER. — Les noms d'alliance sont : *šveyerfātχ* « beau-père », *šveyer müātχ* « belle-mère », *švōyer* « beau-frère », *kšvī* (= mhd. *geswīe*) « belle-sœur », *tōχtχmān* « gendre », et *sōnsfrōy* « bru ».

SCHWIELE. — Inconnu : on dit *herti hüt* (= harte Haut).

SCHWIMMEN. — *šveme*, sg. 3 *er švemt*, ppe *kšvome*.

SCHWINDEL. — *šventl* m. « vertige ». Vb. dér. *šventle*.

SCHWINDEN. — Dans le cp. *fřšvente* « disparaître », ppe *fřšvonte*.

SCHWINGEN. — *švene*, mais peu usité, ppe *kšvone*.

SCHWÖREN. — *švere*, ppe v. g. *s-eš kšvöre* « c'est juré », formule d'engagement, et *e kotsnâme eš ne-kšvöre*, cf. sous FLUCH.

SECHS. — *seks seksi*, mais *sāytsē* « 16 », *sāytsik* « 50 », Gr. 23.

SECHTER. — *seštr* m. « boisseau », cf. mhd. *sēster* et Gr. 23, 2°.

SEE. — *sē* m. « lac ». Le f. n'existe pas : on dit *s-mēr*.

SEELE. — *sēl* f., pl. *sēle*, v. g. *t-ārmi sēle* « les âmes du purgatoire ». Exclamation assez fréquente *o yē mi sēl!*

SEGEL. — *seyl* nt. (emprunt probable au nhd.).

SEGEN. — *sāye* m., v. g. *ty sāye kotes* « la bénédiction de D. ». Vb. dér. *sāye* (cf. REGEN), v. g. *sāy-i-kot!* « D. vous bénisse! » ppe *ksāyt*; exactement comme SAËN et SÄGEN.

SEHEN. — *sā*, v. g. *i vot-s sā* « je voudrais bien voir ça » (menace); présent *i sē* et ordinairement *ksē* (= mhd. *gesihe*), *te ksēš*, *er ksēt*, *my ksān*, etc.; conditionnel *i sā* ou *sāt*, Gr. 118; ppe *ksā* et *ksāne*<sup>1</sup>. Cp. *üssā* « avoir l'air », ppe *üsksä*, aussi subst. nt. *üssā* « mine » (aussi *s-āsāne* Mg. 49) et f. *üsseyt* « vue », pl. *üsseyte*.

SEHR. — *sēr*, a gardé le sens primitif de « douloureux », mais par contre peu usité au sens de « très » (on dit *kār*). Vb. dér. cp. *fřsēre* « endommager », ppe *fřsērt*, mais de style noble.

SEHNEN. — *sīχ sāne nō* ... « désirer vivement », peu usité.

SEICHEN. — Ce mot m'est inconnu : on ne dit que *prōne* (= nhd. *brunzen*), ppe *keprōnst*, et poliment *s-vāsy āpslāye*.

SEIDE. — *sīte* f., v. g. *e sītene rok* « une robe de soie ».

1. Cette épenthèse finale, à la faveur de laquelle se conserve ainsi l'*n* participial, ne peut guère s'expliquer que par l'analogie de formes déclinées sorties d'usage. — Est-ce l'impératif de ce verbe qu'il faut reconnaître, avec *ē > e* par brévitité énergique d'articulation, dans l'exclamation *sē!* « tiens! », tout à fait courante pour montrer, mais surtout pour donner qqch. ? *sē frēs* « tiens, mange », etc. Cela est fort probable; car, lorsqu'on s'adresse à plusieurs personnes, on dit *san*, qui peut fort bien être abrégé de *sān*.

SEIDEL. — Terme inconnu. V. sous EIMER.

SEIFE. — *sayf* f. Vb. dér. *sayfe* « savonner », aussi au sens de « donner une fameuse grondée », ppe *ksayft*.

SEIHE. — *sey* f., pl. *seye*, n'est guère usité, cf. SIEB; mais le vb. dér. *seye* (aussi *pâsiðre* empr. fr.), ppe *kseyt* « tamisé ». Gr. 34, 3°.

SEIL. — *sayl* nt., pl. *sayl*. Cp. v. g. *âm nâresayl fiðre* « conduire [qqun] par le bout du nez », cf. NARR. Dér. *sayler* m. « cordier ».

SEIN « son ». — *si*, cf. MEIN et DEIN, et Gr. 104.

SEIN « être ». — *sē*, Gr. 56, 7° : présent *i þen*, *te þeš*, *er eš*, *mŕ sen*, etc. ; subj. *i sey*, *te seyš*, *er sey*, *mŕ seye*, etc. ; impér. *sey* « sois », *seye* « soyez », Gr. 117 ; conditionnel *i vār* ou *vārt*, *te vārš*, *er vār* ou *vārt*, *mŕ vāre*, etc., Gr. 118 ; ppe *ksē*, refait sur l'infinitif. V. g. *van i tŕþi kse vār*, *se vār-s net ešþ kšā*, « si j'avais été présent, cela ne se serait pas passé ainsi ». Cf. VERWESEN.

SERT. — *sitŕ* (= seither). Emploi : en préposition, *sitŕ fom kriðy* « depuis la guerre » ; en conjonction, *sitŕ ās-r fort eš* « depuis qu'il est parti ». Le simple n'existe pas, vu l'homophonie du suivant.

SEITE. — *sit* f., « côté, page », v. g. *layti of t-āntri sit* « couche-toi sur l'autre flanc », *ā(n) mire leŕnke sit* « à ma gauche » ; pl. *site*.

SELB. — *salvŕ* invariable et *salþst*, v. g. *si kēt salvŕ* « elle ira elle-même », *salþs(t)kepāŕes prōt* « du pain de ménage », etc. (cf. BACKEN). Comme démonstratif, *sal* décliné, Gr. 103, 2°.

SELIG. — *sālik*, seulement dans les loc. *mi fātŕ s.*, *mini müøtŕ s.*, *mini ełtre s.*, « feu mon père, ma mère, mes parents », invariable.

SELTEN. — *salte* « rare », sans autres dérivés.

SEMMEL. — *semļ* m. = mhd. *simel*, Gr. 14.

SENDEN. — Inconnu, sauf comme mot savant. Cf. SCHICKEN.

SENF. — *samft* m. Cf. Gr. 68, 3°.

SENGEN. — *sāne* (Gr. 24, 2°), ppe *ksānt*.

SENSE. — *sans* f., pl. *sanse*.

SERVLETTE. — *sālfēt* f., pl. *sālfēte*.

SESSL. — *sasļ* m., pl. *sasļ*. Cp. *tŕ ārmsasļ* (il n'y en a généralement qu'un), ou plus communément *tŕ fōtēļ* empr. fr.

SETZEN. — *setse*, v. g. *i sets tŕ fāl* « je suppose » ; ppe *ksetst*. Subst. nt. *ksetš* « loi », pl. *ksetŕ*.

SEUFZEN. — *siftse*, ppe *ksiftst*. Subst. m. *siftŕ* « soupir ».

SICH. — *siχ*, *si*, suivant l'emphase, Gr. 49, 4° a.

SICHEL. — *seχļf* f., pl. *seχle* et *seχļs*, Gr. 94 A b.

SICHER. — *sejx*, cpar. *sejrer*. Vb. dér. *frsejre* « affirmer ».

SIE. — *si*. Ce pronom est souvent remplacé par *as* ou *s*, à cause de la prédominance de l'emploi du genre nt. pour désigner les personnes ou les objets du genre féminin : cf. Gr. 91 B b.

SIEB. — *sep* f., pl. *sepe*. V. le vb. usuel sous SEIHE. Gr. 73.

SIEBEN. — *seve* et *seveni*, d'où *sevētsē* « 17 », *sevētsik* « 70 ». L'ordinal est régulièrement *tj sevēte*, d'après Gr. 58, 1° c.

SIECH. — *siðχ* « malade de langueur », peu usité, cf. SUCHT.

SIEDELN. — Seulement dans le cp. *aynsētlar* « ermite ».

SIEDEN. — *siðte*, ppe v. g. *te khāmš mχ ksoṭe* : « tu me viendrais tout à point », c'est-à-dire « je voudrais bien voir ça ! »

SIEG. — *sik* m. Mais c'est sûrement un mot importé du nhd., cf. Gr. 15, 3° ; car il n'a même aucun dér., et l'on ne dit couramment que *er heṭ-s kvone* (= mhd. *gewunnen*) pour « il l'a emporté, il est vainqueur ». Aussi nom de famille *sik*.

SIEGEL. — *seyel* nt. = mhd. *sigel*, Gr. 15, 1° : surtout dans *seyelvāks* nt. « cire à cacheter ». V. l'autre mot sous STEMPSEL.

SIGRIST. — *seyeršt* m., pl. *seyeršte*, Gr. 15, 1°.

SILBER. — *selvχ* nt. Adj. v. g. *e selvχne lefl*. Vb. dér. *frselvχe*.

SIMS. — *semse* m., « console, appui de fenêtre » : paraît contaminé à doses égales de mhd. *simz* m. et mhd. *gesimeze* nt.

SINGEN. — *seṇe*, ppe *ksone*. Subst. m. *ksān*.

SINKEN. — *seṅke*, sg. 3 *s-seṅt* (Gr. 49, 3°), ppe *ksone*.

SINN. — *sen* m., v. g. *vās heš tan em sen?* « à quoi vas-tu donc songer ? » Vb. *psene*, v. g. *psen ti* « reviens au bon sens » ; ppe *psone*, et cp. *ompsoṇe* « indiscret ». Cp. dér. *liχtsenik* « léger de caractère ».

SITTE. — *set* f., peu usité, on dit *tj mōte* = MODE ; pl. v. g. *kūati sete* « bonnes mœurs », peu usité, on dit *tūket*, *rāχtsāfehayt*, *heflikhayt*, etc., suivant le sens ; mais adj. dér. *setlik* « moral ».

SITZEN. — *setse*, sg. 2 *te setš*, 3 *er setst*, ppe *ksase*. Gr. 127, 2°.

SKLAVE. — *kšlāf* m. (métathèse), pl. *kšlāfe*.

SO. — *sō* (et *esō* = ALSO) dans le sens de « ainsi », v. g. *māχ-s sō* « fais-le comme ceci » ; *sō* « aussi », comparatif, v. g. *er eš net*

---

I. Naturellement, dans ce verbe non plus que dans les similaires, *šnīte*, *līte*, *mīte*, il n'y a aucun moyen de constater directement la conservation du Grammatische Wechsel. Gr. 70.

*sə krõs  s iʎ* « il n'est pas aussi grand que moi », *m y ta-n t s  vi st* « ne fais donc pas le vilain comme cela » ; apr s une proposition subordonn e, au d but de la proposition principale, *se*, v. g. *van te ne-tsfre te p s, se  tek e  take trys a*, « si tu n'es pas content, plantes-y en plus un b ton », phrase qu'on dit aux gens bougons lorsqu'on a tout fait pour les contenter et qu'ils r clament encore ; et *se-n* en liaison devant voyelle, Gr. 57, 4<sup>o</sup>, v. g. *van i ri f, se-n- s-  ni ne*, « quand je l'appelle, il n'est nulle part ».

SOCKE. — *sok* f., pl. *sok*, dim. *s kle*.

SOHLE. — *s l* f. « semelle » et « sole » (poisson), pl. *s le*.

SOHN. — *s n* m., pl. *s n*, dim. *s nle* « petit gar on ».

SOLCH. — Ce mot, qui serait r guli rement \**s lik*, est remplac  par un adj. d clinable *s mik*, refait par analogie, Gr. 61, 2<sup>o</sup>.

SOLDAT. — *solt t* m. (oxyton), pl. *solt te*, dim. *solt tle*.

SOLLEN. — *s le*, aussi auxiliaire de futur (Gr. 121, 1) ou suppl ant  ventuellement le subjonctif (Gr. 117, 4<sup>o</sup>) : pr sent *i s l, te s ls, er s l, m  s le*, etc. ; conditionnel *i s t* (Gr. 49, 5<sup>o</sup>), *te s ts, er s t, m  s te*, etc. ; conditionnel pass , v. g. *te hats s le s * « tu aurais d  voir », etc. Loc. *s l-i t  halse?* « dois-je t'aider ? » ironie et menace   un enfant qu'on surprend   faire une chose d fendue.

S LLER. — Terme inconnu : on dit *ter s, k ler * f., empr. fr.

SOMMER. — *som * m., v. g. *t  s.  s ev * « l' t  est pass  ».

SONDER. — *sont *, peu usit  ; mais les d r. *psont s* « surtout », *sont p r* «  trange », et *sontre* ou * psontre* « trier », ppe *ksontyt*.

SONNE. — *s n* f., v. g. *van s-r yt  n t-s n  int, ket-s* (= giebt es) *e r yepoye*, « quand il pleut et que le soleil luit, il y a arc-en-ciel ».

SONST. — *sont t* et *s st* (mhd. *sunst* et *sust*). Loc. *he  sont t  pis?* « as-tu qqe cause d'ennui que tu ne puisses pas dire ? »

SORGE. — *sorik* f., pl. *sorye*. Vb. *sorye* et *psorye*, ppe *ksorikt* et *psorikt*, d'o  aussi l'infinitif *sorike*, etc. Gr. 66, 2<sup>o</sup> B c.

SP HEN. — Je ne connais pas ce terme : on dit *sp se*.

SPALTE. — *sp lt* f. « fente », pl. *sp lte*, et cf. DARM. Vb. d r. *sp lte*, sg. 3 *er sp lt*, ppe *ks lte*. D r. cp. *holsp lt * (Gr. 48, 4<sup>o</sup>) « fendeur de bois » et *lensesp lt * « f. de lentilles = vieux grigou ».

SPAN. — Seulement pl. *sp n* « des copeaux » : un seul se dit *e sp nle* dim. nt. Cp. pl. *s ysp n* « de la sciure », cf. S GE.

SPANFERKEL. — *sp farle* nt., cf. FERKEL, et Kluge s. v.

SPANGE. — Je ne crois pas que ce terme existe. Cf. HAFT, SCHNALLE, et ajouter *e-n-âkrâf* f. « une agrafe », empr. fr.

SPANNE. — *špân*. Le genre m'est inconnu, parce que je ne l'ai jamais entendu qu'au pl., ou dans les cp. *špânelân*, *špâneprayt*, « long, large d'une palme ». Vb. dér. *špâne* et *üsšpâne* « étirer », *âšpâne* et *îšpâne* « atteler », *âpšpâne* « dételier », ppe *âpkšpânt*.

SPAREN. — *špâre* « économiser », ppe *kšpârt*, et cf. HAFEN, KASSE.

SPARGEL. — *špârikł* et *špariçł* m., pl. *špâriçle*.

SPASS. — *kšpâs* m., pl. *kšpas*. Cf. SCHERZ.

SPÁT. — *špôt*, sans métaphonie, l'adj. comme l'adv., v. g. *tse špôt* « en retard », et cf. JAHR; compar. *špētr*, irrégulier, Gr. 37, n. 1.

SPATEN. — Inconnu : on dit *staçšüfl* f. « pelle à piquer ».

SPATZ. — *špâts* m., pl. *špâtse*, dim. *špatsle*.

SPAZIEREN. — *špâtsiðre*, ppe *kšpâtsiðrt*, Gr. 111, 2°, mais plutôt *špâtsiðre kâne*. Le subst. est plutôt *promnât* f. que *špâtsiðrkân*.

SPECHT. — *špaçt* m., pl. *špaçt*.

SPECK. — *špâk* m. Les pommes de terre farineuses sont dites *mâlik*, et celles qui ne le sont pas, peu estimées, sont *špakik*.

SPEICHEL. — Inconnu : on n'emploie que *špoyte* f., cf. SPEIEN.

SPEICHER. — N'existe pas : on ne connaît que *pēn* f. = BÜHNE.

SPEIEN. — *špoye*, sg. 3 *er špoyt*, ppe *kšpoyt*, Gr. 110 I.

SPEISE. — Dans le cp. *lipšpīs* f. « mets de prédilection » ; mais il n'existe pas de vb. \**špise* (on dit *ase*) ni aucun autre dérivé.

SPEKTAKEL. — *špetâkl* m., « scène violente, tumulte, vacarme ».

SPELT. — L' « épeautre » est connu, mais sous un autre nom : il s'appelle *krânevayse* m. « blé à barbes », cf. ML. s. v. Grän.

SPENDE. — Aucun des termes de cette souche n'est usité.

SPERBER. — *šparvy* m. (on attendrait \**špervy*, Gr. 25, 5°).

SPERLING. — *šperleñ* m., compris, inusité : on ne dit que *špâts*.

SPERREN. — *špere*, mais surtout les cp., v. g. *trnð het-ç s-mâl ofkšpert* « alors il est resté bouche bée », *mç het-ne-n en-s švârts-khamyle-n ikšpert* « on l'a enfermé au cabinet noir ».

SPEÜTZEN. — *špitse*, ppe *kšpitst* « craché ». Cf. SPEIEN et SPUCKEN.

SPIEGEL. — *špiðyl* m., pl. *špiðyl*, dim. *špiðyle*.

SPIEL. — *špēl* nt., sans pl., cf. PUPPE. Le suffixe des jeux est *-lis*, v. g. *fânçylis špēle* « jouer à l'attrape », etc., et cf. FANGEN; ppe v. g. *er müas âlevil kšpēlt hâ* « il ne saurait faire que jouer ».

SPIESS. — *špiäs* m. « broche à rôtir », pl. *špiäs*.



- SPINAT. — *špēnāš* m., avec métathèse curieuse, sans pl.
- SPINDEL. — *špentl̥* f. « fuseau », pl. *špentle*. Cf. le suivant.
- SPINNE. — *špen* f. « araignée », pl. *špene*, dim. *špenle*. Vb. *špene*, sg. 3 *si špent*, ppe *kšpōne*, v. g. *krop*, *fin kšp.*, « filé gros, fin ».
- SPITAL. — *špetāl* nt., pl. *špetāler*.
- SPITZ. — *špets* m. « pointe » et « roquet », très commun; pl. *špets*, dim. *špetsle*. Jamais adj., l'adj. est *špetsik* « pointu ». Jamais f. non plus : le subst. f. est *špetse* pl. « dentelles », cf. KRAM. Aussi au premier terme de *špetspū* « coquin » et (caressant) « petit coquin ».
- SPLISSSEN. — N'est pas connu : on ne dit que *špālte*.
- SPORN. — *špōr* m., pl. *špōre*, formes historiques : Kluge s. v.
- SPOTT. — *špot* m., surtout dans la loc. allitérante *šānt-e-špot* (= Schand und Spott, Gr. 22) *erlāve* « souffrir les pires injures ».
- SPRACHE. — *šprōχ* f., pl. *šprōχe*, et cp. *ūsšprōχ* « prononciation ». Vb. *špraχe*, presque exclusivement dans le cp. *vetřšpraχe* « contredire » : présent *i špreχ*, *te špreχš*, *er špreχt*, *mř špraχe*, etc. ; à l'état simple il n'y a d'un peu usité que le ppe *kšprōχe*, encore l'entend-on bien moins souvent que *křet*. Autre cp. *fřšpraχe* « promettre » et *fřšpraχe* nt. « promesse ». Subst. m. *šprōχ* m., « sentence, dicton, proverbe » (aussi *špreχvort* nt.), pl. *špreχ*, dim. *špreχle* très usuel.
- SPREITEN. — *šprayte* « étaler », v. g. *tane mōrye ha-mř tř mešt of te-n-ākř kšprayt* « ce matin nous avons fumé les champs ».
- SPRENGEL. — On n'a pas de goupillon à barbes, mais un « goupillon » de métal, en forme de marteau rond percé de trous, qui se dit *klepfł* m. (sens non relevé ML. s. v. Klüpfel).
- SPREÜ. — Dans le dér. *špřoyere* pl. « bale de blé ». Cf. SPRÜHEN.
- SPRINGEN. — *špřene*, sg. 3 *er špřent*, ppe *kšpřōne*. Le causatif est *špřane* « faire éclater » (Gr. 24, 2°), ppe *kšpřānt*. Subst. m. *špřōn*, v. g. *meř aym špřōn* « d'un seul bond ». Le nom d'agent dér. *tř špřeņř* désigne « le bréchet » [du poulet, etc.], double os élastique.
- SPRITZEN. — *šbretse*, ppe *kšbretst* « arrosé ». Cf. KANNE.
- SPROSS. — Sous la forme *špřose* m. « écharde », pl. *špřose*.
- SPRÜHEN. — Inconnu : on dit *s-fřir verřt řōņke*.
- SPUCKEN. — Ce terme est inconnu. V. sous SPEIEN et SPEUTZEN.
- SPUK. — On dit *e špūk* m., « un esclandre, un boucan » ; mais ce mot, selon toute apparence, est venu du nhd., cf. Kluge s. v. ; et, au sens de « spectre », il est complètement inconnu.
- SPULE. — *špūal* f., pl. *špūale*. Le vb. n'existe pas.

SPUR. — *spūr* nt. (= mhd. *spur* nt., Gr. 21, 4°), v. g. *âm spūr nōkē* « suivre à la trace ». Vb. dér. *špīre* et *kšpīre*, « sentir, éprouver une sensation » (surtout tactile), cf. FÜHLEN; ppe *kšpīrt* : v. g. (facétie) *s-māyt vē* « cela fait mal » dit qqun qu'on pince fort — *i kšpīr-s net* répond avec calme celui qui le pince.

STAAT. — *štāt* m., mot savant, mais familièrement employé au sens de « pompe, atours », v. g. *vās eš tēs fer e štāt!* « que tu es donc bien habillé » et *e štātsmān* « un homme qui impose par sa prestance et sa tenue ».

STAB. — *štāp* m., pl. *štāp*, mais peu usité; on dit *štōk* m.

STACHEL. — *štāxl* m., pl. *štāxl*. Adj. *štāxlīk*.

STADEL. — Inconnu, bien que le mot soit oberdeutsch (Kluge).

STADEN. — *štāte* m., v. g. *tr fēšyštāte* « la Poissonnerie ».

STADT. — *štāt* f., pl. *štēt*, dim. *štattle*. Cp. *fōrštāt* « faubourg ».

STAFFEL. — *štāfl* f., v. g. *kan āyt, (s-)sen trey štāfle fōr tr iēr*, « prenez garde, il y a trois marches devant la porte ».

STAHL. — *štāl* m. Adj. v. g. *e štālynes masy* (= MESSER).

STALL. — *štāl* m., pl. *štāl*. Cp. *ōkseštāl, khið(y)štāl*, etc.

STAMM. — *štām* m., pl. *štām*, dim. *štamle*.

STAMMELN. — *štāmle*, compris, mais peu populaire : on dit *kākse* et le ppe *kekākst* « bégayé » fait une excellente onomatopée.

STAMPFEN. — *štāmfe*, ppe *kštāmft*. V. un emploi sous BÜTTGE.

STAND. — Surtout dans les loc. *er eš-s net em štānt* « il n'en est pas capable » et *er eš-s vōl em štānt* « il serait bien assez sot (assez impudent, etc.) pour le faire ». Adj. dér. *štantik* « constant ».

STANGE. — *štān* f., pl. *štāne*, dim. *štānle*. Cp. *hōpfeštān* « perche à houblon », d'où « grand dadais, grande fille poussée en asperge ».

STAPFE. — *štāpfe* m., pl. *štāpfe*, mais peu usité; on dira plutôt *fiðstret* m. pl. Vb. dér. *štāpfe*, « marcher lourdement, patauger ».

STAR. — *štār* m. « étourneau », pl. *štāre*.

STARK. — *štārik*, cpar. *šterīky* et *šterky* (d'après le suivant). Subst. dér. *t-šterke* « la force » (mot demi-savant?), mais *šterīk* f. « empois ».

STARR. — *štār*, cpar. *štārer*. Vb. dér. *štāre*. Mais cf. STEIF.

STATT. — Dans la loc. *ānštāt* (jamais \**štāt* tout court), v. g. *ānštāt tim pūāx* « au lieu de ton livre » (datif, cf. Gr. 86 in fine), *ānštāt tse senē priðlt-γ* « au lieu de chanter il braille », etc. Mais le subst. STÄTTE n'a pas de représentant : on dit *ōrt* ou *plāts*.

STAUB. — *stoyb* m. Adj. dér. *stoyvik*. Vb. dér. *üsstayve*, « épousseter », ppe *üskstaypt*. Gr. 72-73.

STAUDE. — *štüt* f., pl. *štüte*.

STAUNEN. — *štūme*, avec une nasale différente, que je ne sais à quoi attribuer, sinon peut-être à une contamination de mhd. *\*stūnen* et de mhd. *stum* > STUMM. La forme la plus usuelle est le ppe cp. *ffštūmt*, « ahuri, hébété, muet ». Hebel écrit *verstuunt*.

STECHEN. — *štaʒe*, v. g. *riär-s net ä, s-šteʒt*, à un enfant qui regarde une plante piquante : présent *i šteʒ, my štaʒe*, etc. ; ppe v. g. *er eş kštoʒe vore* « il a reçu un coup de couteau ». Subst. *šteʒ* m., v. g. *i hä nor noʒ e pār šteʒ* « je n'ai plus que qqes points [d'aiguille à donner pour avoir fini mon travail] ».

STECKEN « bâton ». — *štake* m., pl. *štake*, dim. *štakle*, d'où *štakle-poryer*, « bourgeois à canne, petit rentier musard ». Cf. So.

STECKEN. — Vb. nt. *štake*, v. g. *və peš kštakt?* « où donc t'étais-tu fourré? » *er štakt em trak* « il est embourbé » (cf. DRECK et DENKEN), *er eş štake keplëve*, « il est resté planté, il est resté court, n'a plus su que dire <sup>1</sup> », etc. Mais vb. actif *šteke*, v. g. *və eş tan mi nāštüəʒ?* — *te heš-s yə en ti sâ(k) kštekt* « où est donc mon mouchoir? — mais tu l'as fourré dans ta poche ». Cf. Gr. 9, 24 et 48, 2°.

STEG. — V. l'unique survivance de ce mot sous STIEGE.

STEHEN. — *štē*, v. g. *tə štē-v-i* « me voici » (Gr. 49, 2° c), sg. 3 *er štēt*, ppe *kštānte*. Cp. v. g. : *oštē*, sg. 1 *i štē entʒ friðy of äs i špöt vāʒ* « j'aime mieux me lever de bonne heure que me coucher tard » ; *üsštē* « souffrir » et *onüštēlik* (Gr. 48, 4°) « intolérable » ; *frštē* « comprendre » et *frštānt* m., « intelligence, raison » ; *onʒštē ti!* « avise-toi » [de faire telle chose, et tu auras affaire à moi!]

STEHLEN. — *štāle* « voler » : présent *i štēl, te štēls, er štēlt, my štāle*, etc. ; ppe *kštōle*. Subst. cp. *tiäpstäl* m., pl. *tiäpstäl*.

STEIF. — *štif* et ordinairement *kštif*, qui est le terme courant pour dire « raide, raidi, gauche » ; cpar. *kštifʒ*. Est-ce à cette souche qu'il convient de rattacher le vb. également très usuel *siʒ štipre*, « s'arc-bouter, faire effort » ? (ppe v. g. *er heʒ si kštifʒt*, Gr. 121, 1.) Cf. Lexer, s. vv. *stiper* et *stipern*.

STEIGEN. — *štike* (Gr. 66, 1° A c), sg. 3 *er štikt*, ppe *kšteye*

z. Traduction facétieuse « il est resté bâton ». V. le précédent.

régulier ou *kštike* contaminé. Cp. *āpstike* « descendre ». Dér. *fřštayre* « mettre à l'encan ». Gr. 15, 3°. Cf. STEG et STIEGE.

STEIN. — *štayn* m., pl. *štayn*, dim. *štaynle* « caillou ». Aussi « noyau de fruit », dat. pl. v. g. *va-mř meť-ŋi kberse-n-est, se verft-ř aym me-te štayn en s-kseřt*, « quand on mange des cerises en sa compagnie, il vous jette les noyaux à la figure » (c'est un grossier merle). Cp. *pāřštayn* « brique », *vāřštayn* « évier », *veťštayn* « pierre à aiguiser », *ękštayn* (sous TRUMPF), etc.

STELLE. — Seulement dans la loc. *of tr štel*, « sur le champ, à l'instant » ; autrement, on dit *ort* ou *plāts* m., ce dernier aussi pour une « fonction » administrative. Vb. *štele*, « placer, établir, installer » ; cp. ppe v. g. *te heř kveš veťř eps ākštelt!* (à un enfant terrible) « bien sûr tu viens encore de faire un malheur ! »

STELZE. — *štals* f., pl. v. g. *of štalse kē* « aller à échasses ».

STEMPEL. — *štampl* m. « timbre » et aussi « cachet » plutôt que *seyel* = SIEGEL ; pl. *štampl*. Vb. dér. *štample*, ppe *kštampl*.

STENGEL. — *štanl* m. « tige », pl. *štanl*.

STERBEN. — *štarve* : présent *i šterp*, *te šterpš*, *er šterpt*, *mř štarve*, etc. ; ppe *kštorve*. Adj. dér. *štarplik* « mortel ». Gr. 72-73.

STERN. — *štarn* m., pl. *štarne* (aussi dans *štarneküřř*, « astronome, astrologue », terme plaisant, cf. GUCKEN), dim. *štarnle*. Gr. 96, 2°.

STETS. — *štats*, mais très peu usité. Cf. IMMER.

STEUER. — *štayer* f. « impôt », pl. *štayre* (demi-savant).

STICKEN. — *šteke*, ppe *kštekt*. Dér. *štekereye* f. pl. « broderies ».

STIEBEN. — Inconnu : on dit *s-štaypt*, cf. STAUB.

STIEF-. — *štiāf-*, v. g. *štiāffātř* et tous autres composés.

STIEFEL. — *štēfl* m., pl. *štēfl*.

STIEGE. — Ce mot eût donné \**štiāy* f., comme STEIG > \**štik* m. et STEG > \**štāy* m. (cf. WEG > *vāy*) : de tous ces mots est sortie une forme de compromis *štāy* f. « escalier », pl. *štāye*.

STIEL. — *štēl* m., pl. *štēl*. Cp. *masřštēl* « manche de couteau ».

STIER. — *štiār* m., pl. *štiār*. Vb. dér. cp. *āštiār* « regarder fixement de l'air farouche ou ahuri d'un ruminant ».

STIFT. — On dit *šteftŋ* f., dér. du vb. *štefte*, ppe v. g. *e kštefti mas* « une messe de fondation ». Mais *playšteft* est un mot savant.

STILL. — *štel*, cpar. *štel*. V. sous SCHWEIGEN et MAUS.

STIMME. — *štem* f., pl. *štēme*, dim. *štēmle*. Vb. dér. *štēme* « voter », ppe *kštemt*. Cp. *pštēme* « déterminer », *ištēme* « adhérer », etc.

- STINKEN. — *štenke*, ppe *kštonke*, et cf. BOCK. Adj. dér. *štenkik*.
- STIRN. — *štern* f., pl. *šterne*, dim. *šternle*.
- STOCK. — *štok* m. (aussi dans *štokfeš* « morue séchée »), pl. v. g. *mę-ŕęke šteĭ* « avec de gros gourdins ». Signifie aussi « le tronc ».
- STOFF. — *štof* m., pl. *štofe*, n'a que le sens d' « étoffe ».
- STOLLE. — *štole* m., pl. *štole*. Cp. *pełłătštole* « pied de lit ».
- STOLPERN. — *štolpre*, ppe *kštolprt*. Subst. *štolprer* m. « trébucheur », et surtout *štolpri* « lourdaut ».
- STOLZ. — *štols*, v. g. *vohār sq štols?* « pourquoi si fier ? » en plaisantant, à qqun qui passe sans dire bonjour par simple inadvertance; cpar. *štolsy*. Subst. *štols* m. Vb. dér. *štolsiäre* « se pavaner ».
- STOFFEN. — *štopfe*, « boucher, étouper », aussi *kans štopfe* « gaver des oies », ppe *kštopft*.
- STOPPEL. — *štopfle* f. pl. « des chaumes », cf. Kluge s. v.
- STORCH. — *štorik* m. (= mhd. *storc*), pl. *štorike* (faible).
- STÖREN. — *štęre*, ppe *kštęrt*. Mais beaucoup plus communément *šřbentre*, et surtout *ŕęrătšięre*, ppe sans *ke-*, Gr. III, 2°.
- STOSSEN. — *štęse*, sg. 3 *er štęst*, ppe *kštęse*. Cf. KARRE.
- STOTTERN. — *štętre*, compris, mais peu populaire, cf. STAMMELN.
- STRACK. — Dans l'adv. *štrąks*, « tout droit, incontinent ».
- STRAFE. — *štręf* f., pl. *štręfe*. Vb. dér. *štręfe* « punir », ppe *kštręft*.
- STRAHL. — *štrąl* m. (malgré mhd. *strāl*, Gr. 32, 5°), pl. *štrąle*.
- STRÄHLE. — *štrąl* m. (= mhd. *strael* m.), pl. *štrąl*. Vb. *štrąle*, « peigner, étriller, rosser » (*vąrt i veł ti štr.*), ppe *kštrąlt*.
- STRAND. — Terme inconnu : cf. UFER et Kluge s. v. Staden.
- STRANG. — *štrąn* m. « fort cordeau », pl. *štrąn*.
- STRASSE. — *štręs* f., pl. *štręse*, dim. *štrąsle*. Ne se dit que des « routes » : les « rues » de villes sont dénommées *kąs* ou *kasle*. V. g. *t-hęrvriky, t-veneny štr.*, « la r. de Horbourg, de Wintzenheim ».
- STRAUBE. — Dans le dér. *štrųvł* m. « chevelure en désordre ».
- STRAUCH. — *štrųx* m., pl. *štrįx*, rare, plutôt *bęke* f. pl.
- STRAUSS. — *štrųs* m. « bouquet » [de fleurs], pl. *štris*, dim. *šrisele štrisle*. Mais le mot le plus usuel est *mąye* = MAIE.
- STREBEN. — *štrąve*, ppe *kštrąpt*, mais bien peu usité.

1. Les deux loc. *ąpreę ęš e pełłătštole* et *ęküt ęš e kansłę*, par lesquelles on est censé donner le sens des deux mots fr. « à propos » et « écoute », sont des facéties trop courantes pour être omises ici.

STRECKEN. — *štreke*, ppe *kštrekt*. Cp. v. g. *štrek t-payn net so üs, i hã kbë plãts*, « n'allonge pas tant les jambes, je n'ai pas de place ».

STREICHEN. — *štriçe*, ppe *kštreçe*, sg. 3 *er štriçt*.

STREIFEN. — *štrayfe*, cp. *eromštr.*, « flâner, courir le guilledou ».

STREITEN. — *štrite* « lutter par jeu », ppe *kštrëte*. Mais « se quereller » se dit *hantle*, ou *tespetiãre* empr. fr., Gr. III, 2°.

STRENG. — *štrañ*, cpar. *štrañç*. Dér. *štreñe* f. « sévérité ».

STREU. — Comme STROH; mais vb. *štraye* « faire de la litière ».

STRICK. — *štrek* m. « cordeau », d'où « gibier de potence, mauvais gueux », très grossier, cf. SCHLINGE. Vb. dér. *štreke* « tricoter », ppe *kštrekt*, d'où aussi *štrekte* f. « tricot ».

STRIEGEL. — *štreyl* m., pl. *štreyl*. Vb. dér. *štreyle* « étriller > rosier d'importance », ppe *kštreylt*. Mg. 52, et Gr. 15, 1°.

STRIEME. — *štriãme* m., et ppe cp. *frštriãmt* « rayé ».

STRIPPE. — Inconnu : a dû se confondre avec *štrek* = STRICK.

STROH. — *štroç* m. (= mhd. *strôw-es* gén., etc.). Cp. v. g. *krôp vë soypõnestroy* « grossier comme litière de fanes de fèves ».

STROM. — *štrõm* m. « courant violent », pl. *štrëm*.

STROTZEN. — N'est pas employé et ne serait pas compris.

STRUDEL. — *štrütł* m. Vb. *štrütle*, v. g. *s-vãšç štrütłt*.

STRUMPF. — *štroñf* m., pl. *štroñf*, dim. *štroñfle*.

STUBE. — *štop* f. : désigne encore, dans les usages villageois, la pièce principale de l'habitation, la pièce d'honneur, où l'on reçoit les étrangers, etc.; mais naturellement cette acception s'est atténuée dans la nomenclature bourgeoise; pl. *štove*, dim. *šteule*.

STÜCK. — *štek* nt., pl. *štek*, dim. *štekele štekle*.

STUDIERN. — *štočiãre*, ppe *kštočiãrt*, très usité, cf. LERNEN.

STUFE. — On dit *krãt* m. « degré » et *štãfl* f. « marche ».

STUHL. — *štüal* m., pl. *štüal*, dim. *štüalele*.

STUMM. — *štoñ* « muet ». V. aussi sous STAUNEN.

STUMP. — *štoñpe* m. « chicot », et aussi « nain, avorton », dim. *štoñpele* (terme de caresse). Adj. *štoñf* « émoussé ».

STUNDE. — *štoñt* f., « heure, lieue de pays » et « leçon », pl. *štoñte*, dim. *štoñtle*. Cp. *hãlpšt.*, *fiãrtłšt.*, etc.

STURM. — *štoñm* m., et surtout *štoñmvatç* nt.

STÜRZEN. — *štoñtse*, ppe *kštoñtst*, et cf. KARRE.

STUTE. — N'existe pas. V. sous MÄHRE le seul mot connu.

STUTZEN. — On ne connaît que *štoñse* et cp. *ãštõse*.

- STÜTZEN. — *stetse*, ppe *kstetst*. Subst. f. *stets* « appui ».
- SUCHEN. — *süæge*, ppe v. g. *mr ha-n-en everål ksüægt* « nous l'avons cherché partout ». Cp. *frysüæge* « goûter », cf. PRÜFEN.
- SUCHT. — *soxt* f. : désigne, sans autre détermination, la « maladie » spécifique à laquelle sont sujets les jeunes animaux et qui généralement ne récidive pas; entre dans la composition du nom d'un grand nombre de maladies chroniques, v. g. *sventsoxt* « phtisie », *vårssoxt* « hydropisie », etc.; pl. *soxte*. V. aussi sous SIECH.
- SUDELN. — *sohle*, « bousiller, écrire malproprement, se tacher les doigts d'encre », ppe *ksqht*.
- SÜHNE. — N'existe pas : au sens d'« expiation », on a *piäs* f. = BÜSSE; au sens de « réconciliation », *frysønön* de VERSÖHNNEN.
- SÜLZE. — *sols* f., sans métaphonie, et nom de lieu.
- SUMMEN. — *some*, et plutôt *somse* « bourdonner ».
- SUMPF. — *somfm.*, pl. *semf*. Adj. dér. *somfik* « marécageux ».
- SÜNDE. — *sent* f., pl. *sente*. Cp. *tötsent* « péché mortel ».
- SUPPE. — *sop* f., pl. *söpe*. Cp. *flayßs.*, *måls.*, *bartepßs.*, etc.
- SURREN. — *sore*, ppe *ksort*. Adj. dér. *soris* « grognon ».
- SÜSS. — *siäs*, v. g. *siäsholß* « réglisse »; cpar. *siäs*. Cf. MET.
- SYROP. — *siröp* m. : désigne la mélasse épurée qui sert dans bien des ménages à sucrer le café au lait.

## T

- TABAK. — *tivåk* et *tivåk* m., Gr. 7, 4°. Cf. GRUND.
- TADEL. — *tåtł* m. Vb. dér. *tåtle*, mais usuellement *šalte*.
- TAFEL. — *tåfl* f., pl. *tåfle*, « tableaux, peintures ».
- TAG. — *tây* m., pl. *tây*, Gr. 93, 1°. Adj. dér. *tâylik*. Cp. v. g. *lävestây* (sous LEBEN), *t-hön(t)stây* « la canicule », etc., sans réduction phonétique. Mais au contraire réduction très caractéristique dans : 1° les noms des jours de la semaine, *mântik*, *tsistik* (= mhd. *ziestac*), (*metvoçx*), *tonstik*, *fritik*, *sâmstik*, *soxtik*, Gr. 8, et 66, 2° A c; 2° *firtik* « jour férié » et *vårtik* « jour ouvrable »; 3° le mot *laptik*, qui remplace toujours *lävestây* dans les phrases du genre de *mi lap-tik häv-i niks esö ksä* « de ma vie je n'ai rien vu de pareil ».
- TALG. — Terme inconnu : on dit *önšlik* m. = UNSCHLITT.
- TANNE. — *tâne*, et surtout *tânepöym* m.; pl. *tâne*.
- TANTE. — *tâte* f., cf. Gr. 13, 2°; pl. *tâte*.

TANZ. — *tâns* m., cf. BÄR; pl. *tans*, cf. SCHNECKE. Vb. dér. *tânse*, ppe *ketânst*. Dér. cp. *sayltânsr* « danseur de corde ».

TAPET. — Nt. seulement dans la loc. *tō khōmt-s vetr* *qf-s tâpēt* « cela revient sur le tapis »; mais f. « papier de tenture », pl. *tâpēte*. Vb. dér. *tâpētzière* « tapisser », d'où *tâpētzièrer* « tapissier ».

TAPPER. — *tâpfr*, v. g. e *tâpfre hēlt* (ironique).

TAPPE. — *tōp* f. = mhd. *tāpe*, et cf. PFOTE; mais la brièveté de la voyelle est représentée par le vb. *tāpe* « marcher lourdement ».

TASCHE. — N'existe pas. V. sous SACK et cf. STECKEN vb.

TASSE. — *tās* f., pl. *tāse*, dim. *tasele tasle*.

TASTEN. — Inconnu : « tâtonner » se dit *krife* = GREIFEN.

TATZE. — Terme inconnu, cf. TAPPE; mais on a, se rattachant à cette souche, *tats* f., « coup du plat de la main », pl. *tatsē*, et vb. *tatsē* « frapper brusquement et bruyamment », ppe *ketatst*, « abattu, las, vanné », etc.; cf. aussi MÜCKE.

TAU. — *tōy* m. Vb. *s-tōyt* « il tombe de la rosée ».

TAUB. — *tōyp*, v. g. *tōyp vē-n-e rāt*, cf. RATTE.

TAUBE. — *tūp* f., pl. *tūve*, dim. *tivele tivle*. Gr. 72-73.

TAUCHEN. — On ne dit que *senke* ou *ontr s-vâsr kē*.

TAUEN. — Inconnu : « dégeler » se dit *offrière*. Cf. FRIEREN.

TAUFE. — *tayf* f. (métaphonique), et cp. *khentayf* Gr. 48, 1° b. Vb. *tayfe* « baptiser », ppe *ketayft*.

TAUGEN. — N'existe pas : on dira *s-ēs fil vārt* « cela a grande valeur » ou *s-ēs niks noṭs* « cela ne vaut rien »; cf. TUGEND.

TAUMEL. — N'apparaît que sous la forme brève TUMMELN.

TAUSCH. — *tūs* m. Vb. dér. *tūse* et *fritūse* « faire échange ».

TÄUSCHEN. — Inconnu. V. sous TRIEGEN et cf. Kluge s. v.

TAUSEND. — *tōysik*, forme très corrompue : la 1<sup>re</sup> syllabe doit venir d'influence savante, et la 2<sup>e</sup> d'analogie des décades en *-tsik*.

TEICH. — Dim. *tixele* nt., nom propre, et cf. DEICH.

TEIG. — *tayk* m. « pâte », pl. *tayk*. Aussi adj. *tayk* « mou ».

TEIL. — *tayl* m., pl. *tayl*. Réduit dans le cp. *fiārtl* « quart » [de la livre], etc., mais aussi dans *fōrtl* m. « avantage », qui a développé un pl. métaphonique *fērtl*. Vb. *tayle*, ppe *ketaylt*, *fritaylt*, etc.

TELLER. — *taler* m., pl. *taler* « des assiettes ».

TEMPEL. — *tampļ* m., désigne les églises et chapelles luthériennes, pl. *tampļ*. Populaire dans la loc. *tsqm t. nūs* « à la porte ».

TENNE. — *tan* nt. = mhd. *tēnne* nt., Gr. 24, 2°.



- TEPPICH. — *teþik* m., pl. *teþik*, et cf. TAPET.
- TESTAMENT. — *teþtemant* nt., pl. *teþtemantŕ*.
- TEUER. — *tîr*, v. g. *e tîre kboyf* « une chère emplette », *er petsält-s tîr* « il le paiera cher », cf. MEHR; mais « aimé » *liðp*.
- TEUFEL. — *teyfl* m., cf. Gr. 43, 3°; pl. *teyfl*. Ce mot, par euphémisme, admet le substitut *teyzt* m., cf. ML., I, p. 715 b.
- THAL. — *tâl* nt., pl. *tâler*.
- THALER. — *tâler* m., un « écu » de 5 fr. à l'époque française.
- THAT. — *tât* f. (mot savant), pl. *tâte*. On dit *vârik* = WERK.
- THON. — Ce mot est inconnu : on dit *layme* = LEHM.
- THOR « grande porte ». — *tôr* nt., pl. *tôr*. Cp. *hüstôr* « porte cochère », et cf. THÜR. Loc. *âm rofâŕŕ tôr* « au faubourg de R. ».
- THRAN. — Abrégé en *-trôn-* dans le cp. qu'on trouvera sous ÖL.
- THRÄNE. — *trân* f., pl. *trâne*. Le vb. est *krîne* = GREINEN.
- THRON. — *trôn* m., se dit plaisamment pour la « chaise percée ».
- THUN. — *tüa* : présent *i tüa*, le *tüas*, *er tüat*, *mŕ tüan*, etc.; impér. sg. *tüa*, pl. *tjân* (= mhd. *tüezen* forme métaphonique de subj.); conditionnel *i tat*, v. g. *er tat-s* « il le ferait », mais en outre couramment employé comme auxiliaire, Gr. 123, 2, v. g. *i tat-s säye* « je le dirais »; ppe *ketô*, sous ET-. Cp. *ayntüan*, *ayntüa*, « indifférent, tout de même », v. g. *s-ēs aynt*. « ça n'y fait rien », *s-ēs-mŕ aynt*. (ou simplement *s-ēs-mŕ ayns*) « ce m'est tout un ».
- THÜR. — *têr* f., pl. *têre*, dim. *têrle* « guichet ». Cp. *hüstêr* « porte bâtarde » (cf. THOR), *vâstêr* « porte d'écluse », etc.
- TIEF. — *tiêf*, cpar. *tiêfŕ*. Subst. f. *tiêfe* « profondeur ».
- TIER. — *tiâr* nt., pl. Gr. 95 C, dim. *tiârle*. Mais les « bestiaux » ne se nommant que *fê* = VIEH, le « vétérinaire » est dit *fêtokŕ* m.
- TILGEN. — N'existe pas : on dit *lêse* (= LÖSCHEN) et *üsleşe*.
- TINTE. — *tente* f., Gr. 13, 2°, v. g. *tentefâs* nt. « encrier », *tentešlakŕ* m. « écrivassier », cf. SCHLECKEN, etc.
- TISCH. — *teš* m., pl. *teš*, dim. *tešele tešle*. Cp. *astêš* « table à manger », *šriptêš* « bureau », *nâŕ(t)teš* « table de nuit », etc.
- TOCHTER. — *toŕtŕ* f., pl. *teŕtŕ* (parfois *ô* et *ê*), dim. *teŕtŕle*.
- TOD. — *tôt* m. Adj. *tôt*. Vb. dér. *tête* « tuer », ppe *ketêt*.
- TOLL. — *tol*, à peine usité en regard de *nâr* et *nariš*.
- TOLPATSCHE. — *tâlvâts* Mg. Lex.
- TÖPPEL. — *tepl* m., « lourdaud, imbécile », pl. *tepl*.
- TONNE. — N'existe pas : on ne connaît que *fâs* nt.; cf. Kluge.

TOPF. — *topf* m. « toupie », pl. *tepf*. Mais « pot » sous HAFEN.

TORKEL. — Terme inconnu, ainsi que KELTER, et cf. TROTTE.

TRAB. — *trâp* m., et vb. dér. *trâpe* « trotter », entièrement confondu avec TRAPPEN.

TRACHT. — *trâcht* f., « costume, belle toilette ». Cf. STAAT.

TRACHTEN. — Cp. *petrâyte* « regarder avec attention ou surprise », v. g. *petrâyt emôl* « regarde un peu » (admiratif ou ironique), ppe *petrâyt*, mais bien plus communément *âklüoyt*. (LUGEN).

TRÂGE. — *trây*, mais bien moins usité que *fûl* = FAUL.

TRAGEN. — *trâye*, d'où sans métaphonie *trâyer* « porteur » : présent *i trâ* (éventuellement *trây* par analogie du pl., Gr. 67) ou *trâ*, *te trayš*, *er trayt* (Gr. 7, 6°), *mî trâye*, etc.; conditionnel *i traytit*, etc., Gr. 123, 1; ppe *ketrayt*. Cp. *haymtrâye* « rapporter », *fôr(t)trâye* ou *evaktrâye* « emporter », *erômtrâye* « colporter », *fîtrâye* « supporter », et *petrâye* subst. nt. « conduite ».

TRAMPEN. — *trâmpel* « trépigner », ppe *ketrâmpel*.

TRAPPEN. — *trâpe* « marcher lourdement », cf. TRAB et TAPPE.

TRAUBE. — *trîvîl* m., pl. *trîvîl*, dim. *trîvele*, Gr. 36, 5°.

TRAUEN. — *troye* « oser », ppe v. g. *te heš ne-ketroyt* « tu n'en as pas eu le courage ». Cp. *fîtroye* « confier » et nt. « confiance ».

TRAUER. — N'existe pas (« deuil » se dit *layt* nt. = LEID), non plus que le vb. dér., bien que d'autre part l'adj. *trûrik* « triste » soit de l'emploi le plus courant.

TRAUFE. — Inconnu : « gouttière » se dit *troppfloz* nt., cf. RINNE.

TRAUM. — *troym* m., pl. *traym*. Loc. *e pêš troym* « un cauchemar ». Vb. dér. *trayme*, v. g. *i hâ ketraymt* « j'ai rêvé ».

TREBER. — *trâvere*, double pl. sans métaphonie : *trâvere-* et *trûise-prânteivî*, respectivement « eau-de-vie de marc » et « de lie ».

TREFFEN. — *trafe* « atteindre » : présent *i tref*, *te trefš*, *er trefš*, *mî trafe*, etc.; ppe *ketrofe*. Cp. *âtrafe* « rencontrer ».

TREIBEN. — *trîve*, v. g. *s-fê trîve* « mener les bêtes », *vâs trîpš* ? « qu'est-ce que tu tripotes ? » ppe *ketreve*. Cp. *ûstrîve* « chasser » [des idées de la tête], *evtreve*, « exagéré, paradoxal, bizarre ».

TRENNEN. — *trane*, seulement au sens de « découdre ».

TREPPE. — Inconnu : ou du moins « escalier » = *štây* et « marche » = *štâfl*. Cf. STAFFEL et STEG.

TRESTER. — Le seul mot usité se trouve sous TREBER.

TRETEN. — *trate*, sg. 1 *i tret*, ppe v. g. *te heš mî of tr fûs ketrate*

« tu m'as marché sur le pied », cf. FUSS. Subst. m. *trēt*, v. g. *kę-n-ni e trēt* « donne-lui un coup de pied »; pl. *trēt*.

TREU. — *trey*, et surtout *ketrey*, pour le distinguer de *trey* = DREI; cf. Gr. 34, 3°, et 39, 3°. Le subst. f. *treye* n'est pas usité.

TRICHTER. — *trāht* m. Cf. Gr. 27, 2° (ahd. *trēhter*).

TRIEFEN. — Disparu : on dit *tropfe* ou *trepfle*, vb. faibles.

TRIEGEN. — Cp. *petriäye* « tromper » [dans un marché, etc.], ppe *petroye*. Mais le mot vulgaire est *pšise* « embrener », ppe *pšese*.

TRINKEN. — *trēnke*, sg. 3 *er trēnt*, ppe *ketronke*. Subst. m. *tronk* « boisson ». Cp. *petronke* « ivre », terme poli pour *fol* ou *psose*. Joindre *tranke* « abreuver », d'où *trankstayn* « auge ».

TROCKEN. — *troke* (et non \**troke*, cf. Gr. 20). V. une loc. sous OHR. Vb. dér. *trekle* « sécher », ppe *ketreklt*.

TRÖDEL. — Inconnu : on ne comprend que *krempf*.

TROG. — Inconnu. V. le mot « pétrin » sous MULDE.

TROMMEL. — *trōm* f. (= mhd. *trumme*); pl. *trōme*.

TROMPETE. — *trōmpēt* f. Dér. m. *trōmpēt* « musicien ».

TROPF. — V. g. *e-n ārm* *tropf* « un pauvre diable », pl. *trepf*.

TROPFEN. — *tropfe* m. « goutte », pl. *tropfe*, dim. *e trepfle snāps* « une larme d'eau-de-vie ». Vb. dér. sous TRIEFEN.

TROST. — *trōst* m., v. g. *framts layt eš kbe tr.* « on ne se console pas de son malheur par celui d'autrui ». Vb. dér. *trēšte*, v. g. impér. *trēs-ti* « tu peux mettre ton cœur à l'aise »; ppe *ketrēšt*.

TROTTE. — *trot* f. « pressoir », seul mot connu, pl. *trote*. Vb. dér. *trote* « pressurer », ppe *ketrot*. Cf. HEBEL.

TROTZ. — *trots* m. (et non \**trots*). Vb. dér. *trotse*, v. g. *trots net sō*, *trots net sō*, *s-khōmt e tsit peš vetrom frō*<sup>1</sup>; ppe *ketrotst*. Adj. dér. *trotsik* « dépité ». Cf. Gr. 20.

TRÜBE. — *triāp* « trouble », d'où *petriāpt* « affligé » et *triāpsāl* f.

TRÜFFEL. — *trefl* f., pl. *trefle*.

TRUG. — Dér. *petriūy* m., pl. *petriāy*, et cf. TRIEGEN.

TRUHE. — On ne connaît que *khešt* f. = KISTE.

TRÜMMER. — *trem* pl. « décombres ».

1. Trotze nicht so, es kommt eine Zeit bist wiedrum froh. Chanson très populaire qui se chante sur un air de polka.

TRUMPF. — *trōmf* m., v. g. *hārts* [ékstāyn, krits, šūf] *ēs trōmf* « cœur [carreau, trèfle, pique] est atout ».

TRUPPEN. — *trope* pl. : remplace HEER. V. ce mot.

TRUTHAHN. — Inconnu : « dindon » se dit *valšhān* m.

\*TSCHOBEN. — *tšōpe* m., « camisole [de femme], veston [d'homme] », pl. *tšēpe*, dim. *tšēple*, très usuel. Gr. 72-73.

TUCH. — *tūāχ* nt., « drap, toile, étoffe », etc. Cp. : *lintiūāχ*, « linge, drap de lit », pl. *lintiāχ*, et cf. LEIN; *fertūāχ*, « tablier », cf. SCHURZ; *nāstūāχ* « mouchoir », *teštūāχ* « nappe », *vaštūāχ* « torchon », *pyvoletūāχ*, « cotonnade », etc.

TÜCHTIG. — *teχtik*, peu familier, cf. TAUGEN et le suivant.

TUGEND. — *tūket* f. : mot bien connu, mais évidemment influencé par la langue savante ou ecclésiastique, soit mhd. *tugend* prononcé \**tūgend*, cf. le précédent et Gr. 21, 4°; pl. *tūkete*.

TÜLLE. — La « bobèche » s'appelle *s-proffille* empr. fr.

TUMMELN. — *tōmle*, v. g. *tōml̄ ti* « dépêche-toi », *i hā mi ketōml̄t* « je me suis hâté », toujours réfléchi. Mais « je suis pressé » se dit *i pen prasiārt*, et cf. DRINGEN et EILE.

TÜMPEL. — Je ne connais ni \**tēmpl̄* ni \**tēmsf̄*.

TUNKEN. — *tōnke*, « plonger (actif), faire tremper » [v. g. du pain dans du vin, dans de la sauce, etc.], ppe *ketōnt*.

TÜPFEL. — *tēpf̄l̄* m., dim. v. g. loc. *s-tēpfele-n of-m̄ i tērf net fāle* « il ne faut pas qu'il y manque le point sur l'i ».

TURM. — *tōrn* m. (Kluge s. v.), pl. *tērn*, dim. *tērnle*.

TURTEL-. — *tōrtl̄tūp* f., et surtout dim. *tōrtl̄tūle*.

## U

ÜBEL. — *evl̄*, adj., subst. nt. et adv. ; cpar. *šlāχt̄r*.

ÜBEN. — *iēve*, v. g. *er iēpt siχ* « il se donne de la peine ».

ÜBER. — *evr̄*. Exemples d'emploi : *evrūs* « à l'excès », *evrāl* « partout », *evrkān* m. « passage », *evr̄hoypt* « en général », *evr̄loyfe* « déborder », *evr̄tsvariχ* « de travers », cf. ZWERCH, etc., etc. Cp. *nev̄r* (= hinüber), *erevr̄*, *trevr̄*, etc. Adj. dér. *evrik* « restant ».

UFER. — Connu comme mot savant. Aussi *pōr* m., empr. fr.

UHR. — *ūr* f. (Gr. 21, 4°), v. g. *vāntūr* « horloge », *sākūr* « montre »; pl. *ūre*, dim. *irle*. Mais n'intervient jamais dans le nom des heures : on se contente de dire *ayns*, *tsvay*, *trej*, *fiāri*,

... *tsvelfi*, *hålv* *femf* « 4 h. 1/2 », *e fiærtl* *of seks* « 5 h. 1/4 », *trey fiærtl* *of seve* « 6 h. 3/4 », *om te-n-åγte* « vers 8 h. ».

ULME. — N'existe pas. V. le nom de l'arbre sous RÜSTER.

UM. — *om*. Exemples d'emploi : « autour », *omkån* m. « détour », *omstant* « façons cérémonieuses », cp. *s-ek erom* « en tournant le coin », etc. ; « vers », sous UHR ; « pour », *om kotesvele* « pour l'amour de Dieu », mais « pour » devant un vb. se rend toujours par *fer* ... *tse* avec l'infinitif, Gr. 127, 3°. Cp. *trøm* « à cause de cela » (comme TROMMEL), mais emphatique *tjørøm* sous WARUM.

UN-. — *on-*. Exemples de liaison : *onårt* f. « mauvaises façons », *onrõt* m. « ordure » ; *onkåttik* « indocile », *onketsefj* nt. « vermine », *onkrüt* nt. « mauvaise herbe », *onkseniårt*, « sans gêne, malappris », cp. d'empr. fr. ; *ompsone* « étourdi », *omfynomft* f. « déraison » ; *onëtik* « inutile ». Cf. Gr. 48, 7°, et 54, 2°.

UND. — *on*, sans que jamais le *t* sonne, même en liaison devant voyelle ; et dans *tånetvån* « de temps à autre », et *e* dans les liaisons fréquentes, v. g. *kotlovetånk* « Dieu merci », Gr. 22.

UNSLITT. — *onslík* nt. : le *t* devenu *k* à cause de la fréquence des finales en *-lík*, puis le *k* conservant l'*i*, cf. Gr. 16, 1°.

UNTEN. — *onte*, et *hõnte* dans *tõ h.* « ici-bas », *tert h.* « là-bas ». Cp. *trõnte* « en bas ». V. sous OBEN, OBER, et Gr. 76, 2° B.

UNTER. — *ontj*. Exemples d'emploi : « sous », *ontjlip* m. « bas-ventre », *ontjklayt* nt. « vêtement de dessous » ; « parmi, entre », *ontjst* m. « différence », *ontjvåys* « le long du chemin », *ontjenåntr* « pêle-mêle ». Cp. *trõntj* « dans le nombre ».

UR-. — Emphatique, *ür-*, v. g. *ürån*, *ürkrõsfåtj*, etc., Gr. 21, 4° ; atténué, *or-*, v. g. *orsåγ* f. « cause », *ortl* nt. « jugement ».

## V

VAGABUND. — Abrégé en *våkes* m., injure courante.

VATER. — *fåtj* m., pl. *fatj*, dim. *fatyle*, mais le terme familier est *påpe*, cf. MUTTER. Cp. *krõsf.* et *keyekrõsf.*, cf. ML. s. v. Adj. dér. *fatjlik*. Loc. *s-fåtjonsj* nt. « l'Oraison dominicale ».

VEILCHEN. — Les termes sont des contaminations de mhd. et de fr., savoir : *feyelåt* f. la fleur, et *feyelet* la couleur.

VERDAMMEN. — Le ppe dans les loc. dont le type est *fjrtåmtj* et ordinairement *fjrtåntr khayp!* « sacré...! » Gr. 54, 3°.

- VERDAUEN. — *frtoye*, ppe *frtoyt* « digéré ».
- VERDERBEN. — *frterve*, le vb. faible ayant complètement supplanté le vb. fort, v. g. *te frterps-s* « tu l'abîmeras », *s-krâs frterpt* ou *frterpt siχ* « l'herbe se gâte », et ppe *frterpt*, non \**frtorve*.
- VERDRIESSEN. — *frtriäse*, sg. 3 *er frtriäst*, ppe *frtrose*. Subst. m. *frtroš* « dépit ». Adj. dér. *frtriäslük*.
- VERGEBENS. — *frkävets* (le *t* d'après les ppes présents).
- VERGESSEN. — *frkase*, aussi ppe ; présent *i frkes*, *te frkeš*, *er frkest*, *mχ frkase*, etc. Subst. m. *frkas* « oublié ».
- VERGEUDEN. — Terme inconnu. Cf. VERSCHWENDEN.
- VERGNÜGEN. — *frkniäye* nt., mais plutôt *frayt* f., *lošt* f. ou *plēsir* m. empr. fr. Adj. *frkniäyt* « satisfait ».
- VERLANGEN. — *frlâne*, ppe *frlânt*. Subst. nt. *frlâne*.
- VERLAÜMDEN. — *frlaynte*, ppe *frlaymt*, Gr. 46.
- VERLIEREN. — *frliäre*, sg. 3 *er frliärt*, ppe v. g. *frlöre kē*, « être perdu, gaspillé », etc. Subst. m. *frlošt* « perte ».
- VERMÖGEN. — *frmeye* nt. « fortune ». Cf. MÖGEN et REICH.
- VERNUNFT. — *frnomft* f. Adj. dér. *frnemftik* « raisonnable ».
- VERRECKEN. — *ferēke*, grossier, mais très usité, soit de la mort d'un animal, soit injurieusement ; ppe *ferēkt*.
- VERRUCHT. — *frrüāχt* « mal famé ».
- VERRÜCKT. — *ferōkt* « écervelé »<sup>1</sup>. Cf. RÜCKEN.
- VERSCHIEDEN. — *fršite*, pl. *fršitēni* « divers ». Cf. SCHEIDEN.
- VERSCHWENDEN. — *fršvante*, ppe *fršvant*, Gr. 24, 2<sup>o</sup>.
- VERSIGEN. — Ni usité, ni compris. Cf. VERWESEN.
- VERSÖHNEN. — *frsēne*, ppe *frsēnt*, et cf. SÜHNE.
- VERSTEHEN. — *frštē*, etc., sous STEHEN. Subst. v. g. *e štek fē het mē frštānt* (m.) *äs tā poršt*. Adj. *frštāntik* « sensé ».
- VERTEIDIGEN. — *frtaytike*, ppe *frtaytikt*.
- VERWANDT. — *frvānt* m., pl. *frvānte*.
- VERWEIS. — *frvīs* m. Vb. *frvīse* « réprimander », ppe *frvīse*.
- VERWESEN. — *frvāse* « devenir à rien », ppe *frvāse*<sup>2</sup>.

1. Le traitement différent du groupe *er* dans ce mot et les deux précédents tient à ce que le premier et le dernier sont essentiellement populaires.

2. Seule survivance du mhd. *wēsen*, qui a complètement disparu, soit de la conjugaison du verbe « être », soit comme substantif.

- VERZEHREN. — *fr̄ts̄ere* « dévorer », cf. mhd. *zern*.
- VERZEIHEN. — *fr̄ts̄eye*, ppe *fr̄ts̄eyt*, seul mot usuel au sens de « pardonner ». Subst. f. *fr̄ts̄eyt*, d'où vb. *fr̄ts̄eyte* « se dispenser ».
- VESPER. — *fāspr* f. « l'office de Vêpres », pl. *fāspre*.
- VETTER. — *fēt̄* m., terme de confraternité plutôt que de parenté : pour celle-ci on dira plutôt *kūsē* ou *kūsēn* (oxytons) empr. fr., ou bien « ils sont cousins » *si sēn kšvēšt̄rkhen̄t̄r̄*. Cf. BASE.
- VIEH. — *fē* nt., sans pl., v. g. *māχ s-fē net* « ne fais pas la bête », *št̄k fē* « pièce de bétail », injure très commune, etc.
- VIEL. — *fil*, Gr. 15, 2°, v. g. *fil ops* « beaucoup de fruits », *fili lit* « beaucoup de gens ». Aussi dans *fil̄χt̄* « peut-être », etc.
- VIER. — *fī̄r* et *fī̄ri*, aussi dans *fī̄rēk* nt. « carré », *fī̄rēkik*, etc. Joindre *fī̄rts̄ē* « 14 » et *fī̄rts̄ik* « 40 ». Cf. TEIL et UHR.
- VLISS. — *flis-*, dans le cp. qu'on trouvera sous FLIES.
- VOGEL. — *fōyl* m., pl. *fēyl*, dim. *fēyele*. Cp. *trakfōyl* « caille », *špāsfoyl* « bouffon », etc. Vb. dér. *fēyle* « coire », ppe *kfeyelt*.
- VOGT. — *fōkt* m. « tuteur », pl. *fēkt*.
- VOLK. — *fōlk* nt. « peuple », mot demi-savant, pl. *fēlk̄*. Mais le mot populaire est *fōlik* nt., sans pl., et signifie « canaille ».
- VOLL. — *fōl*, « plein, ivre » (cf. EGEL), cpar. *fēler*. Cp. : *hāmfl̄* (= Hand voll) f. « poignée », pl. analogique *hāmfl̄e*, dim. *hamfēle* id. ; *mōmfl̄* (= Mund voll) m. « bouchée », pl. analogique *mēmfl̄*, dim. v. g. *fīni mēmfele* « de friands morceaux ».
- VOLLKOMMEN. — Remplacé, en tant qu'adverbe, par divers empr. fr. très usuels : *āpsūlūmān* « absolument », *pārtū* (= fr. partout, cf. Gr. 112, 2), et (négatif) *pātūtū* « pas du tout ».
- VON. — *fō fō* (la nuance de l'*o* est variable), *fōn* en liaison seulement devant les pronoms enclitiques qui commencent par une voyelle, v. g. *fō t̄erike* « de Tūrckheim », *fō ēn̄rse* « d'Ingersheim », mais *fōn̄* « de lui », *fōnere* « d'elle », *fōneme* « d'un », etc.
- VOR. — *fōr* préposition, v. g. *fōr-n̄* « avant lui », *fōr t̄er* « devant toi », *fōr-n̄ kreχt̄* « en justice », *fōr t̄r t̄er* « devant la porte », etc. ; mais *fōr-* préfixe, v. g. *fōrkē* « précéder », etc. ; *f̄r-* dans *f̄rpey* (= vorbe). Adv. dér. *fōrne* « en avant ».
- VORDER. — *fētr̄* (métaphonique) et vb. dér. *fētre*.
- VORMUND. — Inconnu : on dit *fōkt* = VOGT.
- VORNEHM. — V. g. *t-fōrnāmi lit* « les classes dirigeantes ».

## W

- WAARE. — *vâr* f., pl. *vâre*.
- WABE. — *vâve* m. « rayon de miel », pl. *vâve*.
- WACH. — *vâχ* « éveillé ». Subst. f. *vâχ* « veille » et *vâχt*, v. g. *er štêt vâχt* « il est de garde ». Vb. *vâχe* « veiller », ppe *kvâχt*. Cf. Gr. 6 b. Causatif *vêke* « éveiller », ppe *kvêkt*.
- WACHHOLDER. — V. sous HOLUNDER, et cf. Kluge s. v.
- WACHS. — *vâks* nt., et cf. SIEGEL. Vb. dér. *vêkse* « cirer », ppe *kvêkst*. D'où aussi *vêks* f. « cirage », plaisamment employé au sens de « frottée, râclée », v. g. *te pekhomš veks* « vapulabis ».
- WACHSEN. — *vâkse*, sg. 3 *er vâkst*, ppe *kvâkse*.
- WACHTEL. — *vâχtl̥* f., pl. *vâχtle*. Mais cf. VOGEL.
- WACKELN. — *vâkle*, ppe *kvâklt̥*. Mais « branler » se dit ordinairement *l̥otle* (cf. SCHLOTTERN), ppe *kl̥otlt̥*, d'où le dér. cp. *h̥sel̥otler* (cf. HOSEN), « grand dadais, poltron », injure fréquente.
- WACKER. — *vâkr̥*, cpar. *vâkr̥er*. Loc. *e vâkre* ou *vâkr̥er poršt* « un gaillard qui n'a pas froid aux yeux », *e vâkr̥s maytl̥*, etc.
- WADE. — *vâte* m., pl. *t-vâte*. V. aussi FADEN.
- WAFFE. — *vâf* f., pl. *vâfe* (malgré mhd. *wâfen*). Gr. 32, 5°.
- WAGE. — *vøy* f. (< \**vøy*, Gr. 32, 1°), pl. *vøȳe*, dim. *vāyle* (comme le dim. de WEG). Vb. dér. *vēye* « peser », sg. 3 *er veyt*, ppe *kvøȳe*. Subst. nt. *kvøȳt* « poids », pl. *kvøȳtr̥*.
- WAGEN. — *vāye* m. « chariot » (à quatre roues, en opposition à KARRE), pl. *vāye*, dim. *vāyele*. Cp. *mēšt̄vāye*, etc.
- WAGEN « oser ». — N'existe pas. V. sous TRAUEN.
- WAHL. — *vâl* f. Vb. dér. *vâle* « voter » et *vêle* « choisir ».
- WAHN. — N'existe pas, d'autant qu'il se serait confondu avec le radical de GEWÖHNEN. Non plus en composition : « soupçon » se dit *fr̥t̄χ̄t̄* f., d'où l'adj. dér. *fr̥t̄χ̄tik* « soupçonneux », Gr. 32, 6°.
- WAHNSINN. — *vân̄sen* m. ; mais je crois que c'est un mot de style noble, en tous cas peu familier, ainsi que l'adj. dér. *vân̄senik*.
- WAHR. — *v̄r̄*, v. g. *s-ēs net̄ v̄r̄*, forme de démenti courante, mais impolie ; cf. aussi *v̄r̄s̄inlik* « vraisemblable », *v̄r̄s̄ayer* « prophète », *v̄r̄tsaȳe* nt. « présage ». Subst. dér. *v̄ret* f., Gr. 41, 3°.
- WAHREN. — Inconnu : « prendre garde » = *âχt̄ kâ*, sous ACHT ;



« garder [pour soi] » = *phâlte* (= BEHALTEN); mais on a le vb. dér. *vârne* « avertir », ppe *kvârnt*, subst. f. *vârnoñ*.

WÄHREN. — *väre* « durer », moins usité que *türe* = DAUERN; mais prép. *vâret* « pendant », avec le datif, Gr. 86.

WAID. — Je ne crois pas que la plante soit connue à Colmar.

WAISE. — Ordinairement *vayslkbent*, mais pl. *vaysekbenty*.

WALD. — *vâlt* m., dim. *vâltle*. Le pl. est *vâltone* (= Waldungen).

WALFISCH. — *vâlfeš* m. (l'allongement d'après WAHL?).

WALKEN. — *vâlke*, ppe *kvâlkt*.

WALL. — *vâl* m. (l'allongement d'après WAHL?), sans pl. : ainsi se nomme à Colmar le pourtour des anciennes fortifications, qui sert de promenade publique, mais que la ville a bien dépassé.

WALLEN « bouillir ». — *vâle*, ppe *kvâlt*. Causatif *vele* « faire bouillir » (ne se dit que du lait), ppe *kvêlt*, cf. Gr. 112, n. 1.

WALLEN « marcher ». — Dans le cp. *vôlfârt* f. « pèlerinage », où l'étymologie populaire a évidemment vu l'adv. *vôl* = WOHL.

WALTEN. — *vâlte* « faire le maître », ppe *kvâlt*.

WALZE. — Ce mot est remplacé par *vâlholš* nt., et « passer au rouleau » se dit *vâle*. Mais on a *vâlse* « danser la valse », ppe *kvâlšt*, et le subst. m. *vâlšy*, v. g. : *tsaye! špêle-n-is yetš e vâlšy!* « voyons! (sous ZEIGEN) jouez-nous une valse à présent ! ».

WAMME. — Survit dans *vâmpe* m. « gros ventre ».

WAND. — *vânt* f., pl. *vântie* « murailles ». V. sous UHR.

WANDELN. — *vântle*, ne signifie que « déménager ».

WANDERN. — *vântre*, ppe *kvântrt*. Dér. *vântršâft* f. « voyage ».

WANGE. — *vâne* pl.; mais il n'y a d'usuel que *pâke*.

WANKEN. — *vânke*, ppe *kvânt*. V. sous WACKELN.

WANN. — Disparu, cf. DANN : remplacé par *van* = WENN ou par *vø* = Wo, suivant que l'on exprime succession ou simultanéité entre les deux faits qu'il relie, v. g. : *van te-n-e ksâ heš, se kboñš mŷ-s sâye*, « quand tu l'auras vu, tu viendras me le dire »; mais

---

1. La phrase courait Colmar dans mon enfance, attribuée à un honnête bourgeois, dilettante médiocre, et par lui adressée à un amateur de première force, qui venait d'exécuter un splendide morceau classique. Il rentra son violon et ne joua plus de la soirée.

*və-n-ɣ mi ksā het, ɛs-ɣ ofkšprone və-n-e hās*, « en me voyant, il s'est sauvé d'un bond comme un lièvre ».

WANNE. — *vân* f., pl. *vâne*. Cp. *pâtûvân* « baignoire ».

WANST. — *vânst* m., vulgaire pour « grosse panse ».

WANZE. — Ce mot n'est pas employé, à peine compris : « punaise » se dit *vântl* f., pl. *vântle*, cf. Kluge s. v.

WARM. — *vârm*, allongé, mais cpar. *vermr*, et vb. dér. *verme*, ppe *kvermt*, Gr. 25, 7°-8°. Subst. f. *t-verme* « la chaleur », cf. Gr. 13, 2°. V. une loc. assonancée sous DARM.

WARTEN. — *vârte*, sg. 3 *er vârt*, impér. *vârt* « attends » et *vârt* (menace), ppe v. g. *mɣ han yetš lân kenüo kvârt* « voilà assez longtemps que nous nous morfondons ». Dér. *ervârtoñ* « espérance ».

-WÄRTS. — Surtout dans le cp. *fôrvarts* « en avant ».

WARUM. — *vorom*. La réponse impolie est *tõrom* (l'õ conservé par emphase), qui correspond à notre « pourquoi? — parce que! »

WARZE. — *vârtsl* f., pl. *vârtsle* (l' venu du diminutif?).

WAS. — *vås*, v. g. *vå-says?* « que dis-tu? ». Cf. WER.

WASCHEN. — *våse* (Gr. 23, 1°), sg. 3 *si vast* « elle fait la lessive », ppe *kvåse*. Subst. dér. *vas* f. « lessive » (mais non « linge », cf. PLUNDER), *våser* et *våsfroy*, « lavandière, commère bavarde ».

WASEN. — *våse* m. « gazon ». Cf. RASEN et Kluge s. v.

WASSER. — *våsy* nt., pl. *våsy*. Adj. dér. *våsrik* « aqueux ». Vb. dér. *vesre* « tremper », cf. RÖSTEN. Cp. *hårtso*. « pituite gastrique », *sålsvo*. « saumure », *kbersev*. « kirsch », *kvatsev*. « eau-de-vie de prunes », etc. ; mais « eau bénite » ne se dit pas *våvåsy*, sans doute pour éviter un calembour irrespectueux, puisque le mot pourrait s'interpréter par « eau de vin ». V. sous WEIHEN.

WATEN. — *våte*, « passer à gué, patauger », ppe *kvåt*.

\* WATSCH. — Il serait impossible de ne pas mentionner ici, à son rang alphabétique, le mot extrêmement commun *våts* f. « gifle, soufflet », et son dér. *våtse* « souffleter », ppe *kvåtst*, onomatopée.

WATTE. — *våt* f. Vb. dér. *våtiðre* « ouater », ppe *kvåtiðrt*.

WEBEN. — *veve* (vocalisme surprenant) : vb. devenu faible, sg. 3 *er vept*, ppe *kvept*. Subst. dér. *vevy* « tisserand ». Gr. 23, 2°.

WECHSEL. — *vaksl* m. Vb. dér. *vaksle*, ppe *kvakslt*.

WECK. — *veke* m., pl. *veke*, dim. v. g. *e meli-ɣvekle* « un petit pain au lait ». Les « brioches » s'appellent *våstle*, pl. *våstler*.

WECKEN. — *veke*, qu'on trouvera sous WACH.

WEDEL. — *vātł* m. (= mhd. *wadel* Kluge s. v.), seul mot usuel, v. g. loc. *te khās tr khās am v. sīke* « tu peux sucer la queue du chat = tu peux te fouiller »; pl. *vātł*.

WEDER. — Inusité; mais *ytvetr*, *yētvetr*, cf. Gr. 23, 2°.

WEG. — *vāy* m., pl. *vāy*, dim. *vāyle*, mais adv. *evak* (= mhd. *enwēc*) et *vak*, v. g. *kę vak* « va-t-en ». Prép. *vaye*, v. g. *vaye mēr* (Gr. 86), loc. courante dont l'habitude fait que les Alsaciens disent souvent en fr. « à cause de moi » pour « que m'importe? » (*vās ley-t-s mēr ā?* etc.); dans le même sens on dit aussi *mintvāye*. Cp. *ālvāy*, loc. très commune qui équivaut à *of yēte fāl* « en tout cas ».

WEH. — *vę* nt., v. g. *vę tüat-s tr vę?* « où cela te fait-il mal? », *s-ęs mę vę* « je me sens mal ». Cp. *haymvę* « nostalgie ».

WEHEN. — *vāye*, mais inusité : on dit *tr vēnt plōst*, *kęt*, etc.

WEHR. — *vęr* f., Gr. 25, 2°. Vb. *vęre*, v. g. *vęr ti* « défends-toi », terme d'encouragement ou de provocation; ppe *kvęrt*.

WEIB. — *vīp* et *vīpspelt* nt., pl. *vīvr*, *vīpspelttr* et *vīpslit* (*vīpslit*), dim. *vīvele* « femelle ». V. aussi sous MANN et HAFT.

WEIBEL. — *vayvł* m. « agent de police », pl. *vayvł*.

WEICH. — *vayχ*, et cf. BUTTER. Dér. *vayχlęn* m. « douillet ».

WEICHEN. — *vīχę*, ppe *kvęχę*, mais peu usité.

WEIDE « saule ». — *vīt* f. (ou *vītepōym*), pl. *vīte*. V. sous GRUND.

WEIDE « pâtis ». — *vayt* f., pl. *vayte*. Dér. *vayte* « pâturer », ppe *kvayt*, et *vaytlik* « vivement », rien qu'adv., mais très usuel.

WEIFE. — Terme inconnu : on n'emploie que *hāspl*.

WEIGERN. — *er vaykrt siχ* « il refuse », compris, mais peu usuel.

WEIHEN. — *vęye*, ppe *kvęye* irrégulier, mais la forme faible conservée dans la locution *kvīχt vāsę*, cf. Gr. 76, 1° B.

WEIHER. — *vęyer* m., pl. *vęyer*, très usuel.

WEIL. — *vel*, « tandis que, puisque, parce que », Gr. 34, 5°.

WEILE. — *vīl* f., v. g. *e vīl* « un certain temps », *e vīlele* « quelques moments ». Cp. *lānvīl* « ennui », et adj. dér. *lānvīlik*.

WEILER. — *vīler*, n'existe plus que comme nom de lieu.

WEIN. — *vī* m., pl. *vī*. Cp. *prāntevī* « eau-de-vie » (aussi *šnāps* m.), *ōpsvī* « vin de fruit », *tręnkvī* « piquette », *siāsivī* « vin doux ».

WEINEN. — Terme inconnu : cf. GREINEN, HEULEN, THRÄNE.

WEISE. — *vīs* f., « manière », mais surtout « air de musique », pl. *vīse*. Joindre *-vīs*, suff. advb. très vivant, v. g. : *nātīrlīkų-vīs* « naturellement »; *tę kęt-s net tsę-sū-vīs*, ai-je entendu dire à une

vente publique (le crieur, à une personne qui n'enchérissait que de « dix sous » sur un objet comportant des enchères d'1 fr.).

WEISE « sage ». — *vays*, mot évidemment savant.

WEISEN. — Dans le cp. *pevise* « prouver », ppe *pevèse*.

WEISS. — *vis*, v. g. *visfēs* « ablette ». Cp. *šnēvis*, etc.

WEIT. — *vit*, exclusivement adverbe : l'adjectif est *lân*, *prayt*, etc., suivant les cas. Cpar. *vitřst* « plus loin », Gr. 68, 3<sup>o</sup> e.

WEIZEN. — *vayse* (= mhd. *weize*). Cf. SPELT.

WELCH. — *velik*, exclusivement interrogatif, Gr. 106, 2.

WELF. — Terme inconnu : on dit *e hentle*, *t-khâts het yoni*.

WELK. — *valik* « flétri », v. g. *valiki plüome*.

WELLE. — *val* f. « fagot » (*vâlp*, pl. *vâlve*, au sens de « vague »), pl. *vale*, dim. *valele*. Cp. *rāvale* « sarments », Gr. 49, 2<sup>o</sup> d.

WELSCH. — *vals*. Vb. dér. *valsle* « jargonner à la française », v. g. *horix viâ târ valsłt*. Cf. aussi CUCUMER.

WELT. — *valt* f., v. g. *en t-valt khqme* « naître ».

WENDEN. — *vante*, ppe *kvant* (plutôt *qmkbêre*, sous KEHREN).

WENIG. — *venik*, cpar. *venyer*, superl. *âm venikšte*. Mais « un peu » ne se dit guère que *e pèsele* (sous BISS).

WENN. — *van* « si » et « quand ». Cf. WANN et DANN.

WER. — *vâr* et *var*, datif *vam*, Gr. 106, 1. Cf. WAS.

WERDEN. — *vâre* (cf. la phrase sous HEBEN) : présent *i vor âfâne pēs* « je commence à perdre patience », *te vorš*, *er vort*, *mř vâre*, etc., Gr. 10, 5<sup>o</sup> (de même comme auxiliaire indiquant le futur, mais usuellement *mř van* = mhd. *wen* < *wellen*); impér. *vor* et ppe *vore* (*kvore* rare). Au sens de « devenir » suivi d'un substantif, est souvent remplacé par le vb. *kā* « donner », Gr. 121, n. 1.

WERFEN. — *varfe*, v. g. *i verř*, etc., *mř varfe*, etc.; ppe *kvorfe*. Souvent remplacé par *kheye* « jeter » et « tomber », ppe *kheyt* (= \**geheijet*); cf. BRECHEN, ML., I, p. 312, et Gr. 129 a.

WERFT. — On ne connaît que *tsetł* m. = ZETTEL.

WERG, WERK. — *varik* nt. (identique), pl. *varik*. Cf. TAG.

WERMUT. — *vermet* m. (on attendrait \**varmet*). Gr. 10, 1<sup>o</sup>.

WERT. — *vârt* adj. V. sous TAUGEN, TEUER et DUBEL. Au lieu du substantif, on dit *vâs es vârt eř* ou *vâs es khqšt*, etc., sauf dans la loc. toute faite *s-eř ne-trj vârt* « cela n'en vaut pas la peine » (réponse polie à un remerciement).

WESPE. — *vařp* f., pl. *vařpe*, dim. *vařple*.

WETTE. — *vet* f., pl. *вете*. Vb. dér., v. g. *vet vete?* « veux-tu parier? » (à qqun qui révoque qqch. en doute); ppe *kvēt*.

WETTER. — *vatr* nt. « temps » et « orage ». Vb. dér. *s-vatrt* « il fait de l'orage ». La forme *vatrlayr* nt. « éclair » (= mhd. *weterleich*) est remarquablement conservée.

WETZEN. — *vetse*, ppe *kvētst* (mais plutôt *šlife*).

WICKE. — *vek* f.

WICKELN. — *vekle*, ppe *kvēklt*. Cp. *frvēklt* « embrouillé ».

WIDDER. — *vetr* m. (tout pareil à WIEDER infra).

WIDER. — *vetr*, très peu usité. Adj. dér. *vetrik* « contraire ». Cp. très usuel, v. g. *s-ēs-mr tsevetr* « cela me contrarie ».

WIDMEN. — *vetme* « consacrer », ppe *kvētmet*.

WIE. — *við*, en exclamation ou interrogation; mais *við* ou *ve*, à volonté, au sens de « comme », *ve-n* devant voyelle. Gr. 42, 3<sup>o</sup>.

WIECHE. — *viðje* m. (très usité, cf. DOCHT), pl. *viðje*.

WIEDER. — *vetr*, v. g. *peš šq vetr tq?* « te revoilà encore! » Loc. *fer niks on vetr niks* « c'est peine absolument perdue ».

WIEGE. — On dite *vāyel* f. (cf. ahd. *waga*), pl. *vāyle* « berceaux ». Vb. dér. *vāyle* « bercer ». (L'l vient-il du diminutif *vāyle*?)

WIESE. — *vis* f., mot évidemment emprunté, pl. *vise*. Cf. MATTE.

WIESEL. — *vesele* dim. nt., pl. *veseler*.

WILD. — *velt*, « sauvage, fougueux, emporté, ardent au jeu (un enfant) ». Apocopé dans le cp. *velprat* nt. « gibier ».

WILLE. — *vele* m. Adj. dér. cp. *mütvelik* « espiègle ».

WIMMELN. — *vemsle* (cf. mhd. *wim�zen*), ppe *kvemslt*.

WIMPER. — Inconnu : on dit *e hōr, hārle* (*oykehārle*).

WIND. — *vent* m., pl. *vent*. Loc. *tr vent kēt* « il vente ».

WINDEL. — *ventl* f., pl. v. g. dans la phrase allitérative *van vāsr vi vār, vōt-i vōl vese vq t-vensenr vōvr t-ventle vōte vāse*, « si l'eau était du vin, je voudrais bien savoir où les femmes de Winzenheim (près Colmar) laveraient leurs langes ».

WINDEN. — Même le ppe *kvōnte* n'est plus compris.

WINK. — *venk* m. Vb. dér. *venke* « faire signe », ppe *kvōnke*.

WINKEL. — *venkl* m., pl. *venkl*. Adj. dér. *venklik*.

WINSELN. — Inconnu : on dit *yōmre* = JAMMERN.

WINTER. — *venr* m., v. g. *e kroysāme v.* « un rude hiver ».

WINZER. — Conservé dans le nom de Winzenheim (sous WINDEL); autrement, on dit *rāpmān*, pl. *rāplit*, en sobriquet *rāpsepi*.

- WINZIG. — *vonsik* « tout petit », cf. Kluge s. v.
- WIPFEL. — N'existe pas : on dit *þoymšpets* m., etc.
- WIPPE. — N'existe pas, ni le vb. WIPPEN. Cf. STOLPERN.
- WIRBEL. — *verul* m. Vb. *verole*, v. g. *s-väsŷ verult*.
- WIRKEN. — *verike*, ppe *kverikt* (d'un remède, etc.).
- WIRR. — Le ppe (faible) *frwert* signifie « dérangé d'esprit ».
- WIRT. — *vert* m., v. g. *vertshüs* « auberge » ; pl. *vert*.
- WIRTEL. — Je ne connais pas ce mot. Cf. SPINDEL.
- WISCH. — *veš* m. « coussinet à porter un fardeau ».
- WISCHEN. — *veše*, ppe *kvešt*. Dans mon enfance, l'évêque de Strasbourg, grand propriétaire de vignobles aux environs de Colmar, et fort soigneux d'arrondir ses domaines, était familièrement surnommé *tr vešof* (= *wisch-auf*), « le ramasseur, l'accapareur ».
- WISSEN. — *veše*. Présent : *i vays*, *te vayš*, *er vayst* (!), *mŷ veše*, etc. ; conditionnel *i vešt*, *veštikt* ou *veštit*, etc. ; ppe *kvešt*. Loc. : *i vešt-i-n e nats biŷele* « je sais une petite maison qui vous conviendrait bien » ; *väs i net vays mäxt mi net hays*, ML. s. v. *heiss*.
- WITTERN. — Terme inconnu : on dit *šmeke*, etc.
- WITWE. — *vetve* et *vetfroy*, pl. *vetve* et *vetfroye*.
- WITZ. — *vets* m. Adj. dér. *vetsik*. Vb. dér. *vetsle*.
- Wo. — Interrog. *vø* et *vø*, relatif *vø*. Cf. WANN et Gr. 105.
- WOCHÉ. — *vøŷ* f., pl. *vøŷe*. Sur *ø* pour *ø*, cf. Kluge s. v.
- WOHL. — *vøl*, avec tous les sens du nhd. Cf. FEIL.
- WOHNEN. — *vøne*, ppe *kvønt*. Subst. f. *vønoñ* « demeure ».
- WÖLBEN. — On connaît le dér. nt. *kvølp* « voûte ».
- WOLF. — *vølf* m., pl. *vølf*, dim. *vølfle*.
- WOLKE. — *vølik* f., pl. *vølike*.
- WOLLE. — *vøl* f. Adj. dér. *vøle(n)*. Cp. *þøyvøl* « coton ».
- WOLLEN. — *vele* (= mhd. *wellen*) : présent *i vel*, *te vet*, *er vel*, *mŷ vele*, etc. (auxiliaire *mŷ van*, sous WERDEN) ; conditionnel *i vøt*, *te vøts*, *er vøt*, *mŷ vøte*, etc. ; ppe *vele*. Cf. Gr. 49, 5°, 112, 2 et 6. Loc. : *vårt i vel tr !* « gare à toi ! » (en menace) ; *er het niks mē vele met mŷ* « il n'a plus voulu avoir affaire à moi > il a filé doux comme un poltron qu'il est ».
- WONNE. — Inconnu : on dit *løst* f., *frayt* f., *klek* nt.
- WORT. — *vørt* nt., pl. *vørt* et *vetrt* comme en nhd.
- WUCHER. — *vüøŷŷ* m. Vb. dér. *vüøŷŷre*, d'où *vüøŷŷrer* « usurier ».
- WÜHLEN. — Remplacé par *niale*, ppe *kniält*. Cf. MAULWURF.

WUND. — *vont*. Subst. f. *vont*, pl. et vb. dér. *vonte*.

WUNDER. — *vonty* nt., v. g. *s-ēs kbę vonty* « c'est tout naturel ». Vb. dér. *siχ vontre* et *pevontre*. Adj. *vontylik*, « bizarre, fantasque, de caractère difficile, toqué » (très usuel).

WUNSCH. — *vonš* m., pl. *venš*. Vb. dér. *venše* « souhaiter », ppe *kvonše*, Gr. 109, 2° b. Cp. *ervonše* « désiré » et *frvonše* « exécré », v. g. *tane hat-i yets* f. « il aurait pu me dispenser de sa présence ».

WÜRGEN. — *vorye* (sans métaphonie), ppe *kvorikt*.

WURM. — *vorm* m., pl. *verm* et *vermyr*. Cp. *sītevorm* « ver à soie », *piðjrvorm*, « grand liseur, rat de bibliothèque ».

WURST. — *voršt* f., pl. *veršt*. Les variétés les plus usuelles sont la *knåkv*. et la *prōtv*. (= Bratwurst), et cf. GEBET.

WÜRZE. — *verts* f.; mais plutôt *kverts* nt., pl. *kvertsy*.

WURZEL. — *vortsļ* f., pl. et vb. dér. *vortslē*. Cp. sous QUEECK.

WŪST. — *viðst*, « laid, vilain, grossier, indécent », très usuel.

WUT. — *vūat* f. Vb. dér. *viðte*, ppe *kvīdt*. Adj. *viðtik*.

## Z

ZACKEN. — *tsāk* m., pl. *tsāke*. Vb. dér. *tsāke* « couper ou rogner qqch. de travers en y faisant des crans », ppe *ketsākt*.

ZÄH. — *tsā*, « tenace, coriace » (surtout de la viande).

ZAHL. — *tsāl* f. Vb. dér. *tsāle* et *petsāle* « payer », *tsēle* « compter », mais *frtsēle* « raconter. » Cf. Gr. 25, 1°, et 26, 8°.

ZAHM. — *tsām*, cpar. *tsāmyr*. Vb. dér. *tsāme*.

ZAHN. — *tsān* m., pl. *tsān*. Cp. *pāketsān* « molaire », *gykets*. « canine », *pefrts*. (sous BIBER), etc. Vb. dér. *tsane* « rager ».

ZÄHRE. — Ce terme est inconnu. V. sous THRÄNE.

ZANGE. — *tsān* f. « tenailles », pl. *tsāne*, dim. *tsānle*.

ZANK. — *tsānk* m. Vb. *tsānke*, v. g. *t-liðp müas ketsānt hā* « les [menues] querelles entretiennent l'amour ». Aussi *tešpetiðre*.

ZAPFE. — *tsāpfe* m., dim. *tsāpfle*. Vb. dér. *tsāpfe*.

ZAPPELN. — *tsāvle* (= mhd. *zabeln*). Au marché : *vās! ta fēs ēš net frēs ? er tsāvļt yo noχ!* crie la poissonnière indignée.

ZART. — *tsārt* et *tsārtlik*, termes de caresse.

ZAUBER. — *tsøyvy* m., mais peu usité, on dit *hakserēy* f.

ZAUM. — *tsōym* m., pl. *tsaym*. Vb. dér. *tsayme*.

ZAUN. — *tsūn* m. (synonyme de *hāy*), pl. *tsīn*.

- ZAUSEN. — Je ne connais rien qui ressemble à ce mot.
- ZECHE. — Le vb. dér. *tsaʒe* « faire des dépenses de gueule », v. g. *er het si kalt frtsäʒt* « il a mangé ou bu toute sa fortune ».
- ZECKE. — N'existe pas : on dit *e holspök* m.
- ZEH. — *tsē* m., pl. *ti tsē* ou *tseʒe* « les orteils ». Gr. 75.
- ZEHN. — *tsē* et *tsēni*. Cp. *tritsē*, *fofstsē*, *säʒtsē*, etc.
- ZEICHEN. — *tsayʒe* nt., pl. *tsayʒe*. Vb. dér. *tsayʒne* « dessiner ».
- ZEIDLER. — N'existe pas : on dit *e-n emetsʒiʒt*.
- ZEIGEN. — *tsaye* peut-être, mais surtout *tsayke* (cf. Gr. 66-67), ppe *ketsaykt*. Impér. exclamatif *tsay* et pl. *tsaye*, « allons, voyons », dont on trouvera un exemple sous WALZE.
- ZEILE. — *tsil* f., pl. *tsile*, dim. *tsilele*.
- ZEISIG. — *tsisele* nt., dim. de mhd. *zise*, « serin, tarin ».
- ZEIT. — *tsit* f. (*i* bref, Gr. 34, 2°), v. g. *s-ēs tsit* « il est temps », *i hā ne-ty tsit* « je n'ai pas le temps », Gr. 86 ; mais *vel sit es-s?* « quelle heure est-il? » Gr. 78 ; pl. v. g. *en te-n-älte tsite* « au temps jadis ». Dér. *tsitik* « mûr ». Cp. *petsite* « de bonne heure ».
- ZELT. — *tsalt* nt., pl. *tsaltr*.
- ZENTNER. — *tsantnr* m. (100 livres = 50 kilogr.).
- ZERREN. — N'existe pas, mais cf. VERZEHREN.
- ZETTEL. — *tsetl* m. « chaîne d'étoffe », mais *tsētł* m. « billet », pl. id. Pour la différence du vocalisme, cf. Kluge s. v.
- ZEUG. — *tsik* nt. (*i* bref), « étoffe, mortier », pl. *tsik*.
- ZEUGE. — *tseye* m. « témoin », pl. *tseye*.
- ZICKE, ZIEGE. — Termes inconnus. V. sous GEISS.
- ZIECHE. — Cp. *khöpfkhesetsiäʒ* f. « taie d'oreiller ».
- ZIEGEL. — *tsiäyl* m., pl. *tsiäyl*. Dér. *tsiäyler* « couvreur ».
- ZIEHEN. — *tsiäye*, cf. Gr. 42 ; présent *i tsiäy*, *te tsiäys*, *er tsiäyt*, etc. ; impér. *tsiäy* « tire » ; ppe *ketsoye*. Cf. ZUG et ZUCHT. Cp. *ätsiäye*, synonyme de *älaye* (sous KLEID), ppe *äketsoye*.
- ZIEL. — *tsēl* nt., peu usité, mais vb. dér. *tsēle* « viser ».
- ZIEMEN. — Seulement l'adj. dér. *tsemlik* « passable ».
- ZIEREN. — *tsiäre*, ppe *ketsiärt*. Subst. f. *tsiärrät*. Adj. *tsiärrlik*.
- ZIFFER. — *tsefr* f., pl. *tsefr* (Gr. 94 A). Cp. *tsefrplät* f. « cadran ».
- ZIMMER. — *tsemr* nt., pl. *tsemr*. Vb. *tsemre*, et cf. LOCH.
- ZIMMET. — *tsemet* m., v. g. dans le *— tsemetsnete* pl. « tranches de pain dorées au beurre avec sucre et cannelle ».
- ZIMPERLICH. — *tsempʒlik* (eʒ *— pf*), « délicat, affecté ».



- ZINKEN. — *tʂenke* m., et dim. *tʂenkele* « grappillon [de raisin] ».
- ZINN. — *tʂen* nt. « étain », et joindre *tʂenik* « zinc ». Je crois que l'étymologie populaire y rattache *tʂenovʹ* « cinabre ».
- ZINS. — *tʂens* m. (genre étymologique), pl. *tʂense*.
- ZIPFEL. — *tʂepfl* m., pl. *tʂepfl*, dim. *tʂepfele*.
- ZIRKEL. — *tʂerkl* m., pl. *tʂerkl*. Vb. *tʂerkle* « compasser ».
- ZITHER. — *tʂetʹ* f., rattaché par étymologie populaire à ZITTERN.
- ZITRON. — *tʂetʹron* f. (et *tsitʹron* par influence du fr.). Cf. MINUTE.
- ZITTER. — Mot inconnu. V. sous DEICHSEL.
- ZITTERN. — *tʂetre*, ppe *ketsetʹt*.
- ZITZE. — *tʂets* f., pl. *tʂetse*.
- ZÖGERN. — *tʂëkre*, mot demi-savant (à cause du *k*). On dit plutôt *er pʂent siʹ län, er vel on vel net, er vayst net väs er vel*.
- ZOLL. — *tʂol* m., dans l'un et l'autre sens.
- ZOPF. — *tʂopf* m., pl. *tʂepf*, dim. *tʂepfle*.
- ZORN. — *tʂorn* m. Adj. *tʂornik* (aussi *nütik*, *pēs* et *viätik*). Vb. dér. *tʂerne* et *ertʂerne*, ppe *ertʂernt*. Gr. 17 et 30.
- ZU. — Préposition : (accentué) *tsüa*, v. g. *tʹtsüa* « en outre » (= *dazu*); (atone) *tʂo* et *tʂo*, v. g. *khom tʂo mēr* « viens auprès de moi », *tʂonni* « chez lui », *tʂo tʹ māme* (rarement *tʂor*) « chez la mère », etc. Adverbe : (accentué) *tsüa*, v. g. *tās ēš ävʹr tsüa ärik!* « voilà qui est trop fort! » *tār manš ēš tsüa tom!* « que cet être est donc bête! »; (atone) *tse* et *ts*, v. g. *tsfil* « trop ».
- ZUBER. — *tʂovʹ* m., pl. *tʂovʹ*. Cp. *pättsovʹ* « baignoire ».
- ZUCHT. — *tʂoʹt* f. Cf. ZEIDLER.
- ZUCK. — *tʂok* m., pl. *tʂek*. Vb. dér. *tʂoke*, ppe *ketsokt*.
- ZUCKER. — *tʂokʹ* m. Vb. dér. *tʂokre*, ppe *ketsokʹt*.
- ZUERST, ZUFRIEDEN. — V. sous ERST, FRIEDE, etc.
- ZUG. — *tʂok* m., pl. *tʂek*. Surtout dans le cp. très usité *e tʹorixʹtʂok* « un courant d'air » (aussi *tʹorixʹloft* m.). Cf. LUFT.
- ZÜNDEN. — *tʂente* et cp. *ätʂente*, v. g. *si tʂen(t) s-liäʹt ä* « elle allume la chandelle »; ppe *äketsonte*, Gr. 109, 2° b.
- ZUNFT. — *tʂonft* f. « communauté », pl. *tʂenft*. Gr. 54, 2°.
- ZUNGE. — *tʂon* f., v. g. *heš tʂon frlöre?* (Gr. 48, 1° c) « as-tu perdu ta langue? » [que tu ne dis rien]; pl. *tʂone*.
- ZUPFEN. — *tʂopfe* « cueillir », ppe *ketsopft*.
- ZWANG. — *tʂvân* m. « violence », bien distinct de ZANGE.
- ZWANZIG. — *tʂvânsik*. Cp. *femjânsik* « 25 », etc.

ZWAR. — *tsvør*, avec les mêmes sens qu'en nhd.

ZWECK. — N'existe pas comme tel; mais cf. QUECK.

ZWEHLE. — *tsval* f., pl. *tsvale* « touailles ». Gr. 25, 5°.

ZWEI. — *tsvay* et (beaucoup moins usité) *tsvq*, mais je ne crois pas qu'il s'attache à ces formes une distinction de genre.

ZWEIFALTER. — Inconnu : un « papillon blanc » se dit *e melër*, et cf. MAHLEN; s'il a de belles couleurs, plutôt *e pâpilyon* m.

ZWEIFEL. — *tsvifl* m. Vb. dér. *tsvifle* et cp. *frtsvifle*, ce dernier impliquant un embarras qui peut aller jusqu'au chagrin et même au désespoir, v. g. *mî müas niâ frtsvifle* « il ne faut jamais désespérer »; ppe *frtsviflt*.

ZWEIG. — *tsvey* m. (= mhd. *zwi*, Gr. 34, 3°), pl. *tsveye*. Vb. dér. *tsveye* « greffer », ppe *ketsveyt*.

ZWERCH. — Dans la locution très usitée *kritsvīs qn evrtsvariç* (= kreuzweise und \*überzwerch), « pèle-mêle, sens dessus dessous ».

ZWERG. — *tsvarik* m., plutôt *tsvarikl* m. ou nt. suivant le sexe. Cf. MENSCH.

ZWETSCH. — *kvatš* f., pl. *kvatše*. Cf. QUETSCH.

ZWIE-. — Dans le cp. dimin. *tsvipayle* « sorte de pâtisserie » = nhd. Zwieback. Cf. Gr. 15, 2°.

ZWIEBEL. — *tsevlf* f., pl. *tsevle*, cf. Kluge s. v.

ZWILCH. — *tsvelik* m. (< mhd. *zwilich*). Gr. 77, 1° C.

ZWILLING. — *tsvelen* m., pl. *tsvelen*.

ZWINGEN. — *tsveñe*, sg. 3 *er tsveñt*, ppe *ketsvone*. Cp. v. g. *heš-s toç ertsvone?* « tu as donc à force d'instances fini par l'obtenir? »

ZWIRN. — *tsvern* m. Vb. *tsverne* « retordre ».

ZWISCHEN. — *tsveše*. Adv. cp. *tytsveše* (= dazwischen).

ZWIST. — *tsvešt* m. Vb. dér. *tsvešte*, ppe *ketsvešt*. Cf. ZANK.

ZWITSCHERN. — *tsvetšre*, ppe *ketsvetšyt*.

ZWÖLF. — *tsvelf* et *tsvelfi*, v. g. *er khâ tsvelf šope nâšloke vel-s tsvelfi šlêt* « il avale douze chopes pendant qu'il sonne midi ».

FIN

